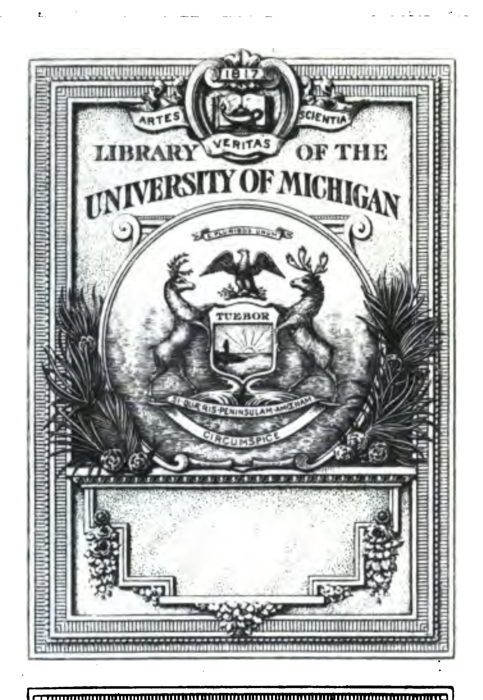

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

GEORGES OHNET

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE
DE
HAINE



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1891

DETTE
DE
HAINE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LES BATAILLES DE LA VIE

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française,* 164e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Le Maître de Forges, 280e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

La Comtesse Sarah, 182e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Lise Fleuron, 120e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50

La Grande Marnière, 168e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Les Dames de Croix-Mort, 104e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . . . 3 fr. 50

Volonté, 130e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. 3 fr. 50

Le Docteur Rameau, 114e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Noir et Rose, 78e ÉDITION. — 1 vol. grand in-16. 3 fr. 50

L'Ame de Pierre, 1 volume grand in-16. Illustrations de E. BAYARD . . . . 3 fr. 50

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Marthe, comédie en quatre actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Serge Panine, pièce en cinq actes. — 1 volume grand in-18 . . . . 2 fr. »

Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes (*Gymnase*). — 1 volume grand in-18 . . . . 2 fr. »

La Grande Marnière, drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

GEORGES OHNET

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1891

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Cent huit exemplaires de luxe numérotés
à la presse savoir :

3 exemplaires sur papier de Chine.	1 à 3
5 exemplaires sur papier du Japon	4 à 8
100 exemplaires sur papier de Hollande	9 à 108

DETTE DE HAINE

PREMIÈRE PARTIE

I

Par une brumeuse et froide matinée de décembre, dans le salon d'une riante bastide de la route de la Seyne, aux portes de Toulon, devant un grand feu, étaient groupés, causant et fumant, sept hommes, dont le plus âgé n'avait pas dépassé la quarantaine. Une table à jeu, sur laquelle les cartes et les jetons attendaient la reprise de la partie, venait d'être abandonnée. Midi sonnait, et le maître de la maison, médecin principal de la marine, laissant pour un instant ses hôtes à eux-mêmes, était allé voir si le déjeuner s'apprêtait. Le soleil se mon-ait timidement au dehors, et des flocons de neige vol-geaient dans l'air, chassés par un âpre mistral qui ouchait les tiges flexibles des tamaris, sifflait dans les

mimosas et les oliviers, et tendait douloureusement les nerfs des habitants de la Provence. Un jeune homme, portant l'uniforme de lieutenant de vaisseau, debout devant une fenêtre, tambourinait machinalement sur les vitres, en regardant dans le jardin.

— Eh bien ! Listel, qu'est-ce que vous voyez ? demanda un de ceux qui fumaient, en lançant dans le feu sa cigarette éteinte.

— Rien du tout, cher ami.

— Alors, à quoi pensez-vous ?

— A rien du tout.

— C'est le commencement du bonheur. Moi j'ai faim.

— Vous allez être satisfait. Houchard est allé jeter un coup d'œil sur le fourneau et donner quelques suprêmes conseils à son cordon bleu.

— Il paraît que c'est aujourd'hui qu'on déguste la fameuse bouillabaisse de turbots et de homards.

— Roubion n'a qu'à bien se tenir !

— Vous savez qu'il prétend que la bouillabaisse n'est bonne qu'avec du rouget, du loup et de la rascasse.

— Il ne sait pas ce qu'il dit ! s'écria un gros homme tout rond, qui, en ouvrant la porte, laissa pénétrer une appétissante odeur de cuisine.

— Houchard, tu me rappelles les dieux de la mythologie, qui s'avançaient enveloppés d'un parfum d'ambroisie... Toi tu sens la truffe, ami : c'est d'un bien bon augure !

— Vous en avez, cuites au vin de Champagne ! Mais pour en revenir aux théories de Roubion...

— N'y reviens pas... Nous sommes sûrs de ta victoire... Rien de culinaire, chez toi, ne peut être inférieur. Tu étais né cuisinier. Et si tu n'avais pas été destiné par ta famille à soigner la santé de tes semblables, tu aurais été porté par ta vocation à la leur détruire à force de mets succulents !

— Plaisante, va. J'aurai ma revanche tout à l'heure, avec un certain poulet à la provençale et un pilaw...

— Tais-toi, ou je n'aurai pas la force d'attendre une seconde de plus.

— Il faut cependant encore un quart d'heure de patience... Du reste, tout notre monde n'est pas arrivé.

— Quelle chienne de saison ! dit un des convives, qui avait remplacé le lieutenant Listel à la fenêtre. Voilà que le temps tourne tout à fait à la neige.

Le ciel s'était soudain assombri, et les flocons, plus pressés, tombaient droits et lourds dans l'air glacé. Le jardin, en quelques minutes, était devenu tout blanc et un silence étouffé s'étendait au dehors.

— Et il y a des malades qui viennent de Paris tout exprès pour grelotter ici.

— C'est une succursale du pôle Nord !

La porte du salon, en s'ouvrant, interrompit les imprécations. Sur le seuil, retenant le battant, comme pour empêcher de voir dans l'antichambre, se montrait un grand garçon d'une trentaine d'années, à la figure encadrée de favoris blonds, aux yeux gris, à la bouche rieuse, dont la mise très élégante trahissait ce-

pendant, par d'infiniment petits détails, l'officier habillé en bourgeois.

— Tiens! C'est Burel... Allons, lambin, tu as failli te faire attendre.

— J'ai une excuse... Devinez qui je vous amène?

— Si c'est le beau temps, qu'il soit le bienvenu.

— C'est mieux! Car le beau temps, au premier jour, va revenir. Le ciel de Provence ne boude pas longtemps. Et l'ami que j'ai là, vous n'étiez pas sûrs de le revoir.

— Qui est-ce donc? Ne nous fais pas languir, dit le lieutenant, avec une tranquille indifférence.

— Regardez.

Le nouvel arrivant ouvrit largement la porte et, s'effaçant, fit passer devant lui un homme de moyenne taille, vêtu de son caban d'ordonnance, le visage bruni par le hâle et maigri par les fatigues. En un instant la scène changea. Le docteur s'élança de son fauteuil, chacun se leva, et, avec une expression de joyeux étonnement, ce nom sortit de toutes les bouches :

— Ploërné!

— Oui, mes amis, Ploërné, que je viens de cueillir, tout à l'heure, sur le seuil de la préfecture maritime, et que je vous amène pour déjeuner, si toutefois vous voulez de lui, comme convive.

— Voilà une question!

— Et d'où arrivez-vous, cher ami?

— Depuis combien de temps es-tu à Toulon?

— Est-ce que tu rentres pour tout à fait?

— Es-tu en bonne santé?

Toutes ces questions s'étaient croisées autour du jeune homme. Lui restait au milieu du salon, un peu étourdi, souriant, l'air doux, sans songer à ôter son lourd manteau. Mais ses amis déjà s'empressaient et, pendant qu'il répondait avec calme, lui enlevaient sa casquette, son caban, son sabre, et le laissaient près de la cheminée, en tenue, ainsi qu'il avait dû s'habiller pour se présenter devant le grand chef, les regardant tous de ses yeux attendris.

— Oui, je suis en bonne santé, quoique je revienne de là-bas avec un congé de convalescence. Je suis depuis ce matin à Toulon, débarqué de la *Provence*, paquebot des messageries orientales qui arrive directement de Shang-Haï. Et je rentre pour tout à fait.

— Et tu as laissé les camarades en bon état?

— Pas en trop bon état. Le service a été dur et la campagne mauvaise. Nous avons perdu beaucoup de monde.

— Étiez-vous avec Marchand?

— Oui; mort du choléra à Formose.

— Et Briqueville?

— Tué à Fou-Tchéou.

— Et Darner?

— Mort du typhus à Hanoï.

— Et Serrurier et Bouet?...

— Morts!

Les voix tombèrent. Nul n'osait plus interroger ce revenant du pays des deuils. Il semblait que la funèbre mention : « mort, » devait suivre chaque nom prononcé. Tous ces braves gens, habitués pourtant au danger,

groupés autour de Ploërné, le regardaient avec une curiosité effrayée.

— Eh mais! vieux, tu nous arrives avec les cinq galons! s'écria le lieutenant Listel.

— Oui, dit Ploërné. Et, baissant la voix comme s'il eût craint de blesser ceux de ses camarades dont il venait de dépasser le grade : c'est à la suite de ma blessure que j'ai été proposé par l'amiral, et nommé.

A ces mots : « l'amiral, » il y eut un grave silence, et tous les fronts s'assombrirent.

— Tu étais avec lui, Ploërné?

— Oui, il m'avait pris comme officier d'ordonnance, en remplacement de Desvarennes.

— Étais-tu présent quand il est mort?

— Oui. J'étais remis de ma blessure et rentré à bord. Il s'est éteint dans mes bras.

— Ce qu'il a fait avec la flotte a été admirable, n'est-ce pas?

— Oui, messieurs. C'était un chef de premier ordre. Tout le monde avait en lui une confiance inébranlable. Il aurait dit aux hommes : Nous allons prendre le ciel à l'abordage. Ils auraient répondu : A Dieu vat. Et ils auraient marché. Avec lui rien n'était impossible, il savait vouloir vaincre. La marine, en lui, a fait une perte inestimable.

— Et toi tu as perdu un bon patron.

— Hélas! messieurs, pour moi le tort matériel subi est peu de chose, comparé au tort moral, et cet homme excellent manquera plus à mon affection qu'à mon am-

bition, car je quitte le service... Si je vous ai dit tout à l'heure que je rentrais pour tout à fait, c'est que je donne ma démission.

— Comment! Mais tu es fou! A trente-deux ans, avec ton grade et tes états de service?... Tu aurais les étoiles à quarante-cinq ans... Et tu renonces à un pareil avenir?

— Oui, mes amis, dit Ploërné, avec sa douce fermeté, je renonce à tout ce que la vie me promettait de glorieux... Et le sacrifice que je fais m'est facile, car en échange je suis assuré du bonheur.

— Ah! Mon gaillard, s'écria Listel, tu vas te marier? Ce n'est que pour une femme qu'un marin tel que toi abandonne la mer... Si tu es amoureux, tu as raison... Notre carrière est exigeante, il faut s'y consacrer tout entier et le marin qui, par un gros temps ou en face de l'ennemi, a une autre préoccupation, un autre souci, que le salut du bâtiment qu'il conduit et de l'équipage qu'il commande, sent son esprit hésitant et son âme troublée. Notre cœur, à nous autres, doit battre dans les flancs mêmes de notre navire, ou bien nous sommes de mauvais chefs. Tu as raison, Ploërné, de ne pas te partager entre deux maîtresses. Mais il faut que celle à qui tu donnes cette preuve de tendresse soit bien belle, car tu aimais la mer!

— Oui, elle est belle et vaut le renoncement que je fais pour elle. Et quand vous la connaîtrez, vous serez d'avis qu'avec ces airs de me sacrifier, je donne peu, pour recevoir beaucoup.

— Voilà qui est à merveille, tu es content de ton

sort, et c'est chose assez rare pour qu'on l'admire.

— Mais, mes chers amis, intervint le docteur, il me semble que, dans l'entraînement de cette heureuse reconnaissance, nous oublions l'objet de cette réunion qui est de déjeuner.....

— Ah ! Voilà bien le matérialisme de ces médecins ! Quand nous sommes tout cœur, venir nous rappeler notre estomac.

— Au fait, il est midi et demie... Qui attend-on encore ?

— Eh ! Le marquis Girani.

— Il se sera oublié à Monte-Carlo, et ne sera pas rentré hier.

— Mettons-nous toujours à table... S'il doit venir, cela le fera arriver.

Houchard sonna et, à son domestique qui parut, dit :

— Servez.

Dans un amical désordre, les convives se dirigèrent vers la salle à manger. C'était un fin gourmet que leur hôte. Rien qu'à l'ordonnance de la table, il était facile de le deviner. Devant chaque couvert, un assortiment de verres, de toutes les tailles et de toutes les formes, s'étageait, depuis le petit verre pour le château-yquem, jusqu'à la longue flûte pour le champagne, en passant par le demi-verre pour le bourgogne, pour rejoindre le verre teinté de jaune pour le vin du Rhin. La nappe, quoiqu'on fût en hiver, était couverte de fleurs. Mais les fleurs ne poussent-elles pas sous la neige dans ce fortuné pays de Provence ? De belles écrevisses en buis-

son faisaient pendant à un formidable pâté de foies gras. Et le caviar alternait avec les crevettes roses.

Le soleil, perçant entre deux nuages, laissait tomber un rayon sur les cristaux, sur l'argenterie et leur donnait un éclat joyeux. Tout était soigné, aimable et tentant, fait pour le plaisir des yeux et le régal des lèvres.

— Allons, messieurs, prenez place, dit l'hôte avec une imposante solennité, nous allons entrer en séance, et au diable les retardataires !

— Il n'y en a pas, répondit une voix sonore.

Et un homme jeune, élégant et vif, entra en riant dans la salle à manger.

— Ah! Girani, vous voilà. A la bonne heure! Serrez la main de ces messieurs et asseyez-vous. Trop de politesses nous retarderaient. Je vous présente seulement notre camarade M. de Ploërné. Cher ami, le marquis Girani... Là, maintenant plus de cérémonies... Soyons tout à la dégustation.

Le nouveau venu s'était gracieusement incliné, et avait pris place entre le docteur et le lieutenant Listel. Ploërné, assis à l'autre extrémité de la table, regardait l'Italien avec curiosité. C'était le seul des convives qu'il ne connût pas. C'était le seul civil parmi tous les militaires réunis dans la salle à manger. C'était le seul étranger parmi ces Français. Au premier abord, la présence du jeune homme déplut au commandant. Il trouva anormale cette camaraderie si étroite de ses amis avec le marquis. Celui-ci, quoiqu'il eût, à deux reprises, rencontré les yeux de Ploërné fixés sur lui, ne pa-

raissait pas attacher la moindre importance à l'inspection qu'il subissait. Très à l'aise, très gai, très familier, agréable et complaisant convive, il mangeait de belle humeur, et riait, avec une charmante facilité, de ce que disaient ses compagnons et de ce qu'il disait lui-même. Il était fort joli garçon, avec un teint olivâtre, des yeux bruns, trop langoureux pour un visage d'homme, des moustaches frisées et des dents blanches. Son front hardi, couronné de cheveux noirs crépus, relevait ce qu'il y avait d'un peu efféminé dans sa physionomie. Il parlait sans accent, mais avec cette volubilité et ce nasillement, particuliers aux Napolitains, qui donnent à la voix une sonorité criarde. Cependant, en dépit de sa verve insouciante, il semblait se surveiller et, s'il répondait avec abondance quand on s'adressait à lui, il ne cherchait point à diriger la conversation.

L'ayant observé physiquement, Ploërné voulut avoir quelques renseignements sur la situation sociale de celui qui l'occupait. Il se pencha vers son voisin, ce grand garçon blond qui l'avait amené, et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que cet Italien?

— Eh bien ! Mais c'est le marquis Girani.

— Cela ne me dit rien, le marquis Girani... D'où vient-il? Que fait-il? Comment le connaissez-vous?

— Là ! Quelle curiosité ! Le prends-tu pour un espion?

— Qu'en sait-on ? fit gravement le commandant. Depuis la guerre, n'en sommes-nous pas infestés en France?

— Cher ami, celui-là est un trop bon vivant pour

songer à autre chose qu'au plaisir. Il aime trop les femmes, le jeu, la bonne chère pour nourrir de noirs desseins. Les âmes profondes n'ont pas cette ardeur de gaîté. Les conspirateurs ne sont pas toujours en fête. Où diable ce garçon-là nicherait-il dans son cerveau une idée sérieuse ? Il ne pense qu'à rire.

En effet, l'Italien, comme pour confirmer l'opinion émise sur lui, riait, en ce moment, d'un rire frais et perlé, d'un rire d'enfant.

— Y a-t-il longtemps que toi et nos camarades vous êtes en relations avec lui?

— Mais depuis le commencement de l'hiver. Nous l'avons rencontré à Monaco, pendant que nous étions au mouillage à Villefranche. Listel, s'étant culotté, comme un nigaud, au trente et quarante, mais culotté jusqu'à son dernier sou, ne savait plus comment rentrer à bord, quand le marquis Girani, qui avait joué à la même table que lui, devinant son embarras, se mit gracieusement à sa disposition. Il retournait en voiture à Nice. Il ramena notre camarade. Listel alla le remercier. Girani lui rendit sa visite. Bref, c'est un gentil garçon, il nous plut, et nous sommes devenus ses amis. A dire vrai, il ne peut maintenant se passer de nous; il est de toutes nos parties.

— Vous êtes sans défiance, à bord de l'escadre, dit avec ironie Ploërné.

— Eh! Vous êtes diablement soupçonneux en Chine!

— C'est utile.

— Mais, ici, en pleine paix.

— Parbleu! C'est en pleine paix que se prépare la guerre. Et c'est avec des Girani, aidés par la loyale bonhomie et l'hospitalité aveugles de quelques officiers soit de l'armée de terre, soit de la marine, que l'Italie peut avoir les plans de nos défenses des Alpes et le relevé des canons de notre flotte.

— Bêta! Comme si nos canons étaient difficiles à dénombrer. Il suffit de se promener, en you-you, dans le port, pour savoir notre compte.

— Oui, mais ce qu'on ne sait pas autre part que dans votre compagnie, ce sont nos craintes, nos espérances, nos projets, nos plans. Vous êtes discrets, je le sais bien. Vous ne dites rien. Cependant un mot vous échappe, un jour, qui n'a pas de signification par lui-même, mais qui, rapproché d'un autre, lâché la veille, devient clair. Et, de mot en mot, de jour en jour, un gaillard indifférent en apparence, très avisé en réalité, tel que ce Girani, en sait aussi long que nous autres, sur la mobilisation de la flotte, sur la désignation de ses commandants. Et tout cela s'est fait au milieu des parties de pocker, des rasades de champagne, et de la course aux petites femmes!

— Diable!

— Maintenant, je te dis ça, reprit Ploërné en voyant son ami un peu décontenancé, mais rien ne prouve qu'il y ait quoi que ce soit de réel dans ma supposition. Votre ami est peut-être un parfait galant homme qui, comme tu le crois, ne pense qu'à rire, à aimer et à boire. Mais il pourrait, tout aussi bien, être autrement,

sans que vous vous en soyez seulement douté. Et cela ne dépend que de lui. Bah! Parlons d'autre chose. Nous autres, les Tonkinois, comme vous nous appelez, nous avons l'esprit tourné au noir. Nous avons trop souffert!

Le repas était arrivé au point où la faim déjà amortie permet au dilettantisme gastronomique de s'exercer avec discernement. Le docteur Houchard voulut donner quelque répit à ses convives et, pour procurer un entr'acte salutaire, s'adressant à Ploërné :

— Ainsi, cher ami, vous avez fait un rude service dans ces mers de Chine, si dangereuses pendant la mauvaise saison. Et les bâtiments, comment se comportaient-ils?

— Aussi bien que possible, répondit le jeune homme. Vous savez que tant vaut le commandant, tant vaut le navire. Nos vieux raffiots se sont comportés comme des cuirassés tout neufs. Mais la campagne finie, tout ça ne vaudra plus que comme ferraille. Le blocus de Formose a été terrible. Pendant des jours et des jours, nous sommes restés à croiser par des temps à ne pas laisser un Chinois dehors. Et nous labourions la mer, sans autre espérance que de recommencer le lendemain la dure besogne que nous avions faite la veille. Sans un repos pour les hommes, sans une relâche à terre. Toujours sur les vagues et sous le ciel, avec cette coquine de côte à l'horizon, et, tout autour, des ouragans, des typhons, des coups de mer, à croire que le bois et le fer allaient être écrasés... Et la dyssenterie à bord : on disait la dyssenterie; entre nous, c'était bien le choléra. Chaque semaine quelques-uns de nos braves ma-

thurins disparaissaient, et quand on ne pouvait aborder, parce que le temps était trop mauvais, c'était une messe dite sur le pont devant tous les camarades, puis le glissement du pauvre corps par l'ouverture d'un sabord, et l'ensevelissement dans les profondeurs de la grande tourmentée qui berçait ainsi le sommeil des morts, comme la veille des vivants. Nous en avons vu partir, de cette façon-là, beaucoup, et dans la mer et dans la terre nous avons semé bien des os. D'autres venaient remplacer les disparus. Heureux ceux qui, étant pauvres, sont tombés frappés par l'ennemi, car les veuves de ceux qui succombent épuisés par les fatigues et minés par la maladie ne touchent pas la pension entière... Oui, mes amis, entre celui qui meurt du choléra ou du typhus, à des milliers de lieues de la mère-patrie, et celui qui tombe frappé d'une balle ou d'un éclat de mitraille, les bureaux font une différence. La peau de l'un ne vaut pas la peau de l'autre. Et, entre des braves qui ont été égaux devant le danger, les règlements créent l'inégalité de la mort.

— Ah! cher ami, si tu veux réformer, tu auras fort à faire. Nous sommes exposés à cent injustices de cette sorte. Il n'y a pas qu'en Chine qu'on voit des chinoiseries, et l'hôtel de la rue Royale en possède une fort belle collection.

A ces paroles, une protestation énergique s'éleva tout autour de la table.

— Au diable! On ne parle pas politique ici! Devisez d'amour ou de guerre, dites du bien ou du mal des

femmes, suivant votre tempérament, mais laissez l'administration croupir en paix... Ploërné, parlez-nous des femmes du pays.

— D'affreuses Annamites, aux dents noircies par le bétel, aux lèvres brûlées par la chaux... Ah ! Mes amis, n'appelez pas ça des femmes.

— Eh ! Fichtre ! J'ai connu, moi, quelques Chinoises qui n'étaient point si méprisables... Et quant aux Japonaises...

— Charmantes, les Japonaises ! s'écria Listel. Elles n'ont qu'un seul défaut, c'est, maintenant, de vouloir s'habiller à l'européenne. Leurs yeux noirs, leurs pommettes saillantes et leur teint de cuivre, avec l'ample robe brodée de couleurs brillantes, c'était pourtant joli !

— Mais dans tous les pays la couleur locale se perd. Constantinople, dans dix ans, ne sera plus à voir... Et grâce aux chemins de fer, la Perse tout entière se fera, prochainement, habiller à la Belle-Jardinière... Ah ! nous sommes bien à l'époque du nivellement général : avant peu, le progrès nous aura faits tous égaux dans le mesquin et l'horrible !

— C'est l'avenir auquel le monde est réservé. Tout sera médiocre. On ne connaîtra plus les grands raffinements du luxe. Et, excepté chez les dix ou douze milliardaires qui se partageront la fortune du globe, il n'y aura plus rien d'exquis, de délicat ou d'unique. L'article de bazar, en tout, bien conditionné et à prix réduit, voilà ce qui nous attend. De même que les hommes paraîtront des épreuves plus ou moins laides tirées du

même modèle, tant ils seront pareils, de même les objets industriels, artistiques, de quelque nature qu'ils soient, seront des reproductions identiques. Chacun aura le même chapeau, la même redingote, le même parapluie, la même voiture, le même mobilier. La bagatelle rare, le bibelot précieux, le petit rien charmant et très cher, n'existeront plus qu'à l'état de collection dans les musées. On n'en fera plus que par milliers à la fois, tous coulés dans le même moule, fabriqués avec la même substance, la même couleur. L'uniformité universelle, voilà à quoi nous marchons. Et ce sera terrible!

— N'en voyez-vous pas un exemple, dans les constructions récentes? dit l'Italien, de sa voix sonore. Regardez les quartiers nouveaux qu'on élève à Naples, à Rome... Toutes les maisons y sont semblables. Non pas seulement aux maisons voisines, mais aux maisons de Paris bâties en même temps. Cinq étages, et la même façade... A moins de regarder le numéro, on peut entrer chez son voisin, en croyant aller chez soi.

— Eh bien, mes amis, goûtez-moi ce cognac, dit le maître de la maison avec autorité, et vous pourrez affirmer que nulle part ailleurs il n'y en a de semblable. Le voilà le produit exquis et rare! Mais Listel a raison. Dans dix ans on n'en pourra plus boire. Déjà on n'en sait plus trouver!

Le café parfumait de son arome la salle à manger. Un bien-être délicieux engourdissait les convives. Les fleurs étouffées commençaient à se pencher alanguies.

La fumée d'une première cigarette monta en spirales bleues vers le plafond. Au dehors le temps s'assombrissait de plus en plus, et la neige tombait dense, lourde et silencieuse. Entre ces hommes jeunes tous et libres, car il n'y avait là que des célibataires, la conversation d'abord sérieuse, puis satirique, avait pris un tour galant, et maintenant on parlait de femmes. Ardent sujet de controverse, si chacun avait émis son opinion ou voulu faire triompher ses préférences, mais les convives se bornaient à raconter leurs intrigues ou leurs aventures. Et les demoiselles faciles de Toulon et de Marseille, les petites actrices des théâtres et quelques bourgeoises inflammables, avaient les honneurs de la description. Rien de spécial, rien de nouveau : la classique amourette de garnison. Et, à part le quartier où logeait la belle, la couleur de ses yeux ou de sa chevelure, le petit nom qu'elle portait, sa gaîté ou sa mélancolie, c'était la même histoire, avec le même début et le même dénoûment. Du « tout fait » comme pour l'industrie.

En causant, on s'était levé et, de la salle à manger, on avait gagné le salon. Là, enfoncés dans des fauteuils profonds, les yeux demi-clos, un bon cigare aux lèvres, les jeunes gens s'étaient mieux sentis entraînés aux confidences, et, depuis une heure, aucun n'avait plus de secrets pour son voisin.

Seul Ploërné demeurait grave et écoutait sans faire sa partie dans ce chœur d'indiscrétions. Outre que, par caractère, il n'eut pas été enclin à publier ses bonnes

fortunes, revenant des pays lointains, il n'avait rien à raconter. Il examinait avec un peu de dédain ses camarades, occupés à de telles misères. L'austérité de la vie menée par lui, depuis deux ans, au milieu des fatigues et des dangers sans nombre, le rendait sévère pour ces futilités d'oisifs obligés d'absorber ainsi les loisirs de leur existence vide. Il ne se souvenait plus d'avoir été pareil à eux. Il les jugeait suivant ses impressions du moment et une tristesse l'envahissait à se sentir si peu en communion d'idées avec tous ces hommes, qui étaient ses égaux, et desquels il se sentait maintenant si complètement séparé.

Puis il pensa que c'était probablement pour la dernière fois qu'il se trouvait en leur compagnie, que tout, dans l'avenir, allait l'éloigner d'eux, et que, par conséquent, son impression pénible ne pouvant pas durer, n'avait aucune raison d'être. Il ne sut pourtant pas réagir contre la mélancolie qui l'envahissait irrésistible. Pendant qu'il était si loin de France, la nuit, sur le pont de son navire, en face de l'immensité du ciel et de la mer, il ne se rappelait pas avoir éprouvé une sensation d'isolement aussi complet qu'au milieu de ces jeunes gens qui riaient, buvaient et fumaient, en se dénombrant leurs amoureuses conquêtes.

Il fit un nouvel effort pour se soustraire à cette impression, et sa pensée l'emporta loin de cette réunion joyeuse, dans un milieu plein de calme et de sérénité. C'était, non loin de Nice, au bord de la mer, dans une anse de la baie de Villefranche, au pied même de la tour sarra-

sine qui couronne la pointe de Saint-Hospice, une villa blanche et rose ensevelie sous la verdure et les fleurs. Là vivaient, dans une paisible solitude, trois femmes : une âgée et deux toutes jeunes, attendant son retour, pleines d'impatience. Sa tante, Mme de Saint-Maurice, avec l'inquiétude de ne pas vivre assez longtemps pour le revoir, ses deux cousines, l'une avec le désir joyeux d'une amitié fraternelle, l'autre avec l'ardeur d'une tendresse promise inaltérable.

Dans le salon, dont les fenêtres donnaient sur la mer, il se figurait les trois femmes réunies, travaillant paisiblement, sans se douter que l'absent était si près d'elles. Quelle surprise et quel bonheur quand il paraîtrait à l'improviste ! Car elles ne devaient pas espérer le voir avant deux mois, d'après ses dernières lettres. Parti subitement, il n'avait pu écrire, parce qu'il devait arriver en même temps que la poste, et quant à télégraphier, il s'en serait bien gardé, craignant d'épouvanter sa tante dont il connaissait l'horreur pour ces mystérieuses feuilles bleues qui, dans leurs plis fermés, semblent toujours recéler l'annonce d'un malheur.

Et puis il se faisait un égoïste plaisir de leur joyeux étonnement. La cloche de la grille tintait, l'aboiement du chien annonçait l'arrivée d'un serviteur venant ouvrir. Et c'était Leïla, cette quarteronne, nourrice de sa fiancée, amenée de l'île de France par Mme de Saint-Maurice. Elle poussait, en le reconnaissant, un cri de stupeur, et la maison s'animait comme par enchantement. La vieille tante paraissait à une fenêtre, les deux jeunes

cousines accouraient les mains tendues, les yeux riants, les lèvres épanouies.

Ah ! Le charmant tableau ! Et laquelle embrasserait-il le mieux, de l'amie ou de la fiancée ? De celle, naïve et franche, avec laquelle il n'avait point d'arrière-pensée ni de contrainte, qu'il avait toujours traitée en petite camarade, ou de l'autre, compliquée et fantasque, qu'il redoutait tout en la chérissant, et avec laquelle il n'avait jamais sa liberté de cœur et d'esprit. Oh ! Quoi qu'il en fût, ravissement et délices pour l'exilé, qui allait retrouver tout ce qu'il aimait : la vieille tante respectée comme une mère, et les deux jeunes filles, dont l'une lui promettait pour toute sa vie une sœur charmante et dévouée, l'autre une femme exquise et adorée. Comme il avait hâte de terminer ses affaires avec les grands chefs, pour brûler la route et courir vers la maison entrevue dans tous ses rêves ! Et comme tout ce qui n'était pas le cher bonheur de revoir celles qui le préoccupaient uniquement, lui paraissait mesquin, inutile et bas !

Il s'attardait dans ses pensées, avec ravissement, et il s'était si bien abstrait de ce qui l'entourait que ce fut presque avec surprise qu'au bout de quelque temps, il retrouva la notion des choses extérieures. Il lui sembla qu'il s'éveillait d'un assez long sommeil, pendant lequel un songe délicieux l'avait charmé. La voix du marquis italien, chantante et colorée, parvint à son oreille. Girani, avec toutes sortes de précautions et de réticences, commençait le récit d'une aventure d'amour. Ses compagnons l'avaient plaisanté sur son mutisme, lorsque tous

se livraient aux confidences, peut-être aux hâbleries. Mais il n'avait pas d'abord répondu à leurs vives exhortations. Il gardait un visage fermé, sans pouvoir cependant dissimuler un sourire qui avait porté au plus haut point d'ardeur la curiosité des assistants.

— Ah! Vous êtes un cachottier, marquis : je suis sûr que, de nous tous, vous êtes le plus favorisé! Tourné comme vous l'êtes, riche, libre, eh! vous devez réussir admirablement auprès des femmes... En ce moment, vous avez tout l'air d'un homme qui savoure un secret bonheur!...

Girani se taisait toujours, et cependant l'éclat de son regard, la palpitation de ses lèvres, le rayonnement de son visage, étaient le plus éloquent des aveux. Les autres, acharnés à savoir ce qu'il voulait taire, le pressaient. Ne pouvait-il conter son aventure, sans faire connaître celle qui en était la séduisante héroïne? Car elle était ravissante, on s'en doutait!

— Oh! Oui, ravissante! laissa échapper le marquis.

Une exclamation générale avait accueilli cette imprudente parole, et, sur la pente de l'indiscrétion, l'Italien peu à peu s'était laissé glisser. Maintenant, il contait sa romanesque intrigue, et tous étaient silencieux, attentifs, captivés, un peu jaloux. C'était à Monaco, en visitant le palais du Prince, qu'il avait rencontré celle qu'il adorait, accompagnée d'une autre jeune fille, et d'une vieille dame. Rien de plus honnête que le maintien de ces enfants sous la garde de leur parente. Il s'était discrètement tenu à l'écart, mais les observant de

loin, pris par leur grâce décente et leur naïf contentement. Pendant une heure il les avait ainsi suivies, écoutant leurs réflexions, leurs remarques, leurs questions au gardien qui les guidait, s'enivrant de leur charme, et ne sachant laquelle lui plaisait davantage, de la brune ou de la blonde. Car, des deux jeunes filles, il y en avait une blonde et l'autre brune.

Elles ne paraissaient même pas s'être aperçues de sa présence, et si, pour descendre un escalier obscur et difficile, il n'avait pas offert l'appui de sa main à la vieille dame, sans doute les deux charmantes touristes n'auraient pas levé les yeux sur lui. Cependant, arrivées dans la cour, elles s'étaient retournées et, là, lui avaient avec un simple sourire adressé un remerciement. Elles étaient montées, à la porte du château, dans un landau bien attelé, et avaient pris la route de la Condamine.

Lui était resté à Monte-Carlo, les yeux ravis de la beauté, si dissemblable et si parfaite pourtant, des deux jeunes filles, l'esprit tout rempli de leur souvenir. Il avait été au trente et quarante, avait perdu une grosse somme et, indifférent à sa mauvaise fortune, il avait passé le reste du jour à penser à ces deux belles personnes qui l'avaient si promptement, si sûrement conquis et que, selon toute vraisemblance, il ne devait plus revoir.

Mais le hasard s'était chargé de les remettre en présence et, cette fois, de lui indiquer nettement quelle était celle qu'il était destiné à aimer. Il avait, pour occuper une de ses journées, formé le projet de visiter la frégate américaine qui, tous les ans, stationne dans la

rade de Villefranche, et, après deux heures données à l'inspection détaillée que lui avait facilitée la bonne grâce des officiers, il était revenu à terre. Là, avant de prendre le train, il s'était promené au bord de la baie, dans les chemins fleuris et ombreux, regardant la mer d'azur se briser murmurante sur les rouges récifs, roulant dans ses vagues argentées les longues algues vertes, qui traînaient au fond comme des chevelures de naïades.

Il allait, sans pensée, plein de cette joie de vivre, qui naît de l'air pur, de la brise légère et du ciel sans nuage, lorsqu'au détour du chemin il s'était trouvé face à face avec deux femmes qui venaient en cueillant des fleurs. La première était une quarteronne au madras rouge, à la peau cuivrée, qui portait dans ses bras une botte de mimosa et de jasmin. La seconde était une des deux jeunes filles rencontrées au palais Grimaldi. Ils s'étaient reconnus, et, avec un sourire, elle avait répondu à son salut. Puis elle avait passé, et lui, sans pouvoir s'en défendre, l'avait suivie, de loin, pour ne la point inquiéter, ne perdant pas de vue, à travers les trouées des massifs, les découpures des bosquets, sa robe claire qui se détachait sur le fond de verdure. Il était ainsi arrivé à une villa blanche et rose ensevelie sous les fleurs. La jeune fille avait disparu, et, après une longue attente devant la porte, sûr que c'était là qu'elle habitait, il avait repris le chemin de Monte-Carlo, le cœur profondément troublé et l'esprit uniquement occupé par la belle inconnue.

Ce récit avait d'abord frappé distraitement l'oreille

de Ploërné. Il songeait. Subitement, les personnages du récit de l'Italien étaient, par un inexplicable phénomène, devenus les mêmes que ceux de son rêve. Trois femmes : une vieille et deux jeunes. Et un instinct secret l'avertissait que c'étaient celles qu'il évoquait, au même instant, dans sa pensée. Pourquoi ? N'y avait-il donc qu'elles que le Girani eût pu rencontrer? N'importe ! Un tremblement intérieur, une angoisse douloureuse s'emparaient de lui, et, sans que rien motivât son inquiétude ou sa jalousie, il souffrait cruellement. Il écoutait l'Italien, qui poursuivait son récit, banal dans ses péripéties de campagne amoureuse : guet, pour apercevoir la belle habitante de la villa, station prolongée au bord de la baie, pour échanger avec elle un regard, puis, hardiesse soudaine qui, l'occasion se présentant, le poussait à lui parler, et colère dédaigneuse de la jeune fille. Alors une lettre pour s'excuser, sa persistance à écrire, quoiqu'on ne lui répondît pas. Et enfin la connivence de la mulâtresse qui s'était intéressée à sa cause. Tout le malpropre développement de l'aventure galante avec cette malheureuse enfant, au milieu de la fumée des cigares, sous le regard allumé de ces hommes, parmi les réflexions égrillardes et les questions outrageantes, voilà ce que Ploërné entendait. Et il n'y avait point à douter que ce fussent les mêmes femmes qu'il aspirait à revoir, la même maison vers laquelle il se dirigeait avec une hâte si joyeuse. Ses espérances, son bonheur, en une seconde, tout avait été renversé, profané. Et le beau lac

limpide, dans lequel sa vie à venir se reflétait si douce, se changeait en un cloaque fangeux dont il se détournait avec horreur.

Cependant l'Italien, de sa voix chantante, continuait son histoire. Il en était aux rendez-vous dans le jardin embaumé, pendant les molles nuits aussi belles que les jours, à la clarté de la lune qui prêtait son mystère au charme des entretiens à voix basse. Une douleur immense s'empara de Ploërné. La certitude s'imposait à lui, quoiqu'il voulût maintenant fermer ses yeux à la précision des détails qui attestaient l'horrible réalité des faits. Dans ce naufrage de tout son être moral, une seule illusion surnageait. Il y avait deux jeunes filles, dans la maison maintenant déshonorée. Laquelle s'était perdue? La sœur ou la fiancée? Choix atroce et qui lui déchirait le cœur, mais qu'il fallait faire, cependant. Et il en venait à espérer que celle qui avait tout oublié, c'était celle qu'il n'aimait que comme une amie, comme une compagne d'enfance, et que celle qu'il adorait avait su se conserver à lui tendre et fidèle. Dans sa pensée, ce redoutable problème se posait : Laquelle? Et il tremblait de questionner, autant qu'il souffrait de ne pas savoir.

Mais là où il n'hésitait pas, c'était dans la haine subite, formidable, sauvage, qui enflammait tout son être contre le héros de la galante aventure. Pâle, les dents serrées, les yeux ardents, il se ramassait comme pour bondir sur l'Italien. Son cœur battait à l'étouffer. Et cependant son cerveau était calme, presque glacé : il

calculait ce qu'il allait faire; ses mains tremblantes, énervées, s'agitaient dans des menaces inconscientes, pressées de frapper, et sa tête raisonnait lucide. Il se disait : Je ne puis brusquement l'interrompre pour le souffleter. Il doit y avoir au moins une courte explication, entre ce misérable et moi, afin que mes amis ne s'imaginent pas que je suis, tout à coup, devenu fou furieux. Et cependant il faut que je l'insulte, que je lui crache ma colère et mon mépris à la face, que je me donne cette jouissance de lui rendre ce qu'il vient de me faire endurer depuis un quart d'heure.

Un brouhaha de voix l'avertit que le récit était terminé. Autour du marquis souriant, les convives échangeaient leurs impressions.

— Heureux, ce Girani! Oui, certes, une telle bonne fortune!

— Il n'y a que ces bruns à figure pâle pour affoler les femmes!

— Un vrai roman, en tous cas, et des plus intéressants.

— On comprend les absences du cher marquis, maintenant... Il est plus souvent dans les environs de Villefranche qu'à Nice et à Monte-Carlo, ou avec ses amis de l'escadre!...

— Messieurs, me blâmez-vous?... demanda l'Italien, avec fatuité.

— Non pas!... Mais quel sera le dénouement de l'histoire? A toute histoire, il faut un dénouement... Si la jeune fille est de bonne famille, et riche, et si vous

l'aimez, comme vous nous l'avez dit, mon cher, épousez-la!

L'Italien resta un instant pensif, un nuage passa sur son front, puis son sourire reparut :

— Oui, l'épouser, sans doute ; mais que dirait la marquise Girani, qui est à Florence?...

— Marié! Ah! Diable! Voilà une complication... Vous ne nous aviez pas raconté que vous étiez marié!

— Je vis assez mal avec ma femme, et je n'en parle pas volontiers. Mais elle existe, et nous n'avons pas le divorce en Italie... D'ailleurs la marquise est une fervente catholique, elle résisterait à une tentative de rupture du lien conjugal.

— Et cependant vous adorez la jeune fille?...

— Je l'adore.

Il y eut une seconde de silence; puis une voix, dont l'âpreté fit vibrer les nerfs de tous les assistants, prononça ces paroles :

— Il faut alors, pour vous être conduit de la sorte avec elle, que vous soyez un fier misérable!

Le silence se rétablit profond, pesant, mortel. Tous les convives debout, immobiles, regardaient Girani devenu blême, et, à trois pas de lui, Ploërné, qui souriait, mais d'un terrible sourire.

— J'ai mal entendu, balbutia l'Italien, ou bien, vous avez voulu plaisanter?... Nous sommes entre amis, mais l'expression est pourtant un peu vive...

Le commandant fronça le sourcil, et, s'avançant jusqu'à toucher le marquis, il dit :

— Je n'ai pas plaisanté, et je répète que l'homme qui a commis l'infamie dont vous venez de vous vanter, est le dernier des misérables!...

— Mais, monsieur, vous m'insultez! cria Girani.

— Vous avez mis du temps à vous en apercevoir! dit Ploërné avec une sombre ironie.

L'Italien fit un geste, pour en appeler à ceux qui l'entouraient. Une stupeur l'anéantissait. Il ne comprenait pas cette intervention subite, cette agression inattendue, et cette comédie se terminant brusquement en drame.

Le lieutenant Listel s'était jeté entre les deux hommes et essayait de raisonner Ploërné :

— Non! s'écria le commandant, point de raison. Je connais les femmes dont ce drôle a parlé... J'atteste ici qu'il a menti et s'est vanté ignominieusement. Il a besoin d'une leçon, je me charge de la lui donner!

A ces mots : « Je connais les femmes, » le marquis eut un hochement de tête. Il commençait à voir clair. Il voulut parler, mais deux des assistants l'entraînaient, afin de le séparer de Ploërné et d'éviter une collision imminente. Le commandant était resté au salon, entouré de ses amis qui s'efforçaient de le calmer. Mais il gardait un visage impénétrable, et à tous leurs raisonnements opposait le silence. Ils tâchaient de lui expliquer qu'il y avait là un déplorable malentendu, qu'après tout il était fort possible qu'il se fût trompé; que peut-être, en tout cas, le marquis avait exagéré les choses. Il demeurait immobile, muet, avec un sourire d'une effrayante fixité. Il n'écoutait même pas ce que lui di-

saient ses amis. Une des dernières phrases, prononcées par l'Italien, avait, dans le cerveau du commandant, provoqué une nouvelle tempête : « Que dirait la marquise Girani qui est à Florence ? » Ainsi le séducteur était marié. Il ne restait même pas à Ploërné cette ressource un instant acceptée — avec quelle douleur cependant ! — de contraindre cet homme à réparer la faute commise en épousant sa complice. Il n'aurait même pas cette satisfaction de pouvoir rendre l'honneur à celle qui s'était si follement compromise. C'était cette déception déchirante qui l'avait fait éclater en paroles insultantes et qui l'animait, en ce moment, d'une rage formidable. Aux exhortations de ses compagnons il ne répondait toujours pas. Une pâleur s'était étendue sur son visage, les ailes de son nez se pinçaient, et ses lèvres mordues étaient crispées par le même menaçant sourire.

— Voyons ! Il doit y avoir moyen d'arranger cette affaire-là, dit Listel... Tu ne connais pas Girani, tu ne peux avoir d'animosité contre lui... Il y a certainement une erreur... On va s'expliquer... Tiens, voilà nos camarades qui reviennent.

La porte s'était ouverte et Houchard rentrait avec un des convives. Ils étaient fort agités, mais ils souriaient. C'était de bon augure.

— Eh bien ! s'écria Listel, où en êtes-vous par là ?

— Nous en sommes à un arrangement... Ah ! Diable ! Ça n'a pas été tout droit.

— Mais êtes-vous constitués comme témoins ?

— Sans doute.

— Alors il faut que nous restions seuls tous les quatre. Où allons-nous mettre Ploërné?

— Mais à quoi bon rester seuls, puisque, dans une minute, nous allons être obligés de rappeler le commandant pour lui soumettre l'accord que nous proposons, et dont l'acceptation par lui terminera amiablement l'affaire... Il n'y a eu que des paroles, point de voies de fait... Après un déjeuner d'amis, où on s'est un peu échauffé, rien d'irréparable...

A ces mots : « rien d'irréparable », une lueur passa dans les yeux de Ploërné, et sa bouche se contracta plus douloureuse. Il ne parla point cependant, attendant la suite de la négociation.

— Voilà à quoi nous sommes arrivés, reprit le major, après avoir raisonné beaucoup Girani qui était comme un fou en voyant les conséquences de son bavardage... Car il n'y a eu qu'un bavardage... Vous entendez, commandant... Notre convive nous a raconté un roman de sa façon... Les personnages sont vrais, mais l'intrigue est fausse. Il nous l'a déclaré... Il le déclarera devant vous... Il a, en effet, rencontré la jeune fille dont il s'agit... Il en a été amoureux, il a rôdé autour de sa maison, c'est encore vrai, mais il ne lui a jamais adressé la parole, il n'a jamais eu d'entrevue avec elle... Il s'est vanté... Il a pris son rêve pour la réalité... Il était gris, en somme, ce qui n'est pas un grand crime. Et vous avez été vraiment dur pour lui !...

Ploërné interrompit son camarade par une violente protestation :

— Vraiment ! Vous trouvez ? dit-il d'une voix enrouée par l'émotion.

— Voyons ! Ne vous fâchez pas !... Nous reconnaissons tous nos torts, nous acceptons votre sortie, un peu vive, comme une punition de notre forfanterie, mais quand nous aurons fait toutes ces concessions, au moins vous consentirez bien, vous, à retirer les expressions outrageantes dont vous vous êtes servi ?...

Le commandant resta silencieux et immobile. Il n'acquiesçait ni du geste, ni de la voix. Il semblait si peu disposé à accepter l'accommodement qui lui était proposé, que les quatre témoins se regardèrent pleins de trouble et d'inquiétude.

— Voyons, Ploërné, dit Listel, tu ne peux pas refuser de terminer une affaire dans des conditions aussi avantageuses pour toi... Ou bien tu vas nous laisser croire que tu cherches à Girani une mauvaise querelle... Allons, tu acceptes... C'est entendu ?...

Ploërné fit quelques pas d'un air irrésolu, puis s'arrêtant brusquement :

— Nous étions une douzaine d'hommes ici. Il peut arriver que tous ne soient pas discrets et que l'affaire s'ébruite. Pour mettre mieux à couvert l'honneur de celle dont j'ai pris la défense, je veux une déclaration écrite.

— Eh bien ! Nous prenons sur nous de te la promettre. Girani ira aussi loin que possible dans la voie des concessions. D'ailleurs il paraît avoir aussi à cœur que toi, de défendre la réputation de la personne dont il a si inconsidérément parlé.

Ploërné devint plus pâle encore, à cette assurance de l'intérêt que son adversaire prenait, malgré tout, à celle qu'il avait compromise. Les deux témoins sortaient. Le commandant et ses deux amis restèrent seuls.

— Tu vois, fit Listel, cela s'arrange à ta satisfaction...

— Tout à fait! murmura le commandant avec une âpre ironie.

Ils se turent, attendant. La neige, au dehors, continuait à tomber. Dans la pièce voisine, au milieu du silence, des bruits de voix se faisaient entendre. Au bout de quelques minutes, la porte se rouvrit, et les témoins reparurent. Houchard, très grave, tenait à la main une feuille de papier. Il la tendit à Listel, qui la lut avec son camarade, puis la passa à Ploërné, qui la regarda d'un œil presque indifférent.

— Maintenant que nous avons fait tout ce que vous avez voulu, Ploërné, nous attendons que vous fassiez à votre tour la concession exigée... Vous y consentez, n'est-ce pas?

Le commandant leva la tête, et, regardant les quatre témoins de cet air qui les avait déjà si fort troublés, il dit avec une tranquillité affectée :

— Avant tout, je veux dire un mot à M. Girani.

— Mais, mon cher, c'est tout ce qu'il y a de plus incorrect! s'écria Listel. Nous avons déjà conduit l'affaire très irrégulièrement...

— C'était pour le bien, insinua pacifiquement le docteur. Ne le regrettons pas.

— Mais ce que vous réclamez maintenant...

— C'est à prendre ou à laisser, dit Ploërné avec sa douceur inquiétante.

— Nous allons donc demander au marquis s'il veut y consentir.

La porte était restée entr'ouverte. Girani, qui sans doute écoutait, parut sur le seuil. Il s'avança vers le commandant avec une contenance fort digne. Du geste Ploërné l'amena dans l'embrasure de la fenêtre, et là, le dévorant du regard, tout son sang subitement remonté du cœur au visage :

— Laquelle des deux avez-vous voulu désigner, dit-il d'une voix étouffée et tremblante... Laquelle des deux... Lydie ou Thérèse?

Le problème de sa vie allait, en une seconde, se résoudre. Il attendait la réponse de l'Italien, plein d'une anxiété affreuse.

— Laquelle? répéta-t-il sourdement. Oh! Répondez! Il y va, pour moi, de bien plus que la vie!...

Le marquis hocha la tête soucieux; puis, avec fermeté :

— Je ne puis vous répondre.

— Pourquoi?

— Parce que ce serait commettre, à votre instigation, une nouvelle indiscrétion cent fois plus grave que la première, car, maintenant, je sais devant qui je parle.

— Ah! Malheureux! Vous ne comprenez donc pas le mal que vous me faites!... Prenez garde!...

Sans répondre un seul mot, Girani s'était écarté. Les yeux étincelants, Ploërné l'avait suivi.

— Eh bien? demanda Houchard, avec l'espoir que les deux adversaires étaient réconciliés.

— Eh bien! s'écria Ploërné, j'ai pris connaissance de la déclaration de monsieur, j'ai eu avec lui une explication supplémentaire, et après avoir lu ce qu'il a écrit, entendu ce qu'il a dit, je déclare que, non content de s'être conduit comme un drôle, il se conduit maintenant comme un lâche!

— Monsieur! fit Girani en s'élançant sur Ploërné.

Mais le commandant avait été plus prompt et sa main levée venait de s'abattre sur le visage du marquis.

Les quatre hommes s'étaient jetés entre les adversaires; tous criaient :

— Ploërné, vous êtes fou! Messieurs, il ne sait ce qu'il fait!... Girani, éloignez-vous!...

La voix de Ploërné domina le tumulte, très nette et très froide :

— Je sais ce que je fais, messieurs, point d'équivoque. Nous ne sommes que des hommes ici. Donc pas de ménagements. Il ne s'agit plus que de se battre. Monsieur doit en avoir tout aussi envie que moi... Il y a des armes chez notre ami... Celles que vous voudrez. Mais séance tenante... Je pars demain, je n'ai pas le loisir de remettre cette affaire.

Il paraissait aussi calme que quand il était entré dans le salon, avant le déjeuner.

Listel l'avait emmené dans un coin, et très grave lui disait :

— Qu'est-ce que tu préfères comme arme? Qu'est-ce que tu tires le mieux?...

— C'est à lui que le choix appartient... Ce qu'il voudra, comme il voudra... Et, n'aie pas peur, je vais le tuer, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu!

— Fais bien attention... Il est de première force au pistolet!

— Tant mieux. Au moins je ne l'assassinerai pas!

Il regardait son ami avec une telle confiance, avec une telle certitude que celui-ci en restait épouvanté. D'un homme aussi brave que l'était Ploërné, aucune forfanterie ne pouvait être soupçonnée. Il y avait donc, dans l'assurance qu'il donnait de tuer son adversaire, une sorte de violence faite à la destinée, une domination des faits par la volonté, qui terrifiait. Et le lieutenant, qui avait cependant vu de sanglantes batailles, ne pouvait reprendre son sang-froid, demeurait inerte et tremblant devant son ami résolu et implacable. Le maître de la maison revenait, après quelques minutes de conversation avec les témoins de Girani.

— Tout est décidé, fit-il. Le pistolet, à vingt-cinq pas, au visé... Trois balles tirées par chacun des adversaires...

— C'est bien! dit le commandant.

— Il fait dehors un fichu temps, reprit le major. Si vous vouliez, j'ai derrière la maison un grand hangar, qui servait au précédent propriétaire de pressoir pour les olives... Il a bien trente mètres... Vous y seriez à couvert.

— Où il vous plaira. Mais faisons vite!

— Il est enragé, ce Ploërné, dit tout bas Listel à son co-témoin. Tout à l'heure il m'a fait peur... Ça va être très sérieux, prépare d'avance ta trousse, des bandes et tout ce qu'il faut pour raccommoder un blessé.

— Sacrebleu! Et s'il y a mort d'homme?...

— Alors ce sera l'affaire des pompes funèbres!... Mais quelle responsabilité pour nous!

— Tout se passe correctement, n'est-ce pas?

— Autant qu'il est possible, dans une situation aussi anormale.

— Tu prêtes tes pistolets?

— Ces messieurs les ont.

— Aucun des adversaires ne les connaît?

— Aucun. On va tirer, à pile ou face, le choix des places et le droit de charger. Remplis toutes ces formalités, moi je reste avec Ploërné.

Listel s'éloigna. Dans la pièce voisine, l'un des témoins de Girani attendait. Dans le salon, le marquis et le commandant n'étaient séparés que par la distance d'une fenêtre à l'autre, assistés chacun d'un de leurs amis. Assis devant une petite table, l'Italien écrivait. Penché, le front assombri, il se hâtait, et sa plume courait sans une hésitation. Il savait bien ce qu'il voulait dire. Il poudra l'encre fraîche, plia la feuille, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse: « Monsieur... monsieur..., » Burel, qui regardait machinalement, ne put lire le nom. Puis il glissa la lettre sous une seconde enveloppe, et, se tournant vers le jeune officier:

— S'il ne m'arrive rien, ou si je ne suis que blessé, vous me rendrez ce papier. Si je suis tué, vous la porterez au consulat d'Italie à Toulon, sans ouvrir la première enveloppe, sans regarder le nom du destinataire... Vous me le promettez sur l'honneur?

— Soyez tranquille, je vous le promets.

Au même instant, Listel reparut et dit :

— Messieurs, quand vous voudrez.

D'un même mouvement les deux hommes s'avancèrent, Girani le premier, Ploërné ensuite avec le maître de la maison. Au bas de l'escalier, celui-ci passa devant pour montrer le chemin. On traversa le vestibule, une office, une petite cour, un bout de jardin, et on se trouva sous un bâtiment, portant sur quatre piliers de briques, formant un grand parallélogramme. Sur les quatre côtés, l'air libre et, sous le pied, un sol de terre battue. Dans un coin, du bois à brûler rangé, quelques bouteilles vides et des caisses. Rien qui pût servir de point de repère ou de guide pour le tir : un endroit préparé à souhait. Tout autour la neige tombait, et, dans le jardin déjà blanc, les arbres frissonnaient sous le souffle du vent.

— As-tu quelques recommandations à me faire? demanda Listel à Ploërné, en le menant à sa place, qui venait d'être marquée, après un mesurage scrupuleux de la distance.

— Aucune autre que d'aller à mon hôtel, si je suis tué, et de prendre tous mes papiers, pour les porter au préfet maritime. Il les classera, gardera ce qui in-

téresse le service, et rendra le reste à ma famille.

— Bien. Donne-moi la main, voici Buret qui t'apporte ton pistolet, moi je vais porter le sien à Girani.

Le commandant pressa la main de son camarade, sans laisser paraître la moindre émotion. Il était ferme, froid, merveilleusement maître de ses nerfs. Il examinait le terrain avec un calme parfait, et venait de remarquer que, sur un massif de lauriers poudrés à frimas, son adversaire se détachait en noir, comme une véritable cible. Il prit le pistolet que lui tendait Burel, en releva le chien pour appuyer fortement la capsule, le mania deux fois, pour s'assurer qu'il était bien en main, puis, le serrant fortement, il abaissa le bout du canon vers la terre.

— Tu sais, mon vieux, lui glissa Burel, je suis témoin de ton adversaire, mais je voudrais bien te revoir intact, tout à l'heure.

Le commandant le regarda avec fermeté et répondit ces seuls mots, sorte de prière résignée du marin au moment d'aborder le danger : A Dieu vat!

Les témoins s'étaient rangés de chaque côté, et, dans l'espace libre, les adversaires se trouvaient en présence. Girani blême, Ploërné sombre. Tous deux très résolus. Listel, dans le silence, demanda :

— Êtes-vous prêts, messieurs?

— Oui, répondirent les combattants, d'une seule voix.

Il y eut un léger temps, puis le commandement :

— Feu... un, deux, trois.

Les deux pistolets se levèrent en même temps, une

flamme jaillit de celui de l'Italien, et la casquette galonnée du commandant, enlevée par la balle, sauta à dix pas. Ploërné, nu-tête, les sourcils froncés, les lèvres serrées, le canon à la hauteur du visage, offrait l'aspect formidable d'un homme sûr de lui, et qui a réservé son feu. Il resta une seconde immobile, et on eût entendu battre le cœur des assistants, en proie à une angoisse horrible. Enfin une détonation retentit, et le marquis roula dans la poussière.

Tous les témoins s'étaient précipités sur lui. Houchard les écarta du geste et, ouvrant la redingote et le gilet du blessé, il vit sur le plastron blanc, à la hauteur des côtes, un filet de sang qui suintait. Il écarta la chemise : un petit trou violacé étoilait le flanc du malheureux qui, la bouche déjà rouge, haletait avec effort. Le regard anxieusement fixé sur le médecin, il attendit son arrêt :

— Ce ne sera rien, déclara Houchard.

Mais sa physionomie démentait à ce point son langage que l'Italien baissa la tête avec un triste sourire et dit :

— Merci, mon ami ; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire souffrir.

Il eut une suffocation, puis ajouta :

— Ah ! C'est un coup bien visé... Et voilà une marquise veuve !

Les témoins se rapprochaient de Houchard pour savoir ce qu'il augurait de son examen.

— Fichu ! murmura entre ses dents le docteur. Il faudrait le transporter chez moi, dit-il plus haut, afin que

je puisse le soigner comme il convient. Descendez-moi donc un matelas... Avec une échelle nous ferons une civière...

— Non! non! râla Girani. Vous voyez bien que c'est fini... Par grâce, ne me torturez pas...

Houchard dit à ses amis :

— Alors un matelas seulement, pour qu'il soit mieux.

Ploërné s'était détourné et adossé à un des piliers du hangar, la tête nue, il attendait. Listel revint auprès de lui.

— Eh bien? demanda le commandant.

— Il n'en a pas pour une heure... Remontons, tu ne peux rester là.

Ploërné fit quelques pas, le front penché. Il ramassa sa casquette à laquelle un lambeau d'étoffe était arraché. Mais il fut arrêté par Houchard, comme il allait quitter la place :

— Il voudrait vous parler, avant de mourir, dit-il. Venez, vous ne devez pas lui refuser cette consolation suprême.

Sans répondre, le commandant s'avança, seul. Girani, étendu sur des couvertures, le visage trempé d'une sueur glacée, la bouche rentrée, agonisait.

— Que voulez-vous de moi, monsieur? dit gravement Ploërné.

— Que vous me tendiez la main, haleta le mourant.

— Soit! Mais avant, sachez ce que je n'ai pu vous déclarer devant tout le monde. De ces deux jeunes filles, sur lesquelles, indifféremment, peuvent se fixer les

soupçons qu'a excités votre récit dans mon esprit, l'une est ma fiancée, et je l'aime de toutes les forces de mon âme... Mesurez l'étendue du mal que vous avez fait. Par grâce... vous voyez, c'est moi qui vous supplie... Ne me laissez pas dans l'horrible incertitude où je suis... Délivrez-moi de mon angoisse et parlez. Laquelle avez-vous voulu désigner : Thérèse... ou Lydie?... Souhaitez-vous que je vous dise celle que j'aime?

Girani, de sa tête sur laquelle les ombres violettes de la mort s'étendaient déjà, répondit : non.

— Voulez-vous donc me désespérer? reprit Ploërné. Oh ! Ayez pitié ! Laquelle est pure ? Laquelle est indigne? Ne me laissez pas les soupçonner toutes les deux... Ne m'obligez pas à les interroger, à les offenser? Laquelle ? Lydie ou Thérèse ?

Penché sur cet homme, qui mourait de sa main, le commandant semblait le vaincu, l'agonisant. Il fouillait du regard le visage décomposé de l'Italien, cherchant un indice, une preuve, une lueur de vérité. Girani eut un douloureux sourire, et, comme Ploërné le pressait une dernière fois, il murmura :

— Je ne le dois pas !

Ses yeux tournèrent dans leur orbite, ses paupières s'ouvrirent plus grandes, comme s'il voyait soudain un spectacle inattendu. Il exhala un soupir profond et resta immobile. Il venait de mourir en emportant son secret.

Le commandant se releva, aussi pâle que le mort. Et se tournant vers les assistants :

— C'est fini !

Il alla à Listel, et, lui tendant sa casquette déchirée, avec un calme terrible :

— Tiens, prends ma casquette et donne-moi la tienne. Il est nécessaire que j'aille chez l'amiral, car, demain matin, je veux partir.

Il tendit la main à ses trois autres camarades :

— Messieurs, dit-il, je vous ai été bien mauvais convive et je vous fais tristement finir la journée... Excusez-moi.

Il lui fallait passer devant Girani, pour s'en aller. Il regarda encore celui qu'il avait tué, comme s'il espérait obtenir du mort ce que lui avait refusé le vivant. Étendu, les mains repliées sur la poitrine, ainsi que pour prier, le marquis, calme et moins pâle que pendant sa courte agonie, semblait sourire à son rêve éternel. Ploërné se courba lentement, fit un signe de croix, et s'éloigna.

Une fois dans la maison, il endossa son manteau, boucla son sabre, puis sortant dans la rue, il murmura :

— Ce que je n'ai pas su par lui, il faudra bien que je le sache par elles !

II

La famille de Saint-Maurice est originaire de la Martinique. Sous Louis XVI, le chevalier de Saint-Maurice, lieutenant de vaisseau, faisant la croisière des Antilles avec le bailli de Suffren, fut débarqué à Fort-de-France par son amiral, et eut à commander la citadelle qui défend la ville. Cadet de famille, mieux traité par la nature que par la fortune, le chevalier fit la conquête de Mlle Hermine de Génestas, et devint, en l'épousant, un des plus riches propriétaires de l'île. Ayant quitté le service, il s'installa dans la magnifique plantation des Trois-Mornes, et y fit souche de petits gentilshommes.

Très fortement imprégné d'idées philosophiques, car les cadets étaient toujours un peu révolutionnaires, étant dépossédés, M. de Saint-Maurice ne s'échauffa pas outre mesure, au sujet du changement de régime qui bouleversa la France et coûta la vie au Roi. Il fit passer, en Allemagne, de grosses sommes à son père et

à son frère aîné, qui enduraient péniblement les tristesses de l'émigration. Il ne fulmina pas contre l'avènement de Napoléon, et ne l'appela jamais dédaigneusement Buonaparte. Il se battit fort bravement, lorsque les Anglais, en 1809, vinrent attaquer et prendre la colonie. Il fut décoré de la Légion d'honneur pour sa patriotique conduite.

Pendant l'occupation, il rendit à ses compatriotes des services éminents, par sa diplomatique entente des affaires qui ne contribua pas peu à rendre plus léger le joug ennemi. Le gouvernement de la Restauration le trouva en possession d'une popularité immense, et eut l'extraordinaire bon sens de le nommer gouverneur de la colonie rendue à la France. Cet homme de bien, qui avait été un homme heureux, mourut en 1840, plein d'années, plein d'honneurs, entouré de ses petits-enfants, et universellement regretté par la population noire et blanche.

Avec M. de Saint-Maurice, il sembla que l'heureuse fortune avait déserté le foyer de famille. Les plantations, mal dirigées, perdirent de leur valeur. Un des fils partit pour l'Europe, après avoir réalisé sa part des propriétés. Au bout de quelque trente années, cette famille, si brillante pendant les trois quarts d'un siècle, était tombée dans la médiocrité. Il n'y avait plus à la Martinique, de toute cette lignée, qu'une dame de Saint-Maurice, veuve avec une fille de quinze ans, habitant une maison à Fort-de-France et vivant assez chichement d'une vingtaine de mille francs de rente. Les dé-

sastres de la guerre de 1870 avaient passé à peu près inaperçus pour les deux femmes. L'île n'avait point été menacée, la marine allemande étant impuissante. Mme de Saint-Maurice s'apprêtait donc à mener sa vie tranquille et retirée, sous la République, comme elle l'avait menée sous l'Empire, lorsqu'une lettre d'Europe bouleversa, en un instant, tous ses projets.

Sa sœur, veuve de M. Letourneur, riche banquier de Paris, lui écrivait, de son lit de mort, pour lui recommander sa fille Thérèse, qui restait orpheline, sans parents du côté paternel. La bonne dame, dont le cœur était fort sensible, et qui n'avait pas de raison décisive de vivre à Fort-de-France, n'hésita pas, et, quinze jours plus tard, elle était en mer, accompagnée de sa fille et de la mulâtresse Leïla.

En arrivant à Paris, elle n'avait plus trouvé celle qu'elle espérait revoir, et avait été reçue par sa nièce en deuil. La jeune fille s'était jetée, en sanglotant, dans les bras de cette parente, qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle se sentait prête à aimer. Elle avait embrassé tendrement Lydie, en qui elle était disposée à voir une sœur. Et Mme de Saint-Maurice et sa fille s'étaient installées dans le vaste hôtel confortable et luxueux, que Mme Letourneur avait fait construire avenue Hoche, à deux pas des Champs-Élysées.

Le lendemain était venu lui faire visite le lieutenant de Ploërné, son neveu du côté des Saint-Maurice, très brillant officier, attaché au ministère de la marine. Le comte Raimond de Ploërné, issu d'une ancienne famille

de Bretagne, était l'ami d'enfance de Thérèse Letourneur. Le banquier avait été excellent pour Raimond, lorsque, mis au collège à Paris, séparé des siens, restés dans leur manoir du Morbihan, il préparait ses examens pour le *Borda*. M. Letourneur lui avait ouvert sa maison, comme à un fils, usant de ses relations pour le recommander, le pousser, lui faciliter la carrière, si difficile au début. Il lui avait fait avoir quelques bons embarquements, sous les ordres d'officiers destinés aux grands emplois par leurs capacités. Ainsi Raimond s'était concilié des protecteurs qui devaient le suivre toujours et le mettre en ordre utile, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait.

Souvent, grâce à ces patrons, le jeune comte avait passé par de dures épreuves, car ces hommes de mer n'étaient pas plus ménagers des autres que d'eux-mêmes, et se souvenaient tout aussi bien de leurs fidèles pour les dangers que pour les faveurs. C'était ainsi que Ploërné, simple enseigne, avait suivi, comme officier d'ordonnance, l'amiral Jauréguiberry, depuis Orléans jusqu'au Mans, toujours au feu, toujours dans la neige, brûlé par les mitraillades, glacé par les giboulées, se battant jour et nuit, sans cesse à l'arrière-garde, pendant ces héroïques retraites où l'armée de Chanzy portait en elle, farouche et indomptée, l'âme guerrière de la France.

Le lieutenant était sorti de cette désastreuse campagne avec son avenir assuré. On l'avait vu à l'œuvre. Aussi froid que résolu, ce jeune homme blond, aux yeux bleus, avait l'opiniâtre et calme bravoure de la

race bretonne. Il se montrait au combat aussi à l'aise qu'au bivac, ne perdant jamais la tête, et exécutant les ordres avec une sûreté qui faisait dire à l'amiral, dans les situations les plus critiques, et Dieu sait si on en avait traversé : « Ploërné y est? Alors je suis tranquille. »

Raimond était revenu chez sa tante Letourneur, après chacune de ses croisières, toujours affectueux et fidèle, et trouvant un accueil paternel auprès du riche financier. Lorsqu'il avait hérité de ses parents, Letourneur lui avait donné d'excellents conseils pour le placement de sa fortune. Et à trente ans, le comte de Ploërné, avec fort peu de besoin, possédait deux cent mille livres de rente. Sa cousine Thérèse, pour laquelle il avait une tendresse fraternelle, était une charmante enfant de seize ans, élevée par sa mère dans des principes d'austère piété, mais douce et bonne autant que généreuse. Une de ces natures exquises, qui sont sévères pour elles-mêmes et indulgentes pour les autres. Le jour où elle avait perdu sa mère, elle avait été prise d'une crise de mysticisme, qui avait inquiété Raimond sérieusement. Il se trouvait seul auprès d'elle, et pleurait aussi sincèrement Mme Letourneur que s'il eût été son véritable fils. Mais la gravité sereine de Thérèse, qui n'était pas loin de déclarer que le sort de sa mère, placée maintenant à la droite du Seigneur, lui paraissait enviable, l'exaltation religieuse de la jeune fille, qui passait ses journées à l'église, lui faisaient peur. Certes il était croyant. La solitude, entre la mer et le ciel, le spectacle de l'immensité, le sentiment de la faiblesse humaine,

ne permettent pas au marin l'incrédulité. Il est, à tout moment, trop près de la mort pour ne pas croire en Dieu. Raimond avait donc des principes très fermes, mais il eût vu avec peine Thérèse renoncer au monde.

Il s'en expliqua avec elle, un jour qu'elle revenait du cimetière où, depuis la mort de sa mère, elle allait tous les jours. Il l'emmena dans le jardin qui s'étendait derrière l'hôtel, et, la faisant asseoir sur un banc de pierre :

— Tu m'inquiètes, Thérèse, dit-il. Je ne te vois pas résignée et courageuse. Tu cherches à ta douleur des consolations, dans un ordre d'idées qui me semble mauvais et que la chère mère que tu pleures n'approuverait pas, j'en suis sûr. Il faut plus de calme, plus de résolution, accepter les souffrances de la vie, pour ce qu'elles sont : une très dure épreuve, et ne s'y point soustraire.

— Oh ! Raimond, balbutia la jeune fille, avec des sanglots. Que puis-je devenir maintenant que me voilà seule ?... Ne comprenez-vous pas mon découragement et le désir que j'ai de trouver un appui moral qui me rende la sécurité de l'âme?

La jeune fille disait « vous » à Ploërné, qui, lui, n'avait jamais pu se déshabituer de tutoyer celle qu'il avait connue si enfant.

— D'abord, tu n'es pas seule, reprit le marin, puisque je suis auprès de toi, et c'est bien mal connaître mon affection que de la compter pour rien. Ensuite, ne sais-tu pas que ta bonne mère, avant de mourir, a écrit à ta tante de Saint-Maurice et que celle-ci a pris la résolution de venir se fixer en France. Tu vas avoir en

elle une protectrice bienveillante et douce. Sa fille, qui est à peu près de ton âge, sera une compagne pour toi... Ne peux-tu voir l'avenir, auprès d'elle, sous des couleurs moins sombres ?

— Ce sont ces deux inconnues, justement, qui me font peur, murmura Thérèse. Leur arrivée me trouble plus qu'elle ne me rassure. Que sont-elles, comment sont-elles, que vont-elles vouloir?

— Mais rien que ce que tu voudras toi-même. Tu es, ma chère petite, absolument maîtresse de ta vie et tout à fait indépendante, puisque tes parents t'ont laissé une considérable fortune.

— Tous ces biens, je voudrais les abandonner, pour me consacrer à soulager les pauvres et les souffrants. Je suis si désorientée, si triste, si accablée que ce n'est qu'aux pieds de Dieu que je me sentirai heureuse.

— Ma fille, nous y sommes tous, aux pieds de Dieu, dit Ploërné; il n'est pas besoin de se faire sœur des pauvres, pour se mettre en commmunication avec lui. En ce moment, tu es tout à fait déraisonnable. Tu vas à l'extrême, avec un excès de sensibilité que ton chagrin excuse, s'il ne l'explique pas. Je suis ton seul parent, je dois donc te parler sérieusement et s'il le faut sévèrement. Tes projets sont inadmissibles. Une fille dans ta situation ne prend pas une résolution pareille à celle que tu rêves, sans y avoir réfléchi longtemps. Donc plus d'exaltation, plus d'élans vers le ciel... Revenons sur la terre et soyons sage. Tu sais que je suis aussi bon chrétien que toi. Ce n'est donc pas pour

contrecarrer tes idées religieuses que je te parle ainsi, mais pour te mettre dans un courant plus paisible. En tous cas, il convient d'attendre que ta tante de Saint-Maurice soit ici pour te décider. Il serait tout à fait blâmable d'agir autrement.

Thérèse avait écouté, la tête basse, cette semonce faite avec une fraternelle bonhomie. Des larmes, qu'elle ne pouvait retenir, coulaient sur ses joues, et ses mains étaient agitées d'un tremblement.

— Je ferai ce que vous voulez, Raimond, dit-elle au bout d'un instant. Je sens que vous avez raison, et que ma mère, si elle était là, me défendrait de prendre le voile. Mais n'espérez pas que l'arrivée de ma tante de Saint-Maurice et de ma cousine Lydie influe favorablement sur mon esprit... Tout me dit que je n'ai rien à en attendre d'heureux.

— Tout ? demanda Ploërné.

— Oui, tout, reprit l'enfant, mes pressentiments et mes rêves !

— Tes rêves?

Thérèse rougit et détourna les yeux avec embarras :

— J'ai eu tort de vous parler de cela... Vous allez vous moquer de moi

— Pourquoi donc ? Est-ce que j'ai l'habitude de rire de ce que tu me dis ? demanda le marin avec un commencement de curiosité. Raconte un peu ce que tes rêves te font craindre.

— Plusieurs fois, depuis que je sais que ma tante doit quitter la Martinique pour habiter la France, j'ai été, la

nuit, tourmentée par une vision, toujours la même. Je voyais un navire qui entrait dans le port, navire tout noir, à l'aspect menaçant, et duquel descendaient trois femmes, Mme de Saint-Maurice, Lydie et la mulâtresse qui les accompagne. Je voulais aller au-devant d'elles, mais je sentais mes forces paralysées, et il m'était impossible de faire un pas. Alors c'étaient elles qui venaient, et, à mesure qu'elles approchaient, tout s'assombrissait autour de moi, et je demeurais épouvantée, attendant sans volonté et sans énergie, comme si l'apparition de ces trois femmes avait tout bouleversé dans mon être. Elles entraient dans ma maison, et s'y installaient. Et la plus jeune, celle que je devinais être Lydie, très brune, avec des yeux de feu et une bouche railleuse, s'écriait : Désormais nous sommes chez nous. Nous prendrons à cette fille tout ce qu'elle possède, et tout ce qu'elle aime. Elle n'aura plus ni fortune, ni affection. Sa part de bonheur dans la vie, c'est moi qui m'en empare !

Et la mulâtresse, avec un horrible sourire, montrait ses dents aiguës, prêtes à mordre. Ma tante de Saint-Maurice, elle, hochait la tête d'un air approbateur et, consentant à ce que je fusse victime, répétait : A toi sa part de bonheur dans la vie ! A ce moment, tout disparaissait, et je me trouvais environnée de ténèbres, puis, tout au loin, se montrait une clarté grandissante vers laquelle je marchais, au milieu des plaintes et des gémissements d'êtres invisibles, et, peu à peu, je distinguais un autel surmonté d'une croix rayonnante. Un

concert de voix célestes s'élevait, dans le silence soudain rétabli, et un chant pur, reposant et suave charmait mes oreilles : C'est aux pieds du Seigneur que tu trouveras le repos et le calme, loin des orages, des souffrances et des injustices. Là tu n'auras ni déceptions ni regrets. Tu vivras loin des méchants, dans la béatitude éternelle. Et le mal qu'on t'aura fait sera comme s'il n'était pas. Je marchais attirée par les hymnes divins, dans un transport de joie, et toutes mes appréhensions, mes angoisses, mes chagrins se fondaient dans une extase délicieuse.

La jeune fille leva les yeux sur Raimond, qui l'écoutait avec une grande attention, et le voyant grave et presque recueilli :

— J'ai fait tous mes efforts, croyez-le bien, mon cher ami, pour chasser ces visions et me soustraire à leur influence. Mais presque chaque nuit elles reviennent avec une cruelle régularité. Toujours le même début effrayant, et toujours la même fin consolante. Alors, que vous dirai-je, mon esprit frappé a suivi la pente vers laquelle il était entraîné, je n'ai plus vu de tranquillité et de salut que dans le renoncement aux choses de la terre, et le don de moi tout entière à la grâce divine.

— Mais, demanda le jeune homme, pourquoi cette idée préconçue, envers des femmes que tu ne connais pas, et qui ne peuvent être animées que des meilleures intentions à ton égard?

— Je ne sais pas. C'est un fait ; je le dis tel qu'il est, sans l'examiner, sans l'expliquer.

— Y a-t-il quoi que ce soit, dans les lettres de ta tante, dans un récit qu'on t'aurait fait sur elle, autrefois, qui puisse paraître servir de point de départ à ces divagations?... Car ce sont, ma chère enfant, de pures et simples divagations.

— Je m'en rends bien compte. Et rien n'a pu les motiver. Ma tante ne m'a écrit qu'une seule fois; sa lettre était parfaite de raison et de bonté. Je ne sais rien, ni sur elle, ni sur sa fille, qui ait pu me disposer à la crainte. Pourtant je crains, et ces avertissements d'en haut m'ont été donnés... Vous me blâmez d'en tenir compte... Et cependant qui prouve qu'ils ne sont pas véridiques, et qu'en en tenant compte je n'agirai pas sagement?

— Mon enfant, tu feras plus tard ce que tu voudras. Mais pour l'instant tu es sous ma garde. Ta mère t'a confiée à moi. Je désire que rien ne soit changé à ta situation matérielle, tant que ta tutrice ne sera pas arrivée. Tu es une fille de parole. Tu ne prendras aucun engagement? C'est convenu?

— C'est convenu.

— Eh bien! maintenant allons dîner, voici qu'on nous appelle.

Il remonta vers la maison accompagné de sa jeune parente, et il ne fut plus question entre eux des agitations religieuses de Mlle Letourneur. La semaine suivante, Mme de Saint-Maurice arriva à Paris avec sa fille et la mulâtresse Leïla. Aucun phénomène menaçant ne signala son apparition. Le landau qui l'amena n'était point noir, les chevaux n'avaient rien d'apocalyptique.

Lydie se jeta avec effusion dans les bras de sa cousine. La comtesse embrassa tendrement la jeune fille et pleura avec elle. Seule Leïla montra, dans sa figure bronzée, des dents blanches et aiguës, mais elle riait si bonnement qu'il était impossible de concevoir de la crainte. Dès le premier instant, Thérèse sentit qu'elle aimerait les nouvelles venues, et elle pensa que ses pressentiments étaient fous. C'est ce qu'elle déclara le soir même à Raimond de Ploërné, lorsqu'il vint présenter ses hommages à sa tante. Les deux jeunes filles étaient assises à côté l'une de l'autre au salon, et, dans une bergère profonde, Mme de Saint-Maurice était languissamment enfoncée. Depuis son départ de la Martinique, la comtesse n'avait pas cessé de se plaindre. Elle accueillit le lieutenant avec une souriante familiarité. On eût dit qu'elle le connaissait depuis qu'il existait :

— Soyez le bienvenu, mon neveu, et excusez-moi si je ne me lève pas pour vous recevoir... Mais, depuis plusieurs semaines, je ne sais plus ce que c'est que l'équilibre... Vos affreux navires m'ont si bien secouée que je m'imagine encore être dans une balançoire, et chaque fois que je mets le pied par terre, la tête me tourne... Vous ressemblez beaucoup à votre père, que j'ai perdu de vue quand il avait votre âge... Je vous présente ma fille, votre cousine Lydie.

Raimond se tourna du côté de Mlle de Saint-Maurice, et resta immobile, la dévorant du regard, oubliant tout ce qui n'était pas elle, saisi par sa beauté. Elle était grande, avec la sveltesse de ses seize ans, mais

large d'épaules déjà, et formée comme une femme, fruit savoureux venu à maturité précoce sous le ciel ardent des tropiques. Son visage, d'une blancheur de camélia, était éclairé par des yeux noirs bordés de longs cils recourbés, qui faisaient une ombre sur ses joues. Sa bouche mignonne, aux lèvres couleur de sang, montrait des dents comme des perles, et son menton rond, troué d'une petite fossette, donnait à sa physionomie une grâce adorablement mutine. Ses mains et ses pieds étaient ceux d'une créole, habituée à se laisser servir et porter sans remuer un doigt, ni faire un pas du matin au soir. De toute sa personne une vie chaude débordait cependant, et cette indolente, entraînée par la passion, devait se montrer capable d'une puissante activité.

A côté d'elle, sa cousine Thérèse formait un contraste complet. Des cheveux blonds simplement ondés, des yeux bleus au tendre regard, une taille à peine formée, et une allure enfantine. De la douceur et même de la faiblesse là où l'autre étalait son opulente vigueur. Lorsque Lydie répondit aux compliments de bienvenue que son cousin lui adressait avec un embarras qui la faisait sourire, la sonorité pleine et un peu grave de sa voix ajouta au trouble du jeune homme. Cet organe velouté et caressant, comme le chant large et harmonieux du violoncelle, l'avait remué jusqu'au plus profond de lui-même. Mais ce n'était pas une voix de jeune fille, et la vibration en était trop ardente.

Ploërné trouva sot de se laisser si étrangement impressionner. Il fit un effort, raisonna, se dit que rien

ne légitimait un pareil émoi. Il se secoua et essaya de reprendre possession de lui-même. Thérèse lui parlait avec animation, et il n'entendait qu'un bruit de mots confus. Il demeurait fasciné devant la ravissante créole, qui souriait de ses lèvres rouges, de ses yeux de flamme, avec un air de volupté. Enfin elle lui adressa la parole à son tour, et il comprit qu'elle lui disait :

— Dans vos voyages, vous n'êtes donc jamais venu à portée de la Martinique? Car j'imagine que vous nous auriez fait visite... Mais peut-être aviez-vous oublié que deux parentes à vous vivaient là-bas?...

Il expliqua qu'avant la guerre il avait été en croisière sur la côte d'Afrique, dans les parages du Sénégal et du Gabon, mais que jamais les hasards de sa carrière ne l'avaient mené dans les eaux des Antilles. Sans quoi... bien certainement... Oh! Certes il aurait fait le voyage exprès, s'il l'avait connue, et, en l'admirant, il ne concevait point de tâche assez rebutante qu'on ne pût accomplir pour se rapprocher d'elle. Et ses regards, en ce moment, étaient à ce point expressifs que Thérèse l'observait avec étonnement. Mais Lydie, très tranquille dans cette atmosphère d'admiration, nullement gênée par cette expression passionnée, souriait toujours de sa bouche provocante et de ses yeux magnétiques.

— Mon neveu, vous saurez que nous voulions descendre à l'hôtel et nous chercher un appartement dans la ville, dit Mme de Saint-Maurice, et que c'est cette petite Thérèse qui s'y est opposée. Elle veut que nous ne la quittions pas.

— Elle a grandement raison, ma tante, et je ne saurais trop l encourager dans ces idées.

— J'ai eu la faiblesse d'accepter... Je suis si épuisée par cet horrible voyage... Mais je ne veux gêner personne, et, dans quelques jours, après avoir mûrement étudié la question, nous prendrons une résolution définitive.

La résolution que prit définitivement Mme de Saint-Maurice fut de rester chez sa nièce. En cela elle céda aux instances de tous, plus qu'à sa propre volonté, car la perspective de diriger une grande maison ne plaisait point à son indolence. Mais Ploërné expliqua qu'il y aurait danger à laisser Thérèse livrée à la solitude, Lydie déclara qu'il était impossible de souhaiter une habitation mieux disposée que l'hôtel Letourneur. Thérèse pria qu'on ne l'abandonnât pas. Si bien que la comtesse, encore qu'elle déclarât qu'on gelait à Paris, s'installa et prit en main le gouvernement du ménage.

Plus exactement elle le passa à son ministre en jupons, la mulâtresse Leïla qui, dès le premier instant, montra quelle autorité elle avait coutume d'exercer dans la maison de ses maîtres. Elle avait affaire cependant à une troupe de domestiques que la mort de Mme Letourneur et l'inertie de Thérèse avaient initiés aux délices d'une complète anarchie. Ces braves gens s'étaient, en quelques semaines, habitués à ne plus faire que leurs volontés, et comme ces volontés ne concordaient pas toujours entre elles, le service était devenu d'une irrégularité sans pareille. La femme de couleur,

qu'on avait, le premier soir, agréablement plaisantée à l'office, et qui n'avait répondu que par des sourires, se chargea, en quelques jours, de mettre au pas les plus récalcitrants. Elle fit voir aux blancs que les nègres sont aussi aptes que d'autres à exercer la tyrannie. Tout ce qui ne plia pas et ne redevint pas docile à souhait fut chassé, sans discussion, sans tapage, avec un tour de main d'une légèreté parfaite. On ne se douta des réformes accomplies qu'en en constatant l'avantage.

A partir de cet instant, la mulâtresse fut l'arbitre des destinées des femmes de chambre, des cochers et des maîtres d'hôtel. Nul ne broncha devant elle, et celle qu'on appelait, d'abord, insolemment la « moricaude » fut qualifiée : madame Leïla, avec toute la politesse voulue. Ce despote noir n'abdiquait que devant une seule personne : Lydie, qu'elle avait nourrie de son lait et qu'elle aimait d'une tendresse aveugle. Tout ce que Lydie faisait ou disait était bien. Cette femme intelligente et rusée avait, devant les caprices même les moins raisonnables de celle qu'elle nommait servilement « maîtresse », un abandon de toute critique qui tenait du fanatisme. Elle était vraiment son esclave. Lydie eût pu lui demander de voler, de tuer, elle l'eût fait sans une hésitation, pour lui plaire. En contemplation devant la beauté de la jeune fille, elle restait des heures à la bercer dans un hamac, en lui chantant des chansons de son pays, pour le seul plaisir de la voir et d'être près d'elle.

Dès les premiers jours elle avait ressenti contre Thé-

rèse une animosité secrète. Elle avait trouvé injuste que ce fût Mlle Letourneur qui possédât l'hôtel, qui eût la fortune, et, par sa situation matérielle, dominât les deux dames de Saint-Maurice. Elle pensait : N'est-ce pas Lydie qui devrait être la plus riche, comme elle est la plus belle? L'autre n'est faite que pour être sa servante. Il suffit de les voir l'une près de l'autre pour comprendre la différence. Ma fille est digne d'un prince, sa cousine est née pour épouser un homme qui travaille. Travailler était le dernier degré de la bassesse humaine pour cette fille de couleur, qui n'avait jamais vu les siens considérer le travail que comme la dure conséquence de l'esclavage. Être riche et oisif, c'était le fait de l'homme supérieur. Le plus riche et le plus oisif, c'était le prince : voilà pourquoi Lydie devait être princesse; et c'était l'autre qui avait tous les avantages dont sa chère maîtresse eût dû être pourvue. Dans le secret d'elle-même, Leïla en voulait à Thérèse de cette offensante inégalité.

Cependant, auprès de ces dames, vivait quelqu'un qui s'était concilié les bonnes grâces de la mulâtresse, sans qu'il eût fait effort pour obtenir ce résultat. Il avait suffi à Raimond de laisser paraître l'admiration passionnée que Lydie lui avait inspirée, pour mériter la sympathie de Leïla. Entre l'officier et la servante, un accord de sentiments s'était établi. L'un et l'autre s'étaient compris et reconnus. Ils aimaient avec la même idolâtrie exclusive. Rien n'existait pour eux, en dehors de l'objet de leur culte; ils étaient prêts à lui tout sacrifier. Dès lors une sorte de familiarité caressante, comme celle d'un

chien pour son maître, avait attaché la mulâtresse au marin. Elle lui souriait de ses dents éclatantes quand elle le voyait arriver, lui adressait quelques paroles affectueuses, et courait chercher « maîtresse ». Elle avait pour le jeune homme un double respect : elle le savait riche et il aimait Lydie; c'était le prince.

Lorsque les deux jeunes gens étaient ensemble, soit au jardin, soit au salon, Leïla, avec une inconsciente corruption, faisait le guet, afin qu'on ne les dérangeât pas; mais elle les surveillait très activement pour son compte personnel. Elle se mettait du reste bien inutilement en peine, car jamais amour n'exista plus respectueux que celui de Raimond pour Lydie. Celui des deux qui s'émancipait le plus, ce n'était pas l'homme, c'était la jeune fille, dont la coquetterie se faisait un jeu d'irriter la passion de son soupirant. Cette fleur des tropiques, capiteuse et troublante, s'épanouissait avec une splendeur qui bouleversait le réfléchi et grave Breton. Il restait alors quelques jours sans venir; mais une force, à laquelle il ne savait pas longtemps résister, le ramenait auprès de Lydie qu'il retrouvait calme, dans la sécurité de sa beauté, ironique un peu, et se moquant de cette timidité qui éloignait d'elle l'amoureux lieutenant.

Elle avait parlé déjà de Ploërné à Leïla, évaluant, pleine d'une tranquille lucidité, les avantages que pourrait offrir une union avec lui. Le soir, en se couchant, servie par la mulâtresse qui n'aurait pour rien au monde permis qu'une femme de chambre approchât « maîtresse »,

elle plaisantait, en racontant les incidents de leur entrevue :

— Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait, Leïla, cependant, il avait les paroles sur les lèvres... Je les devinais à son tremblement, à sa pâleur... Il a eu la force de se taire... Qu'attend-il donc pour parler ?

— Le désirez-vous, maîtresse ?

— Lui autant qu'un autre, vois-tu. Il ne me déplaît pas... Et il a une grande fortune... Mais tous ces Européens ont le sang gelé dans les veines... Un créole aurait tout dit depuis longtemps... Et il aurait su se faire aimer... Lui, il vient, il salue, s'assied, cause avec tranquillité, me débite quelques galanteries, et pas toujours encore : ce sont les bonnes soirées ! Il s'occupe assidument de ma mère, se fait raconter par elle ses petits malaises quotidiens, et la plaint avec un bienveillant sourire ; il prend une tasse de thé, à onze heures se lève, salue, partage quelques mots aimables entre Thérèse et moi, me jette un coup d'œil langoureux et se retire, sans avoir fait un progrès dans mon intimité. Il y a des chances pour que cela dure dix ans, au train dont il va.

— Vous n'avez que seize ans, maîtresse : c'est peut-être cela qui l'arrête.

— Seize ans, mais pour une créole, c'est comme vingt pour une Européenne. Vois, Thérèse, c'est une enfant : elle a le même âge que moi.

Leïla hocha gravement la tête et dit :

— Thérèse n'est pas une enfant. Défiez-vous de Thérèse... Elle sait voir et comprendre... Mais elle est pru-

4

dente et froide. Elle ne dira, elle aussi, que ce qu'elle voudra dire.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Explique-toi...

— Observez-la, quand M. de Ploërné est ici, entre elle et vous. Au lieu de vous amuser à monter la tête de votre galant, regardez votre cousine, et vous apprendrez quelque chose que vous ne soupçonnez pas, et que j'ai bien su découvrir, moi.

— Est-ce qu'elle aimerait Raimond ?

Un éclair jaillit de ses yeux ; cependant elle ajouta posément :

— Pauvre fille ! s'il en était ainsi, je le lui abandonnerais volontiers.

Elle eut un diabolique sourire.

— Mais lui, y consentirait-il ?... Il m'aime à sa façon, qui n'est pas celle que je préférerais, mais je crois qu'il m'aime vraiment.

— Oui, maîtresse, vraiment. Pourtant observez Thérèse... Il faut savoir ce que l'on peut avoir à craindre !...

Lydie leva les épaules.

— A craindre de cette petite ? Tu ne la connais pas, Leïla. Elle a la vocation du dévouement... Et, plus elle aurait à souffrir d'un sacrifice que lui imposerait sa conscience, plus elle mettrait de passion à l'accomplir... Elle est pleine de vertus. Je crois que les vertus sont le lot des âmes froides !

Elle se décoiffait, en parlant ainsi, se regardant avec complaisance dans son miroir et souriant à la gracieuse image qui lui rendait son sourire. Elle chantonna, sem-

blant avoir complètement oublié ce dont il venait d'être question entre elle et sa noire confidente. En réalité, elle y pensait toujours, ne perdant pas de vue si facilement ce qui l'intéressait, mais masquant sa préoccupation, même devant Leïla, d'une feinte indifférence. Avec un accent d'orgueilleuse sécurité, elle murmura une seconde fois : Pauvre fille! Puis elle renvoya sa nourrice et resta seule.

Le lendemain, elle observa sa cousine comme le lui avait conseillé la mulâtresse. Mais Thérèse ne trahit rien de ses sentiments. Cette douce blonde avait un ferme caractère, et quand elle se traçait une règle de conduite, elle n'y faisait pas d'infraction. Dès le premier jour, elle avait remarqué l'impression que Lydie produisait sur Raimond. Aucune des extases muettes du marin ne lui avait échappé, et elle avait frémi d'une douleur imprévue. Jusque-là elle avait témoigné à son cousin beaucoup d'affection. Elle avait toujours éprouvé du plaisir à le voir, elle pensait librement devant lui, se montrait sans apprêts, telle qu'elle était, dans la franchise et la simplicité de son caractère. Entre elle et lui, jamais il n'y avait eu de secrets. Ils se disaient tout, et c'était avec une confiance et une sécurité complètes que Thérèse s'était expliquée lorsque Raimond l'avait questionnée sur ses velléités religieuses. A dire le vrai, à cette époque même, quelques semaines avant l'arrivée des dames de Saint-Maurice, le cœur de la jeune fille était libre, et, sans aucun regret, elle se serait consacrée au culte du Seigneur, renonçant à toutes les joies

de la vie. Si elle aimait Raimond, c'était à l'état d'habitude et si naturellement qu'elle ne s'en rendait pas compte.

Ce fut en voyant le marin regarder Lydie, que Thérèse frémit pour la première fois jusqu'au fond de l'âme. Ce fut en constatant qu'elle avait une rivale dans le cœur du jeune homme, et une rivale préférée, que sa jalousie s'alluma et lui découvrit ses sentiments réels. Elle en ressentit une douleur affreuse, d'abord parce qu'une affection, qu'elle espérait devoir être toujours fidèle, lui échappait, ensuite parce qu'elle était humiliée de se sentir envieuse du bonheur de Lydie. Par cette fille délicate et généreuse, la jalousie fut considérée comme un sentiment bas, presque dégradant, et elle prit la ferme résolution de ne la jamais laisser voir. Dès lors, elle se surveilla, et quand Lydie et Raimond étaient près d'elle, son visage se faisait de marbre, pour ne rien trahir de ce qu'elle endurait. Quand elle se retrouvait seule, elle avait des accès de désespoir, pendant lesquels l'œil perçant de Leïla l'espionnait.

Sans la mulâtresse, jamais personne n'aurait pu soupçonner l'amour que Thérèse avait voué désespérément à Ploërné. Mais à quoi la découverte de la nourrice devait-elle servir, puisque Lydie, pleine d'un superbe et inconscient égoïsme, ne tenait aucun compte des sentiments de sa cousine, et, avec une féroce sérénité d'idole, acceptait les muets hommages de Raimond, dussent-ils briser le cœur de Thérèse. Cependant une circonstance prévue par le marin, et qu'il appréhendait dans le secret

de lui-même, éclaira la situation. Un ordre d'embarquement arriva pour le lieutenant de Ploërné. Il devait, sans retard, se mettre à la disposition du préfet maritime de Toulon et partir pour le Tonkin.

C'était au moment où l'expédition française rencontrait les plus graves difficultés. L'amiral Courbet venait de prendre le commandement de l'armée et marchait sur Hanoï. Pour un soldat tel que Ploërné, tout était motif de joie dans cet ordre d'embarquement qui le conduisait là où on se battait, où il y avait services à rendre, avancement et gloire à récolter. Six mois plus tôt, Raimond eût bondi exalté et frémissant. Aujourd'hui il aimait, et ce fut avec une mâle tristesse qu'il se prépara à obéir aux ordres de ses chefs et à quitter la France. Il se présenta, le soir même, à l'hôtel de l'avenue Hoche. Contrairement à son habitude, il était en uniforme. En entrant dans le salon, où se trouvaient Mme de Saint-Maurice, Lydie et Thérèse, il fut accueilli par les exclamations des jeunes filles :

— Comment, en grande tenue ? Qu'est-ce que cela signifie ? Venez-vous d'un gala officiel ?...

— Je viens en effet du Ministère, répondit Ploërné avec un sourire, mais il n'y avait point gala, bien au contraire.

— Des affaires ?

— Très sérieuses ?

— Oui, des affaires très sérieuses. Je pars d'urgence demain.

— Vous partez !

Ce double cri s'échappa des lèvres de Lydie et de Thérèse, en même temps, avec la même intonation, et révélant un intérêt si semblable que les deux jeunes filles rougirent et se regardèrent pleines de trouble.

— Et où allez-vous ? demanda Lydie, la première remise de son émotion. Loin ?

— Très loin.

— Pour longtemps ?

— Pour très longtemps... Pour toujours, peut-être.

— On s'y bat donc ?

— Vous savez, dit Ploërné avec mélancolie, que pour nous autres marins, il n'est point nécessaire qu'on se batte où nous allons, pour que nous courions des dangers. La mer est redoutable, les climats sont meurtriers. Nous n'avons que l'embarras du choix pour trouver les occasions de jouer notre vie... Mais là où je vais tout est réuni : dangers de la mer, du climat et de la bataille. C'est du reste un poste de choix. On n'y envoie que les officiers sur lesquels on peut compter... J'y avancerai donc, ou...

Le marin fit un geste décidé, sa figure s'éclaira d'un rayon de confiance, et d'une voix ferme :

— Mais j'y avancerai ! Quand je reviendrai, j'aurai cinq galons à ma manche et je serai capitaine... Le plus fort de ma carrière sera fait !

Mme de Saint-Maurice, qui avait écouté, d'abord avec surprise, puis avec intérêt, les questions et les réponses rapidement échangées devant elle, profita d'un moment de silence et dit :

— Comment, mon neveu, à peine sommes-nous réunis ici, et au prix de combien de peines ! Et voilà que nous allons être séparés ? Nous arrivons, et aussitôt vous partez ? C'est vraiment une nouvelle désolante ! Et où allez-vous exactement ?

— Ma tante, je pars après-demain pour le Tonkin, sur le transport la *Normandie*, avec quatre autres officiers et deux cent cinquante hommes. Nous allons combler les vides de l'état-major et des équipages. Nous avons pour destination Haïphong. De là, suivant les ordres que nous recevrons de l'amiral, à notre arrivée, nous le rejoindrons à Hanoï, ou nous rallierons l'escadre. Sur terre ou sur mer, peut-être sur l'une et sur l'autre, nous nous battrons, voilà ce que je peux vous affirmer, et ferme ! Car des gens qu'on emmène si loin, ne sont pas de bonne humeur, et gare les coups !

— Mon neveu, c'est un affreux métier que le vôtre ! reprit Mme de Saint-Maurice. Mais ce qui m'en déplairait le plus, ce serait la navigation. J'ai été si complètement anéantie par ma traversée de la Martinique en France, que, s'agirait-il de ma vie, on ne me la ferait pas recommencer... Aussi il ne peut pas m'entrer dans l'esprit qu'on trouve moyen de vivre à bord de vos vaisseaux. Être sans cesse remué, en avant, en arrière, de côté, sur ce plancher étroit ! Il me semble que j'aimerais mieux sauter dans la mer pour en finir tout de suite.

Raimond et les jeunes filles laissaient la comtesse discourir tout à son aise et ne l'écoutaient plus. Ils s'étaient groupés, près de la fenêtre, et parlaient à voix basse. Au

bout d'un instant, par un accord tacite, ils se levèrent et ouvrirent une porte vitrée donnant sur le perron qui descendait au jardin. Ils étouffaient dans le salon, et, pour leurs cœurs oppressés, avaient besoin du grand air et de la fraîcheur du soir.

— Prenez garde de prendre froid! leur criait la comtesse, toujours transie. Ces nuits de France sont si humides, même au mois de juillet.

Elle sonna Leïla, et lui ordonna de porter des châles à Lydie et à Thérèse.

Les jeunes gens marchaient déjà autour de la pelouse. Il faisait un temps délicieux, d'une douceur pénétrante. Des bosquets montait une senteur de clématites et de jasmins. Et, entre les deux jeunes filles, sous le ciel criblé d'étoiles, dans la pâleur de la lune, Raimond se sentait plein d'une amère tristesse. N'était-ce pas ce qu'il aimait le plus au monde qui était, en ce moment, auprès de lui et qu'il fallait quitter? D'un côté, celle qu'il connaissait depuis son enfance, qu'il avait vue grandir, et qu'il chérissait comme une sœur; de l'autre, celle qui était arrivée seulement depuis quelques semaines, mais comme une conquérante, pour s'emparer de lui complètement, et qu'il adorait de toutes les forces de son être. Quelle joie de les avoir là toutes les deux, de pouvoir leur dire de ces choses, qui empruntent aux heures où elles sont entendues une solennité qui les fait inoubliables, les grave dans l'esprit comme des testaments d'amour! Et quel déchirement de penser que la soirée prochaine ne le reverrait plus entre

ces deux chères créatures et que, pendant qu'elles seraient encore dans le beau jardin embaumé du parfum des plantes, il marcherait, lui, sur le plancher du navire qui l'emporterait vers l'inconnu, peut-être vers l'éternel. Il eut une détente de son ferme caractère, et les yeux humides, la voix tremblante

— Au moins, penserez-vous à moi quelquefois, demanda-t-il, quand je serai si loin?...

Thérèse devint un peu pâle et dirigeant sur lui son clair regard :

— Je ne m'endormirai pas un soir, Raimond, sans avoir prié pour que vous nous reveniez sain et sauf.

Lydie d'un ton léger dit à son tour :

— Mon cousin, comment nous serait-il possible de vous oublier?

Le sourcil de Raimond se fronça. L'accent solennel et presque religieux qu'avait eu la déclaration de Thérèse, il eût souhaité le trouver dans la réponse de Lydie. Mais la bien-aimée, celle qu'il eût voulu voir palpitante d'une émotion semblable à celle qu'il éprouvait, celle dont l'angoisse eût dû faire écho à la sienne, était tranquille et comme indifférente. Tandis que l'amie qu'il allait quitter, le cœur calme, avec un simple adieu, avait ce tremblement des lèvres qui annonce les pleurs prêts à jaillir, cette fixité des yeux qui dénote l'anéantissement de l'esprit dans une pensée unique et désespérée.

Raimond ne remarqua le trouble de Thérèse que pour constater plus amèrement le sang-froid de Lydie. Il ne songea pas que l'une pouvait l'aimer. Il n'eut que le

soupçon désolé que l'autre ne l'aimait pas. Le désir invincible de pénétrer dans ce cœur, qu'il jugeait encore fermé, s'imposa à lui. Il se dit : Si je ne lui avoue pas mon amour, dès ce soir, si je n'obtiens pas un engagement d'elle, comment pourrai-je m'éloigner et vivre? Hélas! Je n'ai qu'un instant pour lui parler, et devant Thérèse c'est impossible!

Il s'approcha de Lydie avec une telle ardeur, sa figure exprima si passionnément le désir qu'il avait de se trouver seul avec la jeune fille, que la poitrine de Thérèse se souleva pleine de sanglots. Elle se détourna, pour essuyer une larme qu'elle n'avait pu retenir, et baissant la tête avec résignation, décidée à sacrifier tout à celui qu'elle aimait d'une tendresse profonde et absolue, elle dit :

— Il fait décidément un peu frais, ce soir... Je rejoins ma tante.

Elle vit le visage de Raimond s'éclairer d'un rayon de joie, qui lui fut à la fois une consolation et une torture, et, sans se retourner, elle gravit les marches du perron et rentra dans le salon.

Ploërné, resté avec Mlle de Saint-Maurice, demeura un instant silencieux. Moins préoccupé de ce qu'il avait à dire, il eût pu se demander pourquoi Lydie n'avait pas suivi sa cousine et demeurait auprès de lui. Avait-elle décidé que Raimond ne pouvait partir sans avoir un entretien décisif avec elle, et se prêtait-elle si facilement à cette entrevue? Il s'était donc fait un calcul dans cette jolie petite tête? Encore là, le lieute-

nant aurait eu l'occasion de comparer la conduite des deux jeunes filles, et sans doute l'avantage ne fût pas resté à Lydie. Mais Raimond ne voyait qu'une taille souple, des épaules pleines et élégantes, deux yeux de diamant noir, et des lèvres roses qui souriaient. Et hors cette merveille, rien n'existait plus pour lui qui valût l'admiration, le respect et l'adoration.

Ils s'étaient remis à marcher, à pas lents, dans la nuit transparente. Ils arrivèrent à un bosquet, au centre duquel, dans un massif de rosiers, se dressait un sylvain de marbre, sur une gaine de pierre enguirlandée de chèvrefeuille. Un banc était au pied. Ils s'assirent. Et là, Raimond, faisant un effort de courage plus grand que le jour où il avait marché, pour la première fois, à l'attaque d'une batterie, murmura à voix basse :

— Lydie, c'est pour moi une douleur cruelle de vous quitter... Vous ne pouvez comprendre mon chagrin, puisque vous ne le partagez pas... Mais croyez qu'il est bien amer, bien impossible à consoler.

Lydie leva ses yeux de flamme et, de cette voix grave qui faisait frémir le cœur de Raimond :

— Pourquoi dites-vous que je ne partage pas votre chagrin?... Me croyez-vous si indifférente?

— Oh ! Je sais que vous êtes bonne, je crois que vous ne laisserez pas, sans un peu de regret, partir un ami pour si longtemps et pour si loin. Mais ce sentiment de tristesse, que vous éprouveriez pour tout autre que pour moi, est bien loin de ce que je ressens et de ce que je voudrais vous voir ressentir. Nous ne nous connaissons

que depuis quelques mois, Lydie, et vous tenez une place immense dans ma pensée. Immense, oui, car au moment de m'éloigner de mon pays, de tous les miens, je n'ai qu'une préoccupation, qu'un souci : vous. Et si vous me voyez tourmenté, inquiet, malheureux, c'est que mon bonheur unique était de vivre près de vous et que nous allons être séparés.

La jeune fille, à cette déclaration très nette et ardemment exprimée, resta immobile et glacée. Pas un des cils recourbés qui voilaient ses beaux yeux ne trembla. Elle était aussi maîtresse d'elle-même que Raimond était vibrant et enfiévré. Elle dit :

— Pourquoi partez-vous, si cela vous fait tant de peine?

— Vous êtes une enfant, Lydie, et vous ne connaissez pas les devoirs d'un soldat. Ne pas partir! Quand on me commande d'aller à l'ennemi, ce serait manquer à l'honneur. C'est la seule chose que je ne sois pas prêt à faire pour vous. Il faut donc que je m'en aille, et que je vous laisse derrière moi, belle comme vous l'êtes, et destinée à toutes les adorations, à toutes les sollicitations... Comprenez mon tourment!... On vous aimera, on vous le dira, et vous-même peut-être... Oh! Lydie, quelle torture pour l'absent, qui emporte votre image dans son cœur, qui ne va vivre que par votre souvenir et qui n'a le droit de rien espérer, car il ne vous avait même pas avoué son amour, et vous n'avez pris aucun engagement envers lui.

— Voilà donc la cause de votre chagrin et de votre

inquiétude ? dit posément Lydie. Convenez cependant que je ne pouvais, à moins d'être douée d'une clairvoyance surnaturelle, deviner ce qui se passait dans votre esprit?... Vous venez ici, depuis plusieurs mois, presque tous les jours, et vous me voyez dans l'intimité la plus étroite. Je ne crois pas m'être montrée pour vous bien farouche. Et vous ne dites rien, vous ne soupirez même pas. Car il faut avouer que vous êtes un amoureux bien réservé et qu'avec vous on n'a pas beaucoup à se défendre.

— Lydie ! Lydie ! murmura Ploërné, vous raillez lorsque vous voyez que je pleure

— Et que voulez-vous donc que je fasse ? Je ne puis cependant pas me jeter dans vos bras, en criant avec vous de désespoir. Je suis plus raisonnable. Je me borne à vous gronder de votre discrétion exagérée qui a attendu jusqu'au dernier moment pour me faire connaître l'état de votre cœur... Ne me regardez pas avec cet air désolé... Je ne suis pas bien dure pour vous... Je ne vous ai pas dit encore que je repoussais votre demande... Et, rassurez-vous, je ne le dirai pas.

Raimond poussa un cri de joie. Il saisit la petite main blanche de Mlle de Saint-Maurice et la garda serrée étroitement, comme pour prendre possession de toute sa personne. Lydie, gagnée par cette passion si sincère et qui éclatait ardente ainsi qu'un feu qui a longtemps couvé, eut un sourire plus doux. Elle dit :

— Vous voulez que je vous attende, je vous attendrai... Je suis très jeune. Vous ne me trouverez donc

pas trop changée à votre retour, qui ne se fera pas attendre, je l'espère, bien longtemps.

— Ah ! au prix de mon sang, je paierai cette joie de revenir près de vous promptement.

— Soyez ménager de ce sang qui m'appartient maintenant, interrompit la créole de sa voix profonde. Je vous sais brave, ne soyez pas imprudent. Le plus sûr moyen d'être heureux, près de moi, c'est de revenir bien vivant et bien portant. Je ne me soucie pas d'être veuve avant d'être femme. Pensez à mon chagrin si je vous voyais reparaître blessé, mutilé. Les armes sont maintenant si terribles !...

Les paroles que Mlle de Saint-Maurice avait prononcées étaient d'une indifférence raisonnée et glaciale. Mais Raimond n'entendait pas Lydie, il n'entendait que l'hymne triomphant de son cœur enivré. Il pouvait partir, maintenant, l'esprit en paix : Lydie s'était engagée à l'attendre. L'issue de la campagne qu'il entreprenait serait ou la mort ou le bonheur. Il ne craignait pas l'une et aspirait à l'autre. Tous les nuages qui assombrissaient sa pensée, s'étaient en un instant dissipés. Quel sort existait, plus beau que le sien ? Soldat, il allait se battre. Amoureux, il était aimé. Une confiance absolue l'animait. Il n'admettait pas que l'une des chances mauvaises qu'il courait pût se réaliser. Il se sentait une telle force d'existence qu'il était sûr de vivre. Et vivant, Lydie serait à lui.

Ils restèrent ainsi sans parler, pendant un assez long temps, puis la jeune fille dit à Raimond :

— Il y a près d'une heure que nous sommes en tête

à tête. Il faut rentrer. D'ailleurs vous avez à parler à ma mère. Il convient que ce soit par vous qu'elle apprenne les promesses que nous avons échangées.

Elle s'était levée et, dans la clarté caressante de la lune, elle souriait à son ami. Elle était si belle ainsi, qu'il la prit dans ses bras et l'attira sur sa poitrine. Elle ne fit aucune résistance. La tête appuyée sur son épaule, elle continua à le regarder de ses yeux rayonnants et purs. Alors, se courbant sur le front de Lydie, qui brillait sous ses cheveux noirs, Raimond lui donna le plus chaste et le plus délicieux baiser. Mais la fille des tropiques, s'animant soudain, comme si cette caresse avait allumé en elle des ardeurs mystérieuses, se haussa sur la pointe des pieds, noua derrière le cou du jeune homme ses bras nerveux, et, suspendue à lui comme une liane, elle posa sa bouche rose sur les lèvres frémissantes de son fiancé. Il sembla à Ploërné qu'il venait d'être traversé par une flamme, et, tremblant, éperdu, il regagna avec elle le salon où Thérèse et Mme de Saint-Maurice attendaient.

La bonne dame commençait à sommeiller. Mlle Letourneur, assise auprès d'elle, réfléchissait profondément. Pendant qu'elle était là, Raimond et Lydie, restés seuls, s'avouaient leur mutuelle tendresse. Elle avait bien senti au trouble de son cœur qu'ils avaient une confidence à se faire. Et laquelle pouvait être faite, plus douloureuse pour la douce Thérèse, que celle de l'amour de Raimond? Elle avait cependant favorisé leur accord. Mais la pauvre enfant avait-elle été si héroïque

en s'éloignant? Un instinct lui donnait l'assurance que si elle n'était pas partie, dans le désordre d'esprit où le jetait l'obligation de se séparer de celle qu'il aimait, Raimond allait parler devant elle. Oui, rien ne l'aurait arrêté, lui qui se taisait depuis si longtemps. Ces timides, acculés à la nécessité d'agir, deviennent téméraires et ne connaissent plus de frein. Elle avait fui devant l'aveu.

Maintenant, au salon, dans la clarté paisible de la lampe, auprès de sa tante qui dormait, inconsciente de ce qui se passait, elle demeurait les yeux fixes, le front penché, ressassant des idées douloureuses. Le souvenir de ce rêve qui l'avait, à différentes reprises, troublée avant l'arrivée des dames de Saint-Maurice et dont elle avait parlé à Raimond, lui revenait avec une persistance de présage. Elle revoyait le noir bateau qui amenait les deux femmes et la sombre mulâtresse, et une voix murmurait à son oreille les étranges paroles qui avaient épouvanté son sommeil : « Celle qui vient là te prendra tout ce que tu possèdes et tout ce que tu aimes. Tu n'auras plus ni fortune ni affection. A elle, ta part de bonheur dans la vie! » Et celle, qu'elle avait toujours devinée être Lydie, brune et pâle, avec des yeux diaboliques, riait de ses dents blanches, tandis que les deux autres étrangères, la mère et la mulâtresse, approuvaient de la tête la monstrueuse éviction.

Thérèse poussa un soupir et sentit son cœur se serrer. La conquête, que le songe prophétisait, n'était-elle pas à moitié accomplie? Thérèse n'était-elle pas déjà dépossédée de l'amour de Raimond? Sa part de bon-

heur ne lui était-elle pas déjà presque complètement dérobée? Le reste de la prédiction devait-il donc s'accomplir? Lui prendrait-on aussi sa fortune? Hélas! Tenterait-elle de la défendre? Ne la donnerait-elle pas, d'elle-même, tout entière, pour reconquérir le cœur de celui qu'elle aimait et qui ne s'en doutait pas?

Une pensée, cependant, surgit dans son esprit qui lui rendit, pendant une minute, l'espérance. Si Lydie allait ne pas accueillir les protestations de Raimond? S'il allait ne pas lui plaire? Le nuage qui venait de se dissiper se reforma plus épais et plus obscur. Comment admettre que Raimond ne plût pas à Lydie? Quelle femme serait assez insensée pour dédaigner l'amour d'un pareil homme, quand il l'offrait à deux genoux? Non! Tout était bien fini, et il n'y avait plus pour la pauvre Thérèse qu'à souffrir et à pleurer. Oh! Comme elle aurait voulu disparaître, en un instant, pour échapper à l'atroce nécessité d'entendre la révélation du bonheur de l'autre! S'anéantir, n'exister plus, n'avoir plus ni yeux ni oreilles, être une matière inerte, insensible, comme morte. N'avoir pas à sourire, quand elle voudrait pleurer, à féliciter, quand elle voudrait maudire, pouvoir cacher enfin la plaie saignante, ouverte au plus sensible de son cœur! Car elle acceptait encore de souffrir, mais elle ne supportait pas l'idée qu'on s'en doutât. Après la douleur d'être dédaignée, elle repoussait la honte d'être plainte.

Au milieu du désordre de ses pensées, la porte du jardin s'ouvrit, et Lydie et Raimond se tenant par la

main entrèrent dans le salon. Mme de Saint-Maurice se réveilla en sursaut. Thérèse resta immobile, sans souffle et sans regard. Sur le visage rayonnant de Ploërné elle avait lu son arrêt. Lydie s'avança vers sa mère, et lui montrant le jeune homme qui souriait, l'air enivré :

— Maman, dit-elle simplement, Raimond vient de m'apprendre qu'il m'aime, et nous nous sommes fiancés.

Mme de Saint-Maurice frappa l'une contre l'autre, avec un étonnement joyeux, ses mains fluettes, et s'écria :

— Mon neveu, vous allez devenir mon fils ! Je ne pourrai pas vous aimer davantage !... Mais, mes enfants, j'y pense : il part ! Comment allons-nous faire?

— Nous attendrons qu'il revienne, maman... Cela me laissera un peu vieillir... De loin, comme de près, il m'aimera... Et quand il sera revenu, ce sera pour ne plus repartir... N'est-ce pas, Raimond?

— Oui, certes. J'en prends l'engagement : je serai tout à vous.

— Si vous êtes contents ainsi, mes enfants, tout est bien... Attendre, c'est encore ce qu'il y a au monde de plus facile à faire. L'avenir se chargera d'arranger les choses. Mais, approchez, mon neveu, que je vous embrasse... Voilà, il me semble, mon cher ami, des fiançailles à l'américaine. Vous avez tout conclu de vous-même. Car moi, je ne m'en doutais pas... Et toi, Thérèse, est-ce que tu n'étais pas dans le secret?

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille, mais elle était dans l'ombre, elle put les dissimuler.

— Non, ma tante, répondit-elle d'une voix assez ferme. Et, comme vous, je viens de tout apprendre.

Elle fit un suprême effort et ajouta :

— Je suis bien heureuse du bonheur de Lydie et do Raimond.

Les yeux de la créole s'attachèrent au pâle visage de Thérèse, sans pouvoir y découvrir un frémissement qui trahît la douleur. Elle vint à sa cousine, et l'embrassant avec effusion :

— C'est à toi que je dois d'avoir connu Raimond et d'être aimée de lui... Crois que je ne l'oublierai jamais!

Ploërmé lui tendit la main :

— Je la laisse auprès de toi, dit-il. Soigne-la, aime-la, veille sur elle. C'est ce que j'ai de plus cher au monde.

Thérèse s'avança alors en pleine lumière. Elle ne craignait plus d'être vue. La pensée d'un devoir à remplir lui avait purifié le cœur de toute sa jalousie. Et avec force :

— Je vous le promets, Raimond, vous pouvez compter sur moi.

— Merci.

Raimond prit congé et s'éloigna. Le lendemain il vint faire ses adieux, et comme le soir tombait, il monta dans le rapide de Marseille, laissant, derrière lui, Lydie très calme et Thérèse désolée.

Les premiers mois qui suivirent le départ du marin s'écoulèrent monotones. Mlle Letourneur et les dames de Saint-Maurice étaient encore en deuil, et elles n'a-

vaient nullement le désir de sortir de leur solitude. Cependant, à l'approche de l'hiver, la mère de Lydie se plaignit vivement du froid. Cette femme, habituée à la douce température des colonies, frissonna sous les froides haleines du vent d'est.

— On gèle dans ton Paris, disait Mme de Saint-Maurice. Il n'y a ce matin que quatorze degrés : que sera-ce cet hiver?

— Ma tante, nous ferons bon feu.

— On m'a dit qu'il gelait quelquefois pendant plusieurs semaines de suite.

— Alors on patine!

— Comme en Laponie! Grand merci du divertissement! Ah! Que n'ai-je pu apporter avec moi le soleil de la Martinique et la brise de nos savanes?

— Ma tante, si vous souffrez à Paris, allons autre part. Vous savez que rien, hélas! ne nous retient ici.

— Eh! ma chère, où veux-tu que nous cherchions un climat meilleur, sans traverser la mer? Et quant à me risquer sur un navire, jamais! J'aime encore mieux le froid!

— Il ne serait pas nécessaire d'aller à Malte, en Sicile ou en Algérie, pour trouver une grande différence de température. Il suffirait de monter jusqu'à la frontière d'Italie, le long de la côte... A partir de Cannes, le climat change véritablement.

— Oh! mon Dieu, Cannes ou Paris, va, qu'importe! Restons ici... Souffrir pour souffrir, au moins nous ne t'éloignerons pas de la maison de ta mère.

— Vous ne m'en éloignerez pas, ma tante. J'ai, entre Nice et Monaco, au bord de la mer, dans une anse abritée du vent et exposée au soleil, une villa que maman avait fait construire, et qu'elle a habitée avant que la maladie la clouât dans son lit... A Beaulieu, je retrouverais donc son souvenir.

— Non, non, mon enfant, gémit Mme de Saint-Maurice, ce seraient bien des affaires encore qu'un déplacement... Toutes ces malles qui sont à peine vidées et qu'il faudrait remplir... Décidément restons ici, va : on est bien partout pour mourir !

La bonne dame appartenait à cette espèce de gens qui traînent leur prétendue agonie jusqu'aux limites les plus reculées de la vie humaine, mangeant bien, dormant mieux et assommant leur entourage de leurs plaintes sempiternelles. De bonne foi d'ailleurs, et croyant sincèrement endurer les souffrances dont elle se plaignait. Elle avait pris le parti de rester, mais non pas celui de ne plus se lamenter. Six semaines plus tard, sa fille et sa nièce, lui faisant une douce violence, l'entraînaient à Beaulieu et là, au milieu des fleurs, au bord des flots bleus, dans une atmosphère exquise, la créole consentait à avouer qu'il pouvait y avoir encore quelques heures supportables pour elle dans la vie.

Quant à Lydie, elle éprouva une sorte d'ivresse en retrouvant les verdures et les plantes qui lui rappelaient son pays. Les orangers, les palmiers, les myrtes, les cactus, cette flore d'Orient, dorée par le soleil, le bruit léger de la mer argentant de ses vagues mou-

rantes le sable de la plage, le parfum de la brise chargée des émanations chaudes de la terre, l'horizon bleu et rose des côtes baignées dans la lumière, tout lui rappelait l'île enchantée où elle avait passé ses premières années. Elle était heureuse, elle se laissait vivre d'une vie animale. Elle ne pensait que très peu à son fiancé. Encore fallait-il que Thérèse lui en parlât. Alors elle laissait échapper quelques phrases banales : Où est-il ? Que fait-il ? Quand reviendra-t-il ? Et c'était tout.

Où il était et ce qu'il faisait, on l'avait su au bout de deux mois, par ses lettres. Il était avec l'escadre, croisant sur la côte par des temps affreux. Quand il reviendrait, c'était ce que nul ne pouvait dire. Pas avant deux ans, au plus tôt. A moins... Mais cet « à moins » faisait frémir Thérèse et se récrier Lydie, car c'était le cas d'un congé de convalescence que cet « à moins » prévoyait. Et, pour que l'officier rentrât en France, il fallait qu'il fût gravement malade ou sérieusement blessé. Thérèse aimait mieux qu'il restât en Chine. D'abord, là, il n'épousait pas Lydie. Si bien résignée qu'elle fût à voir Raimond appartenir à sa cousine, ce n'était jamais sans un serrement de cœur que Mlle Letourneur pensait à l'avenir que lui promettait ce mariage. Raimond, à des milliers de lieues, était séparé d'elle, mais il était aussi séparé de sa fiancée. Son absence était un répit. Et en attendant, on vivait.

Les six premiers mois s'écoulèrent dans une réclusion à peu près complète. Le point de la côte, sur lequel était située la villa, n'attirait pas les voyageurs. Quel-

ques breacks ou quelques calèches descendaient jusqu'à Saint-Hospice, mais n'allaient pas plus avant, et la solitude des trois femmes était à peine troublée par le bruit argentin des sonnailles sur la route qui conduit à Villefranche, ou par le passage de rares touristes montant au petit couvent et à la tour en ruine, vestige de construction militaire laissé par les pirates barbaresques, au temps où ils infestaient les mers.

De retour à Paris, les dames de Saint-Maurice s'installèrent définitivement dans l'hôtel Letourneur. Un an de vie commune avait permis aux trois femmes de se connaître complètement. Thérèse apprécia la tranquille bonté, la sérénité de cœur de sa tante. Cette femme excellente n'avait qu'un défaut : celui de se croire continuellement mourante. Mais, en douze mois, elle n'avait pas causé un souci, une contrariété à sa nièce, et s'était fait aimer d'elle.

Lydie, fantasque et impérieuse, tendre et violente, avait réduit en servitude la douce Thérèse. Lorsque les fantaisies de Mlle de Saint-Maurice déplaisaient à Mlle Letourneur, lorsque, sans prendre la peine d'essayer de convaincre, la créole voulait commander, faire prédominer ses goûts ou ses manières de voir, sa cousine, prête à résister, à protester, se calmait soudain en pensant que c'était peut-être un mauvais sentiment d'envie qui l'indisposait contre Lydie, et cédait par excès de conscience et de vertu. Peu à peu elle avait laissé la belle brune se conduire en enfant gâtée. Elle s'était pliée à la tyrannie, comme Mme de Saint-Maurice et

Leïla. Tyrannie câline et enjôleuse, il est vrai, car cette délicieuse fille, née pour la séduction, avait en elle un charme qui rendait excusable tout ce qu'elle disait et faisait d'irrégulier ou de fâcheux.

Après un an de retraite, et le deuil de Thérèse étant fini, Mlle de Saint-Maurice avait été prise d'un appétit de plaisir dont sa cousine s'était trouvée très effarouchée. A la mort de sa mère, elle n'avait point encore été dans le monde, et, à l'exception de quelques amis de sa famille, tels que son parrain, Samuel Bernheimer, l'ancien associé de son père, elle ne connaissait que peu de personnes. Elle fut donc effrayée lorsque Lydie manifesta le désir d'égayer un peu l'existence qu'elle menait depuis son arrivée en France. Thérèse se trouvait encore bien triste, et elle comprenait difficilement que la fiancée de Raimond songeât, en l'absence de celui qui l'aimait, à prendre le moindre plaisir. Elle fit, sur ce point, plus de résistances que sur d'autres. Mais lorsque Lydie voulait une chose, elle la voulait bien. Et, avec une adresse singulière, elle se mit à battre en brèche ce qu'elle appelait le rigorisme de Thérèse.

Elle n'avait jamais été au théâtre et mourait d'envie d'aller à l'Opéra. Mme Letourneur, pendant vingt ans, y avait eu sa loge, une fois par semaine. A la mort de son mari, elle avait cédé son jour à des amis, mais en stipulant qu'elle ou sa fille le reprendrait, quand il leur conviendrait. Lydie fit tant que Thérèse réclama sa loge. Elle la mit à la disposition de sa tante, mais à la condition qu'elle serait libre de ne pas l'accompagner. La joie

de Mlle de Saint-Maurice, le premier soir où, en grande toilette, elle se prépara à aller entendre *Faust*, fut pour sa cousine une satisfaction vive. Elle sourit au ravissement de Lydie, elle admira sa robe et la para de ses propres bijoux. Elle eut la sensation d'une mère devant le bonheur d'une enfant gâtée. Sa tante, en proie à une prétendue migraine folle, avait attesté, jusqu'au dernier moment, qu'elle ne serait pas en état de sortir. Mais après avoir solidement dîné, elle monta mourante, disait-elle, en voiture, et partit avec sa fille. Thérèse, restée seule, se réfugia dans sa chambre et passa la soirée à penser à l'absent.

Une jeune fille aussi belle que Lydie ne pouvait pas rester trois heures accoudée au rebord d'une première loge, à l'Opéra, sans attirer l'attention d'un public, à qui toutes les figures, qui paraissent dans la salle, sont familières. Dès le premier entr'acte, les lorgnettes de l'orchestre avaient été braquées sur la ravissante personne que nul ne connaissait. De tous côtés cette interrogation : Qui est-ce? avait circulé. Personne ne se trouvait en état de répondre. Et une agitation bien naturelle s'emparait de tous ces blasés, en un instant tirés de leur torpeur par l'apparition de Lydie. L'ouvreuse fut interrogée. Elle ne pouvait donner de renseignements : elle ignorait à qui elle avait affaire. Le coupon était au nom de Letourneur, et les deux dames qui occupaient le n° 23 parlaient français, avec un très léger accent. Si Samuel Bernheimer, qui était venu plus de cent fois dans la loge, lorsque son associé en était titu-

laire, eût été présent, sans doute il eût appris à ses amis du Jokey ce qu'ils brûlaient de savoir. Mais, c'était une fatalité : justement, ce soir-là, son fauteuil restait inoccupé. Les enragés de curiosité se consolaient en pensant qu'ils rencontreraient le banquier au Club, où il montait régulièrement prendre une tasse de thé, avant de se coucher. En attendant, les lorgnettes continuaient leur jeu, et les dithyrambes s'accentuaient.

Si inexpérimentée que fût Mlle de Saint-Maurice, les colloques engagés à l'orchestre et le mouvement de curiosité des loges ne lui avaient pas échappé. Elle se jugea remarquée, et son cœur s'épanouit de plaisir. Elle entrait donc, dès le premier instant, dans ce monde parisien si mystérieux pour elle, en victorieuse. Elle sentit le flot des louanges monter et l'envelopper ainsi qu'une caresse. Mais elle demeura impassible, comme armée de l'indifférence apprise d'une mondaine faite aux escarmouches de la vie élégante. Sa seule préoccupation, pendant que les mélodies inspirées de la scène du jardin se déroulaient en ondes délicieuses, était de ne point paraître provinciale. Elle s'étudiait sévèrement au point de vue de ses attitudes; elle examinait la tenue des autres femmes, choisissant, pour ses comparaisons, les plus brillantes et les plus entourées. Pas une fois, ce cœur de seize ans ne s'ouvrit aux joies sacrées que procure la révélation d'un chef-d'œuvre. L'orgueil seul vibra en lui, mais avec une force surprenante.

Lydie, venue avec le désir de s'amuser et d'écouter religieusement l'œuvre d'un maître, fut saisie, dès la

première minute, par le vain tourbillon de la frivolité parisienne et emportée sans résistance. Elle se découvrit née pour ces émotions menteuses, pour ces satisfactions artificielles, pour ces triomphes malsains. Il lui sembla que soudain elle se métamorphosait en une autre Lydie qu'elle ne connaissait pas. Ou plutôt, sa nature insoupçonnée se développait, comme ces plantes de son pays, poussées en une nuit et qui se dressent superbes dans leur éclat spontané. Ses idées semblaient avoir fait une évolution foudroyante. Et tout ce que sa mère lui avait enseigné de doux, de simple, de familial, tombait comme les fruits d'un bel arbre sous le vent d'orage.

Elle regarda froidement ce public, qui représentait la quintessence mondaine de Paris, et se dit : Je dominerai tous ces gens-là. Les femmes et les hommes connaîtront mon pouvoir. Où prenait-elle qu'elle pût jamais posséder un pouvoir quelconque? Elle n'en savait rien, ne se donnait point la peine de le rechercher. Mais elle avait la certitude tranquille qu'elle le posséderait. Un Dieu lui aurait parlé à l'oreille pour lui révéler sa destinée qu'elle ne se serait pas sentie plus sûre de l'avenir. Sa mère, dans le coin de la loge, doucement bercée par la musique, ne remarquait rien et ne se doutait point qu'ayant amené à l'Opéra un séraphin candide, elle allait reconduire chez elle un diable déchaîné.

Le soir même, à minuit, au Jockey, Bernheimer, très entouré, écoutait avec un peu d'ébahissement, les questions pressées et confuses que ses collègues lui adressaient.

— Demandez-moi si je gagnerai le prochain grand prix, interrompit Samuel en riant, je vous répondrai que s'il a de meilleurs poumons que les autres et les jambes plus solides, mon cheval arrivera premier. Mais comment vous fournirais-je des renseignements sur des personnes que je n'ai point vues?

— Vous les connaissez certainement... Elles occupaient la loge Letourneur... Un peu de complaisance... Tâchez de nous élucider la situation... Un tuyau, Bernheimer?... On vous fait le portrait des deux femmes: une vieille et une jeune. La vieille petite, sèche, grisonnante. La jeune, étourdissante : brune, des yeux... une peau... Ah!... Jamais rien vu de pareil!... Si avec ces indications vous ne tombez pas en arrêt, c'est que votre vieux nez ne va plus!

— Allons! A vue de nez, puisque nez il y a, dit Samuel gaiement, je sais de qui vous me parlez...

— Bon! ne nous faites pas languir!

— Ce sont des parentes de ma filleule. La jeune beauté qui vous a tous révolutionnés est une créole nouvellement arrivée à Paris. Elle se nomme Mlle Lydie de Saint-Maurice. Elle appartient à une excellente famille, et elle est sans fortune.

— Tant mieux, soupira Maurice de Roquière, très joli blond de vingt-cinq ans qui, en deux ans, avait fortement entamé son capital. Elle a une chance de plus pour mal tourner.

— Ne l'espérez pas, cher ami, dit Samuel. Elle vit fort bien gardée, pour le présent, par toute sa famille...

Et, pour l'avenir, elle est fiancée à son cousin le comte de Ploërné.

— Le marin?

— Oui. Le lieutenant qui est au Tonkin, au diable, mais qui est!

— J'en ferai mon ami intime, dès son retour, déclara le jeune homme. En attendant, Bernheimer, je vous somme de me présenter à Mesdames de Saint-Maurice, la première fois qu'elles paraîtront à l'horizon.

— Ça, je le veux bien. Après, débrouillez-vous comme vous le pourrez.

— Fiez-vous à moi pour cela.

La semaine suivante, on donnait les *Huguenots*. Mais Lydie ne s'était point promis de se délecter à l'audition de la merveilleuse partition de Meyerbeer. Il y avait désormais, pour elle, à l'Opéra, un bien autre attrait que celui des instruments et des voix : c'était le murmure flatteur que soulevait sa présence, l'ardeur des regards qu'attirait sa beauté. La véritable harmonie, c'était le concert des admirations et des éloges, dans lequel pas une note discordante ne devait se faire entendre. Car les femmes elles-mêmes se trouvaient désarmées devant Lydie, en qui, tant qu'elle serait jeune fille, elles ne pouvaient voir une rivale.

Cette fois, on savait à qui on avait affaire, et la curiosité ne fut pas platonique. Dès le premier entr'acte, Samuel Bernheimer envahissait la loge et donnait aux dames de Saint-Maurice la satisfaction de leur détailler les personnalités qui marquaient dans l'assistance.

— On s'occupe extraordinairement de vous, dit-il à la comtesse, et la beauté de mademoiselle votre fille fait véritablement émeute... Si je cédais aux sollicitations dont je suis harcelé, je vous amènerais ici tous les abonnés de l'orchestre.

— Gardez-vous-en bien, se récria Mme de Saint-Maurice, nous ne voulons faire aucune connaissance. Vous savez dans quelle retraite nous vivons avec ma nièce... Tant qu'elle ne sera pas décidée à recevoir, ne nous présentez personne.

— Je vous demanderai cependant de faire une exception pour un jeune ami à moi, à qui j'ai promis de le conduire dans votre loge... C'est un aimable garçon. Il ne sera pas gênant et vous amusera

— Amenez-le donc, si vous le lui avez promis; mais qu'il n'attende pas grand accueil de nous.

A l'entr'acte suivant, le marquis de Roquière fut mis en présence de Mlle de Saint-Maurice. Il s'était promis un vif plaisir de cette présentation. Il lui fallut en rabattre. Il trouva deux femmes très simples, très polies, mais très froides, qui n'encouragèrent pas ses essais de badinage. Si « entrant » que fût le jeune homme, il dut s'avouer qu'il ne serait point aisé de forcer l'intimité de la comtesse. Il se dédommagea en admirant sa fille, et put déclarer à ses amis du club que la créole était, de près, encore plus charmante que de loin. Seulement, comme il ne lui avait pu tirer que des oui ou des non, il la déclara un peu bête. Quant à lui, il parut à Lydie fort insignifiant, assez mal élevé, et, dans les

différentes occasions où ils se trouvèrent en présence, elle ne laissa tomber sur lui que des regards indifférents

Cependant, l'été venu, ces dames allèrent à Deauville passer trois mois avec Thérèse. L'automne les ramena à Paris, et Mme de Saint-Maurice, frissonnant aux premières feuilles qui tombaient des arbres, la villa de Beaulieu vit reparaître ses habitantes. Là, Mlle Letourneur eut un véritable soulagement.

L'existence, telle que ses parentes et elle venaient de la mener pendant six mois, avait été pénible pour la jeune fille. Des tiraillements s'étaient produits, causés par la dissemblance de leurs goûts et la disparate de leur vie. Les unes, si peu que ce fût, mêlées au mouvement mondain, l'autre s'obstinant à une retraite sévère, il était impossible qu'il n'y eût pas de difficultés. Thérèse les avait aplanies, en sacrifiant ses préférences à celles de ses hôtes, mais elle avait souffert d'être délaissée pour des plaisirs qu'elle jugeait médiocres.

A Beaulieu, elles se retrouvèrent toutes d'accord pour vivre dans le calme, et ce fut une vive satisfaction pour Mlle Letourneur. Pendant plusieurs semaines, les trois femmes ne sortirent pas. Un jour cependant que, dans la conversation, il avait été question de Monaco et du château, Thérèse, d'elle-même, proposa d'aller le visiter. C'était l'occasion d'une simple promenade en voiture. Les dames de Saint-Maurice acceptèrent, et ce fut par cet après-midi-là, dans les vastes salles du palais princier, que Lydie se trouva en présence du marquis Girani.

A première vue, il ne lui fit aucune impression. Elle s'aperçut qu'il la suivait et dirigeait vers elle des regards enflammés. Mais elle était dès longtemps habituée à ces œillades. Ce ne fut qu'à leur seconde rencontre, lorsqu'elle revenait, avec Leïla de cueillir des mimosas par les chemins, qu'il lui plut. Elle remarqua la grâce de son geste, quand il la salua au passage, et l'éclat de son sourire. C'était un des plus jolis garçons qu'elle eût encore vus, et dont le type lui rappelait les galants de son pays. Il en avait la pâleur chaude, les cheveux noirs bouclés et brillants, les yeux de jais, avec, dans toute sa personne, une sorte de langueur aristocratique et vicieuse d'homme né pour l'oisiveté et le plaisir. Elle pensa à lui. Et dans son cerveau, tout prêt pour un incendie, le souvenir du bel Italien alluma des flammes soudaines. Lydie sentit en elle s'éveiller des ardeurs qu'elle ne soupçonnait pas. Le sincère, tendre et calme Raimond l'avait laissée presque indifférente. Une tête brune et pâle, passant dans ses rêves, suffit à bouleverser son imagination.

Le lendemain, elle ne sortit pas. Mais, d'une terrasse cachée sous la verdure, elle observa les environs, et elle découvrit son adorateur qui rôdait autour de la villa. Une délicieuse sensation de joie rafraîchit son cœur. Il s'occupait d'elle autant qu'elle s'intéressait à lui. Incapable de garder son secret pour elle seule, elle fit, le soir même, en se couchant, des confidences à Leïla.

— Tu sais, nourrice, le bel étranger du chemin de Saint-Hospice est revenu.

La quarteronne leva ses yeux sombres sur sa maîtresse.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai vu tantôt, j'étais sur la petite terrasse. Il a tourné pendant longtemps, espérant m'apercevoir. Puis il est allé s'asseoir sur les rochers et il a attendu jusqu'à six heures. Pensant alors que je ne sortirais pas, il s'est éloigné.

— Il ne faut pas vous occuper de lui, maîtresse, dit Leïla.

— Oh! je m'amuse seulement à suivre son manège... Quel mal y a-t-il à cela? Je ne sais même pas qui il est.

— Je le saurai, moi, fit la mulâtresse, si cela vous distrait.

— Oui, tâche donc... Il doit venir de Monte-Carlo.

Le lendemain, l'amoureux ne parut pas, et la jeune fille en éprouva du mécontentement. Elle se montra quinteuse et énervée. Le soir, en la déshabillant, sa nourrice lui dit :

— Vous n'avez pas vu l'étranger, aujourd'hui, maîtresse.

— Comment le sais-tu? demanda Lydie étonnée.

— C'est que je l'ai rencontré sur la route de Saint-Hospice, et qu'il m'a abordée.

— Il a osé!...

— Oh! une pauvre esclave comme Leïla!... Cela ne tire pas à conséquence... Il voulait savoir qui vous étiez, d'où vous veniez. Il a deviné que vous n'étiez pas née en Europe.

— Et tu lui as dit?...

— Qu'il fallait qu'il s'en allât pour ne plus revenir... Car vous ne sortiriez plus tant qu'il rôderait dans la campagne.

— Alors?...

— Alors il a demandé à vous écrire.. Je lui ai répondu qu'il était fou...Il a parlé longtemps, longtemps... Et toujours il jurait qu'il vous aimait à en mourir... Comme si c'était étonnant!... Enfin, il s'est décidé à me quitter en disant qu'il avait besoin de confier à quelqu'un ce qu'il pensait de vous, et que ce serait donc à moi qu'il écrirait.

La mulâtresse se mit à rire :

— Moi qui ne sais pas lire, comment ferai-je? Bah! je jetterai ses lettres dans la mer.

Lydie n'ajouta pas une parole. Elle resta pensive, et minuit sonnait qu'elle était encore assise dans un fauteuil, au pied de son lit, le front lourd et les yeux fixes

Ainsi qu'il l'avait annoncé, l'Italien écrivit, et ce fut Lydie qui lut la lettre. Il avait suffi qu'elle en exprimât le désir pour que la mulâtresse la lui remît. Elle apprit ainsi que son adorateur se nommait Emilio Girani et qu'il était marquis. Mais son titre n'éblouissait pas la jeune fille. Il eût été roturier, que le mystère qui l'enveloppait, l'attrait de l'intrigue nouée par lui, eussent occupé l'esprit de la créole. Il était l'inconnu poétique qui soupirait dans l'ombre, qui l'adorait de loin; le héros d'un roman qu'elle entr'ouvrait à peine, pour en

tourner en cachette quelques feuillets, en se promettant de le refermer bien vite s'il devenait trop brûlant.

Girani ne s'était pas contenté d'écrire, il avait reparu. Ses yeux rêveurs étaient d'excellents yeux très perçants, et il n'avait pas tardé à découvrir la petite terrasse, cachée sous la verdure, qui servait d'observatoire à Lydie. Il n'avait garde d'en approcher dans la journée, mais le soir il rôdait tout près, guettant une occasion propice. Souvent, du pied du mur tapissé de vigne vierge dans l'ombre duquel il était embusqué, il entendait causer Thérèse et Mlle de Saint-Maurice. Il prenait inquiétude de la gravité de l'une. Mais il comprit bien vite qu'elle ignorait l'amoureuse intrigue.

Maintenant la présence de sa cousine dans le jardin mettait Lydie au supplice. Sans savoir pourquoi, Thérèse ressentait la même impression de gêne, s'éloignait et rentrait. Alors la créole était libre de regarder au dehors, sans crainte d'être surprise par quelqu'un de la maison. Un jour qu'elle rêvait, un livre ouvert sur les genoux, une rose lancée de la route tomba à ses pieds. Elle leva les yeux, et à trois pas, séparé d'elle seulement par la hauteur du mur, elle aperçut Girani. Elle rougit, fit un geste de mécontentement et voulut se lever. Il joignit les mains, sa figure eut une expression suppliante, et, à voix basse, il murmura :

— Restez ! Je m'en vais !

Il demeura cependant encore une minute, toujours

les mains jointes, le regard extasié, comme un fidèle en prière devant une madone, puis il s'inclina presque religieusement et s'éloigna. Mais au détour du chemin, il se retourna. La voyant toujours à la même place, il sourit passionnément et, avec ardeur, du bout des doigts, il lui jeta un baiser. Cette prompte familiarité, après tant de respect, déplut à Lydie. Elle se retira. Mais le lendemain elle revint au milieu de cette verdure et de ces fleurs, dont les senteurs capiteuses entretenaient son ivresse, et attendit. Il ne parut pas, et elle se retira mécontente, son intermède quotidien lui ayant manqué.

Le jour suivant, elle le vit accourir. Comme elle avait craint de ne pas le voir, elle n'eut pas l'idée de se sauver. Il s'approcha, la tête nue, avec l'air de respectueuse adoration qui ressemblait si peu à la mine cavalière qu'il prenait pour jeter des baisers, il s'agenouilla presque dans la poussière. Il parla, cette fois-là, de sa voix musicale et chantante, et ce fut un poème d'amour qui s'échappa de ses lèvres. Il avait jugé que Lydie souhaitait un héros de roman : il le lui montra aussi passionné qu'elle avait pu le rêver. Mais ce héros était assez pratique, car il s'occupa de monter sur une grosse pierre qui mettait son visage à la hauteur des mains de Mlle de Saint-Maurice. Elle lui fit signe de descendre, mais il soupira :

— Que craignez-vous de moi? Et puis, si je vous parle de loin, on risque de m'entendre...

Elle aurait pu lui dire : Ne parlez pas. Mais elle se

plaisait à l'écouter. Elle le laissa perché sur sa pierre; même, comme il chancelait, elle souffrit qu'il s'appuyât à la balustrade de la petite terrasse. Il fut réservé et timide en action, mais hardi et inépuisable en paroles. Elle ne répondait pas, mais elle restait : c'était plus qu'il n'avait osé espérer. Longtemps il parla ainsi, dans l'ombre. Il fallut qu'on appelât Lydie pour qu'elle se décidât à s'éloigner. Elle ne lui laissa même pas toucher sa main, qu'il la suppliait de lui tendre, et elle se sentit très rassurée, avec cette certitude qu'elle avait, en son amoureux, un esclave soumis qui l'adorerait, et à qui elle n'accorderait que des sourires.

Pendant huit jours, le jeu continua sans changements. Pour ne point courir la chance d'être surprise, Lydie prenait la précaution de mettre Leïla en sentinelle, à l'entrée de l'allée tournante qui conduisait à la terrasse. Ainsi elle était libre et, en même temps, protégée. Elle n'aurait eu qu'un cri à pousser, pour que la mulâtresse fût à ses côtés.

A la fin de la semaine, il y eut un violent orage, et, depuis le matin, la pluie tomba, lourde, incessante, maussade, rendant la sortie dans le jardin impossible. Au coucher du soleil, le vent changea, le ciel fut balayé en un instant. Les dernières nuées s'envolèrent comme une escadre noire sur la mer, et, derrière les montagnes qui dentellent la côte, une clarté monta avec le disque pâle de la lune. L'air était doux, les verdures lavées sentaient bon. Lydie descendit pour respirer.

Après être restée enfermée tout le jour, elle prit du plaisir à marcher autour de la pelouse. Elle ne songeait point à gagner son observatoire. A cette heure, elle ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir quelqu'un à observer. Cependant le hasard de sa promenade, au bout d'un quart d'heure, l'y amena. L'obscurité tombait tout à fait, et les étoiles s'allumaient dans le ciel. La lueur des lampes du salon brillait au loin, comme un phare, dans les arbres. Lydie monta les trois marches, et s'avança sous les jasmins et les clématites, regardant confusément devant elle. Un bruit léger, à ses pieds, attira son regard. Au bas du mur, sur le chemin, elle aperçut une forme noire. Au même moment, la voix de Girani murmura :

— Êtes-vous seule ?... Oh ! quelle joie inespérée de vous voir !

Elle ne répondit pas. Mais déjà sautant sur la grosse pierre, qui lui servait de piédestal habituel, l'Italien s'accrochait aux balustres et se hissait jusqu'au rebord de pierre. Lydie s'écria :

— Je vous défends de venir jusqu'ici !...

Mais l'heure des défenses était passée. Déjà, escaladant d'un élan vigoureux le faible rempart, il arrivait auprès d'elle. Pour la première fois, ils se trouvaient l'un en face de l'autre, sans obstacle, et l'ombre les entourait. Elle ne vit que ses yeux qui étincelaient dans son visage blêmi par le désir. Il tendit les bras. Elle fit un geste pour le repousser, elle essaya de fuir. Et cependant, une seconde plus tard, elle tombait sur son

cœur. Elle appela Leïla d'une voix défaillante, car elle avait la volonté de résister et de se défendre. Mais elle était seule ce soir-là. Une flamme dévorante lui monta au cerveau, une sensation inconnue la fit se tordre sous l'étreinte de Girani, et, avec un grand soupir, elle s'abandonna.

III

Le lendemain du jour terrible où, en quittant la bastide de la route de la Seyne, il avait laissé derrière lui un homme mort, le comte Raimond de Ploërné, ses affaires de service terminées, maître complètement de lui-même, prit le train, qui passe à Toulon à midi quarante-huit, se dirigeant vers Nice, où il devait arriver vers cinq heures. Il ne voulait pas se rendre directement à Beaulieu. Il craignait d'être reconnu, annoncé, et de perdre l'avantage de son apparition imprévue au milieu de ces gens dont il comptait surprendre le secret.

Depuis vingt-quatre heures, il n'avait pas eu une minute de repos ni de tranquillité. Sans cesse, dans son cerveau, il tournait et retournait le problème d'infamie posé par l'Italien et non point résolu. Nouvel Œdipe, il allait, sur le chemin de Thèbes, à la recherche du Sphinx pour lui arracher le mot de l'énigme. Mais comment y parviendrait-il?

Dans sa pensée flottaient les fragments du récit, écouté au milieu des éclats de rire et des joyeux propos, et il lui semblait entendre encore la voix chantante de Girani dire : « Elle venait me guetter le soir, sur la petite terrasse, au milieu des fleurs... C'est là qu'elle m'attendait hier et qu'elle m'attendra demain. »

Cette terrasse, Raimond la connaissait bien. Dans les derniers temps de sa vie, Mme Letourneur, quand elle passait l'hiver dans le Midi, se faisait porter là, et restait des journées à regarder la campagne et les flots bleus, se réchauffant au soleil et respirant le parfum des orangers qui emplissaient le jardin de leurs verdures. Il voyait distinctement la place : un mur bas, surmonté d'une balustrade en encorbellement, surplombant le chemin, et, tout autour, un désert : des bois, des champs, la mer. Le lieu était bien choisi.

Avec fureur, il imaginait le Girani escaladant la terrasse, et une femme accourant à sa rencontre. Une femme ! Mais laquelle ? Il n'apercevait qu'une robe claire. Il ne distinguait que les bras ouverts pour attirer l'amant attendu. Il n'entendait que le bruit des baisers. Mais le visage demeurait impénétrable, la tournure même restait vague, la voix soupirait inconnue. Laquelle ? La blonde ou la brune ? Thérèse ou Lydie ? L'amie ou la fiancée ?

Puis il voyait l'Italien mourant, avec son ironique sourire, et, par le silence, se vengeant de celui qui le tuait. Que ne pouvait-il le faire revivre pour le supplier, pour le menacer, et le frapper de nouveau, s'il

s'obstinait à se taire, l'infâme, l[illegible]sérable, cent fois plus haïssable encore pour sa ta[illegible]ve discrétion que pour son crime amoureux. Et, da[illegible] le doute insupportable qui l'obsédait, le marin é[illegible]t à crier de douleur.

Jamais il n'avait autant sou[illegible]es angoisses du départ, quand il lui avait fallu [illegible]parer de celle qu'il aimait, ni les tristesses de l'abs[illegible] pouvaient être comparées à l'horreur de ce ret[illegible] il se promettait tant de joie. Tout ce qu'il avait e[illegible] de l'avenir pouvait être détruit et la colère gr[illegible]it en lui de ne pas savoir la vérité. Les heures pass[illegible]ent longues, et ce train marchait si lentement! Il eût vo[illegible], d'un bond, s'élancer, paraître menaçant et terrible, arracher à la coupable son secret. Et alors?... Oh! alors si c'était Lydie, frapper, avec une rage aveugle, écraser l'infâme qui avait oublié ses promesses dans les bras d'un autre. La tuer, comme il avait déjà tué son complice. Mais aurait-il la féroce énergie d'une telle vengeance? Emporté par la colère, il voulait ne reculer devant rien. Puis, son cœur s'emplissait de découragement, de lassitude. Ah! ne vaudrait-il pas mieux demander à repartir pour le pays lointain d'où il arrivait. Là-bas, sous le climat meurtrier, au milieu d'embûches semées à chaque pas, il trouverait promptement le suprême remède à ses maux. Et enfin, dans l'éternel silence, il pourrait oublier.

Un pâle visage, éclairé par des yeux de diamant, riant de ses lèvres de pourpre, lui apparut, et il pensa : Non,

je ne pourrais pas [illegible]lier! Si la mort n'est pas l'anéantissement de tout notre être, si une petite flamme divine survit, perpét[illegible]t pour nous la notion des choses de ce monde, je [illegible]erai toujours dans mon âme immortelle la d[illegible]se mémoire de cet amour, et je serai brûlé, [illegible] torturé par d'impérissables regrets! Oh! toujours [illegible] image adorable et décevante me poursuivra [illegible] doux regards et de son charmant sourire, qui aur[illegible] pour un autre que pour moi! C'est fini, bien fini [illegible]faut que je la trouve innocente, ou je suis perdu à jamais et voué aux plus épouvantables t[illegible]

Il s[illegible] cette espérance, vingt fois acceptée et repoussée a[illegible]sitôt, que la coupable n'était pas Lydie. Mais toujours la femme au visage voilé passait devant ses yeux, mystérieuse, sans qu'il pût deviner son nom. Et n'était-il pas préférable qu'il l'ignorât? C'était encore un répit que cette ignorance. Quand il n'y aurait plus de doute, que tout serait clair, certain, ne serait-ce pas alors qu'il serait véritablement à plaindre? Cependant il hâtait le moment où l'équivoque horrible cesserait.

Les six heures de trajet lui parurent interminables. Il passa, sans leur donner un regard, devant Saint-Raphaël, Antibes, Cannes, séjours délicieux qu'il aimait autrefois. Il poussa un soupir de satisfaction, en sautant sur le quai de Nice. Il laissa ses bagages à la gare, prit une voiture fermée et donna ordre au cocher de le conduire à Villefranche.

Son plan était très simple. Il projetait de descendre

avant d'arriver à Beaulieu et de se cacher dans une auberge, jusqu'à ce que la nuit commençât à tomber. Alors il gagnerait Saint-Hospice à pied et, se glissant le long des chemins bordés d'arbres, il arriverait au petit mur que surmontait la terrasse. C'était là qu'était le lieu du rendez-vous, là que la femme devait venir. A la place de l'amant attendu, ce serait lui qu'elle trouverait. Et, en un instant, il serait maître du secret qu'il voulait connaître. Point de dénégations possibles. Aucune excuse à faire valoir : la présence même de la coupable serait la preuve de sa faute.

Le piège lui parut habilement tendu, et il éprouva une âpre satisfaction. La voiture descendait, en ce moment, la petite côte qui aboutit à Villefranche. Il commanda au cocher d'arrêter et, l'ayant payé, le renvoya. La route était déserte. Le train, qui ramenait de Monte-Carlo à Nice les joueurs, pour l'heure du dîner, sifflait au moment de s'engager dans le tunnel et fumait dans la tranchée. Le silence se fit brusquement, et Raimond n'entendit plus que le bruit de ses pas sur le sol sonore de la route. Il avisa un cabaret, derrière lequel s'étendait une petite tonnelle. Il s'y installa, bien à l'abri des regards, et, allumant un cigare pour tromper son impatience, il attendit.

La dernière entrevue, qu'avait eue Lydie avec Girani, datait de la veille même du jour où il était venu, pour faire honneur à sa promesse, déjeuner à la bastide du docteur Houchard, avec ses amis les officiers de l'escadre. Depuis plusieurs semaines, les deux amants ne se

contentaient plus de causer, pendant quelques instants, dans le jardin. Le mauvais temps commençait, et la bise souvent aurait troublé les rendez-vous. Un petit pavillon, ayant servi autrefois de lieu de repos à Mme Letourneur, et dans lequel nul ne pénétrait jamais, offrit un abri propice. Si rien ne s'opposait à ce que Girani vînt, Lydie l'attendait dans le pavillon, et la mulâtresse, complice aveuglée par le dévouement, allait chercher l'Italien. Puis elle guettait pour qu'on ne les surprît pas.

Mais qui aurait pu les surprendre? Qui, dans cette tranquille maison, aurait soupçonné le crime? Était-ce Mme de Saint-Maurice, toujours languissante, et si occupée d'elle-même qu'il ne lui restait ni attention ni prévoyance pour les autres? Était-ce Thérèse, dont la candide ignorance ne pouvait imaginer une telle infamie? Ils étaient donc bien en sûreté et, à moins d'une grave imprudence et d'un malheureux hasard, devaient compter sur l'impunité. Ce hasard malheureux cependant se produisit et amena la découverte du mystère.

Un soir, Thérèse, après être rentrée dans sa chambre et avoir travaillé pendant quelques instants, au lieu de se coucher, voulut lire. Elle se rappela qu'elle avait laissé le livre commencé sur la table du salon. Dix heures sonnaient, et d'ailleurs Thérèse ne connaissait pas la peur. Elle prit un flambeau et descendit. Sur l'escalier, dont un épais tapis couvrait les marches, ses pas ne faisaient aucun bruit. Elle traversa le vestibule, entra dans le salon, prit le volume qu'elle cherchait et s'apprêtait à remonter, lorsque, par une des fenêtres

qui s'ouvraient sur le jardin, il lui sembla, dans l'obscurité, voir briller une lueur confuse. Elle s'approcha, plus curieuse qu'étonnée, et observa avec attention. A une distance de vingt mètres, relié à la villa par une galerie vitrée formant serre, s'élevait le pavillon, maintenant abandonné, où sa mère passait une partie de ses journées autrefois. Un massif d'arbres le masquait du côté de l'est, l'abritant des vents froids. Et c'était à travers la persienne close de la fenêtre, qui donnait sur ce massif, qu'une faible clarté rayonnait.

Pas un instant, Thérèse n'eut de graves soupçons. Elle ne songea ni à un voleur, ni à un galant. Elle vit, dans l'illumination momentanée de cette pièce, d'ordinaire inhabitée, un fait anormal dont elle voulut connaître la raison. Sans doute, c'était fort simple : quelque domestique qui venait d'entrer dans le pavillon avec une lumière. Mais Mme de Saint-Maurice, ayant une crainte toute particulière du feu, la jeune fille trouva sage d'aller de sa personne s'enquérir de ce qui se passait là.

Elle traversa le salon, pénétra dans la galerie, et, s'engageant entre la double rangée de plantes rares, qui tapissaient les murs et les vitrages, elle se dirigeait vers le pavillon, lorsqu'elle entendit une porte s'ouvrir. Elle regarda au dehors, et, par un petit perron, qui donnait du rez-de-chaussée du pavillon dans la partie la moins fréquentée du jardin, elle vit un homme descendre. Elle ne le reconnut pas. Il était de haute taille et, sur son bras, portait un manteau. Il se retourna en bas des mar-

ches et adressa un geste de gracieuse supplication à une personne restée sur le seuil. La porte, au même moment, se referma, et l'inconnu disparut par une petite allée couverte de branches pendantes.

Thérèse, stupéfaite, était restée à la même place. Un homme sortait mystérieusement du petit pavillon, et quelqu'un restait à le regarder partir, qu'il suppliait de rentrer. Quel était ce quelqu'un? Une femme, sans doute, et une des domestiques de la maison, à coup sûr. Mais laquelle? Le doute ne lui fut pas permis longtemps. Un bruit de pas légers se fit entendre venant du pavillon, le froissement d'une robe, et puis une voix grave, un peu basse, demanda avec une nuance d'étonnement :

— C'est toi, Leïla?

Les yeux de Thérèse s'emplirent d'horreur, une sueur glacée perla sur son front, ses mains tremblèrent tellement que la lumière du flambeau vacilla comme près de s'éteindre. Et la jeune fille demeura immobile, n'entendant plus que son cœur qui battait à coups précipités, avec un bruit qui l'étourdissait. Au même moment, Lydie parut au détour de l'allée, parmi les verdures sombres. En voyant sa cousine, elle ne put réprimer un tressaillement et pâlit un peu. Mais, du ton le plus naturel, elle dit :

— Comment, c'est toi qui es là? Tu n'as pas vu ma nourrice? Je lui avais dit de m'attendre...

Thérèse, sans parole et sans geste, ne semblait plus vivre que par son regard épouvanté :

— J'aime à venir le soir, reprit Mlle de Saint-Maurice, me reposer dans cette serre pleine de plantes des tropiques... Il me semble que j'y respire l'air de mon pays.

Elle ajouta, comme pour se prémunir contre un soupçon, que l'attitude étrange de sa cousine rendait admissible :

— Leïla est toujours avec moi...

Thérèse ne répondit pas : elle n'aurait pu parler, tant elle était oppressée. Mais des larmes jaillirent de ses yeux, et avec la tête, d'un mouvement navré, elle fit : « Non ! »

— Non ? interrogea Lydie d'une voix tremblante.

— Non ! fit de nouveau la tête éplorée et rougissante de la jeune fille. Non !

— Que veux-tu dire ? interrogea la créole, qui s'avança vivement.

Mais Thérèse ne s'expliqua pas : elle pleurait, bouleversée par la découverte qu'elle venait de faire. A voir les deux jeunes filles en présence, l'une sanglotante et près de défaillir, l'autre ferme et décidée, malgré sa terreur, on aurait cru que c'était l'innocente qui était la coupable.

— Mais qu'as-tu à pleurer, encore une fois ? reprit Lydie, avec un commencement d'irritation. Explique-toi, parle ?

Cette fois, Thérèse reprit un peu de force, et essuyant son visage sur lequel ruisselaient ses larmes :

— Lydie, demanda-t-elle, quel est l'homme qui est sorti, il n'y a qu'un instant, du pavillon ?

— Un homme? s'écria Mlle de Saint-Maurice, avec un rire nerveux. Un homme! Que me racontes-tu là? J'étais seule...

— Ne nie pas! reprit Thérèse. Nier, c'est avouer que tu faisais mal... J'ai vu... vu, te dis-je! l'homme qui s'en va.

— Mais quand je te jure...

Lydie ne put continuer; la faible et douce Thérèse s'était avancée vers elle, indignée et menaçante.

— Prends garde, tu es chez moi, ne l'oublie pas. Ce qui se passe ici intéresse l'honneur de la maison. Si tu persistes à mentir, j'appelle ta mère, au risque de ce qui pourra arriver, et je lui raconte tout!

La créole fit un geste, comme pour arrêter Thérèse; puis, le front baissé, la bouche crispée, elle s'assit sur un banc, silencieuse et froide. Sa compagne la regardait avec stupeur, attendant un mot d'explication qui pût la rassurer, lui permettre de croire autre chose que ce qu'elle entrevoyait vaguement, pleine d'effroi et de dégoût. Mais Lydie, depuis que le mensonge lui avait été interdit, paraissait décidée à se taire. Ce fut donc Thérèse qui, avec un grand frissonnement, recommença à questionner :

— Comment cet homme est-il entré ici?... Au moins est-ce pour la première fois?

Lydie pouvait l'affirmer librement. Elle s'écria :

— Oui! Pour la première fois... Et malgré moi!

— Malgré toi! Que ne l'as-tu dit tout de suite?... Oh! Lydie, donne-moi cette certitude que tu n'as à te re-

procher qu'une imprudence. Oh! si grave déjà, et si condamnable!... Voyons, explique-moi... sois franche... que je puisse te conseiller, tout inexpérimentée que je sois, et au besoin te défendre.

— Oui, tu as raison, et tu l'as dit toi-même : une imprudence... Je ne savais pas ce que je faisais, lorsque j'ai souffert que celui que tu viens de découvrir s'occupât de moi... Nous l'avions rencontré, tu t'en souviens peut-être, le jour de notre excursion à Monaco.

— Ah! Cet étranger?...

— Oui. Il nous avait suivies assez longtemps, et je n'avais fait aucune attention à lui... Le hasard a voulu que, le lendemain, en sortant avec Leïla...

— Leïla! Quel rôle a-t-elle joué dans tout ceci? demanda vivement Thérèse.

— Oh! ne l'accuse pas... Il n'y a pas plus de sa faute que de la mienne... Nous étions donc sorties, toutes les deux, et nous revenions par le chemin de Saint-Hospice, lorsque nous rencontrâmes l'étranger... Cette fois, il nous salua... Je ne vis aucun mal à lui rendre son salut... Il nous laissa passer, et, de loin, nous regarda rentrer, apprenant ainsi où j'habitais. Dès lors il ne cessa plus de rôder autour de moi... Je ne pouvais paraître sans le voir... Il me guettait et essayait de me parler... Moi je le fuyais, craignant toujours que ses allées et venues ne fussent remarquées... Car j'avais souci de la bonne renommée de cette maison, que tu m'accusais, tout à l'heure, bien durement de compromettre... Mais ma réserve ne faisait que l'inciter davan-

tage, et il osa hier entrer dans le jardin... Que devenir? On pouvait nous apercevoir de la maison... Cependant, il fallait qu'une explication définitive me débarrassât des assiduités de ce personnage... Je l'ai laissé me suivre dans le pavillon... J'ai commis là une faute très grave, je le sais, et tout ce que tu m'as dit et me diras, est mérité... Mais j'avais la tête perdue... Il n'est resté que quelques minutes, et Leïla était ici, à portée de ma voix... Elle se sera sauvée en t'entendant approcher... Oh! Pardonne-moi, Thérèse, dis-moi que tu ne me juges pas trop sévèrement... J'ai eu peur... et j'ai si peur encore!...

Thérèse avait écouté ce récit, sans l'interrompre, s'appliquant à en étudier la vraisemblance d'après les intonations et les expressions de Lydie. Tout lui parut faux, et elle eut plus nettement le sentiment de la culpabilité de sa cousine après ces explications qu'après la découverte même du fait incriminé. Une tristesse grave emplit sa pensée. L'obligation de soupçonner, d'accuser, de mépriser, était affreuse pour cette âme délicate et tendre. Elle eut, en essayant de tirer au clair l'aventure de Lydie, le frissonnement douloureux d'une hermine forcée de marcher dans la boue. Sa conviction était faite : Lydie ne lui disait point la vérité. Elle renonça à la connaître. Et à quoi bon d'ailleurs ? La perversion du sens moral de cette malheureuse enfant n'éclatait-elle pas suffisamment, et fallait-il la mettre davantage au jour? Elle se laissait entraîner à une intrigue, plus frivole que criminelle, mais si condamnable dans sa fri-

volité ! Car, pendant qu'elle s'oubliait en des coquetteries misérables, son fiancé, pour obéir au devoir, souffrait, mourait peut-être.

Thérèse dit :

— Tu n'as donc pas pensé à Raimond quand tu as écouté cet homme ?

— Oh ! Je t'en supplie, ne m'accable pas, s'écria la jeune fille : tu vois combien je suis malheureuse ! Est-ce que j'ai eu le temps de penser à quelque chose ou à quelqu'un, dans le désordre d'esprit où je me trouvais ?

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, en disant ces paroles, ce qui la dispensa de faire un effort pour pleurer. Thérèse pensait : après tout je suis peut-être injuste en l'accusant de me tromper. Les choses ont pu, en somme, se passer comme elle les raconte. L'exagération de son accent, et le choix habile de ses arguments peuvent n'être que la combinaison de la terreur et de la vérité. Si j'aimais moins Raimond, je serais plus impartiale. Cette généreuse créature en arrivait à se suspecter elle-même, dans son désir d'innocenter Lydie. Elle reprit :

— Que lui as-tu dit à cet homme pour le faire partir ?...

— Qu'il me perdait en restant malgré moi, qu'on pouvait nous découvrir. Alors il m'a offert de s'éloigner, si je voulais lui permettre de revenir après-demain... J'aurais le temps de prendre mes mesures pour assurer ma sécurité.

— Alors, que lui as-tu répondu ?

— Tu comprends, je ne voyais qu'un résultat immé-

diat à obtenir : son départ... Je lui ai promis de l'attendre après-demain, comme il le demandait, à la condition qu'il s'en allât... Je ne m'occupais que de me débarrasser de lui... Le danger est passé... Advienne que pourra! Maintenant que tu es avertie, je ne crains plus rien.

Thérèse se dit : Elle ment encore. Elle a un nouveau rendez-vous. Elle essaie de me duper, mais nous allons bien voir.

Elle hocha la tête et reprit :

— Cet homme me paraît très hardi. Il est capable de quelque extravagance. Il faudra avoir soin de bien fermer la maison, et, pour plus de sûreté, après-demain, quand ta mère se sera retirée à son heure habituelle, nous veillerons ensemble, dans ma chambre... A deux nous serons plus courageuses.

— Certainement, répondit Mlle de Saint-Maurice sur le front de laquelle passa comme un nuage, je ferai ce que tu voudras.

En elle-même elle songeait : J'enverrai après-demain soir Leïla au-devant de Girani. De la sorte il n'entrera pas et tout péril sera conjuré. Et, au même moment, Thérèse se disait : Je la tiendrai près de moi, et pourrai la surveiller à loisir. Elle ne trompera pas, cette fois, ma vigilance en éveil. Ainsi toutes deux, se cachant l'une de l'autre, préparaient leurs ruses, suivant leur caractère et leur tendance : Thérèse pour le salut de Lydie, Lydie pour sa propre perte.

Elles sortirent ensemble de la serre et regagnèrent la

maison. Arrivées au palier, sur lequel s'ouvraient leurs deux appartements, Mlle de Saint-Maurice, avec un gracieux abandon, se jeta au cou de sa cousine, et, entre deux baisers, lui dit d'une voix chaude : « Merci. » Thérèse embrassa sa compagne, lui adressa un dernier regard, et entra dans sa chambre. Derrière la porte, elle resta assez longtemps à écouter si Lydie ne redescendait pas. Enfin, rassurée pour ce soir-là, elle poussa un grand soupir, et s'agenouillant, elle pria ardemment.

Le lendemain les deux cousines se retrouvèrent : Thérèse, le visage creusé par l'insomnie que ses amers soucis lui avaient causée ; Lydie, fraîche et reposée, ayant, après cette scène si grave, dormi comme une enfant. Elles menèrent leur existence accoutumée, et pas une parole ne fut échangée ayant trait à l'événement de la veille. Si Thérèse eût été moins pâle, Lydie eût pu croire que ce qui s'était passé entre elle et Mlle Letourneur était un rêve. Mais elle remarqua que chaque fois qu'elle descendait dans le jardin, sa cousine se levait et l'accompagnait. La surveillance, pour silencieuse et discrète, n'en était pas moins certaine. Donc Thérèse se défiait, et si les protestations de Lydie ne lui avaient pas, sur le moment même, paru inacceptables, la réflexion en avait fait ressortir l'invraisemblance. Il fallait alors être sur ses gardes et tout craindre de cette blonde aux yeux bleus, capable, dans une heure d'exaltation, des pires extravagances. Mais Lydie n'avait rien à redouter, car, à cela près que le rendez-vous du sur-

lendemain soir ne lui était pas imposé par la violence, elle avait dit la vérité.

Inutilement Thérèse exerça une surveillance. Rien d'anormal ne se produisit. La soirée s'écoula tranquille, la nuit silencieuse, et, de même, la journée qui suivit. Ce ne fut qu'après le dîner qu'une imperceptible agitation s'empara de Lydie. Le moment décisif approchait. Thérèse, toujours calme, mais les yeux attentifs, ne semblait pas se préparer à une intervention active. Elle travaillait au salon, répondant à sa tante et forçant Lydie à parler. Sa voix ne trahissait aucune émotion, et pourtant un trouble violent était en elle. Mais cette petite fille frêle avait une volonté de fer, et commandait à ses nerfs, aussi bien qu'à son cerveau. Elle dit bonsoir à Mme de Saint-Maurice lorsque celle-ci, à neuf heures, suivant sa paresseuse habitude, se retira dans sa chambre. Et comme Lydie annonçait l'intention d'accompagner sa mère, Mlle Letourneur lui dit avec une fermeté qui n'admettait pas de résistance :

— Non. Reste avec moi et appelle Leïla.

A ces derniers mots, la créole ne put retenir un mouvement de surprise, et regardant hardiment sa cousine :

— Qu'est-ce que Leïla peut avoir à faire ici?

— Elle n'a rien à faire ici? Mais elle ne doit pas avoir non plus à faire au dehors. Appelle-la.

Ne pas obéir, c'était avouer un stratagème, un complot préparé avec la mulâtresse. Une flamme passa sur le visage de Lydie, ses mains tremblèrent de colère : cependant elle sonna.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire? demanda-t-elle.

— Je ne lui dirai quoi que ce soit. Mais elle restera avec nous.

— Sois franche : tu soupçonnes quelque chose?

— Parfaitement.

Elles restèrent en face l'une de l'autre, muettes, car un mot de plus pouvait déchaîner la haine et conduire aux violences. La mulâtresse entra.

— Donne-lui tes ordres, fit Lydie en s'asseyant, comme si, dépossédée de toute autorité, elle n'avait plus à commander.

— Allez dans le petit salon, dit Thérèse à Leïla; laissez la porte ouverte, pour que je vous entende, et tenez-vous à ma disposition.

La mulâtresse échangea un coup d'œil avec sa maîtresse et, inclinant la tête, elle obéit. Les deux jeunes filles, assises, se mirent à travailler pour occuper cette étrange veille. Dans la pièce voisine, Leïla, à mi-voix, fredonnait une chanson de son pays. Le silence régnait au dehors, la nuit s'était faite, mais la lune, dans son plein, éclairait le jardin. Thérèse s'approcha de la fenêtre et regarda les allées blanches avec les ombres noires des branches frissonnantes. Au bout d'un instant, il lui sembla, le long d'une plate-bande, dans un coin plus obscur des massifs, distinguer une forme qui se mouvait. Elle allait avec précaution, comme si elle observait, ne quittant pas la partie sombre de l'allée, craignant d'être aperçue. Sans aucun doute, c'était l'Italien.

La jeune fille ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole qui pussent donner l'éveil à Lydie. Elle attendit que le nocturne visiteur se décidât à venir. Mais il ne semblait pas s'y résoudre. Il ne bougeait plus, comme s'il guettait un signal. Thérèse pensa : s'ils sont d'accord, ne se voyant pas appelé, il n'osera pas se risquer et l'occasion qui s'offre de couper court à cette intrigue est perdue pour moi. Il faut que je mette cet homme dans l'obligation de ne plus reparaître. Et, pour atteindre ce résultat, il est nécessaire que je me trouve en sa présence. Mais s'il ne vient pas ? Demain et les jours suivants, je ne recommencerai pas à surveiller. D'ailleurs, Lydie trompera ma surveillance.

Cependant la forme noire était immobile. La projection lumineuse gagnait peu à peu. Celui qui attendait fit quelques pas en arrière et disparut. La jeune fille crut qu'il se dérobait. Elle fut incapable de maîtriser son impatience, et, se tournant vers Lydie, qui n'avait pas bougé de son fauteuil, comme indifférente à ce qui se passait :

— Attends-moi, dit Thérèse.

Ouvrant la porte-fenêtre, elle descendit dans le jardin. C'était elle maintenant qui se dissimulait, en suivant la ligne d'ombre des arbres. Elle allait vivement pour que celui qu'elle traquait n'eût pas le temps de fuir. Nulle crainte ne la troublait. De celui qui était là, aucun danger ne pouvait venir pour elle. D'ailleurs, elle se sentait armée d'une singulière force. N'incarnait-elle pas en sa frêle personne l'autorité de la famille?

Elle ne voyait plus personne devant elle. Se sauvait-il donc? Elle arriva ainsi jusqu'à la petite terrasse, dont elle gravit rapidement les trois marches. Elle la trouva vide. Alors elle se pencha au dehors, par-dessus la balustrade, regardant le chemin qui s'étendait désert. Elle demeurait ainsi dans l'ombre, sous les verdures pendantes. Un bruit léger la fit se retourner. L'homme qu'elle cherchait, sortant d'un massif, derrière lequel il s'était embusqué, s'avançait. Elle marcha aussi, résolument. Ils apparurent, en même temps, en pleine lumière, et un cri de stupeur s'échappa de leurs lèvres :

— Thérèse !

— Raimond !

Ils s'étaient arrêtés, tremblants. Elle d'épouvante, lui d'une horrible joie. Il répéta lentement : «Thérèse !», comme s'il voulait bien faire entrer dans son esprit la certitude que ce n'était point l'autre qui était là, devant lui, coupable, infidèle. Puis, avec un accent de douloureux reproche :

— Thérèse ! Malheureuse enfant ! C'était donc toi ?

En un instant le cerveau de la jeune fille fut illuminé d'une lueur terrible qui lui dévoila, dans leur ensemble, tous les faits résumés en ces quelques paroles : « C'était donc toi? » Elle comprit l'affreuse méprise que Raimond commettait. Elle devina qu'il venait à ce rendez-vous pour y surprendre une femme, comme elle y venait, elle, pour y surprendre un homme. Elle ne se demanda pas comment il se trouvait là, comment

il avait pu découvrir ce secret. Il lui suffit qu'il y fût, qu'il sût tout, et qu'il parût la soupçonner. Elle poussa un cri de protestation furieuse, et le regardant, rouge de pudeur outragée :

— Moi ! Moi ! dit-elle. Vous m'accusez ?...

— Que viens-tu chercher ici, la nuit? s'écria-t-il. Si ce n'est celui qui devait t'y rencontrer...

Elle se redressa sous l'affront et, essayant de nier :

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Dois-je donc te l'expliquer?...

— Mais parce que je suis ici, faut-il donc forcément que je sois coupable?

— Sachant ce que je sais, je n'en peux pas douter.

— Mais que savez-vous donc enfin?

Jusque-là, Thérèse s'était laissé charger sans trahir la vraie coupable. Mais elle voulait connaître ce dont on l'accusait. Être soupçonnée, et par Raimond ! N'était-ce point doublement horrible? Au moins, fallait-il savoir de quoi? Une imprudence, une légèreté, ou une faute? Conservant du sang-froid, raisonnant encore au milieu de son trouble, elle ne s'abandonnait pas et elle n'abandonnait pas les autres. Elle était brave. Elle dit :

— Comment êtes-vous à cette place, entré clandestinement, en escaladant une muraille, lorsque vous pouviez vous présenter à la grande porte, sûr d'être accueilli par des acclamations de joie? Quel rôle jouez-vous? Avant d'accuser, disculpez-vous.

Raimond la regarda avec une surprise presque effrayée. Cette voix ferme, ce regard assuré, n'étaient

point ceux d'une coupable. Non seulement Thérèse ne se défendait pas, mais encore elle attaquait. Au moment où il croyait n'avoir qu'à parler pour la jeter, tremblante, à ses genoux, elle se dressait fière et lui imposait. Une agitation soudaine s'empara de lui : s'il s'était trompé? Si les apparences seules condamnaient Thérèse? Il ne put différer l'explication qu'elle demandait et qu'il souhaitait, maintenant, encore plus qu'elle. Il ne songea pas à en modérer la forme. Qu'elle fût brutale, pourvu qu'elle fût claire : voilà tout ce qu'il souhaitait. L'heure des ménagements était passée. Il reprit :

— En accourant ici, je savais que j'y surprendrais une femme, venue au-devant d'un amant adoré. Or, dans cette maison, — comprends-tu, Thérèse, ce que j'ai souffert, — il n'y avait que deux femmes : toi, ma compagne d'enfance, et Lydie, ma fiancée. L'une ou l'autre. Et si c'était toi, mon cœur se déchirait, et si c'était elle, je n'avais plus qu'à mourir.

— A mourir, répéta Thérèse tremblante.

— Oui, la douleur de te rencontrer là, toi, chère enfant, devait être bien horrible ; mais si ç'avait été Lydie!... Oh! Tu ne peux soupçonner ce que j'ai enduré, depuis deux jours que je connais l'infâme secret. J'ai été en proie à une sorte de folie... Et, avant tout, je voulais savoir la vérité, tirer au clair la situation effroyable... Était-ce toi, était-ce Lydie? Oh! Pour que ce ne fût pas Lydie... c'est bien affreux à t'avouer... j'aurais, vois-tu, renoncé à tout autre bonheur, en ce

monde et dans l'autre, j'aurais vendu mon âme, je ne sais ce que je n'aurais pas fait!

Thérèse était devenue livide. Elle trouva la force cependant de dire d'une voix distincte :

— Ainsi vous ignoriez encore qui vous deviez trouver ici?

— Oui.

— Et si vous aviez vu venir Lydie, au lieu de moi?

— Si j'avais vu venir Lydie, je crois que je l'aurais tuée, et moi après!

Elle laissa échapper un sanglot :

— Oh! Raimond, comme vous l'aimez!

Il eut la cruauté de répondre :

— Comme elle le mérite!

Thérèse hocha la tête et n'ajouta rien. Raymond poursuivit avec une sombre colère :

— Cet homme, qui s'était vanté, tu entends, malheureuse enfant! oui, qui s'était vanté publiquement de sa bonne fortune, n'avait point voulu faire cesser l'horrible doute dans lequel il me voyait me débattre... Il avait désigné une des deux femmes qui habitaient cette maison, mais il mettait une dernière et tardive fierté à ne pas la nommer.

Le regard de Thérèse s'enflamma.

— Alors, entre lui et vous, que s'est-il passé

— Il s'agissait de l'honneur des miens, Thérèse, et cet honneur ne pouvait plus recevoir de réparation. Car, oh! je te demande pardon de te dire des choses qui vont t'être aussi cruelles, cet homme, qui s'était

sans doute donné pour libre, afin d'être plus facilement accueilli, avait menti, et, j'en tenais l'aveu de sa propre bouche, il était marié.

— Marié! cria Thérèse. Marié!

— Oui, marié! Dès lors, pour laver l'affront, il ne restait plus que du sang...

— Vous vous êtes battu avec lui?

— S'il avait été libre, je te le jure, Thérèse, je l'aurais forcé à faire son devoir, et à réparer son crime. Mais puisqu'il était deux fois coupable...

— Eh bien?

— Eh bien! Je l'ai tué.

Elle demeura inerte, comme anéantie, et dit seulement :

— Mon Dieu!

Puis, se laissant tomber sur le banc de pierre, elle cacha son visage entre ses mains. Elle pensait, avec une lucidité terrible : Si ce misérable avait pu épouser Lydie, tout s'arrangeait. Mais il était marié. Marié ou mort, qu'importe! Il ne pouvait plus nous servir. Et voilà Raimond de nouveau en présence de celle qui l'a trahi, et il ne se doute de rien. C'est moi qu'il croit coupable, moi! Vais-je donc me laisser accabler sans me défendre? Il suffirait de quelques mots pour remettre chacun à sa vraie place? Pourquoi ne pas les dire?

Mais les paroles prononcées par Ploërné s'évoquèrent dans sa mémoire : « Si j'avais vu venir Lydie, je crois que je l'aurais tuée, et moi après! » Elle frémit d'épouvante. Oui, il aimait Lydie au point de vouloir mourir

s'il la voyait perdue pour lui. Fallait-il donc brusquement, pour se disculper, lui apprendre l'affreuse vérité? Mais fallait-il aussi lui permettre de croire à l'innocence de Lydie ? Oh ! Cet intervertissement des rôles était par trop dur ! Se laisser mépriser par Raimond pour lui éviter un chagrin mortel, soit. Mais laisser respecter et adorer Lydie ! Voilà ce qui lui semblait au-dessus de ses forces.

Elle releva la tête, avec l'intention de crier à Raimond : Ne vous égarez pas plus longtemps : celle qui s'est gardée vertueuse c'est moi, celle qui s'est perdue c'est elle ! Comment avez-vous pu vous y tromper ? Est-ce qu'il n'était pas évident que si, dans cette maison, il y avait une gueuse, ce ne devait pas être moi, mais l'étrangère qui nous est venue, un beau jour, pour notre malheur, à l'un et à l'autre, qui vous a ensorcelé avec ses regards et ses sourires, mais qui est une fausse, déloyable et dangereuse créature. Regardez-moi donc; est-ce que j'ai l'air d'une fille qui donne des rendez-vous la nuit, dans le jardin, ou dans le pavillon, et qui ne frémit pas de honte, le lendemain, en se retrouvant à la table de famille ? Est-ce que ces roueries et ces impuretés s'accordent avec ce que vous connaissez de moi, depuis mon enfance ? Êtes-vous donc devenu aveugle, en devenant amoureux ! Allons ! ouvrez les yeux, rendez votre estime à qui en est digne, reportez votre mépris sur qui l'a mérité.

La voix de Raimond l'arracha à son orageux débat :

— Pardonne-moi, chère enfant, disait-il, le chagrin

que je t'ai fait et qui t'accable. Je suis au désespoir...Mais n'ai-je pas bien des excuses? Attache-toi à cette pensée que cet homme t'avait trompée lâchement et qu'en le frappant je t'ai vengée... Ne me hais pas : il me serait trop cruel de voir tes yeux se détourner de moi avec horreur. Et cependant je comprends que ma présence te soit odieuse... Il ne faut pas que tu restes ici plus longtemps... On pourrait s'apercevoir de ton absence... Rentre, réfléchis, pleure et prie. Demain, plus calme, tu me jugeras avec plus d'équité... Moi, je te plains de toute mon âme, et je te conserve mon amitié tout entière... Peut-être la repousseras-tu? En tout cas, sache que ce qui vient d'être dit, entre toi et moi, est déjà oublié, que je ne t'en reparlerai jamais.

Il n'osa pas lui tendre la main, craignant qu'elle ne la prît pas. Il s'inclina devant elle. Mais, en le voyant prêt à s'éloigner, si froidement, si gravement, lui, l'ami de toute sa vie, Thérèse sentit quelque chose se briser en elle. Plus qu'à aucun moment de ce douloureux entretien, elle souffrit, et avec des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, tendant les bras vers celui qui s'en allait :

— Raimond ! cria-t-elle. Est-ce ainsi que nous devons nous séparer?

Un élan irrésistible le porta vers elle. Il la reçut sur sa poitrine et, pleurant lui aussi, les nerfs détendus enfin, après tant d'angoisses endurées :

— Oh ! Thérèse ! Pauvre Thérèse ! balbutia-t-il, en l'embrassant, comme lorsqu'elle était toute petite.

Elle se dégagea doucement, essuya les larmes qui coulaient sur son pâle visage, sourit tristement à son ami, et dit :

— Adieu.

Puis, comme une ombre, dans la nuit transparente, elle descendit de la terrasse et disparut au détour de l'allée. Raimond, resté seul, poussa un soupir et, enjambant la balustrade, il sauta dans le chemin. La mer étincelait comme un miroir d'argent, sous la clarté de la lune. Des brises fraîches et parfumées passaient dans les branches. Une paix profonde s'étendait sur les choses. Raimond, malgré sa tristesse, sentit son cœur s'alléger et s'épanouir. Cette douce nature, qui l'environnait, était un cadre délicieux pour son bonheur. Il pensa que la vie était bonne et précieuse, puisque Lydie était fidèle. L'avant-veille, un autre s'en allait pourtant aussi, par le même chemin, riant, en face de la même mer argentée, sous la même amicale clarté, en pensant qu'il était heureux, puis que Lydie était à lui. Rien ne changea ; le chemin ne se fit pas plus aride, la mer moins calme, le ciel moins pur. Il n'y eut, au monde, qu'une tromperie et une illusion de plus.

Thérèse, retournant vers la maison, avait vu, dans la nuit, la lumière du salon qui brillait, et le cours de ses idées s'était brusquement modifié. Cette lumière lui rappelait que Lydie l'attendait, et qu'il allait falloir lui fournir une explication. Quel changement dans son existence, et quel coup pour son cœur ! Ploërné revenu et l'Italien mort. Serait-il nécessaire de prendre avec

elle des ménagements comme avec Raimond? Était-elle de caractère à mourir de douleur, en apprenant que Girani avait payé de sa vie le bonheur d'avoir été aimé d'elle? Avait-elle l'esprit assez ferme pour supporter l'idée que c'était son fiancé qui avait tué son amant?

Thérèse, pendant le court trajet qu'elle fit de la terrasse au perron, agita ce problème, et elle était en proie à une horrible irrésolution quand elle ouvrit la porte du salon. Lydie n'était plus assise, comme lorsqu'elle l'avait quittée. Sa feinte indifférence n'avait pu résister à la curiosité. Et, debout devant la fenêtre, tandis que Leïla, dans la pièce voisine, continuait à chantonner sa chanson, elle attendait. Dès le premier regard qu'elle jeta sur le visage bouleversé de Thérèse, elle pressentit un événement grave. Elle alla vivement à elle, et lui prenant la main :

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle avec anxiété. Parle vite...

Thérèse jeta un coup d'œil vers le petit salon où se tenait la mulâtresse, et dit :

— Nous ne sommes pas seules...

— Qu'importe! Leïla!... Est-ce que ça compte?

— Ça peut trahir, fit gravement Thérèse.

— Elle se couperait plutôt la langue avec les dents, répliqua orgueilleusement Lydie. Raconte... Je meurs d'impatience... L'as-tu vu?... Lui as-tu parlé?...

— Non.

— Non?... Mais il y a une demi-heure que tu es partie... Et tu reviens toute pâle... Qu'y a-t-il?

— Il y a que ce n'est pas celui que tu attendais que j'ai trouvé sur la terrasse...

— Et qui donc? Grand Dieu! Tu me fais trembler...

— Celui dont tu te serais cachée avec le plus de soin, celui qu'en accueillant l'étranger, tu offensais mortellement, celui aussi que nous ne pouvions croire à portée de surprendre le secret.

Les yeux de Lydie s'agrandirent et un tremblement agita ses mains. Un nom vint sur ses lèvres, qu'elle n'osa prononcer, tant elle eut peur que sa cousine lui répondit : « Oui, c'est lui. » Mais elle comprenait la stupeur de Thérèse, comme Thérèse comprenait son effroi. Elles n'avaient plus besoin de s'expliquer davantage. Elles savaient à quoi s'en tenir toutes les deux. Lydie domina cependant son émotion, et, ardente à obtenir des détails précis :

— Il a donc surpris... l'autre?

— Oui.

— Et que s'est-il passé?

— Il a voulu lui faire avouer pour qui il venait ici.

— Et il a parlé?...

— Non.

Lydie respira. Elle se sentait déjà soulagée d'une partie de ses inquiétudes. Elle n'avait pas été dénoncée. Maintenant, qu'était-il résulté de la mise en présence des deux hommes? Elle reprit

— Alors, après ce refus d'explication?

Au moment de tout dire, Thérèse hésita. Elle était sûre à présent que Lydie l'avait trompée, en lui affir-

mant qu'elle n'avait rencontré qu'une fois l'Italien avant le soir où il était entré dans le jardin. Pour l'avoir reçu, il fallait qu'elle l'aimât. Quelle douleur allait-elle ressentir, en apprenant le tragique dénoûment de son aventure? Et, généreuse et tendre jusqu'au bout, même envers celle qu'elle n'estimait plus, la jeune fille retenait les paroles décisives. Cependant elle ne pouvait tarder davantage à s'expliquer. Et le silence devenait plus cruel que l'aveu.

— Eh bien! fit-elle, il y a eu provocation, combat et...

Lydie poussa un cri :

— Raimond l'a tué?...

Elle attachait ses regards sur le visage de Thérèse, pleine d'une terrible anxiété. Celle-ci, sans répondre, baissa le front. Alors la créole, avec un geste d'épouvante, prit sa tête entre ses mains, et tournant sur elle-même, comme atteinte de démence, elle répéta :

— Il l'a tué! Oh! mon Dieu! Il l'a tué! Il l'a tué!...

Et rien ne saurait exprimer le mélange de rage et de terreur avec lequel elle criait. C'était, à la fois, une plainte et une imprécation, comme si elle regrettait éperdument le mort et maudissait le meurtrier. Thérèse, effrayée, voulut la retenir, essayer de la calmer, de la raisonner. Lydie, dans sa marche furieuse, la repoussa avec violence et continua à crier follement. Leïla sortit du petit salon et courut à elle. Le même cri l'accueillit, déchirant et obstiné. Mais la mulâtresse saisit la jeune fille dans ses bras et la contraignit à s'arrêter. Elle lui dit avec autorité :

— Taisez-vous, maîtresse. Votre mère pourrait vous entendre.

Cette prudente remarque parut faire impression sur Mlle de Saint-Maurice. Elle demeura immobile, et de ses yeux jaillirent des torrents de larmes. Puis, voyant Thérèse qui la regardait pleine de compassion, elle frappa du pied, et dit :

— Viens, Leïla!... Allons chez moi, qu'au moins je puisse pleurer en liberté.

Sans un mot affectueux pour la jeune fille, elle ouvrit la porte et disparut. La mulâtresse alors, se tournant vers Thérèse, du doigt toucha son front noir, puis, d'une voix sourde :

— Elle souffre. Il faut lui pardonner.

Et elle suivit Lydie. Thérèse, restée seule, s'arrêta un instant, devant la fenêtre, à regarder le jardin aux massifs sombres, avec ses allées toutes blanches sous la clarté lunaire. Un grand écœurement s'emparait d'elle à se voir entourée ainsi d'impureté. Cette fille chaste et loyale ne pouvait comprendre la trahison et le libertinage. Avoir donné sa foi et se reprendre, être aimée et aller aventureusement à d'autres amours, ceci ne lui entrait point dans l'esprit. Qu'une femme, destinée à ce bonheur absolu d'être la compagne de Raimond, abaissât son regard sur un étranger, sur un inconnu, presque un passant, c'était pour elle une aberration inexplicable et monstrueuse. Qu'avait-elle dans le cerveau et dans le cœur, cette Lydie, à qui tout ce que Ploërné lui promettait de joie et d'éclat dans l'avenir, ne suffisait pas?

L'avait-elle aimé un seul jour, pour l'avoir oublié si vite? Mais, maintenant, n'était-elle pas séparée de lui irrémédiablement? Entre Raimond et la maîtresse de l'étranger, une barrière s'élevait que Lydie ne franchirait pas.

Une lueur d'espérance pénétra dans le cœur de Thérèse. Mais elle se jugea mauvaise de se réjouir d'un malheur qui pouvait lui rendre le bonheur qu'elle avait cru à jamais détruit. Elle avait tant souffert cependant qu'il lui était bien difficile de ne pas se réchauffer à ce premier rayon, encore si pâle.

Elle revit un autre jardin, celui de l'hôtel de l'avenue Hoche et c'était le soir où Raimond leur avait fait ses adieux. Mortellement triste, elle avait laissé le marin seul avec Lydie, sachant bien quelles paroles ils allaient échanger. Une heure plus tard, ils étaient rentrés, se tenant par la main, et avaient annoncé leurs fiançailles. Elle les avait regardés, sans que rien trahît son désespoir, elle leur avait souri en les félicitant. Et, pendant deux années, elle avait vécu avec cette certitude que sa vie était brisée avant d'avoir commencé, et que rien ne pourrait faire ce miracle que sa destinée changeât.

Pourtant, le miracle s'accomplissait. Le jardin de Beaulieu avait entendu d'autres serments que ceux échangés, à Paris, la veille du départ. Il avait vu passer, dans ses bosquets, un autre homme que celui auquel Lydie devait appartenir. Tout était bouleversé, et Thérèse avait le droit d'espérer. Hélas! Bien faible es-

pérance! Si Lydie était séparée de Raimond, Raimond ne vivait que pour Lydie. Il l'avait répété : « Si je l'avais trouvée infidèle, je l'aurais tuée, et moi après. » Comment accorder cette passion si profonde de l'un avec cette insensibilité si complète de l'autre? Et survivrait-il à son abandon par cette fille ingrate? Bien faible espérance! Mais cependant c'était une espérance, et la brave et tenace Thérèse s'y attachait vigoureusement.

Elle gagna sa chambre, à pas lents, et, en passant devant la porte de Lydie, il lui sembla entendre un murmure de voix, interrompu par un bruit de gémissements et de sanglots. Elle ne s'arrêta pas et entra chez elle.

La voix qui murmurait était celle de Leïla, qui exhortait sa maîtresse à la résignation et au calme. Les gémissements et les sanglots, c'était Lydie qui les exhalait, soulageant sa colère plus encore que sa douleur. Singulier état d'esprit! Mlle de Saint-Maurice se sentait plus touchée dans son orgueil que dans son amour. Cette intervention autoritaire et violente d'un homme, agissant en maître et bouleversant sa vie, la révoltait. Tout jusqu'ici s'était plié à ses caprices, nulle résistance n'avait été faite à ses volontés. Elle était née sur la terre des esclaves où les blancs sont rois. Son despotisme avait, jusqu'ici, trouvé à s'exercer sans frein. Sa mère l'avait laissée libre, Leïla l'avait adorée, Raimond avait tremblé d'amour devant elle. Elle s'était cru tout permis. Et peu retenue par sa raison, très entraînée par ses sens, elle avait glissé à la faute, facilement,

poétisant sa chute, de par son bon plaisir, et s'y complaisant parce qu'elle était sienne.

Et voilà que, tout à coup, un homme apparaissait, qui renversait l'échafaudage de ses fantaisies, et qui, des hauteurs où elle se soutenait à force de présomption, la faisait retomber dans la boue et dans le sang. Elle en grinçait des dents. Et ses sanglots lui étaient arrachés par son impuissance plus encore que par ses regrets. Cependant une douleur animale la tenaillait, douleur de femelle à qui on a tué son mâle. Elle pleurait avec violence ce beau garçon, au front pâle, aux yeux de velours, qui l'avait fait pâmer de plaisir. Et sa vanité offensée, son désir trompé, s'unissaient dans une plainte furieuse. Étendue sur un canapé, la tête enfoncée dans les coussins, elle rugissait, les mains crispées et les ongles enfoncés dans les paumes. La mulâtresse lui parlait comme à une enfant :

— Il faut vous calmer. A quoi sert de vous mettre ainsi hors de vous ? Demain vous serez malade, ou défigurée. Et comment ferez-vous pour tenir tête à celui qui revient ?

— Ne me parle pas de lui, je le hais, cria-t-elle en relevant son front pâle sous ses cheveux épars.

— Haïssez-le, si vous ne pouvez pas faire autrement. Mais souriez-lui tout de même. Il est votre fiancé et vous lui appartenez.

— Je ne veux plus le revoir !

— Comment vous y prendrez-vous ? Il faudra donc avouer ?

— Tout plutôt que son odieuse présence !

— Vous parlez en ce moment ainsi qu'une petite fille.

— Que ferais-tu donc, toi, à ma place ?

— Vous consultez une pauvre mulâtresse ?... Eh bien ! Écoutez l'histoire d'une femme de ma race. C'est arrivé à Cuba, il y a longtemps de cela. Elle était esclave, et son maître l'avait trouvée belle... Elle aimait un homme de sa couleur, et la faveur de celui qui disposait d'elle, comme d'une chose qu'il avait payée, lui faisait horreur... Elle résistait à ses instances. Alors, pour assouplir sa fierté, comme il disait, il fit attacher le nègre, que l'esclave lui préférait, à un poteau, et, sous ses yeux, ordonna qu'on le battît avec des bambous. Au vingtième coup, le sang coulait, comme d'une bête égorgée. Le supplicié ne criait même plus... La femme s'évanouit d'horreur... Quand elle revint à elle, le malheureux était mort : le maître venait de se débarrasser d'un rival... La mulâtresse cessa de pleurer, reprit sa vie ordinaire, seulement elle se fit plus coquette... Et, quand le blanc la faisait appeler devant lui, au lieu de détourner les yeux, elle souriait. Cet homme perdit alors complètement la raison... Il l'aurait épousée si elle avait voulu... Mais ce n'était ni la liberté, ni la richesse, ni l'autorité qu'elle voulait, c'était la vengeance. Elle sut se faire aimer du plus vigoureux, mais du plus pauvre nègre de la plantation, et un soir que le maître lui avait annoncé qu'il viendrait jusqu'à sa case, elle amena l'esclave chez elle, le cacha en lui ordonnant, lorsque le maître serait entré, de se jeter sur lui

et de l'attacher au pieu qui soutenait le toit de la masure. Il reculait devant l'audace de l'acte à accomplir, mais elle sut si bien l'ensorceler qu'il n'hésita plus à risquer sa vie pour lui plaire. Lorsque le planteur parut, le nègre sortit de sa cachette, le terrassa, le bâillonna et le lia, comme la femme le lui avait ordonné. Alors, devant cet homme qui l'adorait, elle se donna à l'esclave qui l'avait si bien servie. Elle rugit de plaisir, devant son maître, qui se tordait de rage dans ses entraves, et elle lui cria : Tu as fait mourir, devant moi, un être innocent dans un horrible supplice... Meurs à ton tour dans des tourments affreux, toi qui es coupable... Puis, après lui avoir bien longtemps imposé la torture de ce spectacle, elle sortit, et, de ses mains, mit le feu à la case. Elle flamba en un instant et, dans le brasier, périt celui dont elle avait voulu se venger.

Le visage de la mulâtresse, pendant ce récit, était devenu plus sombre. Ses yeux s'étaient éteints, comme si elle regardait dans le lointain de ses souvenirs. Lydie, appuyée sur son coude, saisie par la violence des faits, écoutait, oubliant sa peine. Quand sa nourrice se tut, elle dit :

— Quand mon père te recueillit, près de devenir mère, tu arrivais, lui as-tu dit, de la Havane. La femme, dont tu viens de me raconter l'aventure, c'était toi ?..

— Oui, maîtresse. Après le juste meurtre, obligés de fuir, mon complice et moi, nous nous étions faits marrons et nous avions, pendant six mois, vécu dans les bois... Lui, fut tué dans une battue ; moi, un navire an-

glais me recueillit, sur la côte, et me mena à la Martinique... Je tombai mourante de faim à votre porte : votre père m'ouvrit sa maison... Vous veniez au monde, quand j'accouchai d'un enfant mort, l'enfant du crime. Votre mère, pour me consoler, vous mit dans mes bras et je vous nourris de mon lait.

Leïla se tut. Mlle de Saint-Maurice ne gémissait plus, elle réfléchissait profondément. Assise par terre à ses pieds, la mulâtresse la contemplait.

Après un assez long temps, Lydie agita sa petite tête couronnée de cheveux ondés, et avec lenteur :

— Tu as raison, nourrice. Une vraie femme ne pleure pas, elle se venge.

Ses yeux étincelaient avivés par les larmes récentes, ses lèvres roses se crispaient dans un amer sourire. Elle fit claquer ses doigts, et se levant :

— Déshabille-moi, dit-elle. La journée de demain sera dure. Il faut se reposer.

Elle se coucha et, au bout de quelques minutes, sous le regard vigilant de sa servante dévouée, elle s'endormit. Son complice, à cette heure-là, dormait aussi dans la terre glacée où on l'avait, le matin, descendu. Et pendant que, le front blême, il commençait son sommeil éternel, la charmante créole, riant aux anges, rêvait déjà de faire du mal à un autre.

Le soleil, entrant à flot dans sa chambre, la réveilla. Avec le jour nouveau, elle retrouva ses pensées de la veille. Mais ses impressions désolées, son abandon accablé avaient fait place à des résolutions fermes et har-

dies. Les conseils de Leïla n'avaient pas été perdus et, dans cette tête ardente, déjà, tout un plan de conduite s'ébauchait, menaçant. Lydie sauta à bas de son lit, glissa ses pieds blancs dans des mules fourrées, passa un peignoir de soie. Elle tendait la main vers la sonnette, pour appeler sa nourrice, lorsqu'un coup frappé à la porte de sa chambre l'arrêta. Elle dit : Entrez, et Thérèse parut.

La nuit, pour elle, ne s'était pas écoulée aussi calme que pour Lydie. Son visage creusé par la fièvre, ses yeux meurtris par les larmes, attestaient le désordre de son esprit. C'était elle qui paraissait la coupable, torturée de remords, dévorée d'angoisses. C'était Lydie qui semblait la pure, douce et virginale créature. Ah ! Raimond ne s'y tromperait pas, quand il viendrait. Il verrait bien, tout de suite, à ces deux visages, laquelle était un monstre et laquelle un ange, à qui il fallait tendre ses bras, avec une amoureuse confiance, de qui il fallait se détourner avec une sagesse avisée. Oui, la figure humaine, comme d'habitude, parlait clairement et franchement. Il n'y avait qu'à se fier aux apparences de pudeur, de douceur, de franchise, pour être sûr de ne pas se tromper.

Lydie accueillit, avec une soupçonneuse froideur, sa matinale visiteuse. Elle pressentait, dans sa démarche, quelque secrète hostilité. Et elle se mettait instinctivement en défense. Elle l'attendait, repliée sur elle-même, se gardant bien de parler la première, afin d'avoir le temps de se recueillir pour repousser l'atta-

que. Avec le courage de sa sincérité, ce fut Thérèse qui ouvrit le feu :

— Nous nous sommes quittées, hier soir, si brusquement, et dans un désordre d'esprit si grand, dit-elle, que nous n'avons pu échanger un seul mot d'explication. Nous étions, l'une et l'autre, accablées sous le poids d'événements trop imprévus. Mais, ce matin, il faut que nous examinions la situation. Elle est des plus graves, et, quand tu la connaîtras complètement, comme moi, tu te rendras compte des obligations qui s'imposent à nous. Je ne t'ai révélé, hier soir, que le fait brutal de la rencontre de Raimond, au lieu et place de celui dont nous attendions la venue et le drame terrible qui avait précédé cette substitution. J'ai compris ton désespoir, je l'ai respecté... Aujourd'hui, il faut que tu apprennes quelles conséquences a eues mon intervention dans ton aventure... En me voyant arriver, Raimond a cru que c'était pour moi que venait l'Italien. Et, dans son exaltation, il m'a avoué que, s'il t'avait trouvée au rendez-vous, il t'aurait tuée et se serait tué ensuite... Un tel aveu m'imposait le silence. Détromper Raimond, c'était non seulement te perdre, mais le conduire au suicide, puisqu'il t'aime plus que la vie... J'ai donc momentanément accepté la responsabilité de ta faute... Mais je ne puis me résigner à en demeurer chargée. Que comptes-tu faire pour me disculper?...

— Veux-tu donc que j'instruise Raimond de ce que tu lui as si soigneusement caché ?

— Non, certes.

— Alors ?

Elles se regardèrent, sans trouver un mot à dire, tant la situation leur parut inextricable. Avouer la vérité, c'était réhabiliter Thérèse, mais c'était perdre Lydie et assassiner Raimond. Un flot de sang monta au visage de Mlle Letourneur, et d'une voix tremblante elle s'écria :

— Je ne puis cependant pas demeurer responsable d'une faute que je n'ai pas commise !

— Veux-tu que je parle à Raimond ? demanda Lydie avec une glaciale tranquillité.

— Oui, il faut que tu lui parles, mais non pour t'accuser et l'accabler. Entre le silence qui me condamne, et ton aveu qui amènerait des désastres, il est une solution autre, moins dure pour lui, si non pour moi, et que j'accepterais encore... Elle ne me laverait pas de ses affreux soupçons, mais elle te dégagerait vis-à-vis de lui, et, avec le temps, un apaisement se ferait, dans son esprit, assez grand pour que ma réhabilitation pût alors être tentée... Oui, je supporterai qu'il me croie coupable, quitte à le détromper plus tard, si tu romps formellement avec lui, si, pour toujours, tu l'éloignes de toi.

Un sourire glissa sur les lèvres de Lydie.

— Ah ! Voilà donc ce que tu désires ?

— Mais ne le désires-tu pas toi-même ? Admets-tu que les liens qui vous unissent, puissent subsister, après ce qui s'est passé ? Voyons, réfléchis un peu. Est-ce que tu ne te sens pas séparée de lui par un obstacle insurmontable ?

La créole examinait Thérèse avec un regard aigu qui semblait la fouiller jusqu'au fond du cœur. Elle ne répondit rien et continua à sourire. Pas trace d'émotion sur son visage. Ses longs cils recourbés ne battaient pas plus vite sur ses yeux limpides. Sa lèvre seule, un peu tirée, montrait la pointe de ses dents de perle dans une crispation féroce.

— N'y-a-t-il pas du sang entre lui et toi ? reprit Thérèse, avec plus de force. Tu as pu me dire ce que tu as voulu, quand je t'ai surprise revenant de ton entrevue avec ce malheureux... Tu t'es défendue, en m'affirmant que tu ne le connaissais pas, qu'il avait abusé de ta frayeur pour te suivre... Mais moi, je suis bien sûre que ce n'était pas la première fois que vous vous rencontriez... Et tes larmes, ta douleur, en apprenant sa mort, tout me prouve que tu m'avais trompée... Tu ne peux donc plus être la femme de Raimond... Tu le sais, tu le comprends, et c'est là seulement ce que je te demande pour prix de mon sacrifice. Romps ce mariage... Oh ! Avec beaucoup de précautions, afin de ne pas lui faire trop de peine. Et en échange de cet abandon, qui ne peut te coûter, puisque tu ne l'aimes pas, moi j'endosse la responsabilité de ta faute.

Lydie respira fortement, et d'une voix lente :

— Mais je ne comprends pas ton émoi. Tu compliques, à plaisir, une situation très simple. Entre ce malheureux, qui a payé si cher son insistance, et moi, il n'y a rien eu que ce que je t'ai conté. Je ne saisis pas très bien les motifs pour lesquels tu réclames, si énergiquement,

une rupture entre Raimond et moi... Rien ne la commande. Mon fiancé s'est battu avec un homme en qui il soupçonnait un rival. Il a été un peu prompt, voilà tout... Il l'a tué... Il a eu la main bien malheureuse!... Mais s'il lui était arrivé malheur, c'eût été encore pis... Où vois-tu, dans tout ceci, que je sois forcée de l'éloigner de moi?...

Les yeux de Thérèse s'emplirent d'épouvante. Elle ne pouvait comprendre, mais elle entendait que Mlle de Saint-Maurice refusait de lui accorder ce qu'elle demandait pour prix de son abnégation. Elle poussa un cri étouffé, et demeura écrasée par ce formidable cynisme.

— Ce qui fait la différence de nos conclusions, poursuivit Lydie, c'est la différence de nos points de départ. Tu me juges coupable, lorsque je me sais innocente. Nous ne devons donc pas nous accorder. Cependant, je pense avec toi qu'il convient d'éclaircir la question, et de limiter les responsabilités de chacune. Voici ce que je puis faire, si tu le veux. Je prendrai Raimond à part, dès son arrivée, et je lui révélerai les faits tels que je te les ai expliqués à toi-même, l'autre soir. Il te saura étrangère à l'incident, et il m'en reconnaîtra victime. Ainsi tu seras dégagée, ce que tu as raison de souhaiter, et moi j'encourrai les reproches que mérite mon imprudence.

— Mais Raimond ne te croira pas!... fit Thérèse en se tordant les mains.

— Il m'aime! riposta audacieusement Lydie.

— Ne crois pas avoir si facilement raison de lui. Si

tu l'avais vu hier, il t'aurait épouvantée... Il était prêt à tous les soupçons et à toutes les violences.

— Ses soupçons sont dissipés maintenant... Et quant à ses violences, j'y mettrai bon ordre!...

— Mais enfin tu ne l'aimes pas! cria Thérèse. Depuis deux ans qu'il est parti, je t'observe, et pas une fois tu n'as manifesté le sincère regret de son absence. Tu ne songeais qu'aux distractions et aux plaisirs, lorsque, pour te mettre à l'unisson de sa triste et rude existence, tu aurais dû vivre retirée et austère. Pensais-tu à lui seulement? A chaque courrier, il me fallait te rappeler qu'il était temps de lui écrire, sans quoi il n'aurait jamais reçu une lettre de toi! Non! non! tu ne l'aimes pas, et je ne comprends pas que tu t'obstines à faire son malheur. Car s'il n'est pas aimé, mieux vaut qu'il soit séparé de toi, tout de suite et pour toujours: il souffrira moins. Voyons, Lydie, réfléchis un peu, sois raisonnable, ne joue pas avec un cœur comme le sien... Il est trop simple, trop droit, trop confiant, pour ne pas mériter de ménagements... Oh! si tu te sens capable de le rendre heureux, ainsi qu'il doit l'être, sois sa femme... Mais si tu as un doute, au nom de notre amitié, dont je t'ai donné une si grande preuve, alors laisse-le libre.

— Pour qu'il puisse t'épouser, n'est-ce pas? dit Lydie, avec un éclat de rire.

— Moi? Moi! cria Thérèse dont tout le sang, un instant monté au visage, reflua brusquement jusqu'au cœur, la faisant pâle comme si elle allait mourir.

— Oui, toi! reprit Mlle de Saint-Maurice rudement. Est-ce que tu crois que je ne lis pas dans ta pensée? Me prends-tu pour une bête? Mais il n'est pas, depuis deux ans, une seule de tes actions dont je n'aie compris la signification et la portée. Cette rigidité puritaine que tu t'es imposée, n'était-elle pas destinée à faire contraste avec ma frivolité? Ton assiduité à écrire à Raimond ne devait-elle pas accentuer davantage ma négligence? Ne devait-il pas comprendre ainsi, un beau jour, que c'était toi qui le regrettais véritablement, tandis que moi je prenais gaiement mon parti de son absence? En deux ans, le cœur d'un homme ne change-t-il pas facilement? N'y avait-il pas de l'espoir, hein, doucereuse et pleurnicheuse Thérèse? Aussi comme tu m'as espionnée, et comme tu as été contente en croyant me prendre au piége. Mais comme, entraînée par ton zèle, tu as été imprudente d'aller, à ma place, la nuit dans le jardin! Du coup, l'échafaudage habile de tes intrigues s'est écroulé sur ta tête, et te voilà réduite à larmoyer, à faire du sentiment à faux, à plaider hypocritement la cause d'un homme qui ne se soucie guère de toi, au lieu de dire hardiment ta pensée qui est celle-ci : Ton fiancé me plaît, cède-le-moi, ou je te dénonce.

Thérèse ne répondit pas tout de suite. Elle avait écouté avec stupeur cette violente apostrophe. Elle se reprenait maintenant, apaisait le bouillonnement de son sang et l'exaspération de ses nerfs. Elle voulait être calme, sentant que si elle se laissait aller à son indignation, elle donnerait trop d'avantages à sa rusée ad-

versaire. Elle baissa les yeux, car elle n'osait pas regarder Lydie, gênée par tant de perversité, et répondit :

— Si tu veux connaître le fond de mon cœur, je ne te ferai pas mystère de l'affection profonde que j'ai pour Raimond. Oui, tu as bien deviné, je l'aime, et depuis mon enfance. Mais vois quelle différence il y a entre mon caractère et le tien : sachant qu'il t'aimait, je n'ai pas dit un mot qui pût le détourner de toi. Sachant que je l'aime, tu t'acharnes à le garder, non pour le bonheur d'être à lui, mais pour la satisfaction de l'empêcher d'être à moi. Tu dis que, depuis deux ans, tu as lu dans ma pensée : petit mérite, car je n'ai jamais eu de dissimulation et je ne sais point mentir, tu le vois, puisqu'à ta première question je réponds par un aveu. Je ne suis pas davantage hypocrite, et si j'ai vécu retirée, si j'ai porté des robes noires, depuis le départ de Raimond, c'est que, quand il nous a quittées, j'étais encore en deuil de ma mère. Que j'aie pu croire que tu oublierais l'absent, et qu'alors j'aurais la joie d'avoir à le consoler de ton abandon, oui, cela est vrai, et ta légèreté a été la première inspiratrice de cette mauvaise pensée, dont je rougis. Mais si tu avais été une fiancée fidèle, je n'aurais pas eu à compter sur ton inconstance, et je me serais plutôt arraché le cœur que d'y conserver une espérance déloyale. Aujourd'hui, tout ce que j'avais attendu de toi s'est réalisé. Entre ton fiancé et toi il y a un autre amour. Tu le nies, mais tu ne réussiras plus à m'abuser. L'inconnu, qui est entré ici l'autre soir, n'y entrait pas pour la première fois. Tu ne peux, sans ar-

rière-pensée, donner ta main à l'honnête homme qui, lui, t'apporte une affection sans partage. Tout te commande de rompre le lien qui vous unit : la loyauté et la prudence. Je ne te demande pas de me répondre immédiatement. Il faut que tu réfléchisses. Ne crois pas que ce soit dans mon intérêt que j'agisse. C'est uniquement de Raimond que je me préoccupe. Je le sais trop épris de toi, pour pouvoir espérer qu'il m'aime. Un cœur comme le sien n'oublie pas si facilement. Je veux simplement vous éviter, à toi une mauvaise action, à lui un dangereux avenir. Mais je suis résolue à faire tout ce qui dépendra de moi pour obtenir ce résultat.

— Grand merci de m'en prévenir. Je m'y attendais de reste ! Je ferai, de mon côté, tout ce qui dépendra de moi, pour que tu échoues.

Thérèse inclina légèrement la tête, et, sans une parole de plus, elle sortit. Aussitôt la porte fermée, Lydie bondit vers la portière de son cabinet de toilette et, la soulevant, appela :

— Leïla !

La mulâtresse parut. D'un geste brusque la créole lui saisit le poignet, et, l'attirant jusqu'au milieu de la chambre :

— Thérèse sort d'ici, s'écria-t-elle. Devine ce qu'elle venait me dire.

— Je n'ai pas besoin de deviner : j'écoutais, fit la nourrice avec tranquillité.

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu penses de cette petite blonde froide ?

— Je pense qu'elle est capable de faire ce qu'elle a annoncé et de prévenir votre fiancé et votre mère.

— Sais-tu que Raimond est homme à me tuer?

La mulâtresse étendit le bras d'un air résolu :

— Ne serais-je pas là?... Il ne vous touchera seulement pas du bout du doigt, maîtresse. Ou malheur à lui!

Lydie sourit en se pelotonnant dans son fauteuil :

— Tu saurais me défendre?

— Contre un homme? Le beau prodige! Mais contre une femme aussi. Qu'elle prenne garde, votre bigote cousine. Si elle a la langue trop longue, je puis la lui raccourcir.

Elle prononça ces paroles d'un ton si menaçant, que Lydie frissonna.

— Pas d'imprudence, n'est-ce pas? dit la jeune fille. Nous ne sommes pas aux colonies, où certaines fleurs sont si dangereuses que, pour les avoir seulement respirées, on meurt. Nous n'avons pas ici le cobra capel, dont la morsure foudroyante couvre le corps de taches, si bien qu'en faisant une déchirure, semblable à celle de la dent du serpent, à la jambe d'une personne empoisonnée, il devient impossible de savoir si la mort a été causée par le poison ou par le venin. Nous sommes en France, pays où tout est précis, méthodique et soigneusement analysé, où il ne faut ni aimer avec trop d'ardeur, ni haïr avec trop de violence. Réserve donc tes moyens pour une occasion suprême, et laisse-moi me tirer d'affaire par mes procédés, à moi, qui ne sont point à dédaigner.

— S'il faut charmer, vous réussirez.

— Et toutes les Thérèse du monde n'y pourront rien.

Elle s'était levée en parlant ainsi, et son peignoir entr'ouvert laissait voir sa gorge ronde et nacrée. Ses bras, fermes et brillants comme le marbre poli, sortaient des larges manches et montraient le ton ambré et chaud de sa peau, vers l'épaule. Ses cheveux crespelés couvraient son dos d'un flot noir. Dans ses yeux étincelait un regard victorieux et sa bouche aux lèvres roses souriait d'un air de défi. Elle rayonnait ainsi d'une beauté si voluptueuse et si puissante que la mulâtresse, comme devant une idole, se mit à genoux, et courbant sa tête bronzée, avec une dévote adoration, lui baisa longuement son pied nu.

IV

Vers deux heures, après s'être fait précéder d'une lettre annonçant son arrivée à Mme de Saint-Maurice, Raimond se présenta à la villa de Beaulieu. Sa tante l'attendait au salon, près de la cheminée, frissonnante malgré le clair soleil qui entrait par toutes les fenêtres. En apercevant le marin, elle poussa une exclamation de joie, et lui tendant les bras avec une effusion maternelle :

— Ah ! mon cher enfant, quel bonheur, et quelle surprise ! Vous êtes revenu comme vous étiez parti : à l'improviste ! Mais cette fois, il ne s'agit pas de pleurer : on peut se réjouir... Voyons comment vous reparaissez ?... Vous êtes en parfait état... Et cette blessure ?

— Tout à fait guérie, ma chère tante... J'étais déjà convalescent, au moment du départ... Six semaines de mer ont achevé de me remettre... Et ici, tout le monde

est en bonne santé?... Il n'y a rien de changé, depuis mon départ?

Il observait Mme de Saint-Maurice en posant cette question, avide de savoir si quelque soupçon des intrigues mystérieuses, par lui surprises, n'avait pas troublé sa pensée. La bonne dame ne sourcilla pas. Son indolence gémissante la rendait inapte à toute préoccupation étrangère à elle-même. Les deux jeunes filles avaient vécu autour d'elle sans qu'elle remarquât, dans leur attitude, rien de suspect. Ni la douce mélancolie de l'une, ni les rêveries ardentes de l'autre n'avaient frappé ses yeux. Elle ne s'était souciée que de son bien-être personnel.

Pendant que Raimond, tout en écoutant le verbiage de sa tante, faisait ces désenchantantes réflexions, la porte s'ouvrit et Thérèse s'avança. Raimond, brusquement levé, la regarda venir et, avec un vif étonnement, il la trouva si semblable à ce qu'elle était quand il l'avait quittée, qu'il lui parut qu'il y avait huit jours, et non deux ans, d'écoulés depuis son départ. Même tournure frêle d'enfant de seize ans, même candeur grave du sourire, même limpidité bleue du regard. Ce n'était pas seulement une jeune fille qu'il avait devant lui, c'était une vierge, dans toute sa tranquillité immaculée.

Il fut frappé à ce point qu'il en resta immobile et muet, le cœur serré d'un doute étrange. Il fallut que sa tante, étonnée de sa réserve et de son silence, lui dît :

— Eh bien! Raimond, vous vous embrassiez autrefois!

Alors il sentit qu'il était maladroit, qu'il pouvait compromettre Mlle Letourneur par ses étonnements. Faisant effort sur lui-même, il lui tendit les mains, l'attira, et, sur son front pâle, couronné de cheveux blonds, fins et doux comme de la soie, il posa ses lèvres. Un parfum de verveine, délicat et pudique, l'enveloppa, émanant d'elle, et, de nouveau, il eut la sensation de l'innocence et de la chasteté. Elle parla, et sa voix tendre, un peu voilée, ne lui parut point faite pour soupirer les serments de l'amour défendu. C'était la même dont il l'entendait, quand elle était petite, dire sa prière. Elle lui revenait à l'oreille, si distincte, qu'il en notait les accents enfantins : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... » Il la revoyait à genoux, près de sa mère, les mains jointes, si pleine d'attention et de ferveur. Et, encore une fois, très nettement, il eut l'impression que Thérèse était toujours la même : innocente et pure.

Il diriga ses regards sur elle et, dans les yeux de la jeune fille, soudain obscurcis, des larmes brillèrent, une rougeur monta à ses joues. Mais larmes et rougeur n'étaient point causées par la honte. Il lui semblait, sur le visage de Thérèse, lire une sorte d'affectueuse compassion. Elle avait, envers lui, l'attitude qu'il eût voulu avoir envers elle. C'était elle qui avait l'air de le plaindre, et il ne pouvait, lui, trouver à exprimer sa commisération, ni par sa physionomie, ni par ses paroles, comme s'il sentait que la pitié serait tombée à faux.

Il fut si gêné, si inquiet, si souffrant de cet état d'esprit subit qu'il eut l'idée d'attirer Thérèse dans l'em-

brasure d'une fenêtre, et là, d'autorité, en quelques mots brusques, de la confesser, de violenter, s'il le fallait, sa conscience, pour lui arracher un aveu définitif, qui fixât ses doutes. S'il l'eût fait, peut-être, dans l'émotion de cette première rencontre, Thérèse eût-elle laissé échapper son secret. Il leva le bras pour la saisir, il ouvrit la bouche pour formuler une question impossible à éluder. Mais son bras retomba, sa bouche resta fermée, toute sa pensée, tout son cœur, son être entier, furent dominés par une puissance supérieure : Lydie venait de paraître.

En elle, la métamorphose était complète. Il avait laissé une enfant, il retrouvait une femme. Adorable, dans l'épanouissement splendide de sa beauté, elle le regardait en souriant. Elle avait habilement choisi, pour leur première entrevue, une robe très simple. Et ce que ses épaules avaient de voluptueuse rondeur, ce que sa taille montrait de souplesse hardie, la modestie de sa mise le rachetait. Elle lui tendit les mains, il tomba presque à ses pieds, appuyant son front à ses doigts fins et blancs. Dans le trouble de cette apparition, il n'avait pas remarqué la pâleur ambrée du visage, encore accentuée par la noirceur des yeux humides, ni le pli passionné de la lèvre duvetée; il n'avait pas été frappé par la violente odeur d'héliotrope qui s'exhalait du corps de Lydie. Le timbre grave, un peu rauque, de sa voix ne l'effraya pas. Il était affolé, ébloui, ensorcelé. Il la contemplait, l'admirait, la désirait de toutes les puissances de son être.

— Soyez le bienvenu, Raimond, dit-elle. Je suis heureuse de votre retour.

Comme il était facile à satisfaire, le pauvre marin, puisqu'il se contenta de cet accueil glacé, lui qui avait, pendant les heures longues et vides de la traversée, rêvé qu'elle se jetterait à son cou et qu'elle pleurerait de joie dans ses bras! Celle qui avait pleuré, et qu'un mot aurait attirée sur sa poitrine, c'était Thérèse. Mais il ne la voyait plus, il ne savait plus si elle était présente. Lydie rayonnait et éclipsait tout. La voix de Mme de Saint-Maurice dissipa cet enchantement :

— Mon neveu, expliquez-moi un peu comment vous arrivez ainsi, sans tambour ni trompette... Votre dernière lettre laissait prévoir votre rentrée en France, mais sans fixer une date si prochaine.

Et Raimond dut raconter à la vieille dame les diverses phases de sa convalescence, préciser l'heureux concours de circonstances qui, amenant un officier de son grade auprès du commandant en chef, lui avait permis d'obtenir son congé. Il se reprenait lui-même à l'intérêt des derniers événements auxquels il avait été mêlé : le combat dans les passes de Min, et le bombardement de Fou-Tchéou, puis l'hivernage si dur à Kelung, et les combats incessants. Il ne remarqua pas les bâillements étouffés de Lydie, il ne vit que ses yeux noirs fixés sur lui, avec une affectation d'intérêt. Les palpitations sincères de Thérèse, profondément remuée par son récit, lui échappèrent.

La petite Cendrillon disparut, une fois de plus, dans le

rayonnement de sa rivale. Ce que Lydie appela plaisamment « l'examen du livre de bord » terminé, les jeunes gens se levèrent et, comme s'ils avaient hâte de se trouver seuls, en face l'un de l'autre, ils sortirent dans le jardin. Thérèse les accompagna d'un regard, mais ne fit pas un mouvement pour les suivre. A quoi bon ? Elle n'espérait plus obtenir de Lydie qu'elle rendît la liberté à son fiancé. Elle renonçait à l'espoir de convaincre Raimond. Entre la persistance de l'une et l'aveuglement de l'autre, elle se jugeait impuissante. Il lui faudrait laisser l'être qu'elle chérissait uniquement en ce monde, courir l'aventure de la vie, avec ce charmant monstre. Ou bien en venir aux extrémités, qui l'épouvantaient quand elle était contrainte de les envisager : la dénonciation — qui sait ? — peut être sans effet. Et alors l'horreur de passer pour une envieuse et une calomniatrice ! Et pourtant fallait-il, lorsqu'elle connaissait le secret infâme, laisser se conclure cette union d'avance souillée ?

Assise auprès de la table devant laquelle lisait Mme de Saint-Maurice, elle agitait, dans sa tête endolorie, ce problème affreux. Et, au fond du jardin, autour de la pelouse, sous les arbres témoins des rencontres avec l'inconnu, elle voyait, au bras l'un de l'autre, Raimond et Lydie marcher lentement d'un pas amoureux. Que faire ? A quelle solution s'arrêter qui ne fût pas épouvantable ? D'une part, laisser ce mariage s'accomplir, et assumer la responsabilité des malheurs qui en devaient être la conséquence ? De l'autre, déshonorer Lydie, briser le cœur de Raimond et s'exposer à l'entendre répon-

dre dans sa passion exaspérée : J'aime encore mieux la posséder infâme que de la perdre! Et il en était capable, quitte à l'étouffer entre ses bras, pendant un fugitif réveil de sa conscience.

Avec une lucidité parfaite, Thérèse analysait la situation, et cherchait à la dénouer sans faire de mal à personne, car elle était encore indulgente, même à cette heure désespérée, la douce et tendre fille. Mais, dans le mal qu'elle pouvait faire, elle voyait des degrés. Ainsi, entre la souffrance de Lydie et celle de Raimond, elle n'hésitait pas. Elle eût sacrifié vingt fois Lydie. Elle eût cependant préféré se sacrifier elle-même. Étant données la résistance de Mlle de Saint-Maurice et la folie de Raimond, il n'y avait qu'une solution possible : avertir Raimond. Mais comment s'y résoudre, en quels termes, à quel moment? Et comment prévenir les conséquences de cette révélation?

Il fallait avoir un nouvel entretien avec le jeune homme, et décisif cette fois. Il avait dit, la veille : « Demain, plus calme, tu me jugeras avec plus d'équité... » Elle pouvait donc aborder, de nouveau, la redoutable question. Il avait dit aussi : « Je ne t'en reparlerai jamais. » Mais, s'il devait se taire par délicatesse, par indulgence, par pitié, elle pouvait, elle, parler. Et c'est ce qu'elle se résolut à faire, en choisissant son heure.

Le reste de la journée s'écoula paisiblement. Raimond enivré, Mme de Saint-Maurice heureuse, Lydie souriante. Oh! quelle hypocrisie masquait d'insouciance le visage de cette fille qui devait être dévorée

de remords et de colère! Après l'explosion de douleur que lui avait causée l'annonce de la mort du séducteur mystérieux, cette tranquillité inébranlable et cette grâce aisée attestaient une puissance singulière sur soi-même. Thérèse l'observait, et rien dans ses paroles, rien dans le choix de ses idées, rien dans l'air de son visage ne trahissait la gêne ou l'effort. Elle trompait, mentait, naturellement. Car elle devait haïr Raimond, si elle aimait l'autre. Et si elle n'aimait point l'autre, quelle basse et répugnante créature était-elle pour l'avoir accueilli? Dans tous les cas, bien dangereuse pour Raimond.

Et, regardant ce joli monstre user, pour affoler le jeune homme, de tous ses moyens de séduction, Thérèse se demandait quel but Lydie pouvait poursuivre. Un instant, elle entrevit la vérité : la créole épousant Ploërné pour se mieux venger de lui. Mais elle ne s'y arrêta point. Elle était trop simple et trop bonne pour pénétrer toute la perverse profondeur de ce plan. Elle en vint à croire qu'elle s'était peut-être trompée et que Lydie avait dit vrai, en attestant que l'homme du jardin avait abusé de sa frayeur, et qu'elle ne l'avait jamais reçu avant ce soir-là. Dans ce cahos de ses pensées, Thérèse cependant ne perdait point de vue ce qui était sa préoccupation unique : parler à Raimond, se renseigner exactement sur l'état de son cœur et agir en conséquence. Elle trouva le moyen de s'approcher du marin, pendant que Lydie était auprès de sa mère, et de lui dire :

— Est-ce que vous voudrez me donner quelques minutes, demain matin? Il serait utile pour moi de causer avec vous.

Le commandant la regarda fixement et, avec une tristesse qui fit trembler la jeune fille d'angoisse et de chagrin :

— Tu y tiens, Thérèse ?

— Oui, j'y tiens.

— Eh bien ? Demain à dix heures, dans le jardin.

— Merci.

Lydie reparaissait ; ils ne purent échanger une parole de plus. Ils en avaient trop dit déjà, car le regard de la créole en éveil avait surpris leur rapide accord. Le soupçon lui vint que Thérèse préparait quelque tentative pour éclairer Raimond, et elle se promit d'y mettre bon ordre. Jusqu'au moment de son départ, elle ne quitta plus, un seul instant, son fiancé, et le vit s'éloigner avec un soulagement véritable.

Dans sa chambre, se faisant décoiffer par Leïla, elle dégonfla son cœur bourrelé de rancune et de colère. Qu'elle lui avait paru longue, cette journée de dissimulation et de mensonge ! Certes, elle s'entendait à tromper, mais au prix de quels efforts ! Son sourire innocent et doux, cachant le grincement de ses dents désireuses de mordre, elle ne l'obtenait que par une contention douloureuse de ses nerfs. Sa voix, elle ne la faisait caressante et amoureuse, lorsque les injures se pressaient sur ses lèvres, qu'en modulant des sons comme une comédienne qui joue un rôle. Sa tranquille attitude, lorsqu'elle aurait

voulu bondir, frapper, était le résultat d'une étude constante de ses gestes et de ses mouvements. Tout, dans cette créature, que Raimond venait de contempler, d'adorer, pendant de longues heures, était factice, artificiel, appris, avec une formidable assimilation, presque une prescience du vice et de ses roueries.

Et là, se dévêtant, comme une actrice qui ôte son costume, elle se détendait de sa longue et dure contrainte, encouragée à parler par la complaisance criminelle de sa noire servante.

— L'avez-vous bien enjôlé? demandait la mulâtresse.

— Jusqu'à la fatigue, répondit Lydie, en étirant ses beaux bras. Il était temps qu'il s'en allât. J'étais à bout. Mais il est plus épris que jamais! Et je ne sais, en le voyant si sot, ce qui l'emporte en moi, pour lui, du mépris ou de la haine! Il a brisé l'avenir que je rêvais, mais il me le paiera cher.

— Il est riche.

— Girani aussi était riche et de meilleure noblesse... Il allait m'épouser, et j'aurais été marquise. Oh! si beau, si fort, si brave, et tué par ce misérable!

— Il n'y faut plus penser, maîtresse.

Elle chanta d'une voix sourde et lente un refrain de son pays, en jargon nègre, qui voulait dire ceci :

« Les oiseaux gazouillent insoucieusement sur les tombes, — et les fleurs s'y épanouissent éclatantes. — Les morts sont couchés dans la terre, — pour y dormir tranquilles et oubliés. — A quoi servent les regrets? — Gardons nos larmes, pour les douleurs de la vie. »

— Que me disais-tu, hier ? répliqua Lydie, avec âpreté, tu ne me conseillais pas l'oubli.

— Hier, je vous voyais accablée et prête à vous abandonner. J'ai essayé de vous rendre du courage... Mais les morts sont morts, allez !... Il faut, comme dit notre chanson de là-bas, les laisser dormir.

— Je suis vivante, moi, et j'ai été offensée, blessée, et je rendrai offense pour offense, blessure pour blessure.

— Dormez, maîtresse, la nuit vous calmera. C'est la fièvre qui vous fait parler ainsi.

— Tais-toi, dit rudement Lydie. Me prends-tu pour une folle, et crois-tu que je change d'idées si facilement ? J'ai, depuis vingt-quatre heures, beaucoup réfléchi, et le projet que j'ai formé, n'est pas la conception d'un esprit troublé... Jamais je n'ai été plus sûre de moi... Et c'est bien là ce qui est grave !...Au lieu de me marier par amour, je me marierai par haine... Comprends-tu ?

La mulâtresse eut un léger sourire :

— L'homme saura bien changer vos dispositions. Vous irez à lui avec des pensées sombres, et vous sortirez de ses bras, avec des pensées riantes... Il est bien de sa personne, le comte Raimond. Il a l'air froid, mais il ne faut pas se fier à l'apparence : ces gens-là sont souvent des tigres... Quand vous aurez senti la griffe, vous ne vous reconnaîtrez plus vous-même.

— La griffe, c'est lui qui la sentira, et en plein cœur !...

— Dormez, maîtresse : ne vous agitez pas ainsi. Laissez-moi vous border... Et bonsoir.

La mulâtresse tourna, pendant quelques instants, au-

tour du lit de Mlle de Saint-Maurice, la regardant dans l'ombre de ses rideaux, pâle et les yeux luisants, puis elle gagna la pièce voisine. Lydie, peu à peu, céda au sommeil, et des conceptions bizarres se présentèrent à son esprit. Elle se trouvait à Paris, dans ce monde qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et elle y régnait en souveraine. Elle apercevait la ville, comme à travers un brouillard illuminé par places de lueurs éclatantes. Des bruits de musique bourdonnaient à ses oreilles, et tout était pour elle, les lumières, les orchestres; tout lui faisait fête. Elle, bienveillante, souriait et se laissait admirer. Elle était une souveraine et chacun s'inclinait devant sa puissance, nul ne songeait à s'y soustraire. Elle rayonnait et dominait, toujours plus haut, isolée dans sa royauté mondaine, détachée de tout ce qui n'était pas son orgueil.

Cependant ses regards, abaissés vers un coin sombre du décor splendide dans lequel elle triomphait, étaient frappés par l'aspect triste et souffrant d'un couple relégué à l'écart. Et elle reconnaissait, dans cet homme et cette femme, Thérèse et Raimond. D'un signe impérieux, elle les appelait à ses pieds, mais ils se détournaient en silence et refusaient de venir l'adorer. Elle renouvelait son ordre, avec colère; mais ils restaient toujours loin d'elle. Raimond baissait son front pâli et creusé par la douleur. Thérèse, les mains jointes, priait. Alors une rage furieuse s'empara de Lydie. Elle voulut contraindre ces deux révoltés à se soumettre, les courber dans l'adoration générale. Elle s'élança vers eux,

pour les menacer, les violenter. Mais ils devinrent vagues, ainsi que des ombres, et s'éloignèrent, comme s'ils étaient emportés par une force surnaturelle. Et toujours ils étaient réunis, l'un souffrant, l'autre priant, mais ensemble. Et rien ne pouvait les séparer, ni les artifices, ni les colères de Lydie.

Vainement elle les poursuivait, elle ne réussissait pas à les atteindre. Elle oubliait la foule de ses adorateurs, elle ne jouissait plus du spectacle de son triomphe. Elle s'acharnait à vouloir subjuguer ces deux rebelles, à les prosterner à ses genoux. Mais eux, plus impalpables, à mesure qu'elle cherchait à les rejoindre, se perdaient, toujours unis, au plus profond du ciel. Et il semblait à Lydie qu'ils étaient souriants et que, délivrés d'elle, ils se consolaient l'un l'autre. Alors une colère surhumaine la saisit, elle cria : Tous mes triomphes, pour qu'ils ne soient pas heureux ! Brusquement, elle sentit que s'effondrait, sous elle, l'échafaudage de son artificielle royauté, et parmi les éclats sardoniques de la foule, tout à l'heure louangeuse, elle retomba dans l'obscurité. Les chants s'étaient tus, les lumières avaient pâli. Avec terreur, Lydie se vit au milieu d'un cimetière. Une tombe s'élevait, toute nouvelle, et, sur la pierre, se lisait son nom : Lydie. Elle reculait, pleine d'épouvante, lorsque, levant les yeux, elle aperçut Raimond et Thérèse, toujours réunis, qui passaient dans le lointain azuré. Elle voulut pousser un cri, mais sa bouche resta silencieuse, et il lui sembla que la mort glaçait le sang dans ses veines.

Elle se réveilla, trempée d'une sueur de fièvre. Il faisait à peine jour. Elle résista au sommeil, craignant de retrouver son rêve, et resta dans son lit à réfléchir. Pour la superstitieuse Lydie, le présage était effrayant. Elle se demanda si elle n'allait pas renoncer à son entreprise. Ne venait-elle pas de recevoir un avertissement d'en haut? Cette fille, qui n'était point pieuse, qui ne priait jamais, crut à une manifestation divine et demeura, pendant plusieurs heures, dans un anéantissement moral complet. Elle n'avait plus d'énergie, plus de décision, et était prête à subir toute volonté qui s'imposerait à elle. Thérèse serait venue, en ce moment, qu'elle aurait obtenu tout ce que Lydie lui avait refusé la veille. Mais Thérèse ne vint pas, l'obscurité se dissipa, et, avec la lumière, Mlle de Saint-Maurice retrouva du courage.

Elle eut honte de sa faiblesse, se railla d'avoir cédé à ces craintes ridicules, et se promit de faire payer, à Thérèse et à Raimond, les heures d'angoisse qu'elle avait traversées. Il ne s'agissait plus, pour elle, d'abandonner ses projets et de renoncer à sa vengeance. Elle haïssait Raimond, un peu plus depuis qu'elle l'avait vu, dans son rêve, passer calme aux côtés de Thérèse. Calme! Pourrait-il donc l'être jamais, cet assassin?

A cette pensée, la colère bouillonnait dans le cerveau de Lydie, et elle se sentait capable de tout pour le faire souffrir. Ah! ah! le laisser libre, pour que Thérèse le consolât et peut-être le rendît heureux! Cela ne devait pas être. Il fallait vraiment une défaillance inexplicable de sa volonté, pour qu'une telle hypothèse se fût

présentée à son esprit. Plus elle avait été faible, pendant quelques heures, plus elle était maintenant implacable. Elle n'admettait pas que Thérèse se défendît contre elle, et, au souvenir des menaces dernières de la jeune fille, un sourire de pitié passait sur ses lèvres. Des mots, rien que des mots! Avant d'en venir aux actes, Thérèse réfléchirait. Et, ayant réfléchi, elle comprendrait les dangers de son entreprise. Lydie se jugeait bien protégée contre toutes les tentatives par la tendresse de Raimond. Pour la frapper, il fallait le frapper lui-même. Comment Thérèse s'y résoudrait-elle? Sans danger, Mlle de Saint-Maurice pouvait affronter l'explication décisive que sa cousine avait ajournée. Elle pouvait même laisser Thérèse et Raimond parler librement. L'une n'oserait pas faire connaître la vérité, et, si elle l'osait, l'autre ne la croirait pas.

Elle se promenait dans le jardin, lorsque Raimond arriva de Beaulieu. Elle avait parcouru le parterre qui s'étendait devant la maison et cueilli un bouquet. Mais elle n'avait point encore osé pousser jusqu'à la terrasse, au pied de la balustrade de laquelle se trouvait la pierre que Girani escaladait pour monter jusqu'à elle. Le marin n'avait rien de l'homme sombre et triste qui lui était apparu dans son rêve. Il rayonnait de joie. Elle lui laissa prendre ses mains et les baiser. Elle lui dit, le voyant en veston de couleur claire :

— Vous avez donc abandonné l'uniforme?

— Oubliez-vous que vous m'avez fait promettre de quitter le service à mon retour? Ma lettre de démis-

sion a été envoyée ce matin... Je suis fidèle à mes engagements.

Elle leva les yeux sur lui, avec inquiétude, à ces paroles. Mais son visage était souriant. Il était sans arrière-pensée. Elle voulut fouiller plus avant dans le cœur de son fiancé et s'assurer qu'il ne conservait aucun soupçon sur sa culpabilité possible. Elle dit :

— Vous deviez causer avec Thérèse, ce matin, à ce que j'ai compris hier.

Les sourcils de Raimond se froncèrent, et, soudain, gêné :

— Oui, elle m'a demandé un instant d'entretien... Vous savez que je l'aime beaucoup et depuis longtemps. Elle veut, sans doute, me demander un conseil.

— Vous avez raison de l'aimer, déclara Lydie d'un air séraphique, elle est si bonne et si charmante !... Depuis que je la connais, je ne lui ai pas surpris une pensée mauvaise. Et je l'aime aussi de tout mon cœur.

Raimond regarda sa fiancée avec émotion. Il lui sembla qu'un ange intercédait pour la coupable, et que Thérèse, défendue par Lydie, devenait inattaquable.

— Quoi qu'elle vous dise, croyez-la, ajouta audacieusement M[lle] de Saint-Maurice, et quoi qu'elle vous demande, accordez-le-lui. Elle ne peut vouloir que de bonnes et généreuses choses, ou bien elle ne serait plus elle-même.

— Vous, vous avez le meilleur et le plus tendre de tous les cœurs ! dit Raimond plein de joie.

Lydie pensait : Va lui dire du mal de moi, mainte-

nant, ma mie Thérèse : tu seras bien reçue! Il comparera mes sentiments aux tiens, et tu n'en tireras pas avantage.

Au même moment, Thérèse parut sur le perron. Lydie, détachant son bras de celui de Raimond, après une douce pression, lui dit :

— Je vous laisse avec elle. Écoutez-la, comme si c'était moi qui vous parlais... Vous me le promettez?...

Ses yeux charmants s'étaient faits candides et purs. Ils suppliaient. Raimond, pour être toujours regardé ainsi, eût donné le ciel et la terre. Il se courba sous la main blanche qui se levait vers lui, comme pour une caressante prière, et, enivré, il suivit du regard la svelte tournure de celle qu'il adorait. Il reprit possession de lui-même, en entendant Thérèse lui parler.

— Mon ami, disait-elle, il nous faut revenir, sur de douloureuses impressions... Êtes-vous prêt à le faire, avec une entière liberté d'esprit?

— J'y suis prêt, répondit Ploërmé. Mais est-ce bien nécessaire?

— Indispensable, déclara la jeune fille avec fermeté. Je ne puis supporter que vous me jugiez défavorablement. C'est pourquoi j'ai exigé cette explication décisive... Depuis que vos yeux se détournent de moi, avec embarras, je ne vis plus... Il faut que je retrouve votre confiance, votre estime... Je suis trop malheureuse depuis deux jours... Cela ne peut durer plus longtemps.

Peu à peu, elle s'était animée, ses joues brûlaient, ses yeux s'allumaient. Elle prononça les dernières paroles

d'une voix tremblante et, suffoquée par l'émotion qui la bouleversait, elle fondit en larmes :

— Voyons, Thérèse, dit doucement le marin, sois plus raisonnable... Je ne te fais aucun reproche... Mon amitié n'a pas diminué... Je te plains sincèrement... L'embarras de mon regard venait de la crainte de te mettre à la gêne... Mais il n'y a, dans mon cœur, aucune sévérité... Je n'ai point qualité pour te juger. D'ailleurs, mon affection, si ancienne, plaide en ta faveur, et je ne me découvre que de la pitié et de l'indulgence pour toi.

— De l'indulgence, de la pitié! sanglota Thérèse... Est-il possible que je m'entende adresser, par vous, de telles paroles?... Voilà donc les sentiments que je vous inspire!... C'est à peine, si vous ne me méprisez pas... Encore, est-ce bonté de votre part!... Et tout autre que vous serait certainement plus dur... Eh bien! cependant, je ne puis me résigner à une telle déchéance... Je veux vous convaincre que je n'ai point démérité... Il faut que je me défende, que je me disculpe.

— Défends-toi, pauvre enfant, répondit Ploërné. Mais, hélas! quant à te disculper...

Thérèse fit un geste de désespoir :

— Si cependant je vous jurais que je ne suis pas coupable, que je n'ai commis aucune faute...

— Ne le jure pas, Thérèse. Si, pour t'apaiser, il faut te dire que je crois ce que tu m'assures, je te le dirai.

— Mais vous ne serez pas convaincu!... Vous agirez

ainsi par complaisance, pour ne point me pousser à bout!... Ce n'est pas là ce que je veux... Il faut que je vous convainque, que je vous arrache l'aveu sincère que vous ajoutez foi à mes preuves...

— A tes preuves?... dit Ploërné tristement. Que vaudront-elles, comparées aux miennes? Que deviendront tes affirmations, tes serments même, lorsque je les mettrai en balance avec les faits... Pourras-tu nier l'évidence?

Il la prit par la main, et lui montrant la terrasse qui s'étendait devant eux, ensoleillée, sous la retombée des jasmins et des clématites :

— Étais-tu là, au rendez-vous, quand j'y suis venu à la place de celui qui était attendu? Y étais-tu? Voyons, parle...

Il s'était laissé aller à un mouvement d'irritation, devant ce déraisonnable entêtement à se justifier. Il serrait fortement les doigts de la jeune fille, et, les yeux fixés sur son visage, il la regardait durement, pour la première fois. Elle, le front penché, les paupières closes, comme si elle ne voulait rien voir, ni les choses qui étaient autour d'elle, ni celui qui l'interrogeait, ne répondait pas, épouvantée de ce qu'elle aurait à dire, exaspérée d'avoir à se taire. Il lâcha sa main, et d'une voix apaisée, où se notait une légère nuance de dédain :

— Tu ne peux parler, hélas! tu es forcée d'en convenir. La réalité s'impose malgré tout. Va, cesse de résister; accepte dignement les responsabilités encourues.

Ce faisant, tu es sûre de la sympathie et des encouragements de ceux qui sont auprès de toi.

Les paupières de Thérèse se relevèrent brusquement et elle redressa son front. L'irritation de Ploërné l'avait laissée maîtresse d'elle-même. Sa méprisante douceur lui fit perdre toute mesure :

— Quand vous m'avez trouvée à ce rendez-vous, cria-t-elle, êtes-vous bien sûr que j'y venais pour mon compte?...

A peine eut-elle laissé échapper ces mots qu'elle en comprit la terrible portée. Raimond était devenu très pâle. Il regarda Thérèse avec une sévérité qu'il ne cherchait plus à déguiser :

— Voilà que tu accuses, maintenant, pour t'innocenter! Mais si tu n'étais pas là pour toi, pour qui donc y étais-tu?

— Suis-je seule dans la maison? balbutia Mlle Letourneur. N'y a-t-il pas d'autres femmes?... Ne pouvais-je pas avoir dessein de surprendre quelqu'une des filles qui nous servent?... Enfin, tout n'est-il pas préférable à l'horrible supposition que c'est moi qui suis coupable?

Les lèvres de Ploërné se serrèrent si violemment que les mots avaient de la peine à sortir de sa bouche :

— N'essaie pas de me donner le change. Il ne s'agissait pas d'une fille de service. Ta terreur en me voyant, tes supplications, ton aveu... Car tu as avoué, ne l'oublie pas... Tout prouvait que la situation était des plus périlleuses... Il n'y avait dans cette maison que

deux personnes sur lesquelles pouvait peser le soupçon : Lydie ou toi... Oh! je te l'ai dit nettement, et je te le répète, et je veux cette fois qu'il n'y ait plus de réticences... Si tu te déclares innocente... c'est que tu dénonces Lydie, comme étant coupable... L'une ou l'autre?... Elle ou toi?... Réponds!... Tu as de la religion... Devant Dieu... réponds! Est-ce elle ?

Il était si effrayant d'angoisse et de fureur, que Thérèse fut épouvantée. Elle cria :

— Non! Pas elle!

— Alors, que prétends-tu me faire croire?...

Elle se tordit les bras, dans un affolement d'horreur :

— Mais je ne puis cependant m'accuser!... Je n'ai rien fait de mal... Rien! Je le jure... Rien! Si ce n'est peut-être d'aimer trop!...

Il lui demanda rudement :

— D'aimer qui?

Elle secoua la tête avec douleur. Pouvait-elle le lui dire, à l'heure même où il la torturait si cruellement, et où elle endurait ce supplice pour l'amour de lui?

Elle reprit :

— Oh! Vous ne saurez jamais à quel point vous êtes injuste et combien je suis malheureuse!... Je vous atteste que je suis innocente... Ne pouvez-vous me croire, moi qui n'ai jamais menti?...

— Mais, comprends donc, à ton tour, s'écria-t-il, avec un emportement désespéré, que la situation est inextricable : toi ou elle. Si je te crois, je la condamne.

Il fit un geste effrayant de menace :

— Enfin, m'avez-vous trompé, elle et toi? Suis-je dans l'erreur, depuis mon arrivée?... Avez-vous joué avec mes sentiments, mes espoirs et mes croyances?... Oh! si cela est!... Mais nous allons être fixés!...

De toute sa voix, insoucieux d'être entendu par Mme de Saint-Maurice, il appela :

— Lydie!... Lydie... venez ici.

— Qu'allez-vous faire? demanda Thérèse.

— Vous mettre en présence l'une de l'autre, et vous forcer à me dire la vérité.

— Non! Pas cela! supplia la jeune fille.

— Pourquoi donc? répliqua-t-il rudement. Assez de faux-fuyants, trêve aux mensonges!... J'apprendrai ce que je veux savoir... Et n'accuse que toi de ce qui en pourra résulter.

Lydie, descendue dans le jardin, s'avançait vers eux, la démarche tranquille, le front pur, les yeux clairs. Thérèse la vit s'approcher avec épouvante. Allait-elle donc la perdre irrémissiblement? Elle regarda Raimond. Il était blême, ses mains tremblaient et, sur place, il piétinait, dans une attente exaspérée. Elle fit un pas vers lui, l'implorant, les doigts joints, comme pour une prière.

— Tu commences à avoir peur?... dit-il, en riant affreusement.

Oh! oui, elle avait peur. Jusqu'au fond de son cœur glacé. Peur pour lui, peur pour Lydie même. Car elle devinait Ploërné prêt aux pires résolutions. Son re-

gard promettait la mort. Elle lui saisit le bras et dit :

— Renvoyez-la!... Emmenez-la... Mais, par grâce, qu'elle ne vienne pas ici.

— Tu crains donc son témoignage?

— Oui, je crains son témoignage.

— Tu sais donc qu'elle te réduirait à avouer?...

— Je crois... oui, je crois qu'elle me réduirait à avouer... Que je ne la voie pas, en ce moment, c'est tout ce que je demande.

— Alors tu cherchais donc à me tromper ?

— Oui, je n'ai jamais cherché qu'à vous tromper.

Il la regarda un instant avec tristesse, puis tout bas, comme une suprême concession de son affection ancienne :

— Je te pardonne.

Elle voulut lui saisir la main. Il l'écarta doucement, et, marchant vers Lydie, qui n'était plus qu'à quelques pas d'eux, il laissa Thérèse écrasée sous le poids de son dur martyre, et pourtant ne regrettant pas de l'avoir accepté. Abordant Ploërné, Mlle de Saint-Maurice lui dit de façon à être entendue :

— C'est fini cette conférence avec Thérèse? Qu'aviez-vous donc de si grave à discuter? Vous êtes-vous mis d'accord?

Et Raimond, passant le bras de Lydie sous le sien, répondit :

— Nous sommes d'accord. Ce n'était rien!

Rien! Des larmes brûlantes coulèrent sur les joues de Thérèse. Elle se laissa tomber sur un banc de pierre ;

et, après ces deux tentatives infructueuses pour sauver ce rien, qui était son bonheur à elle et l'avenir de Raimond, élevant sa pensée vers le ciel, elle se résigna à souffrir.

Elle ne parut pas de la journée et, le soir, Mme de Saint-Maurice, au moment de se mettre à table, dit :

— J'ai eu tout à l'heure avec Thérèse une conversation très extraordinaire. Elle est venue me trouver dans ma chambre, et m'a annoncé que reprenant des projets dont elle vous a, paraît-il, autrefois déjà parlé, mon cher neveu, elle se dispose à partir pour Paris et à se retirer dans un couvent.

Il y eut un silence. Brusquement s'était imposé à l'esprit de Raimond le souvenir de cette journée où, dans le jardin de l'hôtel de l'avenue Hoche, il avait détourné Thérèse d'entrer en religion, après la mort de sa mère. Il revoyait la jeune fille lui exprimant ses inquiétudes, à l'idée de voir arriver les dames de Saint-Maurice. Il lui semblait encore l'entendre parlant de sa voix ingénue, l'air candide, presque une enfant. Et c'était elle, à présent déchue, qui s'éloignait. Il eut un serrement de cœur. Une sourde inquiétude le troubla. Il se souvint des larmes de Thérèse, le matin même, de ses affirmations, de ses protestations. Le soupçon qu'elle pouvait dire vrai l'effleura, le faisant frémir d'angoisse. Il leva les yeux, et vit Lydie rayonnante, virginale, adorable. Il oublia ses inquiétudes et ne pensa plus qu'à aimer.

— Ah! Elle se fait religieuse? dit Mlle de Saint-Mau-

rice avec tranquillité. Je crois qu'elle fait bien. Elle a la vocation.

— C'est égal, dit la tante de Saint-Maurice, c'est bien triste.

Et comme le domestique ouvrait la porte de la salle à manger, elle ajouta :

— Mes enfants, allons dîner.

DEUXIÈME PARTIE

V

Il y avait bal, chez Samuel Bernheimer. Sa fille, la princesse Feretti, faisait, aidée de son mari, joli garçon à tête de ténor italien, les honneurs de l'hôtel de l'avenue Montaigne. Tout ce que Paris comptait de gens riches et titrés, d'artistes ou de sportsmen, était réuni, dans le somptueux rez-de-chaussée, dont les six salons, en enfilade, offrent, pour une réception, le plus admirable décor qu'ait pu rêver la fantaisie d'un financier prodigue. Le grand salon Louis XIV, qui forme le centre de l'hôtel, avec son plafond surélevé en forme de hall, ses balcons dorés et sa coupole décorée des précieuses peintures de Lebrun, achetées lors de la démolition du château de Préfont, est d'un effet grandiose. L'orchestre, ce soir-là, logé dans le dôme, laissait tomber ses mélodies en ondes sonores, au milieu de l'éblouis-

10.

sement de la lumière électrique. Une foule animée et riante entourait les danseurs qui tournoyaient avec un froufrou de soie, un chatoiement de couleurs, habits rouges et habits noirs, robes claires et sombres, blanches épaules, chevelures frissonnantes au vent de la valse, yeux brillants dans l'ivresse du plaisir.

A l'entrée, debout près de son père, la princesse, avec sa laideur aimable, accueillait, d'un sourire et d'un mot gracieux, les nouveaux arrivants, car, quoiqu'il fût deux heures du matin, on arrivait encore. C'est que cette fête n'était pas seulement un événement mondain, auquel tout Parisien classé ne pouvait se dispenser d'assister, mais encore un événement financier. Il s'agissait, en cette soirée, de consacrer, par une démonstration importante, l'avènement triomphal, à la cote de la Bourse, du Comptoir Français, la nouvelle société à laquelle le grand monde avait accordé son patronage. Tous les ducs avaient pris des actions, le clergé avait béni les bureaux. Les millions affluaient, le conseil d'administration comptait les noms les plus qualifiés de l'aristocratie de France. Le but avoué de la société nouvelle était de faire concurrence à la haute finance juive, et de soutenir, avec les ressources considérables que devait fournir la banque, la politique royaliste. Donc, un double programme : faire échec à Israël triomphant sur le marché, et favoriser une restauration monarchique.

Ayant à choisir un directeur pour l'entreprise, les fondateurs n'avaient pas cru pouvoir mieux s'adresser

qu'à Samuel Bernheimer, juif d'origine, il est vrai, mais juif converti, et tenant, par ses relations élégantes et sportives, au monde qui devait alimenter de ses fonds la caisse catholico-monarchique. Et c'était pour célébrer le lancement de l'affaire que le directeur du Comptoir Français avait ouvert son admirable hôtel à ses amis qui étaient ses actionnaires. Aussi, pendant cette soirée, qui fut un événement dans les fastes mondains, le plus étonnant spectacle s'offrait-il aux regards observateurs.

Assis à l'entrée du grand salon, abrités contre le va-et-vient des danseurs par une colonne de marbre, deux jeunes gens causaient à demi-voix, élégants, de même tournure, presque de même visage, tant la coupe de leurs cheveux et de leurs moustaches était pareille, et cependant fort dissemblables par la naissance, l'état et les habitudes. L'un était le marquis Maurice de Roquière, et son occupation la plus habituelle était de faire de l'escrime et de monter à cheval. L'autre se nommait Jules Bricolier et cumulait l'emploi de secrétaire de Samuel Bernheimer avec celui de journaliste. Médiocre par nature, envieux par impuissance, méchant par plaisir, Bricolier était l'incarnation parfaite du raté, décidé à se faire une situation, fût-ce au prix d'un crime. Sous des dehors corrects et calins ce garçon cachait une vulgarité féroce. C'était le coquin frisé le plus gracieusement dangereux qui existât. Quelque chose comme une main brutale et crasseuse sous un gant gris-perle.

Le marquis et le journaliste s'étaient rencontrés à la salle d'armes, car le sport, auquel Roquière s'adonnait par plaisir, Bricolier le pratiquait par métier : en lui le journaliste se doublait d'un bravo. Il fallait pouvoir continuer par l'épée ce qu'on avait commencé par la plume, et à l'encre mêler le sang. Derrière la colonne de marbre, c'était Bricolier qui parlait :

— Est-ce que vous en êtes de la croisade financière, vous, marquis ?

— Oh ! Moi, répondit Roquière, vous savez que je n'ai pas de fortune... Juste ce qu'il me faut pour vivoter... Je ne puis donc pas spéculer.

— Pourquoi, si vous jouez à coup sûr ?

— Joue-t-on jamais à coup sûr ?

— Oui, quand on est dans la partie d'un homme qui connaît son jeu et le jeu des autres.

— Et cet homme-là, c'est Samuel Bernheimer ?

— C'est Samuel Bernheimer, mon glorieux patron. Moi, de ce coup-là, j'attrape mes petites trente mille livres de rente, je dételle mon cheval, qui commence à se fatiguer, et je vis comme un bon bourgeois, en méprisant les anciens camarades.

— Ce qui est le commencement du bonheur, dit le marquis riant.

— Oui, répondit sérieusement le journaliste, pour un homme qui a toujours été méprisé, est-il rien de plus doux que de mépriser à son tour ?

— Je crains que vous ne soyez pas bon, Bricolier, dit Roquière, en regardant de haut en bas son interlocuteur.

— Je le crains comme vous, marquis, riposta le journaliste avec un pâle sourire. Mais si vous aviez, dans votre tiroir, toutes les notes que j'ai payées à la boucherie spéciale de la vache enragée, vous seriez moins placide, pour votre compte, et moins étonné, pour le mien. Vous raisonnez comme un fils de famille qui n'a jamais fait d'efforts que pour manger l'argent de sa légitime. Moi je parle comme un chevronné de l'armée des mécontents, qui voit enfin approcher l'heure de la victoire et du partage du butin. Voilà, cher ami.

— Et vous croyez que cette affaire du Comptoir Français réussira?

— Oui, marquis, immanquablement. Assez longtemps en tous cas, pour que ceux qui s'y seront engagés, avec l'idée bien arrêtée de réaliser un bénéfice et non de changer l'axe du monde financier, aient le temps de s'en retirer et de passer le paquet de titres aux nigauds qui sont destinés à le garder.

— Et ces nigauds, qui sont-ils?

— Les gens du monde!

— Mais, dites donc, ce sont mes amis, mes parents, mes camarades.

— Bah! N'allez-vous pas crier : « Aux armes! on égorge mes frères! » interrompit Bricolier en riant. Profitez de l'avis pour vous... Mais, du reste, je suis bien bon de vous recommander la discrétion. Allez, publiez ce que je viens de vous dire... Clamez-le sur les toits... Aucun de ceux à qui vous vous adresserez ne vous croira... Ils ne vous entendront même pas... Il y a eu, à la Bourse,

aujourd'hui, cent francs de hausse sur les actions... Demain il y en aura autant, et les jours suivants, jusqu'à ce que ça casse ! Les porteurs de titres, à qui vous conseilleriez de vendre, vous traiteraient de mauvais ami, et vous accuseraient de vouloir les empêcher de faire fortune... Ces gens-là ont vu la hausse... Ils sont fanatisés !

— Et puis, après tout, l'affaire sera peut-être bonne ! dit Roquière.

— Le hasard est si grand ! conclut gaiement le journaliste.

Le marquis n'écoutait plus ; il regardait de tous ses yeux du côté de l'entrée.

— Ah ! Voilà la comtesse de Ploërné, s'écria Bricolier. Vous rougissez, marquis... Pourquoi ?... Ah ! ah ! Mon maître, voilà le défaut de votre cuirasse !.. Vous n'êtes pas un spéculateur, vous êtes un amoureux... Ne vous en défendez pas... Tout Paris sait que vous brûlez d'une flamme aussi fidèle que pure... Jolie femme du reste ! Vous avez du goût !

— Bricolier, vous êtes odieux ! dit avec agitation M. de Roquière devenu pâle. Et vous prenez des licences...

— Je suis aussi licencié que licencieux ! interrompit en ricanant le journaliste. Allons ! Vous savez bien que je vous aime et que rien de moi ne viendra vous chagriner... Attendez que je prenne la description de la toilette de la divine comtesse pour le journal... Robe peau-de-soie vert Nil, garniture de dentelles d'argent...

C'est d'un collant !... Dites donc, marquis, au moins deux cent mille francs de perles et de diamants sur ses belles épaules et sa jolie tête... Voilà mon illustre patron qui lâche sa famille pour conduire la belle Lydie... Allons la saluer.

Samuel Bernheimer venait d'offrir son bras à Mme de Ploërné, et au milieu d'un caressant murmure de curiosité, lentement, il traversait la foule. Raimond, à trois pas derrière eux, souriant, échangeait des saluts et des poignées de main. Arrivé au seuil du petit salon oriental, le banquier s'arrêta :

— Où désirez-vous tenir votre cour, comtesse? demanda-t-il, obséquieux.

— Mais où vous voudrez. Ici, par exemple, répondit tranquillement Lydie.

Dans ce coin charmant, décoré avec une fantaisie éclatante, le banquier, à l'ordinaire, installait son fumoir. Un petit escalier, conduisant à une galerie basse, aux arcades dentelées et sculptées, reliait le salon oriental au premier étage. Des lanternes, ornées de verres colorés,semblables à d'énormes fleurs, répandaient dans la pièce une changeante lumière. Le bruit des instruments et la rumeur de la fête mouraient dans les plis des lourdes portières. Des couples entraient, recherchant un peu de tranquillité, puis repris par l'attrait des danses, du flamboiement des lustres et du tumulte des orchestres, se perdaient, de nouveau, dans le flot des invités. Derrière Samuel et la comtesse, une escorte déjà nombreuse se formait. A peine assise, Lydie

se vit entourée et, souriante, elle fit accueil à ses courtisans.

C'était bien une cour, comme l'avait dit le banquier, que la jeune femme allait tenir. Depuis un an qu'elle était mariée et avait fait son apparition dans le monde, sa réputation de beauté et d'élégance avait toujours été grandissante. On ne la nommait pas la belle Mme de Ploërné. Cette qualification, trop souvent et trop légèrement donnée, dans ces dernières années, eût paru pour elle presque un diminutif. Elle valait mieux, et la comtesse de Ploërné, sans épithète, en disait plus long que les dithyrambes adressés, dans les journaux, à de fausses belles madames sur le retour. Pour exprimer la merveille qu'était Lydie, il eût fallu trouver un titre hors pair, et ne pouvant la sacrer impératrice ou reine de beauté, on lui laissait la simplicité de son titre : « la comtesse ». Cela suffisait. Il n'y en avait qu'une : et c'était elle.

En un an, elle était devenue éclatante et superbe. Sa grâce jeune avait pris un développement magnifique. On eût dit qu'elle avait grandi : ses épaules et ses bras de marbre avaient une élégance incomparable. Quant à son visage, il était resté tel qu'autrefois, avec son velouté de fruit exotique, la langueur de ses yeux, et le voluptueux sourire de sa bouche aux dents blanches. Les plus vieux amateurs ne se rappelaient pas avoir admiré, dans toute leur carrière galante, même dans le monde de l'amour professionnel, un pareil chef-d'œuvre vivant

Ploërné, lui, n'avait pas changé : c'était toujours l'homme passionné et un peu simple qui ne voyait que par les yeux de Lydie. Il paraissait avoir pour fonction, dans la vie, de faire ce que sa jeune femme voulait. Il la suivait d'un regard attendri, s'enorgueillissant de ses succès, jouissant de son charme, prêt à tout pour lui plaire, et presque paternel avec cette enfant gâtée. Le marquis et Bricolier avaient enfin réussi à se glisser jusqu'auprès de la comtesse, et, courbés, ils rendaient hommage à sa souveraineté. Elle, très gracieusement indifférente, les avait accueillis d'un signe de tête et s'était remise à causer avec Bernheimer, sans paraître, le moins du monde, remarquer l'air désolé de Roquière. Le journaliste, pivotant sur un talon, murmura d'un air narquois :

— Vous ne faites pas vos frais, mon cher... Moi non plus, du reste... Il n'y en a que pour ce sac à millions !... Voulez-vous un bon conseil ?... Rattrapez-vous sur le mari.

Lydie, derrière son éventail, disait, pendant ce temps-là, de façon à n'être entendue que par le banquier :

— Alors vous êtes satisfait de la Bourse d'aujourd'hui ?

— Je crois que vous partagerez ma satisfaction : vous gagnez deux cent mille francs.

— En si peu de temps ?

— Le temps que d'autres ont mis à les perdre... Mais votre mari gagne plus que vous.

Un pli léger creusa le front blanc de Lydie, et ses yeux eurent un mauvais regard :

— Je lui donne les indications que vous me fournissez, dit-elle. Il est heureux, pour lui, que vous soyez là... Si par hasard, un jour, vous vous trompiez...

— Mais je ne me tromperai pas... Il s'agit de vous, pensez donc, de votre bien-être, de votre luxe, de votre bonheur !... Et tout cela m'est si précieux... Si vous saviez...

Il devenait très rouge, et les paroles s'embarrassaient sur ses lèvres. Elle l'interrompit sèchement :

— Allons! Bernheimer, vous allez dire des sottises.

Elle regarda le banquier d'un air d'ironique dédain; puis, se levant, elle passa devant lui, qui la suivait très décontenancé et dit :

— Je vais danser.

Elle se tourna vers Roquière :

— Marquis, maintenant, c'est votre tour.

Et comme Maurice s'avançait, radieux, le bras arrondi pour l'emmener, elle ajouta, en souriant à Bernheimer :

— Je vous laisse mon mari : consolez-vous tous les deux.

Le banquier fit la grimace. Mais légère et pimpante la jeune femme entrait déjà dans le salon voisin. Ploërné, instinctivement, s'était mis à l'écart et, appuyé à un chambranle de porte, il regardait les couples tournoyants emportés par le mouvement de la valse. Le banquier jeta un dédaigneux coup d'œil sur ce rêveur et suivit la comtesse. Raimond semblait très attentif, mais les formes vagues qui passaient n'occupaient pas

sa pensée. Il était bien loin de ce bal, bien loin de cet hôtel en fête. Il revoyait un autre salon, calme et silencieux, et c'était celui de sa maison. Doucement éclairé par les lampes, chauffé par un bon feu, il était fait pour la veillée paisible. Sur un petit canapé aux coussins moelleux, Mme de Saint-Maurice sommeillait à demi. Et près de la table, travaillant à une délicate broderie, juste ce qu'il fallait pour paraître occuper ses doigts blancs, Lydie était assise. Lui, affectant de lire une brochure, se perdait dans une contemplation délicieuse. Nul bruit, le tic tac de la pendule seulement. Et quelle tranquillité d'esprit, quelle sécurité de cœur !

C'était ainsi, pendant les premiers temps du mariage. Puis, promptement, l'existence avait changé. Le monde s'était emparé d'eux et ne leur avait plus rendu la liberté. Peu à peu, les soirées au coin du feu s'étaient faites rares, et maintenant c'était l'exception quand on s'enfermait à la maison. Alors l'ennui de la comtesse se montrait morne. Elle traînait sa maussaderie sur les fauteuils du salon. Mme de Saint-Maurice, heureuse d'avoir sa fille, pour quelques heures, en sa compagnie, essayait de donner la réplique à Raimond pour échauffer, jusqu'à la gaieté, la triste humeur de Lydie. Mais les efforts du mari et de la mère restaient infructueux, et la mondaine bâillait, loin du monde, dans l'engourdissement de la fatigue des bals précédents soudain ressentie. Et sans dissimuler qu'elle s'assommait, Mme de Ploërné finissait par se sauver dans sa chambre, où elle se faisait déshabiller longuement par Leïla.

Depuis qu'il était le mari de Lydie, Raimond s'efforçait d'étudier la jeune femme. D'abord, l'affolement de sa passion l'avait emporté et il avait été incapable de raisonner. Tout au bonheur de posséder celle qu'il aimait, il était hors d'état de sentir autre chose que le ravissement d'aimer. Il s'était donné avec transport, et son ivresse avait été si ardente qu'il l'avait pu croire partagée. Cependant il n'avait pu continuer à se faire illusion : la froideur de celle qu'il serrait éperdument dans ses bras l'avait glacé. Brusquement il avait dû s'avouer que les sentiments éprouvés par Lydie ne concordaient point avec ceux qu'il éprouvait lui-même. Toute sa flamme ne parvenait point à dégeler cette belle neige. Et plus il s'acharnait à l'échauffer de son ardeur, à la pénétrer de sa passion, plus il la trouvait impassible et inerte.

Par moments, il s'effrayait, en devinant en elle comme une sourde résistance. Jamais il n'avait retrouvé, sur les lèvres de sa femme, le mordant baiser que sa fiancée lui avait donné, la veille de son départ. Il en avait encore la brûlure à la bouche. Il tâchait de ressaisir cette sensation délicieuse du complet abandon qu'il avait éprouvée ce soir-là. Il s'exaltait, mais il s'exaltait seul. L'amour de Lydie, poursuivi par lui, le fuyait toujours. Il la possédait, mais il ne l'animait pas. Et il en souffrait cruellement. Il avait senti la créole frémir, quelquefois, dans ses bras, comme si elle allait enfin se livrer, mais on eût dit qu'une mystérieuse influence, une volonté, soudainement manifestée, arrêtait le bouillonnement de la sève, et calmait les sens

prêts à s'émouvoir. La femme, un instant palpitante, redevenait insensible et, presque lassée, se prêtait aux désirs de l'époux, mais ne cédait pas à la volupté des caresses.

Avec amertume, Raimond s'était dit : Elle ne m'aime pas ! Puis, par un retour de son indulgence, il avait ajouté : Elle peut m'aimer, mais non autant que je l'aime. Et c'est l'excès de ma tendresse qui fait paraître la sienne insuffisante. Il pensa qu'il fatiguerait Lydie et l'ennuierait, s'il se laissait aller à tout l'entraînement de sa passion. Il s'étudia à se modérer, il calcula, quand il aurait voulu se donner sans réserve. Il fut malheureux. Mais, loin d'affaiblir son amour, l'épreuve qu'il s'imposait le redoubla. Il s'accusa de ne pas savoir plaire. Il ne fit pas un reproche à la jeune femme de son indifférence. C'était lui le coupable, rien que lui. Elle, elle était la souveraine de qui venait tout bien et qui résumait toutes les perfections.

Il chercha par quels moyens il pourrait se rendre plus agréable. Il avait remarqué le goût de Lydie pour les raffinements du luxe. Il dépensa des sommes considérables à son installation dans un très joli hôtel de la rue Rembrandt. Il entoura l'idole d'un cadre digne d'elle. Sans admiration comme sans reconnaissance, elle accepta tout. Elle semblait trouver simple et naturel qu'on s'ingéniât à charmer ses yeux.

Elle prit l'habitude des fantaisies coûteuses, saccageant, avec une inconscience, presque une malignité de jeune sauvage, les objets les plus rares et les plus chers.

Dans un mouvement de colère, elle avait brisé et jeté au feu un admirable éventail peint par Watteau, détruisant un chef-d'œuvre inestimable comme elle aurait fait d'un brimborion de vingt-cinq sous. Elle avait eu un caniche qui, pendant quinze jours, avait été le maître de la maison. Elle le laissait monter sur les meubles de son salon, qui étaient recouverts de tapisseries des Gobelins, et, pour l'exercer au rapport, lui lançait ses mouchoirs garnis de point d'Angleterre. Puis, le favori l'avait lassée, et, un beau matin, froidement elle l'avait fait empoisonner dans la cour. C'était un mépris de la chose précieuse, un goût de mutilation, un appétit de massacre, qui étonnaient de la part de cette cette jeune femme, élevée dans la pauvreté, et qui aurait dû jouir, plus respectueusement qu'une autre, des somptuosités de sa vie nouvelle.

Sa mère ne pouvait cacher son étonnement et Raimond avait dû intervenir pour empêcher Mme de Saint-Maurice de faire des observations. La vieille dame, installée dans une aile de l'hôtel, au midi, avec une vue charmante sur des jardins, s'était résignée au silence dans l'intérêt de son repos. Elle se préoccupait avant tout de son bien-être matériel. Elle avait donc promptement désarmé, laissant à son gendre la responsabilité du désordre de Lydie. Ce désordre ne s'étendait pas au service de la maison, sur lequel Leïla avait continué à avoir la haute main. Tout ce qui n'était pas dans la dépendance directe de Mme de Ploërné fonctionnait régulièrement, quoique coûteusement. Mais la vie, telle

que la comprenait la comtesse et telle que la lui laissait mener son mari, exigeait des revenus bien plus importants que ceux dont disposait Raimond. Et, très rapidement, une telle brèche s'était produite dans sa fortune, qu'il avait compris qu'au train dont il marchait, en six ans il serait complètement ruiné. Cette perspective l'avait assombri. Il s'était mis à réfléchir, non pas au moyen de modifier son existence, mais à celui de trouver des ressources pour la continuer. Il ne supportait pas l'idée de proposer à Lydie de se restreindre. Il se la figurait fronçant son joli sourcil et faisant la moue de sa bouche charmante, lorsqu'il viendrait lui parler de réformes, non pas dans leur budget, mais dans son budget à elle. Et il aimait mieux recourir à tous les expédients que d'affronter le mécontentement de la Divinité.

C'était à ce moment que l'intervention de Bernheimer s'était manifestée. Depuis son enfance Raimond le connaissait. Samuel était le parrain de Thérèse. Lorsque l'association avec M. Letourneur avait pris fin, parce que les hardiesses financières de Samuel ne cadraient plus avec les habitudes un peu anciennes du père de Thérèse, les rapports des deux associés n'avaient pas cessé. Bernheimer s'était lancé dans des opérations énormes qui lui avaient réussi. Letourneur avait continué le train-train bonhomme de la banque, tel que l'avait établi son père. Samuel, lancé dans la société viveuse, avait promptement pris les habitudes de ses compagnons, il les avait même exagérées, comme tous

les néophytes. Mais il avait su dépenser son argent, et sa prodigalité, une sorte de rondeur qui plaisait, lui avaient ouvert les portes du meilleur monde.

Il avait une chasse, qui rivalisait avec les plus belles de France ; il faisait courir, et jamais institution charitable ne l'avait trouvé rebelle à une large souscription. Très fin, il avait jugé la haute société parisienne, et compris qu'en la prenant par son intérêt et par son plaisir, il en obtiendrait tout ce qu'il voudrait. Peut-être serait-il méprisé en secret, mais ouvertement il serait accepté. Il avait flatté, obligé et amusé les grands seigneurs qui donnaient le ton à Paris, et, protégé par eux, il était arrivé, après trois blackboulages seulement, à forcer l'entrée du Jockey-Club.

C'était donc un monsieur très bien noté et dont on parlait avantageusement dans les journaux. Il donnait dans la galanterie, et payait fort cher ses caprices. Il avait réussi à savoir s'habiller, et portait les vêtements qui convenaient le mieux à sa forme. Il s'était donné une allure. En réalité, il ne ressemblait pas à tout le monde : il était quelqu'un. Quand il passait, au pesage, vêtu d'un complet gris, bien coupé, un bouquet jaune ou bleu à la boutonnière, de petites guêtres blanches aux pieds, une cravate soigneusement nouée autour de son col droit, un chapeau brillant comme un miroir sur la tête, il avait un chic jeunet qui seyait à sa taille massive et à sa figure rougeaude. Les petites femmes l'appelaient Sam, en lui demandant un « tuyau », qu'il donnait toujours et consciencieusement. Ses amis du Club

le nommaient Bern. On éprouvait le besoin de se familiariser avec lui : il inspirait la sympathie. Et cependant, quand il voulait, il avait une façon à lui de couper les gens, en les regardant avec ses yeux froids et clairs, qui le rétablissait dans sa situation de millionnaire, bon enfant, mais dont il ne fallait pas abuser.

Dès l'installation de Ploërné à Paris, il avait été empressé auprès de Lydie. Il se rappelait l'effet extraordinaire qu'elle avait produit à l'Opéra. Il devinait, en cette jeune femme, une des reines futures du monde parisien. Il se rangeait, dès le début, dans le cortège, à une place de choix. Et, pour avoir l'avantage de relations familières avec Lydie, il prit, tout de suite, une allure paternelle destinée à rassurer le mari. Cependant, à sa première visite à l'hôtel Letourneur, le banquier s'était étonné de ne point voir Thérèse auprès de sa tante. Les dames de Saint-Maurice, revenues de Beaulieu à Paris, et le mariage ne devant se conclure que quinze jours plus tard, n'avaient pas encore eu le temps de s'installer dans l'hôtel qu'avait acheté le comte de Ploërné. Et Bernheimer les trouvait chez Thérèse, sans Thérèse.

La tante de Saint-Maurice alors, avec la candeur de son ignorance absolue, avait raconté que sa nièce lui causait le violent chagrin de se laisser entraîner par sa vocation religieuse, et qu'elle s'était enfermée dans le couvent des Dames de la Passion, pour faire un stage d'un an, avant de renoncer définitivement au monde. Ah ! c'était un sujet de bien graves soucis pour son

cœur vraiment maternel! Cette enfant lui était aussi chère que sa Lydie. Mais tous les raisonnements, toutes les supplications avaient été inutiles, et Thérèse avait passé outre. Du reste, elle était bonne et dévouée comme à son ordinaire. Elle avait prié sa tante de loger dans son hôtel, d'y rester toujours, elle avait offert de le lui donner par un acte définitif, la chère petite, comme si cette maison serait possible à habiter sans elle! Ne l'y chercherait-on pas sans cesse? Et la pensée qu'elle serait confinée dans une petite et froide cellule, pendant que sa tante se prélasserait dans les salons, vastes et confortables, n'empoisonnerait-elle pas, pour celle-ci, la jouissance? Non! Elle avait refusé, et son gendre venait d'acquérir un bijou d'habitation près du parc Monceau. Aussitôt le mariage accompli, on s'installerait.

Pendant que Mme de Saint-Maurice parlait, avec une volubilité et un attendrissement très naturels, Bernheimer examinait Lydie, et le visage de la créole le frappait par sa dure impassibilité. Pas un mouvement de regret, pas un frémissement de pitié. L'insensibilité complète. Avec sa finesse d'homme habitué à regarder plus loin que la surface des choses, à ne jamais se contenter des raisons qu'on lui donnait, et à chercher celles qu'on ne lui donnait pas, Samuel devina un mystère, dans la brusque détermination de Thérèse et dans le silence presque hostile de Lydie. Il se fit donner l'adresse du couvent où s'était retirée Mlle Letourneur, et se promit d'aller y chercher le mot de l'énigme.

N'avait-il pas tous les droits de s'occuper d'elle? N'é-

tait-il pas son parrain? Sous l'enveloppe d'égoïsme qui le protégeait contre les impressions soudaines, le cœur du banquier s'émut. Mais il pressentit, dès le premier instant, qu'il y aurait un parti à tirer du trouble qu'avait trahi l'attitude de Lydie. Raimond entrait, sur ces entrefaites, et l'immobilité du visage de la jeune femme frappa, de nouveau, Samuel. Comme lorsqu'il était question de Thérèse, elle resta de glace, en voyant son fiancé. Lui, souriant, attentif à plaire, amoureux. Elle, indifférente, dédaigneuse, lassée.

En un instant, Bernheimer fut renseigné sur l'état moral des futurs époux, et il en conçut de grandes espérances. Un si médiocre accord de sentiments, se trahissant à la veille d'un mariage : quel avenir pour un célibataire, disposant de tous les moyens de corruption, ayant déjà un pied dans la place ! Aussitôt, le banquier cessa de s'occuper ostensiblement de Lydie, et n'eut plus de prévenances que pour Ploërné. La femme n'était point désormais importante à circonvenir. Celui dont il fallait s'emparer, c'était le mari. Était-il rien de plus aisé? La simplicité sans détour, ce Raimond, la franchise affectueuse d'un bon chien qui ne se sert de ses forces, qui pourraient être terribles, que pour caresser et flatter. On devait avoir scrupule d'abuser de la confiance de ce brave garçon. Mais sa Lydie était si tentante ! Ainsi pensait Samuel, en s'en allant, après sa visite à l'hôtel Letourneur. Et il était partagé entre ses bons sentiments et ses tentations mauvaises. Il ne décida rien, ce jour-là, et monta au Club pour changer d'idées.

Le lendemain, il se dirigea vers la rue Saint-Jacques, où, proche la place Denfert, à deux pas des Madelonnettes, dans un ancien hôtel entouré d'un jardin, se trouvait la communauté des Dames de la Passion. Il entra, demanda à la sœur portière s'il pouvait parler à Mlle Letourneur, et, introduit dans un vaste et froid parloir, dallé, lambrissé de vieux chêne, décoré d'une Vierge des Sept-Douleurs, au cœur ensanglanté, faisant face à un Christ expirant, il attendit en piétinant pour se réchauffer. Au bout de quelques minutes, un pas léger se fit entendre, une porte s'ouvrit, et, avec une stupéfaction attendrie, le banquier vit entrer Thérèse, vêtue du costume gris, à bordures bleues, coiffée du bonnet blanc des religieuses. Elle était un peu pâle et s'efforçait de sourire, mais des larmes roulaient dans ses yeux. Ils restèrent un instant silencieux, immobiles, le parrain et la filleule, à se regarder ; puis Samuel surmonta son trouble et, prenant la main de la jeune fille, l'amena près de la fenêtre pour la mieux voir :

— Comment, ma chère petite, c'est ici, et sous ces vêtements que je te retrouve ?... Et tu ne m'as rien dit. Tu n'as pas même cru devoir me consulter, ou seulement me prévenir... Mais que s'est-il passé ? Quel motif t'a conduite dans cette maison ?...

Thérèse l'interrompit, gênée d'être interrogée, et d'une voix paisible :

— Vous savez, mon cher parrain, que j'ai toujours eu un penchant pour la vie religieuse... Jusqu'ici, j'avais résisté à ma vocation... Mais elle a été la plus forte

et m'a entraînée. Voilà tout. Je suis très tranquille, très heureuse : ne vous préoccupez donc pas de moi.

— Mais je m'en préoccupe énormément ! s'écria Bernheimer. A dix-huit ans, dans un couvent, et dont la règle est des plus sévères, une fille, comme toi, qui as été élevée si doucement et qui n'es pas forte !... Mais pourquoi? Thérèse, pourquoi ? Tu as beau me parler de ta vocation... Oui, je sais... Ploërné m'a touché deux mots de cela, mais je ne puis me contenter de raisons pareilles... Ça, c'est l'apparence, c'est ce qui doit servir à tromper les curieux et les indifférents, mais, ce qu'on avoue aux gens qu'on aime, la réalité enfin, quelle est-elle?

Tout en parlant, Samuel ne perdait pas de vue sa filleule : au nom de Ploërné, il la vit tressaillir ; sa pâleur s'accentua sous sa cornette blanche, et ses yeux se creusèrent douloureux. Ploërné ? Était-ce lui qui était cause de cette immolation? Le trouble de Thérèse donnait, en tous cas, à Bernheimer une indication qu'il ne devait pas négliger. Il reprit :

— Je suis allé hier faire visite à ta tante de Saint-Maurice, que j'ai trouvée installée chez toi, avec sa fille... Elles m'ont donné des explications pareilles aux tiennes, en y ajoutant toutes sortes de regrets... Oh ! Lydie surtout... Elle paraît bien t'aimer...

A ces mots, le même tressaillement de chair blessée, la même pâleur, avec un éclair de plus dans les yeux, se manifestèrent et, pour Samuel, il devint évident que la détermination de Thérèse avait été, en grande partie, causée par Raimond et Lydie. Il voulut pousser plus

loin ses investigations, et appuyant hardiment sur le point douloureux :

— A l'idée qu'elle allait épouser Raimond et que tu ne serais pas auprès d'elle, pour partager son bonheur, ta cousine était désolée. « Ma joie sera incomplète ! » m'a-t-elle répété ; et je ne serais pas surpris qu'elle vînt ici, pour te prier de quitter ta retraite, ne fût-ce que pendant une journée.

Thérèse fit un geste lent, douloureux, comme pour implorer ; et s'efforçant vainement de dominer son agitation :

— N'essayez pas de me troubler, dit-elle, Je veux oublier le monde et je désire qu'il m'oublie.

Cependant elle ne put résister à l'âpre curiosité qui la brûlait, et, d'une voix tremblante, elle ajouta :

— M. de Ploërné, n'a-t-il pas joint ses instances à celles de ma cousine, pour obtenir que j'assiste à son mariage ?

— Non, dit Samuel, et je t'avouerai même que sa froideur m'a étonné. Il t'aimait beaucoup, autrefois, et j'attendais de sa part des sentiments plus fraternels... Mais il est amoureux et il ne voit plus rien que son amour.

— Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit heureux, dit Thérèse en baissant les yeux.

— Souhaitons-le, dit le banquier, mais n'y croyons pas trop.

— Pourquoi cela ? s'écria Mlle Letourneur, dont les paupières, soudainement relevées, démasquèrent un regard dévorant.

— Parce que s'il aime, lui, elle me fait tout l'effet,

elle, de ne pas aimer. Jamais indifférence plus complète ne répondit à tendresse plus exclusive. Ne t'en étais-tu pas aperçue, lorsque tu étais auprès d'eux?

Sans répondre à la question, elle murmura :

— Est-on jamais aimé comme on aime?

Elle se perdit dans une rêverie que Samuel respecta. Il songeait lui-même : Il est évident que ma pupille adore Raimond et que sa belle vocation religieuse n'est qu'un pur et simple désespoir d'amour. Pauvre fille! Comment lutter contre cette Lydie? N'est-elle pas invincible? Il était fatal que Ploërné, mis en présence de la créole, en deviendrait fou. Mais comment et quand le coup de foudre s'est-il produit? Est-ce avant le départ pour l'extrême Orient, ou depuis le retour? N'est-ce qu'un feu de date récente, ou une bonne passion qui a résisté à deux années de campagne? Il faut que je sache cela, c'est très important pour moi. Déjà Bernheimer, glissant sur la pente de l'égoïsme, oubliait les malheurs de sa pupille pour s'occuper de ses intérêts personnels. Il demanda :

— Est-ce que Raimond aime Mlle de Saint-Maurice depuis longtemps?

Thérèse tressaillit. Elle revint du lointain de sa pensée et dit :

— Ils étaient fiancés avant le départ de M. de Ploërné.

Cette réponse replongea Samuel dans son incertitude. Si Thérèse savait, depuis plus de deux ans, que Lydie et Raimond devaient se marier, comment expliquer sa détermination soudaine? En un si long espace

de temps, n'avait-elle pas eu le loisir d'user son chagrin, si chagrin elle avait, de se raisonner, de se résigner?... Évidemment, il y avait autre chose que ce qu'il avait découvert. Mais qui le lui révélerait? Il attendit tout de l'avenir. En observant, en rapprochant les détails, il finirait par reconstituer la vérité. Et la connaissance de cette vérité lui ouvrirait, sans doute, la place qu'il avait déjà l'audace de vouloir emporter. Il dit :

— Alors, tu n'as plus confiance en ton vieux parrain?... Tu ne te décides pas à lui confier ton idée de derrière la tête... Tu sais, je ne suis pas ta dupe, et je soupçonne à ton acte des motifs que tu ne m'avoues pas... Mais je ne veux pas te tourmenter... Tu n'es pas disposée à parler aujourd'hui?... Une autre fois, tu seras plus bavarde... Car je reviendrai te voir, tu t'en doutes, n'est-ce pas?

Thérèse eut un joli sourire :

— Oui, mon parrain, je sais que vous êtes bon... Mais ne vous dérangez pas de vos occupations pour moi... Je penserai à vous, même si je vous ne vois pas... Ne me croyez ni malheureuse, ni folle... Ne parlez de moi à personne... Oh! surtout cela... J'y tiens... Me le promettez-vous?

— Oui, je te le promets... De ton côté, si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à m'écrire un mot... Ne te laisse manquer de rien... Cette maison me paraît pauvre... Prends garde aussi qu'on n'abuse de ta générosité. Qui est-ce qui administre ta fortune?

— Mon notaire.

— Bien ; je le verrai. En tous cas, promets-moi, à ton tour, de ne jamais rien signer sans me consulter.

— Je vous le promets... Adieu, mon parrain. Allez-vous-en. Il est de règle ici que les visites ne durent que peu de temps et il y a plus d'une heure que nous sommes ensemble.

— Adieu, donc.

Thérèse préparait un mouvement de retraite. Bernheimer la retint par la main, et, un peu ému :

— Eh bien! Tu ne m'embrasses plus?

Elle se jeta sur son épaule, et, ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes. Il lui tapota l'épaule, la raisonnant sur un ton de gronderie paternelle :

— Allons! Bête! Tu vois... tu as du chagrin... Tu es bien obligée de me le montrer... Oh! mais je saurai ce dont il s'agit... Et je mettrai au pas ceux qui t'ont fait de la peine.

Elle s'écarta vivement, essuya ses yeux. Et d'une voix ferme :

— Non! non! Vous vous trompez... Je n'ai pas de chagrin... Et je ne veux pas qu'on tourmente qui que ce soit, à cause de moi.

Elle fit un geste gracieux, et disparut par la lourde porte de chêne bruni. Bernheimer sortit du parloir, et dans la cour, aux pavés cerclés d'herbes, frappant du pied, il dit :

— Si c'est Lydie et Raimond, qui ont désespéré cette petite... eh bien!... cela m'enlève vis-à-vis d'eux tout scrupule!

Il n'en avait guère avant; mais, charmé de s'être trouvé cette bonne excuse à lui-même, il demanda la porte à la tourière et s'éloigna.

Placé, auprès du jeune ménage, en si bonne posture, le banquier aurait attendu avec patience l'occasion favorable à ses mauvais desseins sur Lydie, si, très promptement, il ne s'était découvert des concurrents. Il n'avait point été seul à tomber sous le charme, et, parmi les plus animés, le jeune Maurice de Roquière lui avait tout de suite paru dangereux. De tous ceux qui tenaient une place dans le monde parisien, le petit marquis, comme on le nommait volontiers, était un des plus galants et des plus heureux. Non qu'il fût très beau, très spirituel ou très riche; mais il avait un genre particulier qui plaisait.

On lui prêtait d'étonnantes bonnes fortunes. Et, dans tous les mondes, il était également favorisé. La ravissante Sophie Haldrich, morte si jeune, après avoir chanté merveilleusement deux ou trois opéras, avait été folle de lui. Et il avait été cause du divorce de la comtesse de Brumant. En le voyant, pour la première fois, on se disait généralement : « Eh ! quoi, c'est là ce grand séducteur, qui a jeté le désordre dans tant de cœurs de femmes. Mais il est fort ordinaire ! » Et quand on le connaissait plus intimement, on se rendait compte de l'impression qu'il arrivait à produire. Il ne réussissait que par la constance et par une volonté d'aimer qui anéantissait en lui toute autre pensée. Il dégageait ainsi une sorte d'influence magnétique qui imposait son dé-

sir, et qui détruisait peu à peu toutes les résistances. A compter du moment où il s'était déclaré à lui-même qu'il aimait une femme, il n'avait plus d'autre souci que de s'emparer d'elle, et, par tous les moyens, il lui prouvait son attention passionnée. C'était le type achevé de l'homme à femmes, pour qui la femme est tout au monde.

Il avait été présenté à Lydie, l'année précédente, par Bernheimer lui-même, et comme d'habitude, au premier abord, n'avait point été remarqué. Avec beaucoup de bon sens il s'en était aperçu, et s'était contenté de préparer l'avenir. Il savait attendre, c'était encore un de ses talents. Maintenant que Lydie reparaissait dans le monde, il reprenait son siége et s'apprêtait à le pousser avec activité. Il ne semblait pas cependant avoir de particulières chances de succès, était traité à peu près comme Bernheimer, avec une bonne grâce railleuse qui ne décourageait pas les assiduités, mais laissait le soupirant toujours au même point. Roquière avait pour lui la danse et son prestige de conducteur de cotillon. Samuel avait la Bourse et le mérite de donner d'utiles conseils financiers.

Au bout de quelques mois, faisant, par prudence, le compte de ce qu'il avait déjà dépensé pour s'installer à Paris, et de ce qu'il lui faudrait pour y vivre sur le pied où il s'était mis dès le début, Raimond avait constaté avec tristesse que ses inquiètes prévisions étaient justes et qu'il marchait rapidement à la ruine. Il avait, en se mariant, deux cent mille francs de rente. L'acquisi-

tion de son hôtel et sa luxueuse installation lui avaient enlevé près d'un million. Son revenu avait donc diminué d'un quart, et son train de maison devait absorber trois cent mille francs par an. Encore fallait-il que Lydie n'eût pas de trop gros caprices. Il se sentait incapable de ne pas les satisfaire. Et, à chaque fantaisie, une ferme de Bretagne serait emportée. On eût dit qu'avec une diabolique clairvoyance Mme de Ploërné se rendait compte de la situation de son mari et qu'elle était résolue à la compromettre, car elle abondait en inventions coûteuses, ayant l'extraordinaire insouciance d'une fille qui sait qu'à l'amant ruiné, un amant riche succédera, permettant la continuation du gaspillage.

Cependant elle remarqua l'air contraint avec lequel Raimond l'accueillait lorsqu'elle rentrait ayant acheté une pelisse en zibeline de trente mille francs, ou du point d'Alençon ancien — une occasion étonnante! — pour mille louis. Elle n'aimait pas beaucoup qu'on fît froide mine à ses emplettes : elle s'enquit donc des raisons de ce manque d'enthousiasme, et Ploërné, qui ne savait pas dissimuler, ouvrit son cœur tout de suite. Il s'attendait à une effusion, à des cris de repentir pour le passé, à des promesses sages pour l'avenir. Il vit, plein de chagrin, le front de Lydie se rembrunir, et dut constater que le seul sentiment excité, par l'aveu qu'il venait de faire, était le regret de ne plus pouvoir librement continuer à dépenser de l'argent, sans compter.

Après un instant de silence pénible, Lydie laissa tomber ces paroles d'un ton glacé :

— Je croyais que nous étions riches. Excusez-moi, mon ami, si je vous ai causé de l'embarras : je saurai désormais me restreindre.

Raimond la regarda avec stupeur. Se restreindre ! Elle appelait « se restreindre » cesser de se livrer aux prodigalités les plus folles. En cet instant, il eut sur le caractère de Lydie des vues qui l'épouvantèrent. Il la découvrit frivole, fausse, égoïste, mauvaise. Il eut le soupçon qu'elle manquait de cœur, et peut-être que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient sournoisement hostiles. Il fut, pendant une minute, tout près de la vérité. S'il avait été capable d'observer attentivement sa femme, jusqu'à la conclusion de la scène qui s'engageait entre elle et lui, il eût pu éviter des désastres, et sauver ce qu'il jugeait être son bonheur. Mais il aimait trop passionnément pour avoir du sang-froid, il était trop aveuglé par la passion pour avoir de la clairvoyance. Il mit sur le compte de l'inexpérience dépitée ce qui était le fait d'une perversité froide. Et il excusa Lydie, au lieu de tâcher de la comprendre. Il répondit avec douceur :

— Mais nous sommes encore riches, mon cher amour ; seulement, dans peu de temps, nous ne le serons plus, si « nous » dépensons tant d'argent à la fois. Nos ressources, qui sont grandes, sont pourtant limitées et ce sont ces limites qu'il faut connaître.

— Expliquez-moi cela, dit la jeune femme, en s'allongeant sur un canapé, d'un air boudeur.

— Eh bien ! quand vous aurez acheté cinq manteaux,

comme la pelisse de fourrure de l'autre jour, nous aurons mangé notre revenu de l'année. Comprenez bien que je ne vous blâme pas d'aimer les belles choses. Elles ne seront jamais assez belles pour vous... Le malheur, c'est qu'elles coûtent très cher et que je n'ai pas les coffres pleins d'or d'un prince des Mille et une Nuits... Oh! je le regrette bien! Car tout vous appartiendrait et je ne serais jamais plus heureux que quand vous feriez à mes trésors la faveur d'y plonger vos belles mains.

Il voulut lui prendre la main et la baiser. Elle la retira assez brusquement, et d'une voix sèche, qui n'avait aucun rapport avec sa voix profonde, sa voix d'amour :

— Si vous n'avez pas assez d'argent, tâchez de vous en procurer.

— Cela n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire ; et les gens qui gagnent leur vie ont du mérite. A plus forte raison ceux qui savent faire fortune. Je crois que je serais absolument incapable de m'enrichir d'une façon quelconque et que je réussirais plus promptement à me ruiner.

— Alors, mon ami, qu'est-ce que vous savez faire?

— Pas grand'chose, répondit Ploërné, non sans mélancolie. Me battre pour mon pays, ce qui est une vertu commune, tous les ans, à trois ou quatre cent mille Français, qui ne se croient pas pour cela des héros. Conduire un vaisseau d'une partie du monde à une autre, sans avarie, lorsque Dieu le permet... Et voilà tout.

Lydie resta un moment songeuse. Elle ne paraissait

pas avoir entendu ce que son mari venait de dire. Un amer sourire crispait sa lèvre. A quoi pensait-elle ? A coup sûr, pas à s'arrêter sur le chemin qui menait ce brave garçon, si loyal, si aimant, à sa perte. Peut-être revoyait-elle une petite terrasse, cachée sous les branches, où un marquis italien lui avait prodigué de si tendres serments, de si enivrantes caresses et jurait-elle, à nouveau, de le venger. Elle poussa un soupir, et fixant ses yeux sur Raimond :

—Pourquoi ne demandez-vous pas à Samuel Bernheimer de vous faire gagner de l'argent à la Bourse ?

— C'est que, ma chère, il ne peut pas me convenir de me lancer dans des opérations très aléatoires.

— Avec lui elles ne le seraient point.

— Cela me conviendrait encore moins. La seule excuse du jeu, c'est qu'on risque de perdre... Mais le jeu à coup sûr? Il me semble que je commettrais un vol.

— Il me semble, à moi, que vous êtes un peu naïf. Comment font tous les banquiers, tous les boursiers, tous ceux qui s'occupent de finances ? Ils prélèvent leur luxe sur la sottise humaine. Pour que l'argent entre dans une poche, il est nécessaire qu'il sorte d'une autre... Et si vous voulez que j'en aie à dépenser, il faudra bien que vous le preniez à quelqu'un... Arrangez-vous donc pour le prendre correctement, honorablement, en faisant des affaires... Toute la science, en cela, consiste à n'en tenter que de bonnes... Ce sont les nigauds qui choisissent les mauvaises... Voulez-vous être un nigaud? . . . .

Elle s'était relevée et lui parlait sous le nez, coquettement, son beau visage, cette fois, à portée des lèvres. Il l'embrassa, et pas encore convaincu cependant :

— Je voudrais bien ne pas toucher à des choses qui me paraissent très laides.

— Parce que vous ne les connaissez pas, comme tous les gens de votre monde qui sont bourrés de préjugés... Mais nous en recauserons, car il faut prendre un parti, et à moins que nous n'allions vivre à la campagne, pour faire des économies...

— Oh ! si vous y consentiez ! s'écria-t-il avec feu... A Ploërmé, au milieu de nos gars, qui vous adoreraient comme une reine.

— Oui, mais au milieu de vos gars et de leurs adorations, la reine mourrait d'ennui... Il vaut mieux rester à Paris, où je suis reine un peu aussi, et chercher les moyens de ne pas dédorer ma couronne.

Ces moyens, elle les avait trouvés, et dès le lendemain elle reprit cet entretien, s'efforçant d'habituer Raimond à l'idée de faire des affaires. Mais elle le trouvait rebelle, pour la première fois, à ses volontés. Il refusait avec douceur, mais avec une inébranlable fermeté, en vrai Breton qu'il était. Elle l'appelait entêté, se mettait en colère, le menaçait de toutes sortes de punitions, dont la plus sérieuse et la plus vivement sentie était sa froideur. Bernheimer, cependant, appelé à l'aide et bien éclairé par Lydie sur ce qu'elle désirait, avait pris Raimond à partie. Il n'était pas pour les solutions violentes, lui, et quand il se heurtait à une con-

viction, au lieu de la vouloir ébranler et réduire, il la tournait et arrivait, sans secousses, au résultat ambitionné. Il choisit, pour entraîner le comte, des voies tout à fait opposées à celles que la jeune femme avait suivies.

— Vous ne voulez pas vous lancer dans la spéculation? lui dit-il. Vous avez raison. C'est un triste métier, et, quand on ne lui donne pas du prestige en brassant des affaires qui intéressent le monde entier, il n'est pas enviable. Et puis il ne me paraît pas démontré que vous sauriez vous approprier le mécanisme assez délicat de ces opérations. Il faut une forme d'esprit particulière pour y réussir. Beaucoup d'hommes, très intelligents, n'y comprennent rien, et je sais des imbéciles qui y excellent. Ne spéculez donc pas. Mais, si vous le voulez bien, cherchons un emploi plus rémunérateur de vos fonds. Il est telles valeurs qui, en peu de temps, doublent et triplent leur capital. Voilà ce qu'il faut pour satisfaire à la fois votre femme et ménager vos scrupules. Un placement avantageux ne saurait vous répugner?... C'est ce que recherchent les gens raisonnables... Mettons-nous à l'affût... Et, quand l'occasion se présentera, saisissez-la sans crainte

Le raisonnement de Samuel plut à Ploërné. Ne point se relâcher de ses principes et satisfaire en même temps Lydie, c'était ce qu'il pouvait souhaiter de mieux. Il aquiesça donc aux propositions du banquier et s'occupa de rendre disponible la plus grande partie de sa fortune. L'occasion, dont Bernheimer parlait, était près

12

de se présenter. Depuis quelques mois, l'affaire du Comptoir se préparait sourdement, et l'émission des actions allait produire un considérable mouvement sur le marché. C'était là que Samuel comptait se montrer à Lydie sous son vrai jour et, n'ayant point le moyen de la séduire par l'agrément de sa personne, se proposait de l'éblouir par l'étalage de sa puissance financière.

Il avait demandé à la jeune femme de lui confier une somme d'argent, pour qu'il la fît valoir. Lydie, à qui sa mère avait donné deux cent mille francs, en la mariant, gardait dans son coffre-fort les titres représentant sa dot. Raimond s'était toujours refusé à prendre ces valeurs, dont il laissait la jouissance à sa jeune femme. Et, avec un instinct de conservation très particulier, cette gaspilleuse n'avait jamais touché à ce qui lui appartenait. De ses deniers elle était avare. Elle ne savait bien dépenser que l'argent de son mari. Les deux cent mille francs furent donc confiés à Bernheimer, qui les reçut avec une sorte d'attendrissement. Il lui semblait qu'en lui remettant cet argent, Lydie plaçait, dans l'engrenage financier, le petit doigt de sa main blanche, et que, mathématiquement, le corps tout entier devait y passer. En même temps, Raimond, averti, souscrivait, à l'émission, trois mille titres de cinq cents francs, et, se voyant entouré des plus grands noms de France, croyait concourir à une œuvre de rénovation sociale et faire en même temps une très bonne affaire. Dès le premier instant, l'un des deux buts qu'il s'était proposés

avait paru atteint. La valeur avait monté avec une étonnante rapidité, et il semblait probable que ceux qui en détenaient les titres allaient tripler les fonds engagés. Raimond était donc délivré de tous ses soucis; et ne craignant plus de se ruiner, il pouvait dépenser, sans compter, l'argent qu'il n'avait point placé dans le Comptoir Français.

Il pensait à ces choses, le soir de la fête donnée par Bernheimer pour célébrer la victoire financière, en regardant, appuyé à la porte du salon, Lydie qui dansait avec Maurice de Roquière. Et il était aussi heureux de se sentir libre d'inquiétudes que de la voir radieuse et souriante. Il suivait des yeux la jeune femme tournant légèrement au bras de son valseur. Il la trouvait gracieuse et jolie, ne s'étonnait pas qu'on se groupât pour l'admirer, et ne prenait pas ombrage de ces regards arrêtés sur les blanches épaules, sur la poitrine ferme et palpitante de celle qu'il adorait. Sa confiance était complète. Pas le plus petit soupçon ne troublait sa pensée. Il était tout à son plaisir, lorsqu'une main se posa sur son épaule et le fit se retourner. Bernheimer était derrière lui, souriant aussi, mais avec une nuance d'inquiétude :

— La comtesse s'amuse, dit-il, en montrant Lydie qui passait tout près d'eux. Ah! Ces jeunes gens sont heureux de pouvoir danser avec elle!... Nous, c'est fini... Et quand je dis nous, j'ai tort, car vous, si la fantaisie vous en prenait...

— Je ne me vois pas très bien sautant au son de la

musique, dit gaiement Raimond. Ces aimables folies sont loin de moi.

— Un fameux danseur, ce Roquière! insinua Bernheimer... Il plaît beaucoup, par la vigueur de son jarret... Et puis il pose une femme, car il n'invite pas tout le monde...

— La comtesse l'apprécie beaucoup, et elle non plus ne danse pas avec tout le monde...

Bernheimer fit la grimace; il pensa : Ces maris sont tous les mêmes! On leur montre le danger : ils ferment les yeux pour être mieux aveugles... Tu veux avoir du désagrément, mon ami, tu en auras... A moins que je n'y mette bon ordre !...

Lydie et Roquière revenaient, la danse terminée. Samuel, devançant Raimond, s'était élancé. Il semblait avoir hâte de séparer le jeune homme de la comtesse. Elle ne parut même pas l'apercevoir, et s'approchant de son mari :

— Quand vous voudrez, dit-elle, nous rentrerons.

— Comment, vous songez déjà à partir? s'écria Bernheimer. Mais il est encore de très bonne heure.

— Nous ne devions faire chez vous qu'une apparition... Il faudrait encore aller chez les de Layrac... Mais je suis fatiguée, et je veux me ménager pour demain...

— Qu'y a-t-il donc demain?

— Il y a ce qu'il y a eu hier, ce qu'il y a ce soir, ce qu'il y aura tout l'hiver, répondit Raimond avec un sourire résigné : des réceptions, auxquelles il faudra assister, quand on serait si bien chez soi.

— Qu'est-ce que vous ferez donc quand vous serez vieux ? dit Roquière, en riant.

— Je tâcherai de me consoler de n'être plus jeune, et ce sera une occupation suffisante.

Bernheimer avait offert son bras à Lydie, et Roquière suivait avec Ploërné. Ils arrivèrent dans la vaste salle à manger où était installé le buffet. Là on mangeait et on buvait, sans doute à la prospérité de l'entreprise financière, et alors sa réussite promettait d'être énorme. Samuel, avec des sourires et des coups de coude, perça la foule qui fêtait son vin de champagne, et, d'un signe, appelant un maître d'hôtel, il fit sur un guéridon servir la comtesse.

Debout, souriante, au milieu d'un cercle de curieux qui s'était formé autour d'elle, elle égrenait une grappe de raisins, en causant avec le banquier d'un air d'indifférence. Elle se sentait bien regardée cependant, mais n'en témoignait rien, à l'aise sous le feu croisé des admirations. Elle n'était vraiment heureuse que dans ces moments-là, lorsque son orgueil était caressé par les hommages. Elle jeta un coup d'œil sur Raimond qui causait paisiblement avec Roquière, et une expression de dédain crispa ses lèvres. Le pauvre homme ! Valait-il donc toute la haine qu'elle avait pour lui dans le cœur ? Est-ce qu'il était possible qu'elle eût redouté autrefois quelque violence de sa part ? Maintenant elle ne le craignait plus, et bientôt le craindrait moins encore. Elle leva son verre et, comme elle le portait à ses lèvres, elle entendit Samuel qui murmurait :

— A notre réussite commune !

Elle eut un sourire, et d'une voix âpre, elle répéta :

— Oui, à notre réussite commune, et à tout ce qu'elle promet !

Le banquier fit un geste de remercîment joyeux. L'association d'intérêts, acceptée par Lydie, lui paraissait d'un favorable augure. Mais s'il eût compris tout ce que signifiait la réponse de la jeune femme, il eût été effrayé.

Elle reposa son verre vide, et d'un ton bref, se tournant vers Raimond :

— Quand il vous plaira, maintenant.

Elle serra la main de Samuel, adressa, du bout de son éventail, un amical adieu à Maurice, et, marchant seule, elle sortit. Le banquier la suivit des yeux, tant qu'il put la voir, et quand les plumes légères qui ornaient sa tête eurent disparu dans le grand escalier, il poussa un soupir.

— Quelle femme! hein? dit, auprès de lui, Roquière.

— Oui, bien charmante, répondit Bernheimer.

Il resta un instant silencieux, et regardant le jeune marquis d'un air ironique :

— Mais elle n'est ni pour vous, ni pour moi !...

— Bah ! Est-ce qu'on sait ! fit Roquière, les hasards de la vie sont si grands !... Elle peut devenir veuve, vous épouser, et vous tromper avec moi.

Et laissant Bernheimer stupéfait, il s'éloigna. L'orchestre versait toujours, du haut des balcons dorés du

hall, ses caressantes mélodies. Les couples tournaient au milieu du murmure joyeux de la foule. La fête se continuait brillante. Mais Samuel la trouva maussade, vide et triste : celle qui en avait été tout le charme, pour lui, pendant une heure, n'était plus là.

VI

Lorsque Lydie, dans le paroxysme de sa douleur et de sa rage, avait pris la résolution de se venger de Raimond, si une puissance infernale avait mis à sa disposition les moyens d'accomplir son projet, elle eût foudroyé, en une seconde, celui qu'elle haïssait. Avec le temps et la réflexion elle était devenue plus raffinée, et maintenant elle avait décidé de le faire souffrir. Elle y trouvait du plaisir. L'instinct de férocité, qui était en elle, se développait naturellement. Pendant ces heures de mutisme refrogné, qui désespéraient tant son mari, elle méditait, et ses idées auraient épouvanté Raimond s'il avait pu les soupçonner. Cette ravissante femme, allongée dans une attitude gracieuse, le front pensif, les yeux demi-clos, combinait la ruine et la mort. Et quand un sourire vague passait sur ses lèvres, que son regard redevenait vif, rassurant Ploërné qui, depuis le commencement de la soirée, se disait : Qu'a-t-elle?

Pourquoi ce silence et cette maussaderie? c'était que les pièges tendus à ce malheureux étaient jugés par elle habilement préparés et d'un effet sûr.

Sa combinaison favorite, née de quelque incident de roman qui l'avait frappée, était celle-ci : Raimond, acculé dans une situation terrible, n'avait plus à choisir qu'entre la mort et le déshonneur. Il se décidait pour la mort. Ce Ploërné si brave, elle ne lui faisait pas l'injure suprême de douter de son choix. Alors elle apparaissait et elle insultait à son agonie. Oui, elle voulait, au dernier moment, se manifester formidable et vengeresse. En comédienne, elle réglait les incidents de ce dénoûment, elle vivait le drame, et applaudissait à son rôle avec une joie féroce. Elle en avait bien mûri les péripéties diverses et elle demeurait convaincue que, pour amener Raimond à la phase finale, il n'y avait qu'un moyen : son honneur compromis.

A cette menace il ne résisterait pas. Et comment pouvait-on mieux et plus facilement compromettre son honneur que dans des affaires d'argent? C'est pourquoi avec une profondeur scélérate elle l'avait poussé dans les combinaisons financières, et l'amenait par ses exigences continuelles au point, marqué d'avance, où, le besoin du gain imposant silence à ses scrupules, il se jetterait en aveugle dans le gouffre de la Bourse. C'était là qu'elle avait décidé de l'attendre, appuyée sur Bernheimer, dont elle ferait, elle en était certaine, à un moment donné et sur un simple signe, un allié et même un complice. Elle avait sondé le cœur de Samuel, elle

savait quel fonds elle pouvait faire sur le caprice de ce blasé. Il était fou, absolument fou d'elle, et pour l'obtenir il aurait prêté la main à toutes les infamies. Du moins elle le jugeait tel

Et son rêve l'emportant, elle pensait : Pourquoi ne deviendrais-je pas sa femme ? Il est vraiment riche, celui-là, et, grâce à ses millions, je serais, cette fois, la reine de Paris. Il m'épousera si cela me plaît, trop heureux de me donner cette preuve d'amour. Et devant elle apparaissait le banquier, avec sa taille massive, ses cheveux gris et son teint fleuri légèrement apoplectique. Ce n'était plus là Girani, le mystérieux galant de la terrasse cachée sous les fleurs, et des nuits resplendissantes d'étoiles. Puis une autre image s'évoquait dans le vague de sa pensée, et c'était celle de Maurice de Roquière. Jeune, lui, et ardent et passionné. Aussi blond que l'Italien était brun, redoutable par son adresse au pistolet, à l'épée, et capable de tuer son adversaire dans un duel.

Un autre dénoûment se présentait alors à l'esprit de Lydie, plus raffiné encore et plus conforme à ce qu'exigeait la vengeance du meurtre de Girani. Elle se servait de l'amour que Roquière lui avait voué, pour affoler le jeune homme. Elle lui montrait Raimond comme le seul obstacle qui existât entre elle et lui. Le brûlant de désirs, l'irritant de caresses, le réduisant à une servitude morale qui ne lui laissait plus de libre arbitre, elle le lançait, bravo d'amour, contre l'homme exécré. Et il le tuait. C'était bien la contre-partie de l'aventure.

Elle était exacte, brutale, sanglante, mais point aussi cruelle que la première solution, dans laquelle Raimond était amené par le désespoir à prendre une arme et à se frapper lui-même.

Ce qu'il eût fallu, au gré de Lydie, pour la contenter tout à fait et lui procurer la jouissance complète de sa vengeance, c'eût été une combinaison adroite de la péripétie Bernheimer avec le dénoûment Roquière : le déshonneur inévitable, assuré par la femme, et la mort reçue de la main de l'amant. Et pourquoi n'eût-ce pas été possible? Était-il donc une difficulté insurmontable pour celle qui possédait la puissance de la beauté souveraine? Non! Elle ferait ce qu'elle voudrait, quand elle voudrait, comme elle voudrait. Et ce n'était pas Ploërné qui entraverait sa marche vers le but marqué. Il la conduirait plutôt lui-même et lui faciliterait la réussite. Il l'aimait tant! Et, dans son rêve effroyable, elle combinait l'action du drame, vivant à deux pas de celui qu'elle sacrifiait à sa féroce rancune, répondant par un sourire quand il lui parlait, calme et inoffensive en apparence, quand elle était en réalité troublée et menaçante

Cependant elle avait commencé à sortir du domaine des idées pour entrer dans le domaine des faits. Depuis une semaine, le siège que Roquière avait entamé, conduisant ses approches avec une sage modération, devenait très sérieux. Il n'avait pas été repoussé. C'était un point important. Lui, qui ne se décourageait pas devant les rebuffades, devait concevoir de grandes espérances

d'un accueil bienveillant. Mais il n'en tirait pas avantage et se montrait d'autant plus soumis qu'il était mieux traité. Cela ne l'empêchait pas d'avoir quelques audaces, mais qui n'étaient point ordinaires et où son adresse et sa force jouaient un rôle.

Le froid avait été très rigoureux, et la glace solidement formée permettait de patiner au Bois de Boulogne. Lydie, née dans le pays du soleil, prit un grand plaisir à voir pratiquer ce sport dans le milieu raffiné du Cercle, parmi ses amis et ses connaissances. Elle put admirer Bernheimer glissant avec prudence sur la lame de ses patins perfectionnés, le visage empourpré par le froid, les yeux brûlés par la bise, mais sacrifiant à la mode et risquant, par chic, la courbature. Elle remarqua surtout Roquière, qui, habile à cet exercice, filait avec rapidité, voltait brusquement, traçait des cercles sur un pied, en avant, en arrière, écrivait son nom sur la glace, attirant autour de lui une galerie par sa virtuosité.

Assise, les pieds sur une bouillotte d'eau chaude, bien pelotonnée dans ses fourrures, jouissant délicieusement de la fraîcheur qui lui rosissait le visage et activait la circulation de son sang, Lydie regardait l'élégant jeune homme qui, applaudi par tout le monde, ne travaillait que pour elle. Bernheimer lui avait hardiment offert, avec un air d'assurance, de la promener en traîneau, et elle avait refusé. Mais Roquière étant revenu à la charge, elle s'était laissée aller à l'envie de se senti emportée sur cette surface polie comme l'acier. Samuel

avait protesté, pris des airs vexés, en reprochant à sa chère comtesse de n'avoir pas confiance en lui. Elle s'était contentée de rire et l'avait engagé à lui faire cortège.

Installée bien à l'aise, une couverture d'ours noir sur les jambes, elle avait donné le signal du départ, et sans une secousse, glissant comme dans l'air, elle avait été poussée en avant par le bras infatigable de Maurice. Elle le savait derrière elle, sans quoi elle aurait pu se croire enlevée par le vent à travers l'espace, tant le mouvement qui l'entraînait était égal et doux. En face d'elle, dans une brume grise, les grands arbres de l'allée des Acacias dressaient, au-dessus des taillis roux, leurs têtes dénudées; un tapis de neige couvrait la terre, et sur la blancheur de l'étendue, les sapins profilaient la lourdeur de leurs branches, seule verdure de cette saison désolée. Un soleil d'hiver, sans rayons et sans chaleur, descendant sur la droite, incendiait les gaulis de ses rougeurs et changeait en rubis les diamants du givre. De temps en temps, dans le ciel triste passait, en triangle, un vol de canards sauvages. Le traîneau manié par un bras habile filait sur la plaine glacée, et Lydie se grisait d'espace, d'air et de vitesse.

Samuel, lancé à sa suite courageusement, avait d'abord essayé de soutenir la lutte avec Roquière et de rester auprès de la jeune femme. Mais il avait affaire à trop forte partie, et, bientôt distancé, il avait poussé quelques cris d'appel auxquels Lydie et Maurice étaient restés sourds. Alors, en détresse, pour ne point se donner le ridicule de suivre de loin son rival triomphant,

il s'était mis à évoluer paisiblement le long des gazons blanchis par le froid, jetant un regard mécontent sur le traîneau qui s'enfuyait vers les limites du petit lac, le long des grilles, là où les patineurs se faisaient rares. Et, sûr de lui, Roquière se dépensait avec une ardeur merveilleuse : Lydie ne l'entendait ni respirer, ni même glisser. On eût dit qu'un fantôme était derrière elle, actif et silencieux, qui l'entraînait dans sa course rapide. Si grande que fût la volupté de se sentir emportée ainsi, la jeune femme eut cependant pitié de son guide ; elle se retourna, et toute rose, avec un sourire, elle lui dit :

— Je vous en prie, ramenez-moi vers le Cercle : j'ai honte d'abuser ainsi de vous.

Il ne répondit qu'en redoublant de vitesse, mais lui obéissant, il la poussa vers la foule, à l'endroit où les messieurs et les dames, désireux de faire preuve d'élégante virtuosité, viraient et voltaient, à petits pas, ménageant leurs forces et leurs effets. Là était revenu Bernheimer. De loin, Lydie, sur la glace apercevait les patineurs tout petits et noirs, comme un rassemblement de fourmis. Peu à peu se rapprochant avec une extrême rapidité, elle les voyait grossir, grandir, se dessiner, et en une seconde elle fut au milieu d'eux.

— Ah ! Vous voilà enfin, s'écria Bernheimer, non sans aigreur. Vous auriez bien dû me prévenir que vous alliez à l'extrémité du Skating... Je vous aurais suivis !...

Lydie jeta un malicieux regard à Roquière, qui soufflait comme un cheval de course, et lui montra le ban-

quier, se tenant immobile avec difficulté, sur les lames de ses patins.

— Je crois que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour cela, dit la jeune femme. Mais on n'attrape pas le vent... Et nous courions aussi vite que lui.

— Descendez de ce traîneau... Vous devez être glacée. Allons, auprès des braseros, prendre un air de feu.

— Non! J'ai très chaud! Mais je voudrais essayer de patiner.

— Venez avec moi, s'écria Samuel plein d'ardeur. Je vous apprendrai, et je réponds de vous.

— Oh! interrompit Mme de Ploërné, je n'ai dans votre protection qu'une faible confiance... Et j'ai là, sous la main, le professeur qu'il me faut.

— Je conviens que Roquière patine avec plus de vitesse que moi, mais non avec plus de sûreté... Tenez, vous prendrez une barre de bois, dont nous tiendrons chacun une extrémité, et vous n'aurez qu'à vous laisser conduire.

— Non! non! Deux cavaliers pour moi seule, ce serait trop d'un! M. de Roquière suffira.

Elle descendit du traîneau, et, sans faire attention à la mine éplorée du banquier :

— Seulement il faudrait me trouver des patins... Je n'en ai pas...

— Ne vous mettez pas en peine, dit Maurice : dans une seconde je vous en apporte une paire.

Il n'avait pas fait dix pas vers la vérandah, que Bern-

heimer, s'approchant de Lydie, d'un air soucieux lui dit :

— Vraiment, comtesse, je ne vous comprends pas de vous afficher ainsi avec Roquière ! Je vous ai, tout à l'heure, offert une combinaison qui sauvait votre plaisir en ménageant votre réputation : vous l'avez repoussée avec dérision... Vous m'affligez beaucoup... Je vous assure que vous avez tort... Le monde est très méchant... Vous êtes terriblement jalousée... Il faut être plus raisonnable. Votre mari...

— Oh ! Laissons mon mari, s'écria Lydie en riant. Il est plus accommodant que vous... Ce qui est assez piquant, par parenthèse... Il a confiance et il a raison.

— Mais, sans doute, il a raison ! reprit Bernheimer très agité. A Dieu ne plaise que je paraisse soupçonner... C'est bien loin de ma pensée !... Pourtant songez que l'opinion se fonde sur des apparences...Roquière est tout ce qu'il y a de plus compromettant !... Ces jeunes gens-là, voyez-vous, ne respectent point la réputation d'une femme... Leur plaisir, leur vanité, avant tout !... Et advienne que pourra... Comprenez-moi bien... Je ne vois que votre intérêt... Je vous parle comme un ami...

— Comme un père ! interrompit Lydie, avec un geste moqueur.

Bernheimer fit la grimace, et cédant à son dépit :

— Allons ! vous êtes mal disposée pour moi. Et ma sagesse vous semble importune... Il vaut mieux que je vous quitte.

— Bernheimer, je vous défends de vous en aller, dit la jeune femme. Vous êtes là pour me plaire et non pour me contrarier... Voici M. de Roquière qui revient... Je fais un tour avec lui, je le remercie et vous me menez goûter au buffet, avant que je parte.

— C'est entendu, s'écria Samuel rasséréné par cette concession. Et repris de sa jalousie : Ne restez pas trop longtemps... Je vais tout faire préparer, en vous attendant.

Le marquis arrivait portant une paire de petits patins américains à lames d'acier brillantes. Il se mit à genoux et les attacha lui-même aux pieds de Lydie. Samuel le regardait faire avec une irritation qu'il ne cachait pas. Quand il vit la jeune femme debout, il ne put se retenir de s'écrier :

— Prenez bien garde !... Roquière, faites attention... hein?...

Maurice se mit à rire, et plaisamment :

— Oui, papa !

Ils partaient. Elle, hardie, se laissant entraîner, sans un mouvement, les deux talons serrés l'un contre l'autre. Lui, la tenant par le bras avec une solidité qui défiait toute chute. Elle s'amusa d'abord de se sentir ainsi filer sur la glace qui criait. Il lui semblait qu'elle ne posait pas, tant le mouvement était facile et souple. Elle voulut, au bout d'un instant, essayer de marcher elle-même. Il lui expliqua comment elle devait s'y prendre et, docile, elle lui obéit. Elle avait une grâce aisée qui se prêtait à tous les exercices. Du premier coup, elle saisit la façon

de pousser le pied et, soutenue par Roquière, elle eut l'illusion qu'elle patinait. Ils avancèrent ainsi, pendant quelques centaines de mètres. Soudain, soit fatigue, soit étourdissement, Lydie demanda à s'arrêter. Ils étaient seuls, devant la petite tour en pierre couverte de lierre. La jeune femme resta immobile, à reprendre sa respiration; puis elle se cramponna à l'épaule de Roquière, ses yeux vacillèrent, elle devint pâle et, d'une voix étouffée, murmura :

— Je suis éblouie : tout tourne autour de moi. Il me semble que je vais me trouver mal.

Il l'enlaça vigoureusement :

— Fermez les yeux... C'est un peu de vertige... Vous en avez voulu trop faire, pour une première fois... Quand vous serez mieux, nous gagnerons ce traîneau, qui est à cent pas d'ici, et je vous ramènerai... Pouvez-vous marcher seulement?...

Elle ne répondit pas, il la sentit qui se laissait aller plus librement sur son épaule. Ses yeux étaient toujours fermés, mais le rose de ses joues avait reparu. Elle poussa un profond soupir et balbutia :

— Il me semble que je ne pourrais point faire un pas...

— Attendez alors !

Il se raidit sur ses jarrets, et, d'un effort, l'enlevant de terre, il la saisit dans ses bras et l'emporta. Elle jeta un léger cri, et ses yeux, démasqués de leurs paupières sombres, étincelèrent. Il la regardait, si belle de voluptueuse langueur, souriante et dolente en même temps.

Loin de tout, au milieu de la plaine glacée, dans les premières ombres de la nuit qui descendait, elle était bien à lui qui l'adorait. Il la tenait serrée contre sa poitrine, et il lui semblait que les battements de leurs deux cœurs se confondaient. Brusquement, sans s'arrêter dans sa course, il baissa la tête vers la bouche exquise, qui s'épanouissait si près de ses lèvres, et il y posa un ardent baiser. Les beaux yeux, qui le regardaient, se fermèrent, il sentit un frémissement dans ce corps qu'il emportait ainsi qu'une proie. Et Lydie, comme morte, resta silencieuse et immobile. Il arrivait au traîneau, il y posa son précieux fardeau et avec une rapidité furieuse il revint vers le Cercle. Bernheimer les attendait. En voyant Lydie étendue, il s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! Qu'y a-t-il ?

Ce fut la jeune femme elle-même qui lui répondit :

— La tête m'a un peu tourné... Mais cela passe...

Elle voulut faire un mouvement pour se lever :

— Je suis brisée, dit-elle. Et se tournant vers Maurice : J'ai eu tort d'avoir confiance en vous...

Elle avait sur les lèvres un si énigmatique sourire que le jeune homme ne sut pas si l'allusion s'appliquait à la course qu'elle avait faite avec lui, ou au baiser qu'il venait de lui donner. Elle détacha ses patins, et prenant le bras de Bernheimer désolé :

— Plus de goûter, maintenant... Ma voiture... Je veux rentrer chez moi.

— Vous voyez, je vous le disais... Si vous m'aviez écouté, tout cela ne serait pas arrivé.

— Parfaitement!... Mais il est probable qu'il fallait que cela arrivât.

Ils étaient à la grille. Elle se retourna vers Roquière qui la suivait, et, avec le même regard qu'elle avait lorsqu'il l'emportait dans ses bras :

— A bientôt, n'est-ce pas?

Il s'inclina très bas sans répondre. Et elle sortit.

Le mécontentement de Ploërné fut très vif, le lendemain, lorsque, parcourant distraitement le journal, aux *Échos*, il lut ces lignes : « Hier, au Cercle des Patineurs, il y avait foule. Au nombre des adeptes les plus brillants de ce sport on remarquait... » Parmi toutes ces notabilités mondaines, un nom lui sauta aux yeux, comme un coup de griffe, et ce nom c'était celui de sa femme : la comtesse de Ploërné. A quoi s'occupait-il, lui, à cette heure? Il classait des comptes, ou s'ennuyait au Club, ou faisait n'importe quoi, avec n'importe qui, au lieu d'être avec Lydie, qui se passait fort bien de lui, et patinait sans l'en prévenir, au milieu d'inconnus. Il y avait bien là Bernheimer et Roquière, et Clairefont et Bligny et tant d'autres de ses amis. Mais il ne lui apparaissait pas que ce fût plus convenable, en leur société, pour Lydie, de se livrer à des fantaisies sportives, sans l'en avoir prévenu. Et il resta un moment pensif, tout assombri, dans le petit salon où il attendait que sa femme vînt le chercher pour déjeuner. Elle entra, fraîche, dans un déshabillé blanc, exquis assemblage de soie et de dentelles, l'œil clair et la physionomie souriante.

Du premier regard elle vit qu'il était morose, et, sans hésitation, avec la netteté de la femme sûre de son ascendant :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi cet air grognon?

Il ne répondit pas, et questionnant à son tour :

— Vous ne m'aviez pas parlé de cette séance de patin que vous avez faite hier?

— Ah! C'est là ce qui vous occupé?

— Je suis bien forcé de m'en occuper, puisque les journaux le racontent...

— Ah!... Ils ont de la place à perdre les journaux!... En quoi cela peut-il les intéresser?... Eh bien! oui, j'ai patiné hier, en compagnie de Bernheimer et de Roquière... Cela vous contrarie?

— Je regrette que vous ne m'ayez pas parlé de votre désir : je vous aurais accompagnée.

— Eh! savais-je que je me lancerais? J'étais partie pour regarder les autres. Le hasard, l'occasion, une envie soudaine, m'ont amenée à les imiter... Est-ce un crime?

— Mais s'il vous était arrivé quelque chose?

— Et quoi donc?

— Que sais je? Vous pouviez tomber, vous faire du mal...

Elle se mit à rire. Et regardant de bas en haut Raimond avec une moue moqueuse :

— Bah! comme dit la chanson :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace!

Elle fit une pirouette, et prenant le bras de son mari :

— Allons ! Venez déjeuner... Et ne faites pas la grimace, cela ne vous sied pas... Au fond, vous êtes furieux de n'avoir pas eu l'occasion de m'éblouir par vos talents... Vous devez patiner d'une façon supérieure.

— Ma foi non, assez médiocrement... Comme tout le monde !...

— Mieux que Bernheimer, en tout cas !

— Oh ! Bernheimer ! Il ne compte plus !...

— Il ne faudrait point le lui dire. Il est plein de prétention ; il ne vous le pardonnerait pas !

— Est-ce qu'il vous fait aussi la cour, Bernheimer ?

— Ils me font tous la cour. Mais lui, plus que les autres.

— Pauvre Bernheimer !... Je vous assure bien, Lydie, que je ne suis pas jaloux.

— De lui ?...

— Ni de lui, ni de personne.

— Vous avez tort.

Elle avait prononcé ces paroles avec une sécheresse provocante, qui fit lever les yeux à Raimond.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-il tranquillement.

— Parce qu'un homme vraiment épris doit toujours être jaloux, sous peine de passer pour présomptueux.

— Vous savez que je ne le suis pas... Mais si je n'ai guère de confiance dans mon mérite, j'en ai beaucoup en votre sagesse.

Elle le regarda audacieusement, et d'un ton décidé :

— Et si j'abusais de cette confiance ?...

Il devint un peu pâle, et, sans rien perdre de son calme :

— Ne plaisantez pas sur ce sujet, Lydie. Cela m'est très pénible !

Elle s'entêta et, avec une nerveuse animation :

— Ce n'est pas répondre. Dites... que feriez-vous ?

Les sourcils de Raimond se froncèrent, et d'une voix un peu sourde, il répondit :

— Vous savez bien ce que j'ai déjà fait. Encore étais-je dans le doute !... Mais, s'il s'agissait de vous,... et que je fusse sûr... Malheur à celui qui essaierait de vous prendre à moi... Et malheur à vous !

Il passa la main sur son front, et s'efforçant de rire :

— Vous me poussez à dire des folies, avec votre insistance. Laissons ce sujet, qui réveille en moi les plus tristes souvenirs.

Il resta un instant silencieux, puis :

— Endurer de pareilles angoisses... C'est assez d'une fois, grand Dieu !

Elle l'examinait pendant qu'il parlait, et elle le voyait frémir de douloureuse contrainte. Bien inspirée par sa haine, elle avait frappé à la bonne place. C'était là qu'était le point sensible de ce cœur. Oui, elle le savait, ce qu'il avait déjà fait. Et il était bien téméraire, en le lui rappelant. Sans savoir qui, de Thérèse ou d'elle, était coupable, il avait tué un homme. Et elle venait de comprendre qu'il serait capable d'en tuer un autre, dix autres, et elle-même, si son amour était menacé. Elle éprouva une sombre joie, en le découvrant si re-

doutable. Elle l'avait jugé dompté, devenu inoffensif, et elle était tout près de le mépriser. Elle eut du plaisir à se voir obligée de le craindre. Au moins la lutte contre lui s'annonçait sérieuse, et, à risquer de se venger, elle jouait sa vie. Elle s'en trouva grandie à ses propres yeux. Son dessein n'avait plus rien de vulgaire, et le danger à courir lui donnait de la grandeur. Pour cette âme orgueilleuse ce fut une satisfaction. Il lui répugnait d'écraser une victime sans défense. Elle s'animait à la pensée de braver cet homme prêt à tuer.

Il sortit de sa méditation et dit :

— Ce n'est point que j'appréhende quoi que ce soit de vous qui me porte à critiquer votre partie d'hier. Mais vous êtes très jeune et peu expérimentée ; vous ne savez pas avec quelle promptitude on se fait sur quelqu'un une mauvaise opinion. Rien n'est plus fâcheux qu'une apparente légèreté. Il vaudrait mieux, et croyez bien que ce n'est pas un conseil que je vous donne, de la gravité apparente et une légèreté réelle. Le décorum est presque tout en ce monde. Et tel, qui garde de la tenue en public, a licence de faire en secret beaucoup de folies. Ne prêtez donc pas à votre sagesse des airs de frivolité. Et, quand vous serez en veine de fantaisie, prévenez-moi pour que je sois là, et que je rende acceptables, par ma présence, les petites excentricités auxquelles il vous plaira de vous livrer.

Cette indulgente raison déplut à Lydie plus que la violence qui l'avait précédée. Elle constata que Raimond était retombé très vite à sa tranquille gravité.

Ainsi elle n'avait pas le don de l'émouvoir longtemps et véritablement. Il lui faudrait risquer beaucoup pour jeter un trouble sérieux dans l'esprit de son mari. Elle en éprouva une violente irritation. Elle eût voulu surprendre celui qu'elle haïssait en flagrant délit de faiblesse. Tout ce qui aurait été un défaut de caractère en lui l'aurait ravie. Sans qu'elle se l'avouât, il lui imposait par sa générosité, sa fermeté et sa bonté. Il était trop parfait, cela gênait sa rancune.

Assise en face de lui, séparée seulement par la table, elle le regardait, et le voyant si calme, si simple, elle avait de soudains mouvements de rage. Il était beau, encore qu'un peu froid d'aspect. Mais quelle ardeur intérieure, quelle vivacité de tendresse, quelle force de dévouement ! Il était brave, quoiqu'il tremblât devant elle et fût asservi à ses moindres caprices. Toutes les femmes eussent été heureuses de se voir aimées de lui. Il était supérieur aux autres hommes. Et elle lui en faisait un crime. Repoussant, ignoble et lâche, elle l'eût moins exécré. Elle sentait que les sentiments, qu'elle lui avait voués, étaient injustes et odieux, et elle n'en était que plus animée. Elle lui en voulait de sa propre infamie.

Quant à Raimond, sa vie n'était pas telle qu'il l'avait rêvée, et il avait, au fond de lui, une tristesse qu'il s'efforçait de cacher, pour ne point déplaire à Lydie, mais qui l'assombrissait dès qu'il se trouvait seul. Tout, depuis son mariage avait été déception pour lui, tout amertume et inquiétude. Il ne se sentait pas aimé de

sa femme, il s'était engagé dans des affaires d'argent qui, toutes prospères qu'elles fussent, lui donnaient du souci. Et surtout il était séparé de Thérèse.

Depuis la résolution que la jeune fille avait prise de se retirer dans un couvent, Raimond avait fait tous ses efforts pour oublier sa compagne d'enfance. Il s'était donné, à lui-même, de fort bonnes raisons pour expliquer la nécessité de la retrancher de sa vie. Il n'avait pu se convaincre. Quand il se disait que Thérèse avait été indigne, une voix s'élevait en lui qui la défendait. Quand il s'absolvait de n'avoir jamais essayé de la rencontrer, en donnant pour excuse qu'il ne pouvait rappeler à la pauvre fille que de terribles souvenirs, sa conscience protestait en l'accusant de dureté. Il arguait : Je ne vais pas la voir, parce que je crains de lui faire de la peine. La voix intérieure répliquait : Tu n'y vas pas parce que tu es gêné en face d'elle.

Oui, c'était elle la coupable, et c'était lui qui se trouvait gêné. Il avait peur et envie en même temps d'aller à ce couvent. Il connaissait parfaitement l'entrée de la maison et le grand mur qui enclôt le jardin. Vingt fois il était parti et s'était arrêté sous le portail, sans oser sonner. Il avait fait des stations devant le bâtiment froid et grave, écoutant les vagues bruits de la vie intérieure, les sonneries de cloche qui annonçaient les divers exercices spirituels de la journée. Il tournait autour du pâté de maison; puis, au bout d'une demi-heure, il s'éloignait sans avoir pris la résolution d'entrer. Et il revenait chez lui, avec une amertume sourde qu'il lui

fallait dissimuler pour ne point mécontenter Lydie. Il avait une fois demandé à Bernheimer s'il savait ce que devenait Thérèse. Le banquier lui avait répondu :

— Mais oui, je l'ai vue cette semaine. Elle va bien. Elle est très contente.

Cette assurance avait rendu Raimond encore plus triste. Contente ? Comment pouvait-elle l'être ? Manquait-elle donc de cœur, pour pouvoir être satisfaite après tant de malheurs et de chagrins ? Ou bien elle avait trompé Bernheimer, qui ne pouvait soupçonner ce qui se passait dans l'âme souffrante de la recluse. Car il devait ignorer complètement le drame qui avait jeté Thérèse à la vie religieuse. Raimond avait voulu en avoir le cœur net, et il avait à nouveau interrogé Samuel. Le banquier lui avait expliqué, avec une feinte tranquillité, que Thérèse, depuis son enfance, était atteinte d'un déplorable mysticisme, que sa vocation un peu confuse s'était brusquement déclarée, et qu'elle n'avait pas su y résister. Il profita même de la circonstance pour faire subir à Ploërné, avec une extrême habileté, et sans que celui-ci s'en doutât, un contre-interrogatoire, afin de se renseigner sur les motifs secrets que sa filleule avait pu avoir de s'enfermer dans un couvent. Raimond laissa entendre que Mlle Letourneur avait dû souffrir d'un amour contrarié. Comme c'était la supposition que Bernheimer avait faite, dès lors une certitude s'établit dans son esprit et il lui apparut, clair comme le jour, que Ploërné avait été aimé de Thérèse alors qu'il s'amourachait de Lydie. Il trompa donc

le comte par une indifférence affectée, en même temps qu'il lui tirait adroitement ce petit fragment de vérité qui lui permettait de reconstituer toute l'histoire.

Mais à quoi devait lui servir cette intelligente interprétation des faits? Que pouvait-il pour sa filleule? Rien, puisque Ploërné était le mari de Lydie et que Lydie disposait de lui à son gré. Il avait donc classé ces renseignements dans un coin de sa mémoire, quitte à les reprendre à un moment donné. En son for intérieur, il n'avait pu se défendre de regretter que Ploërné se fût decidé à épouser Mlle de Saint-Maurice et eût dédaigné, ou même peut-être méconnu l'amour de Thérèse. C'était celle-là qui était faite pour lui, tandis que l'autre! Non. La belle et triomphante Lydie n'était point née pour le calme et grave Raimond. La femme que la destinée avait créée pour lui, c'était Thérèse. Mais, naturellement, il s'était affolé de celle qui ne lui convenait pas et avait laissé à l'écart celle qui eût assuré son bonheur.

Bernheimer pensait: Pour que tout fût remis en ordre, il faudrait que j'eusse le pouvoir d'ouvrir les yeux à Raimond et de rendre la liberté à Lydie. Comme Thérèse et Ploërné seraient heureux ensemble, et comme moi j'éblouirais Paris avec Lydie!... Oh! Il ne manque à cette petite femme-là que des millions à dépenser, et je les lui donnerais!... Avec moi elle serait ce qu'elle voudrait être, mieux que comtesse : marquise, duchesse, princesse! On sait quel est le pouvoir de l'argent, et les titres ne se vendent pas cher, en Europe,

pour le quart d'heure! Mais tout cela est impossible, à moins d'un événement extraordinaire. Et cet événement, comment l'amener? Sans doute, à la longue, à force de services rendus, j'obtiendrai les bonnes grâces de Lydie. Mais qu'est-ce que cette satisfaction, auprès de celle de la posséder légitimement, complètement, à la face du monde, et de lui donner le cadre qu'elle mérite, que dis-je, le cadre? le temple! Car c'est une vraie divinité! Mais il faudrait, pour que cela fût, arriver à la suppression de l'obstacle qui s'élève entre elle et moi. Et cet obstacle, c'est le mari. Or, dans notre état social, il n'y a que deux manières de se débarrasser d'un mari: la mort ou le divorce. Raimond n'a pas envie de mourir pour m'être agréable. Il se porte admirablement, il est plus jeune que moi. Il y a donc de grandes chances pour qu'il me survive. Reste le divorce? Sous quel prétexte? Il adore sa femme. Il est vrai qu'elle ne l'aime pas. Mais ce n'est point une raison pour qu'il se sépare d'elle. Au contraire! S'il la surprenait le trompant, il serait homme à la tuer, mais point à lui rendre sa liberté. Donc, de quelque côté que je tourne et retourne la question, elle me paraît insoluble.

Ainsi raisonnait le bon Samuel, entraîné par son caprice. Oh! très entraîné! Il avait bien aimé de charmantes femmes, mais jamais comme cette petite comtesse créole. On savait les folies qu'il avait faites pour Charlotte Villeroy et Mme Olifaunt. La comédienne et l'étrangère lui avaient coûté des sommes énormes, et il s'était brouillé avec Sélim Nuño pour la belle Anglaise.

Le monde de la banque se souvenait encore du duel à coup d'argent qui s'était engagé, à la Bourse, entre les deux compères. Tout ce qui agiotait avait tremblé, pendant un an, devant les sautes de cours produites par la bataille enragée de ces deux hommes dont l'un voulait couler l'autre. Nuño était plus solide, mais Bernheimer était plus adroit. Un moment Sélim avait paru devoir triompher, en rasant comme un ponton l'emprunt bulgare que son rival avait lancé. Mais Sam avait repris le dessus en provoquant la débâcle du Bénagoa et les deux athlètes étaient restés debout, face à face, inébranlables, d'égale force, avec vingt coulissiers, cinquante courtiers marrons claqués sous eux pendant les diverses péripéties de la lutte, et deux mille spéculateurs qui avaient eu l'audace de vouloir prendre part à l'affaire, ruinés, exécutés, disparus dans la hausse ou la baisse, flux et reflux causés par les mouvements de ces deux planètes financières.

Eh bien! tout ce que Bernheimer avait ressenti pour ces femmes n'était rien, comparé à ce que Lydie lui faisait éprouver. Quand il supputait les chances qu'il avait de réussir à posséder sa divinité, il n'allait pas jusqu'à concevoir l'idée d'un crime, mais il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il acceptât qu'on commît le crime de façon qu'il en pût profiter. « On », qui, On?... L'inconnu, le hasard, un Roquière quelconque, vis-à-vis de qui le mari se donnerait des torts, qui se fâcherait et clouerait le papillon conjugal, d'un bon coup d'épée, dans son cercueil. Mais c'était un dé-

nouement de drame, une péripétie de cinquième acte, un de ces effets que blaguent les journaux, parce qu'ils ne sont pas du domaine de la vie courante, et Bernheimer, très moderne, très pratique, ne s'y arrêtait pas.

Cependant cet accident exceptionnel ne pouvait-il se produire, avec une femme coquette, un galant entreprenant et un mari jaloux? Et ce serait si admirable! Car Lydie repoussait forcément un homme tout couvert du sang de son mari, et Bernheimer se trouvait là pour rétablir la jeune femme dans sa situation un instant compromise. Il y avait bien à ce tableau une ombre fâcheuse : c'était le galant, le Roquière destiné à trancher de son épée ce nœud gordien. Mais pourquoi y aurait-il, entre la comtesse et lui, autre chose que des apparences? Coquetteries sans importance! Juste ce qu'il fallait pour irriter le mari et servir Bernheimer. Voilà comment il arrangeait l'avenir, le bon Samuel, lorsqu'au coin de la cheminée du club, après dîner, il se livrait à des rêves, favorisés par la digestion d'un délicat repas, en écoutant d'une oreille distraite les racontars des vieux et les potins des jeunes.

Il était heureux, en attendant l'éventualité chimérique qu'il n'osait qu'à peine préciser. Il se contentait de son flirtage. Il rencontrait chaque jour M[me] de Ploërné, soit chez elle, soit dans le monde, soit au Bois. Il était accueilli par elle avec une familiarité qui le ravissait. Elle le traitait moitié comme un oncle, moitié comme un domestique, mélangeant l'insolence à la

cordialité. Quand il arrivait, la première parole de Lydie était : « Comment vont nos valeurs? » Et quand il avait donné des renseignements toujours satisfaisants, elle le payait par quelques petits mots gentils qui le comblaient d'aise. Il observait alors tout ce qui se passait autour de lui, mesurant les progrès que les familiers de la maison pouvaient faire dans l'intimité de la comtesse. Et, avec bonheur, il ne les voyait pas plus avancés, traités avec une amabilité égale. Un seul, Roquière, avait paru, pendant un temps, avoir des chances sérieuses. Et justement, depuis une quinzaine de jours, on le voyait beaucoup moins rue Rembrandt, comme s'il se fût lassé, après avoir fait de grands efforts pour plaire. Cet espacement de ses visites, qui causait tant de plaisir à Samuel, devait brusquement lui être expliqué de la façon la plus cruelle.

VII

Un soir vers quatre heures, à la tombée de la nuit, Bernheimer revenait de Passy où il était allé visiter un parc admirable, dernier vestige d'une princière habitation mise en vente, et qui offrait l'occasion d'un lotissement très avantageux. La voiture du banquier suivait difficilement, par un temps de verglas qui rendait la marche des chevaux peu assurée, une rue nouvellement construite située entre l'avenue Kléber et l'avenue d'Iéna, lorsqu'au coin de la rue de Lubeck, Samuel aperçut, sortant d'une maison à cinq étages, une femme vêtue avec une élégante simplicité et soigneusement voilée. Elle fit rapidement une dizaine de pas le long du trottoir, monta dans un fiacre qui l'attendait et qui partit aussitôt. En un instant, Bernheimer sentit tout son sang se porter au cœur : il eut la certitude que c'était Lydie qu'il venait de voir. Il baissa vivement la glace du coupé, pour crier à son cocher : « Sui-

vez la voiture qui est devant vous. » Il s'arrêta, dans la crainte de ce que cet homme pourrait penser.

Mais aussitôt une idée bien meilleure lui vint à l'esprit. Au lieu de suivre le fiacre qui, ainsi qu'il le croyait, emportait Lydie, ne valait-il pas mieux devancer la comtesse et aller l'attendre chez elle? Ainsi il s'assurait qu'elle était bien dehors, il assistait à sa rentrée, comparait sa toilette avec celle portée par la femme qu'il avait vue sortant de la maison de la rue de Lubeck. En tous cas, il pouvait observer, questionner, profiter de la sécurité dans laquelle serait Lydie pour éclaircir ses doutes. Oui, c'était là une excellente combinaison. Il baissa la glace du devant pour ne pas être vu sortant sa tête par la portière, et donna l'ordre d'aller rue Rembrandt. Le fiacre roulait toujours cahin-caha, dans la direction des Champs-Élysées. Il le perdit bientôt de vue à la hauteur de l'Arc de Triomphe.

Alors, rendu à lui-même, il essaya de raisonner le mouvement instinctif qui l'avait lancé à la poursuite de celle qu'il soupçonnait être Lydie. Que se passait-il dans son cerveau et d'où venait la fièvre subite qui s'était emparée de lui? En une seconde, sans préparation, rien qu'en apercevant cette élégante tournure, cette légère démarche de la femme inconnue, il s'était dit: « C'est Lydie! Elle vient de chez un amant! » La certitude avait été foudroyante comme la révélation. A peine entrevue, la femme, pour lui, avait été Lydie, et sortant de cette grande maison à cinq étages, elle ne pouvait y avoir été amenée que par une intrigue. Pour-

quoi? Il eût été bien embarrassé de le dire. Rien ne prouvait qu'il eût affaire à la comtesse, et en admettant que ce fût elle réellement, pourquoi lui faire l'injure de cette supposition! Tout était vague, tout était injuste, Samuel se l'avouait à lui-même, et cependant il gardait la conviction qu'il avait eu Lydie devant les yeux, et il eût juré qu'elle n'était pas venue dans cette maison pour y faire des aumônes, à moins que ce ne fût à quelque affamé d'amour.

A cette pensée, Bernheimer avait des flammes dans le ventre. Et il s'agitait exaspéré sur les coussins de sa voiture. Quelle découverte au moment où il croyait pouvoir être si tranquille! Et quel hasard heureux le mettait en possession du secret! Oh! Elle était habile et dissimulée et hardie, la délicieuse comtesse, car rien dans son attitude, rien dans ses allures n'avait pu le mettre en éveil. Il aurait donné sa tête à couper qu'elle était honnête. Quelques flirts, quelques coquetteries avec de petits jeunes gens. Mais, eût-elle été femme et séduisante et adorable comme elle était, si on l'avait toujours vue digne, grave et austère? Quant à une intrigue, il était à cent lieues de la soupçonner. Et avec qui? Il n'eut pas d'hésitation, et alla droit au but. S'il y avait une liaison cachée entre Lydie et un de ceux qui la poursuivaient de leurs galanteries, il n'y avait pas de doute possible : c'était avec Roquière. Tout l'affirmait, surtout son absence remarquée depuis quelque temps. S'il venait moins chez la jeune femme, c'était qu'il la voyait ailleurs. Et de quand pouvait dater cette

histoire-là? De l'après-midi passé ensemble au Cercle des patineurs. Oui, c'était à compter de ce jour-là que Maurice avait disparu.

Une rage de vieillard dupé s'empara de Samuel, et, dans son coupé, il se laissa aller aux injures et aux menaces. Cette Lydie, quelle hypocrite et quelle scélérate! Comme elle l'avait joué! Après tous les témoignages d'affection et de dévouement par lui prodigués! Quelle vengeance allait-il tirer d'elle? Car il ne supporterait pas une pareille infamie silencieusement: il éclaterait, lui dirait son fait, et se brouillerait irrémissiblement avec elle. Oui! Qu'elle cherchât un autre Bernheimer pour lui faire fructifier son argent, et lui donner quarante pour cent d'intérêt!

Il se calma soudainement, il venait de penser que puisqu'elle avait un amant, il n'était pas impossible qu'elle se décidât à le tromper pour lui. Ce qui était le plus difficile, c'était le premier triomphe remporté sur le mari. Une fois ce pas franchi, les chances ne se présentaient-elles pas beaucoup plus grandes? Oui, concluait-il: un premier amant par passion, un second par intérêt. Et ce second, ce sera moi. La passion s'amoindrit et disparaît, l'intérêt est immuable. C'est par là que je la tiendrai. Après tout, je suis bien bon de me mettre à l'envers et me faire du mauvais sang, comme si elle m'avait trompé vraiment. Elle n'a en somme trahi que mes espérances. C'est Ploërné qui est la victime. Mais moi je ne suis pas lésé: je garde toutes mes positions. Que dis-je? Elles s'améliorent!

La voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel. Il sauta vivement sur le trottoir et entra. Un domestique vint au-devant de lui dans le vestibule. Bernheimer demanda :

— Mme la comtesse est-elle chez elle?

Il lui fut répondu que madame la comtesse était sortie, mais devait rentrer vers cinq heures : on pouvait ouvrir le salon, s'il plaisait à monsieur d'attendre. Samuel avait bien envie de questionner pour tâcher d'apprendre à quelle heure Lydie était partie, si elle avait pris sa voiture, et quelle robe elle portait. Mais, à ce valet, comment se résoudre à poser des questions? Si c'eût été une femme de chambre, encore! Les femmes sont plus déliées, plus corruptibles, plus intelligemment discrètes que les hommes. Le banquier se contenta d'être sûr que Lydie était hors de sa maison, et entra au salon. Là, dans ce cadre élégant, où il avait l'habitude de la voir, où tout parlait d'elle, où le parfum délicat qu'elle aimait s'exhalait des étoffes, doux ressouvenir de sa présence, Bernheimer sentit s'évanouir son optimisme. Il endura plus cruellement encore le chagrin de la croire à un autre. Il marcha à grands pas, maugréant contre les corruptions du monde, et s'emportant contre ce sot de mari qui laissait sa femme se perdre. Au moment où il donnait Ploërné à tous les diables, la porte s'ouvrit, et celui-ci, tout aimable, s'avança vers le banquier :

— On m'annonce que vous êtes là et que vous attendez la comtesse... J'étais dans mon cabinet, je viens vous tenir compagnie.

D'abord Bernheimer le vit s'installer avec plaisir. Ce qu'il n'avait point osé demander au domestique, le comte allait le lui apprendre. Il attaqua aussitôt son sujet. Mais il dut bientôt comprendre que si l'on veut être renseigné sur les faits et gestes d'une femme, ce n'est pas auprès de son mari qu'il faut s'informer. Raimond à des questions habilement posées par Samuel répondit de la façon la plus évasive. Lydie était sortie après le déjeuner, pour se rendre au comité de patronage d'une œuvre de charité qui préparait une vente à la salle Albert-le-Grand. Avait-elle pris la voiture? Il croyait bien que oui, cependant il n'en était pas sûr. Et au lieu de conter à Samuel ce que celui-ci brûlait de savoir, il lui fit subir un interrogatoire sur l'état de prospérité du Comptoir Français. La société, tout à fait lancée, venait de modifier son conseil d'administration et à la place des financiers de profession on avait introduit des gens du monde. Quelle portée avait ce changement? Pouvait-il influer sur l'avenir de la société? Et le banquier, qui rongeait son frein, dut s'étendre sur les motifs qui avaient amené ce recrutement nouveau. Il avait paru utile, après le lancement triomphal du Comptoir Français, d'accentuer, par la constitution exclusivement aristocratique du conseil, les tendances de l'entreprise. Cette réunion de princes, de ducs et de marquis, à la tête du Comptoir, précisait bien la portée de l'affaire.

Lancé sur la pente des explications, Samuel avait pu continuer à parler sans penser à ce qu'il disait, — il en

avait la si grande habitude, — et tout en filant des phrases, vrais pièges à actionnaires, il songeait : Elle ne rentre pas. Où peut-elle être allée ? Que fait-elle ? En admettant que mon cheval m'ait donné quinze minutes d'avance sur la rosse de son fiacre, elle devrait être rentrée. C'est cependant, chaque jour, à partir de cette heure qu'elle reçoit. Ploërné parlait banque, et c'était miracle que Samuel ne répondît pas Lydie. Enfin, à cinq heures et demie, un pas rapide se fit entendre, la porte du petit salon s'ouvrit et la comtesse s'avança. Bernheimer haletant la dévora des yeux. Déception affreuse : Lydie avait changé de toilette et portait une charmante robe d'intérieur. La déconvenue du banquier fut si complète que la jeune femme ne put point ne pas la remarquer. Après un signe de tête à son mari, elle vint à Samuel et lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, cher ami ? Vous avez fait une si étrange figure, en me voyant entrer, qu'on aurait cru que vous vous attendiez à voir paraître une autre personne que moi. Par là, c'est ma chambre à coucher et nul n'en peut sortir, hormis mon mari ou moi-même.

Il agita la tête d'un air de doute passablement insolent et ne répondit pas. Mais il continuait à se montrer si refrogné que Lydie eut des soupçons. Comme un visiteur arrivait, elle profita, après le bonjour échangé, de ce que Raimond causait avec le nouveau venu pour entraîner Samuel dans un coin. Ces conciliabules secrets entre le banquier et la comtesse étaient si fréquents que nul ne se serait avisé de s'en étonner.

Chaque jour ils avaient tous les deux un quart d'heure au moins de conférence mystérieuse. C'était ce que la jeune femme appelait gaîment confesser Bernheimer. Pendant ces quelques minutes, Lydie se faisait renseigner à fond sur la situation de la Bourse, tout en abandonnant le bout de ses doigts à son adorateur. C'était ainsi qu'elle savait donner à son mari des conseils qui, jusque-là, avaient été heureux. Mais en ce moment il ne s'agissait plus de pronostics sur la hausse ou la baisse des fonds, et le contact de la plus jolie main du monde n'était pas capable d'apaiser Bernheimer. Il frémissait d'émotion et de contrainte, quand elle le fit asseoir à ses côtés sur un petit divan bas dans l'angle du salon. Ils étaient bien isolés et pouvaient causer à loisir, à condition de ne pas trop élever la voix :

— Ah çà! qu'est-ce qu'il y a donc, mon bon Sam? reprit Mme de Ploërné d'un air curieux. Vous avez l'air tout déconfit.

— On le serait à moins! riposta le banquier dont la voix tremblait.

— Eh! qu'arrive-t-il de désastreux? Le Comptoir aurait-il baissé?

— Il s'agit bien du Comptoir! Si ce n'était que cela?

— Que cela? Vous en parlez à votre aise!

— J'en parle comme un homme qui donnerait la moitié de sa fortune pour être sûr que ce qu'il soupçonne est faux!

— La moitié de votre fortune! Est-ce une affaire que vous me proposez? riposta Lydie en riant, quoiqu'elle

commençât à ressentir un peu d'inquiétude. Et puis-je quelque chose pour éclaircir vos doutes ?

— Vous pouvez tout.

— Voilà qui est net. De quoi est-il donc question ?

Bernheimer baissa le ton, et tout assombri :

— De ce que vous faisiez, il y a à peine une heure, au coin de la rue de Lubeck ?

Lydie leva sur le banquier deux yeux de jeune vierge et, sans un tressaillement du visage, sans une altération de la voix :

— Rue de Lubeck ?... Où prenez-vous la rue de Lubeck ?

— Prétendez-vous que vous n'y êtes jamais allée? demanda Samuel stupéfait.

— Jamais, mon ami, répondit-elle.

Il la regarda attentivement. Il était un vieux Parisien, et savait ce que c'est que le mensonge. Il en avait entendu de toutes sortes. On ne l'abusait donc pas facilement. Il pensa : Ou je me suis trompé, ou elle est d'une force dont je n'avais pas la plus légère idée. Il dit :

— Vous ne sortiez pas aujourd'hui, à la tombée du jour, d'une maison qui fait l'angle de la rue de Lubeck?

— Non, mon bon Sam. D'ailleurs que serais-je allée y faire ?

— La charité ! répondit brusquement Bernheimer.

— Je la faisais, répliqua Lydie sans se déconcerter, car j'ai passé tout l'après-midi au siège de la Société maternelle.

— Ah! fit le banquier.

Une réflexion subite venait de le frapper : il connaissait intimement la princesse de Stolberg, présidente de l'œuvre à laquelle Lydie prétendait avoir consacré sa journée ; il savait devoir rencontrer la grande dame aux Français, car elle ne manquait jamais un mardi. En trois minutes, il éclaircirait le mystère. Si Lydie avait passé l'après-midi à la Société maternelle, ce serait donc qu'il aurait eu la berlue, que la jeune femme n'aurait point menti. Il rompit l'entretien si vivement engagé et, après quelques paroles indifférentes, il serra la main à Raimond et partit. Le soir, pendant un entr'acte du *Demi-Monde*, il se présenta dans la loge de Mme de Stolberg et n'eut aucune peine à obtenir de la présidente des détails sur la Société qui lui tenait fort au cœur. Il se fit placer pour vingt-cinq louis de billets de tombola, et apprit que la « délicieuse petite Ploërné », qui était d'une assiduité exemplaire, avait assisté à la séance de l'œuvre, le jour même.

Il arrive quelquefois que la trop grande évidence engendre le doute. Plus la certitude de la non-présence de Lydie, dans le quartier suspect, s'imposait à Bernheimer, plus il se sentait travaillé par des soupçons impérieux. Il avait la conviction que la jeune femme, très adroitement, masquait ses escapades, et il pensait que les yeux de la bonne princesse, absorbés par mille soins divers, ne devaient pas voir aussi clair que ceux d'un Sam passionné et jaloux. Il rumina pendant toute la nuit, se leva moulu, et se dit : « Ah! Mais est-ce que

je vais me mettre sur le pied de ne pas dormir? Ça, c'est la mort d'un homme! Il faut couper court à cette préoccupation et tirer l'affaire au clair, en un temps et quatre mouvements!» Il passa dans son cabinet, sonna et donna ordre qu'on lui envoyât chercher M. Bricolier. Ayant pris cette décision, il se sentit plus calme, but une tasse de thé et se mit à lire son courrier.

Il était midi lorsque le secrétaire-journaliste entra. Il était fort élégamment vêtu, et frisé comme s'il sortait des mains du coiffeur. Bernheimer le regarda avec un sourire : il aimait à reposer ses yeux sur des figures agréables et professait que l'extérieur est pour moitié dans la réussite d'un homme.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, ce matin, Bricolier? dit-il, en désignant de la main une chaise au jeune homme.

— Mais il y a la mort de Jean Berneret, le peintre... Voilà, du coup, les deux toiles que vous avez de lui qui montent de cinquante pour cent... Il n'en fera plus!... Il y a le flagrant délit de Mme de Trémières, que son mari a pincée avec Carcenis... On cite des détails exquis. Il paraît que Carcenis, très ennuyé lorsque la rédaction du procès-verbal fut terminée, a demandé au commissaire : « Et maintenant, moi, qu'est-ce qu'il faut que je fasse? » Alors Trémières, d'un air gracieux, montrant le lit où sa femme était restée : « Vous, monsieur? Mais vous pouvez vous recoucher!... »

Bernheimer rit du bout des dents, il pensait à autre chose.

— Il y a encore le lâchage de Sophie Viroflay par le comte Pérékine... Il est reparti pour Odessa, le bon Mingrélien... Adieu les roubles ! même en papier !

En d'autres temps, l'aventure de la belle Viroflay eût prodigieusement intéressé Samuel, qui avait eu un très fort coup de feu pour elle. Mais il ne sourcilla pas. Le journaliste, qui habituellement plaisait au patron par ses potins, s'aperçut que, ce matin-là, il ne faisait pas ses frais, et prenant un air grave, il dit :

— Est-ce que la Bourse s'annonce mauvaise?

— Pas du tout, dit évasivement Bernheimer.

Enfin, après quelques secondes d'hésitation, il aborda le sujet qui le préoccupait.

— Dites-moi, Bricolier, avez-vous sous la main quelqu'un d'intelligent et de discret qui saurait exécuter une mission de confiance... Il s'agit de quelque chose de délicat... de très délicat !...

Le secrétaire regarda curieusement son patron. Il l'avait rarement vu aussi agité ; mais il le connaissait à fond ; aussi, entre haut et bas, comme s'il était question d'un secret d'État, il murmura :

— Affaire de femme ?

— Oui, affaire de femme... mais pas pour mon compte, ajouta vivement le banquier.

Le journaliste pensa : Je t'en souhaite. Comme il serait ainsi tout encharibotté s'il n'était pas dans le jeu ! Il reprit tout haut :

— Affaire de femme... En effet, c'est très délicat !... Nous avons, parmi nos agents, Varoquet qui a très bien

conduit le recouvrement des valeurs dérobées par la bande anglaise, vous vous rappelez, quand vous l'avez prêté aux Goldsmith...

— Oui, mais il est bien lourdaud... Croyez-vous qu'on puisse lui laisser entendre certaines choses. Il y va du bonheur d'un ami très cher...

— Oh ! oh ! Femme mariée ?...

— Non ! s'écria Bernheimer... Une maîtresse... Mais on ne peut rien dire... Si ce n'est le nom de l'homme qu'on soupçonne d'être l'amant.

— Par l'amant on arrivera bien vite à la dame... Oui, en effet, il est difficile de confier cette mission à Varoquet... Il déplace trop d'eau... Il se ferait remarquer et n'apprendrait rien, ou mettrait les pieds dans le plat et amènerait quelque esclandre, surtout si le monsieur est un peu chaud du poignet.

Samuel, étendu dans son fauteuil, les yeux au plafond, paraissait absorbé dans une profonde méditation ; mais il ne perdait pas un mot de ce que lui disait son homme de confiance. Celui-ci observait vainement le visage impénétrable du patron. Il dit :

— Si encore vous me donniez quelques indications précises, sans tout découvrir, puisque vous tenez à ce qu'on ne sache rien de la dame, je pourrais mieux voir ce qu'il vous faut... Le nom seulement de celui qu'il faudra surveiller ?

Samuel ne bougea pas : son regard resta fixé à la corniche, dont il étudiait avec tant de soin les moulures, mais de sa bouche plissée tomba ce nom :

— Roquière...

— Roquière? répéta Bricolier avec tranquillité. Alors, c'est rue de Lubeck qu'il faut chercher.

Cette fois, Bernheimer bondit, le visage enflammé, les yeux étincelants; il prit son secrétaire par le bras et, le secouant avec force :

— Rue de Lubeck! Comment le savez-vous?

— Je sais tant de choses, répliqua le journaliste en riant. En ce qui concerne Roquière, je suis informé qu'il a un petit appartement, au n° 17 de la rue en question. Et ne croyez pas à de la sorcellerie. C'est par un effet du hasard. Une petite amie que j'ai, demeure dans la maison, porte à porte avec la Tour de Nesle du marquis. J'ai l'habitude de ne jamais me déranger pour les femmes. Elles viennent chez moi. J'ignorerais donc ce voisinage si, dernièrement, au théâtre, la personne dont il s'agit me montrant Roquière, debout à l'orchestre, ne m'avait dit : « Tiens, voilà un type qui a, sur le même palier que moi, un appartement pour recevoir sa maîtresse... » Donc, si l'amant est le marquis, c'est rue de Lubeck que la dame doit aller, et c'est bien là qu'elle va, puisque vous avez sauté en l'air quand j'ai prononcé le nom de la rue.

— C'est vraiment extraordinaire ce qui arrive là, dit Bernheimer d'un ton pénétré.

— Le doigt de la Providence!

— Mais, depuis combien de temps Roquière s'est-il installé?

— Depuis trois semaines, à peu près... Et il n'a point

paru pendant une quinzaine... Il n'y a guère que huit jours qu'il vient.

— Tous les jours? interrogea Bernheimer avec émotion.

— Je ne sais pas, répondit Bricolier en regardant son patron sans rire, car cette fois il ne doutait plus que Samuel n'agît pour son compte, et que l'ami, dont le bonheur était menacé ne lui fût aussi cher que lui-même.

— Vous sentez, Bricolier, n'est-ce pas, que maintenant il ne peut plus être question d'une surveillance... Grâce à vous, je sais ce que je voulais savoir... Et tout ce qu'il y aura à faire devra être fait par nous-même...

— Ah! ah! Et en quoi puis-je vous servir?

— Vous ne comprenez donc rien, ce matin? s'écria Bernheimer. Comment, vous avez une femme, porte à porte avec le nid que je veux surveiller, et vous me demandez ce que vous pouvez? Mais tout! Est-elle intelligente, votre amie?

— Très.

— Discrète?

— Elle m'aime!

Samuel regarda son secrétaire avec admiration. Il envia cette belle fatuité de la jeunesse. Que n'aurait-il pas donné pour oser dire de Lydie ce que Bricolier affirmait de sa maîtresse! Mais il n'en était pas à croire que la belle comtesse l'aimerait jamais. Il recherchait désespérément la preuve qu'elle en aimait un autre.

— Eh bien! Mon cher ami, vous allez me faire le plaisir d'envoyer un petit bleu à votre amie de la rue

de Lubeck pour la prier de venir déjeuner avec vous, et vous aurez la bonté de la prier d'ouvrir les yeux, à partir de ce soir, sur ce qui se passera à son étage. Les femmes sont beaucoup plus fines que nous. Ne lui en dites pas trop long. Elle en devinera toujours assez. Pas un nom de prononcé, surtout. Ce qu'il faut savoir, c'est si la personne qui va chez Roquière y va toujours, et à quelle heure, et quel jour... Quand vous m'aurez informé, j'aviserai... Ah! Prenez cent louis à la caisse. Vous achèterez un bracelet à votre amie, et vous le lui offrirez.

— Mauvaise affaire! interrompit Bricolier. Elle croira qu'il s'agit du Shah de Perse, ou d'un grand-duc de Russie... Si vous le permettez, je lui donnerai l'argent, tout bonnement.

— Faites comme vous voudrez, pourvu que vous réussissiez.

Bricolier salua et sortit.

Pendant que Samuel, bouleversé à la pensée que Lydie avait une intrigue avec Roquière, tendait un piège à la jolie comtesse, le hasard s'apprêtait à remettre en présence Raimond et Thérèse. La vente de charité préparée savamment par la princesse de Stolberg avait été affichée à la salle Albert-le-Grand et, dans tout Paris des petits cartons imprimés avaient été répandus avec cette mention écrite au bas : « De la part de Mme X... qui vous sera reconnaissante de la moindre offrande. » Parmi ces Mme X... s'étalait triomphalement le nom de la comtesse de Ploërné, et Bernheimer avait reçu son in-

vitation en même temps que Roquière. La veille, Sam, sur les cinq heures, était venu voir sa divinité et l'avait trouvée très agitée.

— Vous savez que je vends demain, dit la jeune femme. On m'a confié le comptoir des balais et des brosses. Je n'étais pas contente, comme vous pensez, et j'ai réclamé vertement... Pourquoi donnait-on les bonbons à Mme de Bligny, le champagne à Mme Trésorier, les poupées à Mme de Fontenay, plutôt qu'à moi? Les brosses et les balais, comme c'était avantageux! Savez-vous ce que la princesse m'a répondu: «C'est justement parce que le comptoir est ingrat qu'on vous l'a réservé. Ces dames n'y récolteraient pas un sou... Vous, vous y ferez beaucoup d'argent! Il est de règle, dans notre société, de donner toujours les corvées aux plus aimables et aux plus charmantes!...» Que répliquer à cela? Mais tant pis pour mes amis! Il faudra qu'ils se montrent généreux! J'y mets de l'amour-propre, et je veux vendre mes balais aussi cher que s'ils étaient incrustés de diamants. Ainsi, mon bon Sam, préparez-vous...

Il était tout préparé, et, dans ces circonstances-là, il se montrait admirable. Il ne devait pas hésiter à acheter quatre fois de suite tout l'étalage de Lydie, pour le remettre en vente une cinquième, s'il importait à la gloire de sa souveraine.

Les ventes organisées dans la salle Albert-le-Grand, sous la direction de gens du monde très dévoués et très influents, avaient beaucoup de vogue. C'était le grand bazar de la charité. Chaque œuvre obtenait un

jour, pendant lequel les patronnesses occupaient des comptoirs élégamment garnis, dans un décor brillant, luxueux même, car il ne faut pas attrister par une rigidité morose le regard de ceux qui vont donner. Au fond, dormait, voilée de son rideau, la scène, maintenant muette, sur laquelle avaient lieu les conférences, lorsque la salle Albert-le-Grand était un centre de propagande religieuse.

Cet après-midi-là, on aurait pu se croire à une kermesse, tant l'aspect de la salle était animé. Parmi les plantes vertes, sous les bannières, qui se balançaient à la voûte, les étalages s'offraient, pimpants, chatoyants, disposés avec le goût raffiné qui décèle la main délicate d'une mondaine. Le comptoir des porcelaines faisait briller l'émail de ses pièces artistement peintes. Celui de maroquinerie était assorti de tout ce que l'industrie produit d'articles de fantaisie : cadres entourant la photographie du souverain à l'ordre du jour, ou de l'artiste à la mode, buvards, portefeuilles, porte-monnaie, porte-cartes, ronds de serviettes, une orgie de rouge, de brun, de noir, de jaune, avec une affreuse odeur de cuir de Russie. A côté, les vêtements pour petits pauvres, présentés habilement, les gilets de tricot, les jupons de laine, les bérets, les camisoles, ornés de faveurs roses ou bleues, comme des boîtes de dragées. Et, plus loin, le bar où on buvait du champagne, dont le verre coûtait depuis cinq francs jusqu'à cinq louis, suivant la générosité du consommateur. Le rayon des jouets, empli du bruit des trompettes en fer-blanc, et du

cri des bébés automatiques. Celui de papeterie où, sur des feuilles blanches, s'envolaient des hirondelles, portant une lettre dans leur bec, au milieu d'une avalanche de registres, livres d'adresses, encriers inrenversables, plumes servant, pendant trois semaines, sans renouveler l'encre, canifs, grattoirs, autocopistes et machines à écrire. Une marée de bimbeloterie, une avalanche d'articles de Paris, tout ce qui se fabrique de fragile, de futile ou d'utile, pouvant se vendre très cher, débordait entre ces quatre murs, depuis les planches, couvertes d'un tapis, jusqu'au toit orné d'un vélum. Et au milieu de ce cahos d'objets disparates, les dames vendeuses, en grande toilette, aiguisaient leurs plus gracieux sourires, allumaient leurs plus brûlants regards, coquetant avec la charité, flirtant pour les pauvres, et se compromettant pour l'amour du bon Dieu. Graves et silencieuses, robes noires, et coiffes blanches, avec un bruit léger de chapelet remué, passaient dans ce tumulte les religieuses, trésorières de l'œuvre au profit de laquelle la vente était faite.

Elle marchait bien, cette vente, et on s'y bousculait, presque comme un jour d'exposition au Louvre et au Bon-Marché. Déjà les articles les plus avantageux avaient été enlevés, car le calcul n'est jamais complètement banni des actions humaines, et, en tant que d'acheter un objet, par charité, au moins faut-il le choisir aussi bien que possible. Déjà dans les sébiles les louis tintaient avec un bruit flatteur. Déjà la boutique de balais et de brosses de la charmante comtesse de Ploërné était

presque complètement vide. Bernheimer venait encore de payer cinq cents francs un petit plumeau rouge apporté par Lydie pour épousseter sa marchandise.

Un brouhaha énorme, fait de la voix des vendeuses, des conversations des acheteurs, de la marche précipitée des retardataires, montait dans la vaste salle. On avait peine à se frayer un chemin à travers la foule pressée. Roquière, après avoir passé au comptoir des brosses cinq minutes qui lui avaient coûté cher, venait de saisir Ploërné comme un sauveur et de se faire arracher par lui des mains de la comtesse. Il était cinq heures; une pluie battante tombait au dehors, et loin de ce tumulte, après être resté longtemps auprès de sa femme, Raimond s'était retiré dans un coin derrière la réserve, maintenant démunie, des objets apportés pour être exposés.

Assises sur une banquette, à l'écart, deux religieuses attendaient la fin de la vente. Elles causaient ensemble, la tête baissée, comme indifférentes à ce tumulte mondain, et sous leurs grandes coiffes leurs visages étaient cachés. L'une portait en sautoir le ruban bleu des novices de l'ordre. L'autre, plus âgée, consultait attentivement un petit registre, dont elle tournait les pages. Ploërné s'était approché : au même moment la novice leva les yeux et, saisi, il reconnut Thérèse. Elle se dressa vivement, en le voyant. La sœur qui l'accompagnait la regarda, étonnée. Alors la jeune fille, coupant court à la gêne de cette rencontre, dit d'une voix tranquille, en désignant le comte :

— Monsieur est mon parent, sœur Marie. Puis-je lui parler un instant?

— Certainement, ma fille.

Thérèse s'était avancée vers Raimond resté immobile, interdit et très pâle. Il avait eu un violent serrement de cœur en retrouvant sous sa robe de bure, coiffée de sa cornette blanche, servante des malheureux, cette Thérèse qu'il se rappelait insouciante, gâtée, heureuse. Il cherchait à lire sur son visage les impressions qu'elle ressentait. Mais on eût dit que l'habit sacré dont elle était revêtue la mettait à l'abri des émotions profanes, car elle demeurait calme, avec un sourire un peu triste, ses beaux yeux bleus baissés, et l'air candide : toujours cet air candide qui s'accordait si mal avec sa faute. Un grand temps s'était écoulé, et ils n'avaient prononcé aucune parole. Ils se tenaient debout en face l'un de l'autre, séparés par un pas. Mais si quelqu'un eût touché la main de la novice, il l'eût trouvée glacée. Raimond ne put supporter ce silence trop plein de douloureux souvenirs :

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Thérèse, dit-il, en s'efforçant de raffermir sa voix qu'une étrange émotion faisait trembler. Pour la première fois il lui disait « vous ». Était-ce respect de son vêtement religieux? N'était ce pas plutôt qu'il sentait qu'entre elle et lui aucune familiarité ne pouvait plus exister?

Elle se taisait. Il reprit :

— Lydie est là. L'avez-vous vue?

Elle baissa la tête en signe d'affirmation et très bas elle dit :

— Oui, je l'ai aperçue de loin.

— Ne lui avez-vous donc pas parlé?

— Non.

— Pourquoi? Elle aurait eu, j'en suis sûr, du plaisir à vous embrasser.

La bouche de Thérèse se serra, comme si elle voulait arrêter une réponse au passage. Elle détourna son regard ; puis, affectant l'indifférence :

— Elle est fort entourée : j'aurais craint de la déranger.

Raimond garda un instant le silence. Tout, dans l'attitude de Thérèse, le troublait, l'inquiétait. Il sentait confusément que c'était elle qui eût dû être embarrassée, et pourtant elle le dominait. Autrefois, déjà, il avait éprouvé cette impression et il en avait conçu un doute plein d'anxiété.

Il dit avec amertume :

— Est-elle donc si loin de votre cœur maintenant, celle qui vécut près de vous comme une sœur, que vous calculiez tant avec elle? Vos sentiments ont-ils si complètement changé ?

Une légère rougeur colora les joues de la jeune fille et d'un ton très net, elle répondit :

— Ils sont les mêmes qu'il y a un an.

La phrase parut si équivoque à Ploërné qu'il voulut s'éclairer, et fixant ses yeux sur le visage de Thérèse :

— Alors vous devez vous réjouir de la savoir heureuse?

— J'ai prié Dieu de tout mon cœur et chaque jour pour que vous le fussiez l'un et l'autre.

Elle était impassible. Raimond n'osa pas insister davantage et le cœur serré, car il jugeait les paroles de la jeune fille pleines d'inexplicables réticences :

— Et vous, Thérèse, êtes-vous heureuse?

— Très heureuse.

— Voulez-vous que je vienne avec Lydie vous voir à votre couvent?

— Je vous remercie de me le demander. Mais je préfère que vous ne troubliez pas ma retraite.

— Vous n'êtes pas complètement séparée du monde, pourtant, puisque je vous trouve ici aujourd'hui.

— J'accomplis une mission dont j'ai été chargée. C'est, depuis un an, la première fois que je sors et je ne sortirai plus.

— Êtes-vous donc perdue pour nous qui vous aimons?

— Morte.

— Ne nous aimez-vous plus?

— Je n'aime plus que Dieu.

Thérèse avait prononcé ces paroles avec force, presque avec violence. Elle poussa un soupir de soulagement. Il semblait qu'elle se sentît joyeuse d'avoir coupé le dernier lien qui l'attachait à sa famille humaine. Raimond s'inclina en pâlissant :

— On pourrait croire que vous nous haïssez.

— N'ajoutez pas à ma pensée, Raimond, dit Thérèse doucement; vous savez bien que je ne vous hais pas.

Elle n'avait point accentué le « vous » : il pouvait être commun à Lydie et à lui, les désigner l'un et l'autre, et cependant Ploërné eut la certitude qu'il ne s'appliquait qu'à lui. C'était lui qu'elle ne haïssait pas. Mais Lydie... Et alors pourquoi Lydie? Le comte souffrit cruellement. Son anxiété se traduisait si douloureuse sur son visage que Thérèse eut pitié de lui. Toute sa rancune se dissipa, son âme épurée se fit indulgente, et touchant de la main le bras de Raimond :

— Ayez l'esprit en paix. Et jouissez de votre bonheur. Adieu, mon cousin : soyez sûr que je n'oublierai ni Lydie, ni vous, dans mes prières.

Elle le salua d'un grave signe de tête et rejoignit sa compagne. Raimond n'osa pas la suivre. Il ne se rendait pas un compte exact de ses impressions, mais il était plein de trouble. Il ne voulut pas chercher à démêler le sens des paroles de Thérèse ni à préciser la signification de son attitude. Il s'efforça de réagir contre son ennui, et, rentrant dans la foule, il se dirigea vers le comptoir de sa femme. Lydie était rayonnante. Entourée des dames du comité, elle comptait les louis et les billets entassés par elle dans un petit panier. Aussitôt qu'elle aperçut Raimond, elle s'avança vers lui et, avec orgueil :

— J'ai vendu pour onze mille francs ! s'écria-t-elle.

— Cette chère enfant est notre bienfaitrice ! dit la

princesse de Stolberg. Grâce à elle, nos orphelins vont être dans l'abondance !

— Grâce à ces messieurs, dit la jeune femme. Moi je n'ai fait que vendre : ce sont eux qui ont payé.

— Ploërné, prenez-moi donc une douzaine de brosses, vous serez bien aimable, soupira Bernheimer dont les poches regorgeaient d'objets divers. J'ai de quoi assurer la propreté de ma maison et de la vôtre pendant dix ans.

— Voici les valets de pied qui arrivent...

— Mesdames, permettez-moi de vous offrir quelques balais, reprit gaîment Samuel. Je ne les vends pas, moi, je les donne... Vous me rendrez service.

Chacun partait et la salle commençait à se vider. Lydie prit sa pelisse des mains de son domestique, échangea des sourires et des poignées de main avec ses co-vendeuses, fut embrassée encore par la princesse présidente, et, suivie de Bernheimer et de son mari, elle gagna sa voiture.

Le retour fut silencieux. Sorti du mouvement et du bruit de la vente, Raimond avait le loisir de réfléchir à l'aise et ses réflexions n'étaient point satisfaisantes. Depuis un an, il n'avait point été aussi soucieux. Quelle énigme présentait l'attitude de Thérèse ? Et point nouvelle. Dès le premier instant, elle s'était montrée ainsi, farouche, amère, comme révoltée. Pas de douleur, pas de larmes, pas de reproches, lorsqu'elle avait appris le dénouement tragique de ses amours mystérieuses. On eût dit qu'elle ne perdait point un être adoré. Elle sem-

blait plus exaspérée de savoir sa faute découverte que désolée de voir ses affections détruites. C'eût été à croire qu'aucun lien ne l'attachait au mort.

Et pourtant elle avait avoué, elle s'était accusée. Quel intérêt aurait-elle eu à le faire, si elle n'avait pas été coupable? Elle n'aimait pas Lydie, cela était assez visible : alors rien n'aurait pu l'entraîner à se sacrifier pour elle? Néanmoins la redoutable alternative qui s'était imposée dès le premier instant : Lydie ou Thérèse, lui revenait à la pensée, et il frémissait de l'horreur du doute retrouvé. Lydie! Était-ce possible que c'eût été Lydie? Il repoussait bien loin ce soupçon. Mais il le rencontrait toujours au fond de son esprit, plus fort, plus admissible, corroboré par mille détails, depuis un an qu'il vivait avec la jeune femme, et avait pu juger sa coquetterie, sa frivolité, souvent même son absence de scrupules. Il ne voulait pas admettre qu'elle pût être autrement que pure, droite, généreuse. Et tout lui criait : Mais c'est l'autre qui est ainsi. Tu as eu beau fermer les yeux, de parti pris, depuis douze mois, tu sais bien que celle que tu aimes n'est qu'égoïsme, et que celle que tu as accablée n'est que dévouement. Il subissait un supplice affreux, luttait désespérément contre sa conscience, sa raison, et, malgré tout, innocentait Lydie. Car s'il avait dû la reconnaître criminelle, vers quels abîmes alors aurait-il été entraîné?

La soirée se passa, pour lui, dans ces agitations cruelles. Il était à l'Opéra, au fond de sa loge, mais il eût été bien embarrassé de dire ce que l'on jouait. Il reçut des

visites pendant les entr'actes : il écouta, répondit. Il se retrouva avec un grand soulagement dans son fumoir. Et jusqu'à l'aube il se promena silencieusement, ressassant les terribles idées qui lui troublaient le cerveau, passant de la colère à l'accablement, endurant la plus navrante agonie morale. Mais il pouvait éternellement tourner et retourner dans sa tête cette question : Pourquoi Thérèse a-t-elle l'air innocent, si elle est coupable, et Lydie l'air coupable quand elle est innocente? Quelle réponse pouvait-il se donner qui le satisfît? Il ne savait pas ce qui s'était passé; il ne savait que ce qu'on lui avait dit. Le mort s'était vengé en se taisant. Il ne restait que les deux jeunes filles et Leïla qui pussent parler.

Seule la mulâtresse n'avait pas été interrogée par lui. Il décida de tenter cette dernière épreuve. Dès que le mouvement des domestiques commença dans la maison, sûr d'être tranquille, puisque Lydie ne se montrait jamais avant dix heures, il sonna et demanda la femme de charge. Elle était toujours là où on avait besoin d'elle, comme si elle eût pressenti les exigences de ses maîtres. Et toujours calme, sûre d'elle-même, avec son impénétrable visage bronzé. Elle parut devant Raimond et attendit qu'il parlât. Il était plus embarrassé qu'elle. Il eût voulu tout de suite s'engager très loin et il sentait combien le terrain était mouvant. Il se résigna à quelques précautions.

— Leïla, commença-t-il, j'ai hier, à la vente où était Madame, rencontré Mlle Thérèse. Elle est fort changée,

et vous n'ignorez pas qu'elle est dans un couvent... Depuis un an, vous êtes la seule personne à qui je n'ai point parlé des événements de Beaulieu... Vous avez toute la confiance de votre maîtresse... Vous devez savoir bien des choses?

Les yeux de la mulâtresse s'allumèrent, sa bouche se contracta comme pour un sourire. Elle ne prononça pas une parole, curieuse de savoir où le comte voulait en venir. Lui, très embarrassé de la confidence à faire, humilié et irrité d'avoir à s'abaisser jusqu'à cette domestique, reprit vivement, désireux d'en avoir plus tôt fini :

— Vous étiez au courant de l'intrigue?... C'est à vous que l'Italien a adressé ses premières lettres?... Y avait-il eu un violent entraînement de passion qui pût expliquer la faute commise par Mlle Letourneur?... Car cette aventure est encore incompréhensible pour moi.

La femme de charge demeura imperturbable et ne desserra pas les dents. Alors, Raimond s'avançant plus près d'elle :

— Enfin, quand je suis revenu, ils se voyaient depuis longtemps déjà dans le jardin et dans le petit pavillon... Je ne me trompe pas, c'est bien cela?...

Leïla répondit, car elle ne pouvait plus s'y refuser :

— Ne vous l'a-t-on pas dit?

— Oui, on me l'a dit. Elle-même a tout avoué, tout!.. Mais avec de si fières révoltes que j'en suis à me demander si elle n'avait pas intérêt à ne point se défendre... Voyons, Leïla, vous l'avez vue, vous, allant à ses rendez-vous?... Vous êtes sûre que c'était elle?

— Et si ce n'était elle, qui donc aurait-ce été? demanda rudement la mulâtresse.

Ploërné pâlit, et la sueur perla à son front.

— Oui, dit-il d'une voix étouffée, c'était elle, je le lui ai fait confesser à elle-même... Mais c'est si étrange, si invraisemblable, en y repensant...

— Invraisemblable? interrompit Leïla, car elle voyait Raimond aborder soudainement des suppositions qui pouvaient devenir inquiétantes pour Lydie. Invraisemblable? Pourquoi donc? Croyez-vous que ces petites filles frêles et blondes aient le privilège de l'innocence? Parce qu'elle est dévote? Bon! Hypocrisie! Une enragée, celle-là, vous pouvez m'en croire, et ce n'a été que pour l'empêcher de commettre des imprudences que je me suis mêlée de ses affaires... Puisque vous voulez savoir tout : il fallait que j'aille la chercher auprès de son galant pour la faire rentrer, sans quoi elle y serait restée jusqu'au jour.

— Et elle n'a manifesté aucune douleur quand elle a appris qu'il était mort!... Une grande stupeur... voilà tout!...

— Oui, mais une fois vous parti, elle a crié toute la nuit, dans sa chambre, si fort, que nous avions peur que Madame l'entende... Ça ne m'étonne pas qu'elle soit entrée dans un couvent, après cette affaire-là... Elle peut être en deuil pour toute sa vie!

Ploërné écoutait avidement les déclarations de Leïla, et quelque précises qu'elles fussent et si conformes à ce qu'il avait appris déjà, son doute subsistait.

Pas une fois, il n'avait eu, en entendant la mulâtresse, la sensation de la vérité. Il lui semblait qu'il était enlacé dans les fils savamment tissés d'un mensonge auquel avait participé même celle qui s'en trouvait victime. Las, il voulut ne plus chercher; il remercia la femme de charge et l'autorisa à se retirer. Il demeura étendu sur un canapé, la tête vide, avec un sentiment de dégoût, comme s'il sentait, autour de lui, flotter une atmosphère d'impureté. Pendant ce temps, Leïla entrait chez Lydie. La jeune femme venait de se réveiller, et, fraîche, le teint animé, elle prenait une tasse de thé dans son lit. Elle s'accouda sur l'oreiller, en voyant paraître la nourrice, et découvrant sur le visage de sa confidente des traces d'ennui, elle fit la moue et dit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, si matin?

— Il y a que votre mari, à l'instant, m'a appelée chez lui et que, pendant une demi-heure, il m'a posé des questions à propos des histoires de Beaulieu, cherchant à savoir un tas de choses sur Thérèse.

— Qu'est-ce que tu lui as dit?

— Ce que j'ai voulu, naturellement. Mais, croyez-moi, maîtresse, il faut vous tenir sur vos gardes. Cet homme-là n'est pas sûr... Il pourrait vous jouer un tour.

— N'aie pas peur. Il n'est pas en état de lutter avec moi... Et le jour où nous mesurerons nos griffes, gare à lui!...

— Il est violent.

— Je le ferai mettre à la raison par plus fort que lui.

— Et si vous avez affaire à lui avant?...

— Je saurai me tenir à l'abri.

Toute rose, dans ses dentelles, Lydie parlait avec une effroyable tranquillité. Elle eut un sourire féroce et ajouta :

— Oh! je le hais bien, va. Et il ne souffrira jamais assez pour le mal qu'il m'a fait.

— En tous cas, vous voilà avertie.

— Ne crains rien, tu verras, il est bien dans mes mains et l'heure n'est pas éloignée où il paiera ce qu'il me doit.

Leïla approuva de la tête dans son fétichisme aveugle, et s'empressa d'aider sa maîtresse à se lever.

VIII

Lydie s'était pourtant bien promis de haïr et de ne plus aimer. Mais Maurice de Roquière avait bouleversé ce programme. L'opinion, quand elle fait une réputation aux gens, ne se trompe jamais complètement. Il y a toujours un certain côté par lequel se justifie sa faveur ou son blâme. Le marquis, classé homme à femmes, possédait réellement les qualités de l'emploi, et la jolie comtesse, bien qu'elle l'eût, de prime abord, jugé sans conséquence, avait dû, à un moment donné, se rendre compte qu'on ne joue pas impunément avec le feu. Elle s'était brûlée à la flamme allumée de ses propres mains, et ayant voulu faire de Maurice un homme à elle, prêt à tout pour lui plaire, elle était devenue, par un juste retour, une femme à lui. La créole s'était prise à son propre piège, et le philtre qu'elle avait versé au jeune homme l'avait enivrée elle-même.

Elle s'était donnée avec emportement, presque avec rage. Mais les sens seuls parlaient en elle, et la même passion animale, où l'ardeur de son tempérament l'entraînait, l'avait jetée aux bras de Roquière, comme aux bras de Girani. Elle était folle de ce beau garçon blond, comme elle avait été amoureuse du beau garçon brun. Mais elle était parfaitement lucide, maîtresse de sa pensée. Elle raisonnait, et ne négligeait aucune précaution pour n'être pas surprise. La position de l'appartement de la rue de Lubeck lui avait paru satisfaisante. Déjà elle y était venue quatre fois, sans rencontrer personne, ni devant la maison, ni dans l'escalier. Elle avait donc été très ennuyée lorsque Samuel lui avait fait comprendre qu'elle avait été vue. La nécessité de prendre des mesures s'imposait. Renoncer à Roquière? Elle n'y songeait même pas. Pour cette audacieuse, si sûre d'elle et des autres, reculer dans la route qu'elle s'était tracée semblait inadmissible. Persister à aller rue de Lubeck était bien risqué. Il fallait cependant s'entendre avec le marquis, afin d'assurer l'avenir. Et pour pouvoir causer librement, il fallait y aller une dernière fois.

Cependant des événements, qui avaient au moins autant d'importance que ses affaires de cœur, se préparaient, et c'étaient des affaires de Bourse. Le Comptoir, poussé en avant, comme une machine de guerre, par le parti entier dont il représentait les intérêts, avait jeté dans l'ordre financier un trouble qui n'était pas près de s'apaiser. Émise à cinq cents francs, la valeur

avait fait promptement prime et par une marche ascendante, telle qu'on ne se souvenait pas d'en avoir vu de si rapide, avait escaladé des hauteurs où il paraissait désormais dangereux aux gens prudents de la suivre. Les conséquences de cette hausse avaient été sérieuses pour les fonds publics. La Rente, vendue par paquets pour faire des arbitrages, avait baissé, les Chemins de fer se traînaient lourds et la Banque elle-même n'était plus maîtresse du cours de ses actions. L'Italien venait, dans la semaine, de faire un plongeon de dix francs et l'Extérieure espagnole était dans le marasme. Quelques coulissiers, à la dernière fin de mois, avaient été exécutés. C'étaient, en général, des étrangers, et leur chute avait été saluée comme une revanche nationale.

Au lieu de se modérer, en constatant ce périlleux ébranlement des fonds d'États, les spéculateurs, engagés sur le Comptoir, avaient redoublé d'audace et d'efforts. Une étrange folie s'emparait d'eux. Ils n'assignaient plus de limites à leur gain. Et ayant déjà poussé le Comptoir à deux mille, ils voyaient le cours de deux mille cinq. Les financiers bien informés, comme Bernheimer, s'inquiétaient et commençaient à inquiéter les autres. Ils savaient qu'au Conseil des ministres il avait été question sérieusement de cette hausse formidable de la valeur réactionnaire, et ils n'ignoraient pas que, depuis une semaine, un syndicat formé par les six plus grosses maisons de banque de Paris, appartenant toutes, comme par hasard, à la finance juive, avait entamé une campagne de baisse sur le Comptoir et per-

dait déjà trente millions, tant le mouvement de hausse était irrésistible.

Samuel, élevé dans le respect des grandes maisons, s'était senti très refroidi par l'apparition, dans la mêlée, de ceux qu'il avait toujours considérés comme ses maîtres et par lesquels il était traité en ami. Il se rendit au conseil hebdomadaire du Comptoir, animé de sentiments tout nouveaux, qui ne concordaient guère avec ceux des administrateurs de l'affaire, et dès le commencement de la séance une divergence d'opinion très grave s'établit entre le banquier et ses nobles associés. Il venait dans l'intention de les éclairer sur la situation et les trouvait décidés à rester aveugles. Avec sa netteté d'exposition habituelle, il entama la question, montra le Comptoir parvenu plus haut qu'il ne devait atteindre et qu'il ne pourrait se maintenir; il prêcha la prudence, la nécessité de consolider la position. Il fut sage. Et il avait affaire à des fous. Autour de lui un murmure s'éleva brusquement. Tous les visages se refrognaient, hostiles, et les paroles se faisaient âpres. S'il avait des inquiétudes, que ne se retirait-il? Il avait bien le droit d'abandonner ses alliés de la veille. On savait, de reste, que la société prospérerait sans lui. Se croyait-il indispensable?

A ces mots, Samuel qui s'était montré très soucieux redevint souriant. Il sentait peser lourdement sur lui la responsabilité des affaires engagées, et on allait au-devant de ses vœux secrets en lui offrant une libération qu'il ne savait comment demander. Il fut ironique :

— Croyez, messieurs, que j'étais loin de méconnaître vos capacités, dit-il avec un sourire, et que je ne suis nullement inquiet de ce que deviendra le Comptoir, si j'en abandonne la direction. Seulement j'ai toujours eu pour règle de ne jamais laisser mon argent là où je n'étais plus... Je tiens à vous en prévenir.

Cette déclaration souleva une tempête d'apostrophes :

— Vendez vos actions!... Retirez-vous complètement! On saura vous remplacer : écrivez votre démission... Combien avez-vous de titres?...

— Messieurs, n'agissons pas à la légère, dit Bernheimer, au travers des interpellations qui commençaient à se faire violentes. Je ne veux pas vous prendre au mot... Réfléchissez jusqu'à la fin de la semaine...

— Non! Pas un jour de plus! Vous avez douté de l'affaire... Nous n'avons plus confiance en vous!

On l'entourait, et les visages s'animaient, les bras se levaient. Tout ce monde, échauffé par la soif du gain, était pris de colère, presque de haine, en sentant opposer une résistance à son entraînement.

— Eh! Messieurs, prenez garde. Tout à l'heure, vous allez me déposer, si je ne me hâte de démissionner!.. Et, vous vous ferez tort à vous-mêmes. Vous ne voulez pas m'écouter? Non? Vous ne voulez pas être prudents? Non? Vous voulez courir jusqu'au fossé au bout duquel est la culbute? Oui? Alors je vous tire ma révérence!... J'ai dans ma caisse six mille titres du Comptoir...

— Je les achète, dit une voix aigrelette.

Il y eut un instant de religieux silence. Celui qui venait de parler s'engageait pour douze millions. C'était un petit homme maigre, sanglé dans une redingote bleue, dressant au-dessous d'un col cassé un visage bouffi, aux yeux de Chinois, à la moustache rare et jaune. Héritier d'un des plus grands noms de France, il possédait une immense fortune apportée par sa mère, unique héritière de Sauviat, le fameux industriel qui, le premier, eut l'idée de se servir du bois pour fabriquer le papier.

— Monsieur le duc, répondit Bernheimer, ce soir les titres seront chez vous.

Il salua à la ronde avec un sourire :

— Maintenant, messieurs, je n'ai plus rien à faire ici... Bonne chance !

Et il sortit. Cependant un homme tel que Samuel ne pouvait abandonner la présidence du Conseil d'une affaire aussi en vue que le Comptoir sans qu'il en résultât un mouvement à la Bourse. Aussitôt que la nouvelle eut été publiée, une agitation extrême se manifesta dans le monde financier et la résolution prise par Samuel fut interprétée en bien ou en mal, suivant que c'étaient ses amis ou ses adversaires qui parlaient : « Le Comptoir, privé de l'appui de Bernheimer, allait promptement rétrograder. Comment l'Assemblée générale convoquée à bref délai accueillerait-elle cette défection ? » « Le Comptoir, débarrassé des entraves que la timidité inaccoutumée de Bernheimer lui imposait, allait repartir de plus belle ! L'Assemblée générale, sans hésiter,

voterait tout ce que proposerait le Conseil! » En attendant, il y avait cent francs de baisse et le cours de deux mille était perdu. Mais un effort suprême des porteurs de la valeur rétablissait les affaires avant le coup de cloche de trois heures, et le Comptoir, remonté à deux mille, finissait à deux mille vingt, en hausse.

Le matin même, Samuel, fidèle à ses conventions avec Lydie, lui avait envoyé un simple mot : « Vendez le Comptoir, même s'il y a de la hausse ; l'affaire menace. » Au moment où elle avait reçu cet avertissement, Lydie était dans le petit salon de sa mère. Depuis quelques jours, Mme de Saint-Maurice gardait la chambre, se plaignant d'horribles névralgies. Pelotonnée au coin de son feu, la brave dame se lamentait sur les souffrances endurées par elle pendant toute la nuit. Sa fille, assise sur un petit pouf, l'écoutait d'une oreille distraite, les yeux fixés sur les tisons ardents et roulait entre ses doigts le billet de Bernheimer. Son front charmant se creusait d'une ride profonde et ses lèvres roses, retroussées en un pli féroce, montraient la pointe de ses dents. La porte s'ouvrant lui fit tourner la tête. Son mari entrait.

Il alla d'abord à Mme de Saint-Maurice, et après avoir, par une question affectueuse, provoqué ses gémissements, il s'adressa à Lydie :

— Eh bien! ma chère, voilà du nouveau... Et c'est par le journal que je l'apprends... Bernheimer n'est plus à la tête du Comptoir...

— Il vient de me le faire savoir, à l'instant.

— Alors quelle conduite tenir ? Vous le dit-il ?

— Parce que Bernheimer se retire d'une affaire, est-ce une raison pour qu'elle devienne mauvaise ?

— Samuel est un peu casse-cou, dit Mme de Saint-Maurice : c'était l'opinion de mon beau-frère Letourneur... C'est pour cela qu'ils se séparèrent... Peut-être a-t-il voulu pousser trop vite le Comptoir.

— Je croirais plutôt qu'il a voulu modérer le zèle de nos amis.

— Qu'a-t-on fait à la Bourse, hier ?

— On a monté. Mais il faut connaître les motifs réels de cette retraite... Je passerai chez notre ami tantôt pour savoir s'il faut tenir bon, ou liquider.

Lydie resta un instant rêveuse; puis, prenant un parti, elle dit d'une voix nette :

— Bernheimer croit qu'on va encore monter.

— Alors je ne bouge pas, fit Raimond.

— Je pense que vous aurez raison.

Ainsi l'heure était décisive et Lydie, sans hésiter, poussait son mari sur la pente qui conduisait à la ruine. C'était son premier mouvement offensif. Le plan, qu'elle avait sourdement préparé, devait s'exécuter maintenant avec une foudroyante rapidité. L'effondrement de sa fortune allait briser Ploërné et le mettre moralement à la merci de Lydie. Elle avait pris soin de séparer ses intérêts de ceux de son mari, et Samuel manœuvrait avec trop de sûreté pour que les fonds, à lui confiés par la femme qu'il adorait, ne constituassent pas à brève échéance une fortune. Et d'ailleurs est-ce

qu'il ne lui appartenait pas corps et âme? Est-ce qu'il ne serait pas toujours prêt, sur un signe, à faire ce qu'elle lui commanderait? Que risquait-elle donc, en ruinant Raimond? De le désespérer, de le pousser à une résolution extrême? C'était ce qu'elle voulait. Tenir enfin dans sa main celui qui lui avait arraché ses premiers cris de douleur, qui lui avait coûté ses premières larmes; n'avoir qu'à serrer pour l'écraser et se venger. L'instant de cette âpre jouissance approchait. Et avec une satisfaction atroce, elle constatait que son piège était bien tendu. Elle se leva admirable de tranquillité, embrassa sa mère et déjeuna en face de son mari, causant librement, comme si rien de menaçant ne les séparait.

Cependant un petit billet, dès le matin, avait commandé à Roquière de se trouver rue de Lubeck, vers trois heures. Mais qui aurait pu prévenir le franc et bon Ploërné que sa confiance était trahie, et que derrière le front lisse et blanc de Lydie des pensées infâmes s'agitaient? Assurément ce n'était pas lui qui l'aurait soupçonné. Il vivait tranquille, croyant à l'honnêteté des autres comme à son honneur à lui, et la jolie créole, qui le regardait en souriant, pensait avec une malice féroce : « Voilà un homme qui est trompé et qui ne s'en doute guère. Il est bien ridicule. Oui, tu es bien ridicule, mon ami, avec ta sécurité présomptueuse. Tu es sûr de toi, par conséquent de moi. Eh bien! tu as tort et tu es ridicule, ridicule!... »

Elle se le répétait avec insistance, presque avec colère, comme si elle avait besoin de se le prouver à elle-

même. Mais elle n'y parvenait pas. Elle avait beau regarder Raimond, elle ne le voyait pas ridicule. Si elle avait dit sa secrète pensée, elle l'aurait même déclaré inquiétant. Il restait en face d'elle, la physionomie un peu triste, très simple d'allures, pas bavard, car il n'aimait pas parler inutilement, et dans tous ses mouvements se révélait une force qui imposait le respect. Toujours il s'était ainsi montré à elle, et malgré ses efforts pour arriver à ne le point respecter, elle le respectait. Sa rage s'en accroissait et elle l'injuriait mentalement, ne pouvant l'abaisser en réalité. Par moments elle se demandait si cet être calme et froid était susceptible de souffrir. Elle ne l'avait point vu frémissant et égaré à Beaulieu, le cœur dévoré par le doute. A elle il ne s'était jamais révélé que souriant et doux. C'était Thérèse qui savait combien il pouvait souffrir.

Lydie se leva, en chantonnant, et comme son mari lui demandait ce qu'elle ferait, dans la journée, elle lui répondit, en le regardant de bas en haut :

— J'irai voir mon amoureux.

Il fit un geste de la main et dit avec reproche :

— Je n'aime point que vous plaisantiez ainsi. Ce n'est point digne d'une femme telle que vous. Prenez donc un peu de gravité.

— J'aurai bien le temps d'être grave, quand je sera vieille. Mais, dites un peu si vous croyez à mon amoureux?

— Je crois que vous en avez beaucoup...

— Oh! Beaucoup, ce n'est rien! Mais un seul?

— Non ! Je ne le crois pas, dit-il avec tranquillité. Quel plaisir éprouvez-vous à me faire subir cette épreuve? Vous y revenez souvent. L'autre jour vous vous enquériez de ce que je ferais si vous me rendiez jaloux... Vous êtes trop sûre de ma tendresse pour avoir besoin de la stimuler, et je ne vous fais point l'injure de n'avoir pas confiance en vous.

— Vous avez raison. Du reste, à quoi ça vous servirait-il de me soupçonner?

— A rien qu'à me rendre malheureux.

— Très sage !

Elle lui fit une révérence et rentra chez elle.

Lorsque Maurice de Roquière devait passer l'après-midi rue de Lubeck, la concierge, qui était chargée de mettre tout en ordre dans le petit appartement, montait dès neuf heures, ouvrait les fenêtres, balayait les tapis, faisait le ménage. La petite amie du jeune Bricolier, observatrice comme toute femme qui n'a point d'autre occupation que de surveiller ses entours, avait noté cette façon de procéder. Et quand elle entendait le matin battre les portes chez son voisin, elle se disait : « Bien ! il y a tantôt orgie à la Tour ! » Et cela ne manquait jamais : Roquière apparaissait régulièrement. Quelquefois c'était la femme qui ne venait pas. Ce matin-là, le balai et le plumeau de la concierge s'étaient mis en branle plus tard que d'habitude. Pourtant, dès midi, Bricolier recevait un petit bleu lui annonçant que le « jeune homme d'à côté » attendait sa belle. Un quart d'heure plus tard, Bernheimer était prévenu.

Certes, Roquière avait eu de flatteuses bonnes fortunes. On en connaissait quelques-unes, point par sa faute, car il était discret. Mais jamais il n'avait été pris comme il l'était par cette dangereuse Lydie. Elle l'affolait. Il en perdait sa belle impassibilité, et retrouvait, pour l'adorer, des ardeurs de jeune homme à sa première aventure. Il l'avait attendue rue de Lubeck, au début de leur liaison, plusieurs semaines de suite, sans pouvoir la décider à y venir. Enfin, il avait réussi à l'attirer. Et maintenant il lui semblait, tant il était heureux, que de la tête il touchait les étoiles. Il passait des heures, quand il avait rendez-vous, tout seul dans le petit appartement, étendu sur les coussins qui conservaient encore un peu du parfum de la jeune femme, à penser à elle, à jouir, par avance, du bonheur de la voir. Et quand elle arrivait, quand il entendait résonner sur les marches de l'escalier le bruit léger et rapide de ses talons, tout frémissant, il entr'ouvrait la porte pour qu'elle n'eût qu'à se glisser chez lui. Dès l'entrée, il l'emportait dans ses bras, la déposait sur un des grands fauteuils, près du feu, et s'agenouillait devant elle, comme devant une reine. Cette vigueur, cette humilité plaisaient à Lydie. Elle avait de la satisfaction à dominer ce grand garçon si obéissant et si fort. Elle sentait qu'elle en pouvait faire ce qui lui plairait, et c'était justement ce qu'elle avait voulu.

Ce jour-là Roquière était soucieux. Pour la première fois la jeune femme le convoquait brusquement, et, dans cet appel, il devinait quelque péril. La veille,

à l'Opéra, il n'avait pu trouver l'occasion de lui parler en particulier, mais elle lui avait jeté des regards singuliers. L'attitude de Bernheimer était aussi très particulière. D'ordinaire amical et affable, le banquier s'était montré froid et brusque. De tous ces petits faits rapprochés les uns des autres, Maurice concluait à quelque incident, peut-être à un danger. Mais lequel? Il se dirigea donc de bonne heure vers la rue de Lubeck, passa devant la porte de l'appartement voisin sans remarquer qu'elle était entre-bâillée, et que, par l'ouverture, deux yeux le dévisageaient.

Il ouvrit avec sa clef et, après avoir mis une allumette dans la cheminée, inspecta l'appartement. Tout était en ordre, il y avait des fleurs fraîches dans les jardinières, un goûter préparé sur une petite table. Il se promena, de long en large, dans le silence du logis discret, trompant son impatience par le mouvement, tirant sa montre toutes les cinq minutes et s'étonnant qu'il n'y eût pas un quart d'heure d'écoulé. A trois heures il commença à s'inquiéter. Lydie était toujours très exacte. Pour qu'elle ne fût pas là, il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose. Il prêtait vainement l'oreille. Aucun bruit dans la maison. Un calme morne qui lui pesait sur le cœur. A trois heures et demie, il s'assit dans un fauteuil et demeura accablé, se demandant quel motif grave empêchait la jeune femme de venir. S'il avait pu se douter de ce qui s'était passé, à quatre pas de lui, pendant qu'il marchait dans le petit appartement, il eût été bien autrement bouleversé.

A trois heures moins cinq, avec une exactitude criminelle, la jolie comtesse était arrivée au coin de la rue dans un fiacre, et, après avoir payé le cocher, avait tranquillement gagné la maison. La rue était déserte. Elle avait franchi le passage de la porte cochère, s'était engagée dans l'escalier et montait à pas légers. Elle allait atteindre le palier lorsque la porte de l'entresol situé en face de l'appartement de Roquière s'était ouverte et avant qu'elle pût dire une parole, faire un geste, Bernheimer l'avait prise par le poignet, l'avait attirée dans l'antichambre, et avait refermé la porte. Cela s'était passé avec une rapidité stupéfiante. Lydie, sans avoir eu le temps de se reconnaître, s'était trouvée dans un petit salon, en tête à tête avec Samuel souriant, mais fort pâle. Elle ouvrit la bouche pour protester, pour accuser. Il ne lui en laissa pas le temps, et mettant un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! ne criez pas, soyez calme : laissez Roquière où il est, et causons tous les deux.

— Mais ce que vous avez fait là est odieux ! interjeta Lydie, suffoquée par la surprise et la colère. Et je ne vous le pardonnerai jamais !

— Qui de nous deux a besoin du pardon de l'autre ? demanda Samuel, avec un ironique coup d'œil. Vous vous êtes moquée de moi, madame. J'ai tenu à vous montrer que je n'étais pas aussi sot que vous pouviez le penser. Et maintenant il n'y a plus à nier vos petites promenades rue de Lubeck, puisque je vous prends sur le fait.

— Votre conduite est indigne d'un galant homme.

— Si vous voulez. Mais un galant homme est facilement roulé par une jolie femme et je n'aime pas beaucoup être roulé... J'ai donc laissé ma galanterie de côté et fait appel à mon adresse. Vous voyez qu'elle m'a bien servi.

Lydie n'écoutait plus. Enfermée dans un dédaigneux silence, elle se tenait droite devant la cheminée, semblant attendre que Bernheimer mît fin à cette situation difficile. Il lui montra un siège, et d'un ton bon enfant :

— Allons, ma chère, ne boudez pas. Vous êtes pincée. C'est désagréable, dans le premier moment. Mais, en somme, ce n'est que par moi, et vous savez bien que vous avez droit de tout dire et de tout faire à votre serviteur.

Elle tourna légèrement la tête, et laissa tomber sur Samuel un regard dont elle connaissait la puissance. Et, comme faisant une concession, elle s'assit. Puis, avec un calme extraordinaire :

— D'abord, où suis-je?

— Chez moi. Au moins pour le temps que vous y resterez.

— Vous êtes seul ?

— Tout seul. On ne m'y connaît pas et on ne sait qui vous êtes... Le secret est donc assuré.

— Comment avez-vous su que je dusse venir?

— Ah! ça, c'est ma petite industrie. Lydie, voyons, pourquoi l'autre jour ne m'avez-vous pas dit la vérité?

— Pouvais-je vous la dire ?

— C'eût été de la franchise.

— Je ne vous en devais pas.

— Vous savez bien que je vous aime et que je suis très jaloux de tout ce qui vous approche. Ah! quel chagrin vous m'avez fait! Ainsi vous avez un amant?... Vous que j'aurais voulue si correcte, si impeccable... Et quel amant!... Un bellâtre, sur lequel vous ne pouvez faire aucun fonds. Risquer de se perdre pour un Roquière!... C'est de la folie! Que deviendriez-vous si vous n'aviez plus à compter que sur lui? Vous voyez-vous rivée pour la vie à cet être nul? Il ne saurait même pas vous mettre à l'abri de la gêne. Qu'est-ce qui a pu vous séduire en lui?

— Il m'aime.

— Le beau mérite! Tous ceux qui vous connaissent vous aiment. A-t-on jamais pu vous approcher sans vous aimer? Mais commettre une faute pour Roquière! une femme comme vous!... Non! vraiment, c'est à n'y pas croire!

Lydie eut un énigmatique hochement de tête :

—Vous ne comprenez pas... Vous ne pouvez pas comprendre... Un jour vous saurez pourquoi je l'ai choisi.

— Vous me parlez de lui avec une tranquillité! N'avez-vous donc pas au moins l'excuse de la passion?

— Mettons : l'excuse du plaisir.

— Lydie, vous m'épouvantez!

— Bernheimer, vous m'amusez beaucoup.

— Vous ne me dites pas la vérité. Voyons, quelle comédie jouez-vous?

— Ce n'est pas une comédie, c'est un drame. Et vous y avez votre rôle, comme les autres.

— Êtes-vous donc capable de si profonds calculs? Comment, vous raisonnez votre faute, vous que je croyais si droite et si simple? Rien n'a pu vous retenir? Vous n'avez donc pensé ni à votre mère, ni à votre mari?...

Un flot de sang monta au visage de Lydie, et d'une voix âpre elle s'écria :

— Mon mari, je le hais!

— Vous le haïssez! Et pourquoi? Lui la loyauté, la bonté même.

— Tenez! Ne prenez pas son parti, ou vous allez me mettre hors de moi! Oui, je le hais! Je le hais! Et c'est contre lui que tout ce que je fais est dirigé!

Pendant qu'elle parlait, tout en elle : son accent, sa physionomie, son geste, trahissait la rage. Elle était devenue blême, son sang ayant reflué au cœur; ses lèvres tremblaient et ses yeux s'enfonçaient sous ses sourcils.

— Vous me faites peur! dit Bernheimer.

Il n'exagérait pas. La jolie comtesse, en ce moment, se révélait à lui sous des apparences furieuses qui lui donnaient beaucoup à réfléchir. Tout à l'heure elle était froidement railleuse et son cynisme l'avait décontenancé. Brusquement elle venait de perdre la tête, et maintenant il la croyait capable des plus grandes scélératesses. Il voulut la pousser aussi loin que possible, abusant de ce qu'elle ne se contenait plus, afin de connaître son secret. Il dit, appuyant sur le point sensible :

— Vous devez être très injuste. Ploërné est un galant homme et rien de sa part ne doit motiver votre colère...

Mais il en fut pour son habileté. Déjà Lydie s'était reprise, et aux insinuations de Samuel elle ne répondit que par un amer sourire.

— Voyons, chère enfant, reprit-il. Vous ne me contesterez pas le droit de vous faire de la morale.

— Est-ce donc dans ce but que vous êtes venu ici?

— Uniquement.

— Je vous croyais des vues moins désintéressées... Ainsi, c'est au nom de la vertu que vous m'espionnez?...

— Espionnez... Quel mot!.. Jugez-vous si mal mon amitié?.. J'ai voulu vous donner un avertissement salutaire... A ma place, imaginez que celui dont nous parlions à l'instant, vous a surprise... Et mesurez les conséquences...

Lydie eut un effrayant regard et les dents serrées, presque à mi-voix :

— Eh bien! Il se serait arrangé avec Roquière.

Cette réponse atroce échappée à la jeune femme éclaira la situation. En une seconde, Bernheimer comprit tout ce que Lydie lui avait déclaré qu'il ne pouvait comprendre. Elle avait choisi Roquière, comme un bravo, pour le mettre aux prises avec Ploërné. Oui, il n'y avait plus à en douter : elle avait préparé cette effroyable combinaison de faire tuer son mari par son amant. Bernheimer, sous sa cuirasse d'égoïsme sensuel, avait conservé, dans un petit coin de sa conscience, un reste

d'honnêteté humaine. Il calculait la veille que si Roquière, par hasard, supprimait Ploërné, il pourrait bien devenir l'heureux possesseur de Lydie. L'éventualité entrevue devenait probable, et cependant il ne retrouvait plus en lui-même l'allégresse qui l'échauffait à cette pensée. Il regardait la comtesse avec des yeux plus curieux que tendres, et elle lui apparaissait ce qu'elle était en réalité : un très joli, mais très redoutable monstre. Il se dit : Mme Lafarge n'était pas plus criminelle que ce petit ange-là. Et si je l'épousais un jour, rien ne prouve que, lasse de moi, elle ne me ferait pas servir une tisane empoisonnée par sa damnée mulâtresse. Il faut se tenir à distance de cette délicieuse personne. Et en tant que de s'intéresser à quelqu'un, prendre la défense de son innocent de mari qu'elle va faire saigner, comme un poulet, par ce spadassin énamouré de Roquière! Voyant sur le visage de Lydie un commencement d'inquiétude causé par son silence, il reprit :

— Allons, ma chère, nous avons l'un et l'autre aventuré beaucoup de choses folles, restons-en là et réfléchissons, vous surtout. Il est bon que nous ayons causé ensemble : tenez compte de ce que je vous ai dit. Quant à moi, je ne veux pas me souvenir de ce que vous m'avez répondu. Je fais la part de l'énervement que je vous ai procuré. Je ne prends pas vos déclarations au sérieux. Et je garde l'espoir que vous allez rompre avec un homme indigne de vous.

— Ceci ne regarde que moi...

— En tout cas, vous n'allez pas le voir aujourd'hui...

Voilà qu'il est quatre heures et demie... Il faudrait entrer dans des explications. Il vaudra mieux lui dire que vous n'avez pas été libre de venir.

— Ce sera la vérité.

— Allons, ma chère, partez avec moi... Ma voiture attend à l'autre bout de la rue... Je vous déposerai où vous voudrez...

— Vous ne craignez pas de me compromettre?

— Un vieux bonhomme tel que moi?

— Bon apôtre!

Elle jugeait nécessaire de reprendre de l'ascendant sur Bernheimer, qu'elle craignait d'avoir effrayé, et se faisait gracieuse et câline. Elle se mit à rire :

— Et ce malheureux qui drogue, là, à côté?

— L'animal! C'est encore trop de bonheur pour lui!... Écoutez!... Le voilà qui part.

Un bruit de porte fermée au dehors se faisait entendre. Un pas lent, traîné comme à regret, descendit l'escalier. Lydie et Bernheimer s'approchèrent de la fenêtre et, abrités derrière le rideau, ils virent Maurice qui filait le long du trottoir, la canne sous le bras, la tête basse, avec un air navré. Lydie se tourna vers Samuel et gaîment :

— Pauvre garçon! Il ne saura jamais quelle privation il vous doit.

— Au diable! Maintenant nous pouvons sortir.

Il conduisit la jolie comtesse à sa voiture, et, se ravisant, il ne monta pas avec elle. Il ferma la portière :

— Où allez-vous, maintenant?

— Chez moi. Mais vous m'abandonnez?

— C'est plus convenable.

La voiture roula. Alors, comme Roquière, la canne sous le bras, il gagna les Champs-Élysées. Tout en marchant il ruminait, et les moindres détails de la scène qu'il venait de provoquer entre Lydie et lui se présentaient à sa mémoire. Très curieusement il s'interrogeait et constatait que son refroidissement pour Mme de Ploërné était sérieux. Il ne la voyait plus avec les mêmes yeux que la veille. Elle s'était métamorphosée, et au lieu de la femme coquette, insouciante, gaspilleuse qu'il aimait, il avait vu se dresser une femme haineuse, violente et redoutable qui lui avait inspiré de la répulsion. Sa tête travaillant, il se rappelait le silence presque hostile avec lequel Lydie accueillait autrefois toutes les questions relatives à Thérèse. Ses anciens doutes, sur la sincérité de la vocation religieuse de sa filleule, le reprenaient, et il était de nouveau convaincu qu'il y avait entre ces deux femmes un mystère auquel certainement était mêlé Ploërné.

Quant à admettre que Raimond eût commis une action déloyale ou mauvaise, autant croire qu'il avait eu Thérèse pour complice. Ce brave garçon et cette honnête fille se plaçaient, d'eux-mêmes, au-dessus du soupçon. C'était donc l'autre alors qui était une coquine? Car, pour en vouloir tant à Ploërné, il fallait qu'elle eût à se plaindre de lui ou qu'il eût à se plaindre d'elle. Et l'idée que Lydie aurait quelque atrocité sur la conscience s'imposait de plus en plus à Samuel. Il était

arrivé au coin de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel : il avait fait, lui qui ne marchait jamais, une longue trotte sans s'en apercevoir. Il resta un moment pensif, au bord du trottoir, au pied de la terrasse du Cercle; puis prenant sa résolution, il murmura :

— Oui, il faut voir Thérèse...

Il monta dans un des coupés qui stationnaient le long du trottoir, et dit au cocher : « Rue Saint-Jacques. » Quand il descendit à la porte du couvent, il était cinq heures. Thérèse, appelée au parloir, se présenta à son parrain avec son air grave et doux. Elle venait du jardin et ses joues, d'ordinaire un peu pâles, fouettées par l'air vif, avaient ce soir-là des tons roses. Elle était jolie sous son bonnet blanc, et portait sa robe de laine avec une grâce dont elle ne savait pas se déshabituer.

— Eh bien ! mon enfant, dit Bernheimer, je viens voir comment tu vas et si tu n'as besoin de rien. Tu n'as pas encore renoncé à toutes les joies de la terre. Et s'il te manque la moindre des choses...

— Je vous remercie, mon parrain; je suis très bien.

— Alors, tu n'as pas envie de sortir d'ici?

— Non, mon parrain.

— Après tout, tu as peut-être raison : le monde n'est pas beau à regarder. Il s'y passe des horreurs et les gens dont le bonheur semblait le mieux assuré sont malheureux comme les pierres... Dans cette maison, du moins, tu as le calme et la sécurité... Tu ne dépends que de toi... Tu n'es pas torturée par quelqu'un dont tu n'aurais dû attendre que de la tendresse et du

dévouement... Ah ! la vie est pleine de déceptions !...

Thérèse examinait Samuel avec une surprise inquiète. Jamais il ne s'était laissé aller, devant elle, à une telle explosion de misanthropie. Bien au contraire, chaque fois qu'elle le voyait, il s'efforçait de lui inspirer des regrets, afin de la détourner de poursuivre sa résolution. Et voilà que subitement il lui donnait raison et concédait qu'elle pouvait avoir pris une sage détermination. Quel motif avait-il de lui tenir un pareil langage ? A quoi voulait-il la préparer ? Car, d'un homme aussi avisé que Bernheimer, toute parole avait une valeur et une portée. Elle lui dit non sans mélancolie :

— Est-ce moi qui vais être aujourd'hui dans l'obligation de vous montrer les avantages de la vie libre et de vous raccommoder avec le monde ? D'où vient votre mécontentement ?

Il lui jeta un regard soucieux, puis brusquement :

— Allons ! J'ai eu tort de parler comme je l'ai fait... A quoi bon t'apporter des ennuis ?... Occupons-nous de toi.

— Mais, parrain, j'aurais donc à prendre ma part des contrariétés que vous éprouvez ?

— Il est inutile de te tourmenter pour des choses auxquelles tu ne pourrais pas remédier ?...

— Je puis prier pour que Celui qui peut tout intervienne.

— Au fait, tu as raison. Eh bien ! chère petite, prie pour Raimond, qui n'est pas aussi heureux qu'il mériterait de l'être.

Si Bernheimer avait eu des doutes sur l'intérêt que Thérèse prenait à tout ce qui touchait Ploërné, en cet instant, il aurait été fixé. La jeune fille pâlit comme si elle allait mourir. Ses mains s'agitèrent faisant sonner le lourd chapelet qui pendait à sa ceinture, et des larmes emplirent ses yeux. Pourtant elle ne poussa pas un soupir, et droite, raidie dans un effort de volonté, elle ne plia pas sous le coup. Ses lèvres seulement s'agitèrent : elle priait. Samuel la regarda avec attendrissement. Il eût donné beaucoup pour pouvoir la prendre paternellement dans ses bras, la consoler, et non pas la torturer comme il le faisait. Mais il voulait lui arracher un peu de la vérité, sans froisser les secrètes pudeurs de son âme. Et, pour ménager la fierté de la jeune fille, il dut continuer de feindre.

— Oui, vois-tu, c'est un ménage qui va à la diable. Le mari et la femme ne s'entendent pas. Raimond est trop sérieux pour Lydie. Et quoiqu'il mette une grande complaisance à tâcher de lui plaire, elle ne se trouve pas satisfaite et n'est point pour lui telle qu'on devait l'espérer. Vraiment l'avenir s'annonce très menaçant... Comment cette jeune femme n'aime-t-elle pas ce brave garçon ? C'est incompréhensible ! Il lui donne tout ce qu'elle désire. Il a été jusqu'à compromettre sa fortune, afin de soutenir le train de maison qu'elle lui impose, car lui n'a aucun goût de luxe, il est la simplicité même. Elle, sa seule préoccupation c'est le plaisir. Elle ne pense qu'à s'amuser. Et cela l'entraînera très loin... Rien ne la retiendra. Je ne lui crois aucun principe reli-

gieux, et elle n'a point d'attachement pour son mari... Alors ?

Thérèse avait entendu tout ce que Samuel lui disait, comme dans un rêve. Le passé s'était évoqué devant elle, et Lydie, fausse, égoïste, sensuelle et féroce, lui apparaissait, ricanant lorsqu'elle la suppliait d'épargner Raimond et de l'épargner elle-même. Tout ce qu'elle avait pu faire de mal, elle l'avait fait. La victoire de son ambition, la satisfaction de sa cupidité ne l'avaient pas adoucie, et dans le triomphe elle demeurait implacable. Thérèse murmura d'une voix altérée :

— Elle n'a jamais eu de cœur... Et d'ailleurs elle le hait !

— Elle le hait ! Oui, je le sais, releva vivement Bernheimer. Elle a eu l'audace de me le déclarer !... Mais pourquoi ? Pourquoi le hait-elle ?...

Il s'arrêta, effrayé lui-même d'en avoir tant dit. Les yeux fixés sur Thérèse, il l'interrogeait du geste, du regard, de tout son être bouillant de curiosité, car il sentait bien qu'il touchait au point décisif, et que si la jeune fille ne parlait pas, dans l'entraînement de son émotion, elle ne parlerait jamais. Mais Thérèse était une âme fermée. Elle se tordit les mains avec désespoir, elle laissa échapper des sanglots trop longtemps contenus. Et frappant rudement le parquet de ses genoux, elle gémit : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Mais elle ne s'expliqua pas. Cependant Bernheimer ne put se résoudre à toucher de si près à la révélation, sans faire un effort de plus pour l'obtenir, l'arracher. Il reprit :

— Tu sais tout, toi? Pourquoi ne parles-tu pas? Est-ce donc si terrible?

— Oh! Je ne puis! je ne puis! se lamenta la jeune fille, les mains jointes, priant et pleurant à la fois, les yeux tournés vers le grand Christ qui, sur le mur du parloir, convulsait ses bras dans les ténèbres du Golgotha.

— N'as-tu donc pas d'affection pour Raimond? Sais-tu qu'un mot de toi pourrait le sauver?

— Oh! Vous me torturez! Prenez pitié de moi!...

— Dis-moi seulement pourquoi elle le hait?

— Non! Non! c'est impossible!

— Elle te hait aussi, toi? Je le sais depuis longtemps. Est-ce pour la même raison?...

— Ne me demandez rien!

— Attendras-tu qu'elle l'ait fait tuer?

A ces mots, une expression d'égarement passa sur le visage de Thérèse. De sa bouche jaillit ce cri désespéré :

— La malheureuse! Elle veut venger l'autre!

— L'autre? s'écria Bernheimer. Quel autre?

— Oh! Je me suis trahie! Vous me tenaillez, là, depuis une demi-heure! Vous me faites beaucoup de mal. Vous voyez bien que je veux me taire! Eh! pourtant!... Non, non! Il le faut... Ce secret n'est pas le mien... Et si Raimond l'apprenait, il en mourrait bien plus sûrement, d'horreur et de dégoût... Vous me rendez folle avec vos questions... Laissez-moi en paix, mon bon parrain. Et si vous avez un peu de tendresse pour moi,

veillez sur lui... Car, d'après ce que vous m'avez appris, je le devine dans un affreux danger... Oh ! elle serait impitoyable ! Vous ne la connaissez pas ! Vous ne l'avez pas vue à l'œuvre... C'est un monstre ! Oui, un monstre !

Elle se tut et des larmes coulèrent sur ses joues pâlies. Samuel l'avait relevée et, assis l'un près de l'autre, ils demeuraient silencieux, oppressés par une violente émotion. Enfin Thérèse s'essuya les yeux, et, regardant son parrain avec désespoir :

— Pour que vous m'ayez interrogé comme vous venez de le faire, il faut que Raimond soit exposé à un bien grave péril. Je vous en ai assez dit pour que vous compreniez à quel point Lydie est dangereuse. Si vous voulez connaître la vérité tout entière, adressez-vous à M. de Ploërné. Lui seul a le droit de vous apprendre ce que vous ignorez. Mais si vous le questionnez, prenez garde, soyez prudent, et surtout pas une allusion à sa femme... Ne lui parlez que de moi... oui, de moi seule ! Cela suffira, s'il veut s'expliquer, pour que vous soyez édifié... Mais en tout cas, mon bon parrain, veillez sur lui... Je le vois menacé dans son honneur et dans sa vie !

Bernheimer prit les mains de sa filleule, l'attira à lui, et, avec un suprême effort de persuasion :

— Thérèse, ce serait si simple de tout me raconter.

— Non ! C'est impossible !... s'écria de nouveau la jeune fille. Ne l'attendez pas de moi... Si j'ai gardé le silence, lorsque ma vie tout entière était en jeu, je ne

le romprai pas, maintenant que mon sacrifice est accompli.

— Ton entrée au couvent a donc été la conséquence de cet événement mystérieux?

— Rien! Rien, mon parrain, fit Thérèse d'un air égaré... Si vous m'aimez, ne me demandez plus rien... Vous me faites du mal... Adieu! adieu! Et veillez sur lui!

Elle se laissa embrasser par Samuel, lui serra la main avec une force convulsive, et quitta le parloir. S'en allant dans le coupé qui l'attendait, Bernheimer ferma les yeux et essaya de combler les lacunes volontaires des explications de Thérèse. Ce qui dominait tout, le fait capital, c'était la volonté bien accusée chez Lydie de frapper Ploërné. Et pourquoi? Pour venger « l'autre ». Qu'est-ce que c'était que l'autre, quand et où s'était-il manifesté? Vivait-il? Était-il mort? Mort sans doute, puisqu'il s'agissait de le venger. Et mort, Samuel n'osait pas dire : de la main, mais du fait de Ploërné. Alors dans quelles circonstances? A quelle époque, en quel endroit, et pour quel motif?

Samuel n'était pas loin de la vérité matérielle. Mais les causes lui échappaient et devaient lui échapper. Le duel de Toulon, suivi d'une enquête discrètement conduite, n'avait pas été ébruité. La presse, unique agent des scandales, n'avait pas été mise au courant par le parquet. La préfecture maritime, à la suite d'une perquisition faite par la justice dans les papiers de Girani, avait été avertie que les officiers de la flotte accueil-

laient certains étrangers avec trop de loyale confiance. Listel, Houchard et leurs camarades, sérieusement admonestés par le grand chef, avaient bien juré de ne plus se lier à l'aventure.

Bernheimer ignorait donc ce qui l'aurait mis, en un instant, au fait de ce qu'il avait tant d'intérêt à découvrir. Mais il tenait le bout du fil conducteur, et pour un esprit aussi délié que le sien, c'était la quasi certitude d'arriver au but. Il avait la conviction que la situation était brûlante, qu'une solution se préparait très prochaine. Et il était décidé à intervenir. Entre Raimond et Thérèse, d'une part, car il sentait que leur cause était commune, et Lydie, de l'autre, il n'hésitait plus. La bonne cause s'incarnait en Thérèse et Raimond, et la mauvaise, en cette petite diablesse créole qui l'avait ensorcelé par ses gentillesses et ses grâces, jusqu'à lui faire perdre toutes les facultés d'observation qui l'avaient si bien servi dans la vie. En lui-même il se disait : Si elle avait eu un peu plus d'hypocrisie, si elle m'avait joué la comédie du remords au lieu de se démasquer audacieusement, j'étais pincé! Elle me roulait une fois de plus! Je me laissais aller à lui donner des conseils, à lui adresser des remontrances, je lui tapotais les mains, je l'embrassais paternellement, pour calmer son chagrin et atténuer sa honte. Et elle me menait jusqu'à la catastrophe finale, sans que j'y eusse vu autre chose que ce qu'elle m'aurait montré : ses beaux yeux, ses jolies dents et sa mâtine de tournure, si tentante. Car, il n'y a pas à dire, c'est une bien jolie femme! Si

pourtant on était canaille, comme on pourrait tout obtenir d'elle, à la faveur de son imprudence! Oui, pour payer, non pas mon aide, mais ma neutralité, à l'heure qu'il est, la jolie comtesse se donnerait!

Un frisson passa par tout le corps de Samuel, et son vice, si impérieux, lui mit devant les yeux quelques affriolants tableaux, lui souffla aux oreilles quelques mauvais conseils. Après tout, tu t'en moques de la vertu! Le bon droit, qu'est-ce que ça peut te faire? Est-ce que tu connais une autre loi que le succès? Ce sont ceux qui réussissent qui ont raison. Vas-tu te mettre sur le pied de redresser les torts de l'humanité? Tous gredins, les hommes; toutes coquines, les femmes! Il n'y a de vrai que ton caprice, d'absolu que le plaisir. Ah! ah! Bernheimer, tu t'apprêtes à travailler pour la morale en actions! Tu en auras des regrets, mon bonhomme, et Lydie se moquera de toi. Pense donc au bonheur que tu éprouverais à la voir se faire chatte pour te plaire, et à la posséder, cette merveille! Quelle joie intime et quelle satisfaction d'amour-propre! Que t'importe le mari qui n'a pas su s'emparer de cette délicieuse créature! Vas-tu prendre le parti des maris, maintenant, après avoir toujours été du côté des femmes? Ce serait plaisant, et tu donnerais à rire. Ce Raimond, à tout prendre, est un nigaud. Quant à Thérèse...

Le souvenir de sa filleule suffit à dissiper le mirage qui charmait Samuel. Il pensa : Elle est plus dangereuse encore que je ne la suppose, cette Lydie, puisque en un instant le prestige de sa beauté, l'attrait de sa perver-

sité amoureuse me jettent dans un trouble tel que j'en oublie mes résolutions et que j'en change mes projets. Allons! Il faut se tenir en garde et jouer serré. Ma pauvre petite religieuse me l'a dit : c'est un monstre! Donc, allons au plus pressé, et pour savoir au juste dans quel sens je dois agir, tâchons de faire causer Ploërné.

IX

Depuis que Bernheimer s'était retiré du Comptoir, les actions avaient monté plus que jamais. C'était à croire que lui seul arrêtait la valeur dans son élan et modérait sa hausse foudroyante. Remplacé par Herzog, le financier luxembourgeois, le lanceur d'affaires internationales, le banquier se considérait comme libre, et assistait avec curiosité aux phases de la lutte engagée entre la haute banque et les grosses fortunes aristocratiques. Il n'y prenait pas part, retenu par un scrupule de conscience. Cependant il voyait le krach se préparer, et avec son flair qui ne l'avait jamais trompé, il sentait venir la baisse. Le gouvernement commençait à s'émouvoir sérieusement de l'écrasement de la Rente et des Chemins de fer, au profit du Comptoir, et découvrant des ennemis dans les détenteurs de la valeur triomphante, il était entraîné à intervenir dans la lutte, à ruiner d'un

coup l'opposition en faisant crouler la nouvelle institution financière. La situation devenait donc très menaçante.

Mais ce qui pour Bernheimer était sujet d'inquiétude, pour les actionnaires du Comptoir était motif de confiance. Plus la hausse s'accentuait, plus leur enthousiaste crédulité augmentait. C'était, dans les cercles et dans les salons, un engouement incroyable. On ne parlait que du Comptoir, et des fortunes se faisaient, se défaisaient, en une semaine, suivant que les spéculateurs s'étaient mis à la hausse ou à la baisse. Une sorte de folie s'emparait des plus sages. Et ces actions, qui à l'heure présente avaient quintuplé de valeur, semblaient promettre des bénéfices sans bornes. Ceux qui avaient engagé leurs capitaux dans l'affaire, grisés par la splendeur des résultats, jouaient à découvert pour augmenter leur gain et accueillaient avec des sarcasmes les observations timides que leurs meilleurs amis se risquaient à faire entendre. L'emballement était général, et sous la poussée immense du public la haute banque, si puissante cependant, avait fléchi. On citait les pertes du syndicat formé pour lutter contre le Comptoir. Trois fois déjà il avait dû reconstituer son capital de combat. Et les pertes se chiffraient par centaines de millions. La panique commençait à gagner la Bourse. Les plus raisonnables, les plus expérimentés, terrifiés par cette ascension sans cesse grandissante, semblable à la marche irrésistible d'une inondation, perdaient la tête et, changeant leurs positions, se mettaient à la

baisse, afin de s'assurer une contre-partie en cas de malheur.

Seul Bernheimer, tous les jours sous les colonnes, passait imperturbable. A tous ses amis qui le consultaient, il donnait le même conseil : « Abstenez-vous, réalisez votre gain, si vous en avez un, et ne bougez plus. » Il venait de liquider le compte de Lydie et de toucher, pour la jeune femme, douze cent mille francs. Il réunit en un paquet les billets de banque, acheta chez Susse un joli coffret, y enferma l'énorme liasse et se fit conduire rue Rembrandt. Il n'avait pas vu la comtesse à la suite du rendez-vous manqué, et depuis une semaine il n'avait pas rencontré Ploërné. Il souhaitait donc les trouver tous les deux, le mari surtout. Lydie le reçut dans son petit salon, à demi étendue, montrant, par l'ouverture de ses manches, un bras rond, frais, nacré, tentant comme un beau fruit. Elle lui tendit sa main, qu'il baisait d'ordinaire avec une voluptueuse lenteur. Mais il avait pris de fermes résolutions, et se contenta de serrer les doigts fins qui s'offraient à ses lèvres. Elle le regarda malicieusement, et d'une voix enfantine :

— C'est fini, l'amitié ? Il n'y a plus rien, pour moi, dans ce cœur?

Ah ! quelle puissance elle avait encore sur lui ! Il frémit à la caresse de sa parole, il se troubla à la douceur de ses yeux. Et il dut s'exhorter à la résistance pour ne pas se laisser aller au charme redoutable. Il répondit cependant avec une feinte bonhomie :

— D'où viennent ces soupçons? Qu'ai-je fait pour les mériter ?

— Vous êtes bien froid, Sam, aujourd'hui, pour votre petite amie. Oh! n'essayez pas de nier. On ne peut me tromper. Je sais quand on m'aime et quand on ne m'aime pas.

Il prit un air bourru :

— A quoi cela me servirait-il de vous aimer?

— Eh! Qui sait? fit-elle gaiement. Vous n'êtes pas patient, Sam.

— A mon âge, on n'a plus le temps de l'être.

— A votre âge? Vous êtes d'une hypocrisie incroyable! Moi, je me trouve bien jeune!

Elle prononça ces derniers mots avec une pointe d'ironie qui atteignit Bernheimer à son endroit le plus sensible. Son visage se contracta et avec amertume il répéta :

— Très jeune, en effet!

Il pensa: Elle se moque de moi, par dessus le marché. Allons! Je n'aurais point fait mes frais, ici. Donnons-nous, au moins, les gants d'être vertueux. Il prit son coffret, et le posant sur les genoux de la jeune femme, il dit :

— Je n'aurai plus aucun mérite à vos yeux, maintenant que je ne vais même plus vous être utile. Voici le produit de la spéculation que vous avez engagée par mes soins. Vous m'aviez confié deux cent mille francs, je vous en rapporte six fois autant. C'est un million de bénéfice. Désormais vous ne dépendrez plus de per-

sonne, et si vos fantaisies vous mettent dans une situation délicate, vous aurez toujours de quoi vivre.

Il attendait un remerciement. Elle lui dit d'une voix sèche :

— Je vous suis bien obligée, cher ami, mais peut-être avez-vous réalisé un peu vite. Depuis que vous avez vendu, la valeur n'a fait que monter : c'est une grosse somme que je perds !

Elle le regardait, sérieuse. Il lut dans ses yeux qu'elle se demandait s'il était aussi fort qu'on l'assurait et qu'elle l'avait cru. Il pensa : De plus, elle me prend pour un imbécile. C'est complet !

Il répondit :

— Ne vous y fiez pas. Rien ne vaut un beau gain, bien net, enfermé dans une boîte fermant à clef. Vous l'avez, ne le risquez plus.

Il s'était levé, comme pour prendre congé. Elle craignit de le voir s'éloigner fâché, et, se mettant sur ses pieds, elle alla à lui d'un air câlin :

— Ne parlons plus d'affaires, voulez-vous ?... Ce sont ces vilaines questions de chiffres qui salissent tout. Soyez un peu aimable. Vous êtes venu ici, avec votre figure de Bourse, et je ne l'aime pas... Allons, faites un effort pour me plaire.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je désespère d'y réussir.

— Vous êtes dans un jour de découragement ?

— Non, je suis dans un jour de sagesse.

— Et qu'est-ce qui vous produit cet effet-là ?

— La folie des autres.

Elle fronça le sourcil. Elle n'était pas habituée à ce qu'on lui tînt tête. La résistance de Bernheimer à son caprice la froissa. Elle devint sèche et froide, comme lorsqu'elle lui reprochait, au moment où il lui apportait une fortune, de lui avoir fait perdre de l'argent. Elle l'avait blessé, il lui avait déplu. Ils se quittèrent avec une contrainte presque hostile. A peine le banquier eut-il refermé la porte du salon, que Lydie, cessant de se contenir, laissa échapper un rire dédaigneux :

— Vieil imbécile ! murmura-t-elle. Si je voulais je n'aurais qu'un signe à faire, pour le ramener à mes genoux. Mais j'en ai tiré ce que je voulais, pour l'instant... Une fortune... oui, vraiment. Et je puis, maintenant, ne rien craindre de l'avenir.

Elle prit le coffret, compta les liasses de billets, et enferma le tout dans le petit bureau de sa chambre.

En sortant de chez la comtesse, Bernheimer avait demandé si Raimond était chez lui. Sur la réponse affirmative du valet de pied, il était entré dans le cabinet de M. de Ploërné. Assis devant une table, le mari de Lydie écrivait. Il se leva vivement et vint, la main ouverte, au-devant du visiteur :

— Comment, c'est vous, mon cher Bernheimer !... Qui me vaut le plaisir de vous voir ? Ordinairement vous réservez toutes vos faveurs pour ma femme... Prenez garde, vous allez me faire une mauvaise affaire avec elle...

— J'ai vu la comtesse, interrompit Samuel : je sors de chez elle. Mais j'ai besoin de causer avec vous...

— Hé ! mon Dieu !

— Vous êtes engagé dans le Comptoir, n'est-ce pas ? Et très fortement.

— Sans doute...

— Mme de Ploërné vous a-t-elle, il y a deux jours, donné le conseil de vendre ?

— Au contraire, elle m'a poussé à acheter.

Bernheimer, si maître de lui qu'il fût, ne put se défendre d'un tressaillement. Le plan de Lydie commençait à lui apparaître clairement. Il reprit :

— Vous êtes bien sûr que c'est à acheter qu'elle vous a poussé ?...

— Comment, si j'en suis sûr !... J'ai écrit, devant elle, à mon agent de change...

— Qui est votre agent ?...

— Trésorier.

— Et l'avez-vous vu, depuis, Trésorier ?

— Non. A quoi bon ?

— Comment ! A quoi bon ! Mais vous n'avez pas l'air de vous douter de ce que vous faites et de ce qui se passe.

— Je vis au milieu des administrateurs du Comptoir, dont plusieurs sont mes amis. Je sais quelle lutte est engagée entre les banques et notre Société... Je sais aussi que nous sommes vainqueurs sur toute la ligne...

— Voyons, Ploërné, avez-vous confiance en moi ? Voulez-vous me dire franchement où vous en êtes ?... Vous savez que je n'abuserai pas de ce renseignement...

Je connais le Comptoir mieux que personne et je pourrais vous donner un bon conseil.

— Cher ami, j'ai toute confiance en vous, mais je vous crois de parti pris contre l'affaire... Vous l'avez abandonnée... Vous n'y croyez plus... Et cependant, depuis que vous l'avez quittée...

— Eh! sacrebleu! s'écria Bernheimer, c'est pour ne pas couvrir de mon nom une hausse que je considère comme insensée; c'est pour dégager ma responsabilité que je me suis retiré... Je ne passe pas pour timide, à la Bourse... Il faut qu'on soit aveuglé pour ne pas avoir compris ma retraite.

— On ne peut pourtant pas aller contre l'évidence... Les faits sont là... Les actions n'ont point cessé de monter... Elles montent toujours...

— Ça ne peut pas durer.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi?... Mais parce qu'à force de tirer sur la corde, elle casse !...

— Elle ne cassera pas.

Cette résistance opposée par Ploërné parut inexplicable à Samuel. Il y avait comme un effort de défense personnelle dans la vivacité de ses ripostes. Le banquier voulut pousser plus avant, afin de savoir complètement à quoi s'en tenir.

— Voyons, cher ami, votre ardeur est bien surprenante. Il y a quelques mois, quand il s'est agi de vous décider à prendre des actions, vos répugnances étaient aussi fortes que votre engouement est grand.

— Je ne savais pas avec qui je m'engageais.

— Et vous le savez, maintenant?

— Oui, ce sont tous mes amis.

— Eh! c'est bien là ce qui est effrayant... Une affaire dirigée par Herzog, la plus grande canaille de l'Europe, et ce n'est pas peu dire! Un conseil d'administration, recruté parmi les gens du monde...

— Ne dites pas de mal du conseil : j'en fais partie depuis hier!

A ces mots, Bernheimer resta aussi abasourdi que si le plafond lui fût tombé sur la tête. Mais il n'était pas l'homme des longues défaillances. Un flot de sang lui monta au visage, il s'écria :

— Raimond, qui est-ce qui vous a conseillé ça?

— Ma femme!

— Et c'est fait?... C'est irrévocable?

— J'ai donné ma signature.

Bernheimer frappa sur la table un si grand coup et lâcha un tel juron, que le marin en fit un haut-le-corps.

— Mais vous êtes donc fou, enragé? Et elle... elle...

Il allait dire : « moi qui l'ai prévenue, » il s'arrêta à temps, et poursuivit :

— Grâce au ciel, il est encore temps!... Ah! vous avez fait un joli coup!... Et en sourdine... Avez-vous siégé au conseil?

— Hier soir.

— Ça passera inaperçu... Asseyez-vous à cette table, et envoyez votre démission.

— Mais c'est impossible !

— Impossible ? Ce qui est impossible, c'est que vous restiez là dedans... Ah ! çà, vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis ? Avez-vous envie d'aller en cour d'assises ?...

— En cour d'assises !...

— Parfaitement !... Voilà ce que vous risquez... Voulez-vous que je vous explique comment s'établit une hausse comme celle que vous voyez ? Eh bien ! c'est très simple. Avec les fonds du Comptoir, la Direction rachète les actions à la Bourse... C'est parce que je n'ai pas voulu me prêter à cette combinaison que j'ai quitté l'affaire... La caisse est pleine de titres levés pour le compte de la Société... Mais une opération de ce genre-là a un terme... Et le jour où ce terme sera atteint, vous assisterez à une dégringolade vertigineuse.

— Le conseil ignore tout !...

— Le conseil est composé de gaillards aussi peu versés que vous dans les questions de finance, mais porteurs de noms retentissants, conduits par trois ou quatre casse-cous qui sont dans les mains de la Direction.

— Mais la Direction...

— N'en parlons pas... C'est ce que nous pouvons faire de mieux !...

— Qui me prouve que vous êtes bien renseigné ?

— Je sors de la caverne, entêté que vous êtes !

Ploërné resta un instant pensif. Puis, venant à Samuel, qui s'était approché de la fenêtre et tambourinait nerveusement sur un carreau :

— M'autorisez-vous à répéter vos paroles à mes amis du conseil?

— Jamais de la vie! cria Samuel. Voulez-vous que demain on m'accuse d'avoir provoqué la panique? Je vous préviens : agissez. Chacun pour soi.

— Il m'est impossible d'abandonner mes amis dans ces conditions-là, dit Raimond avec fermeté.

— Mais vous perdez tout à fait la raison! cria Bernheimer. Il s'agit d'une affaire de Bourse, et non d'une conspiration!... Allez-vous faire du drame?... Vous considérerez-vous comme un traître, parce que vous aurez tiré votre épingle du jeu?

— En laissant mes amis se perdre.

— Eh! tant pis pour eux! Vous comprendront-ils mieux que moi, d'abord? J'ai tout fait pour leur ouvrir les yeux. Ils m'ont bafoué, outragé... Qu'ils boivent un bouillon! Je n'y vois aucun inconvénient. Ce qui s'en ira de leur poche entrera dans la poche des autres... Rien ne sera perdu! Il n'y aura que des serins de plumés. Mais, moi, je veux vous sortir de ce mauvais pas... Ne faites pas de rigorisme, soyez pratique... Allons! Vivement, quatre lignes, et vous êtes hors du péril.

— Tous, ou personne.

— Allez au diable! cria Samuel exaspéré. Vous me récompensez bien mal de ma bonne volonté.

— J'attendrai.

— Soit! attendez. Voyez, examinez.

Bernheimer, si bien informé qu'il fût, ne croyait pas la catastrophe imminente. Cette concession faite à

l'entêtement de Ploërné devait avoir les plus graves conséquences.

— En tous cas, je puis raconter ce que vous m'avez dit, à ma femme ?

— Rien ! Pas un mot.

— Lydie n'est donc plus votre confidente ? demanda Raimond en souriant.

— Ne mêlons pas les femmes à des affaires aussi graves. J'ai votre parole de rester muet sur tout ce que je vous ai confié ?

— Oui.

— Bon ! Mais, croyez-moi, ne perdez pas de temps... Et surtout vendez... vendez !...

— En tous cas, je vous remercie de votre sollicitude pour moi.

— Ah ! C'est que quelqu'un que j'aime bien s'intéresse beaucoup à vous.

— Qui donc cela ? demanda Raimond avec étonnement.

— Thérèse.

Ploërné changea de visage. Il devint sombre et soucieux.

— Ah ! Thérèse... oui... Vous l'avez vue récemment ?

— Je l'ai quittée pour venir ici...

— Pauvre Thérèse...

— Pourquoi la plaignez-vous ?... Elle est très heureuse.

— Très heureuse, répéta le comte... Tant mieux ! Et elle vous a parlé de moi... favorablement ?...

— Pourrait-il en être autrement?

Ploërné baissa la tête et garda le silence.

— Vous voilà comme elle, quand je lui parle de vous, dit Bernheimer. Elle baisse la tête et dit : Pauvre Raimond !

A ces mots, le mari de Lydie perdit contenance. Il rougit, ses yeux se troublèrent, et il resta contraint et comme honteux. En lui-même il pensait : Pourquoi me plaint-elle ? Me juge-t-elle malheureux ? Sur quels indices? Elle est éloignée de moi depuis mon mariage. Alors sa compassion se rapporterait donc à des faits antérieurs ? Lesquels ? Il frémit et ses poings se crispèrent. Tout ce qui semblait une allusion aux événements si douloureux qui avaient suivi son retour en France était pour lui une torture. Il avait fait volontairement le silence sur cette époque toujours obscure de sa vie. Mais il n'avait pas oublié. Un doute restait au fond de sa pensée, feu qui couvait sous la cendre et qu'un souffle pouvait rallumer. L'insidieuse réflexion de Samuel venait de raviver ce doute. Et le comte, oubliant la présence du banquier, oubliant ses préoccupations financières, s'était plongé dans de dangereuses réflexions. Pourquoi Thérèse disait-elle : Pauvre Raimond ? C'était lui le bourreau, c'était elle la victime, et cependant la pitié émanait d'elle. Pouvait-elle avoir pour lui d'autres sentiments que l'horreur et la rancune ? Et cependant elle sollicitait Bernheimer de s'intéresser à lui.

Le souvenir de son entretien avec la novice, pendant

la vente, se présenta à son esprit, et l'attitude si douce, si affectueuse, de la jeune fille ajouta à son incertitude. Non ! elle ne le haïssait pas ; non, il ne lui inspirait pas d'horreur. Et cependant, il lui avait fait du mal. A moins... Et devant cet « à moins » sombre, profond comme un gouffre, il demeurait irrésolu, sans oser y jeter un regard, tant il redoutait ce qu'il y pouvait découvrir. Dans la demi-obscurité qui l'entourait, il lui semblait entendre rire Lydie. Et ce rire était faux, atroce, insultant, il croyait apercevoir son visage, et il grimaçait féroce et railleur. Par une transposition effrayante, celle qu'il avait cru être la noble, la pure, l'innocente, devenait soudain la vile, la méchante, l'impudique. Et c'était la femme qui portait son nom, à qui il avait tout sacrifié, même Thérèse réfugiée au couvent et qui priait encore pour lui. Il poussa un profond soupir, appuya son poing fermé sur son front, et murmura :

— Comment savoir ?

La voix de Bernheimer répondant : « savoir quoi ? » le rappela à lui. Il eut un geste de surprise en voyant le banquier près de lui, mais il était pressé par une âpre curiosité :

— Thérèse vous a-t-elle jamais confié pourquoi elle était entrée au couvent ? questionna-t-il.

— Quand je le lui ai demandé, elle a toujours prétendu que sa vocation l'avait entraînée... Moi, je n'en ai rien cru... Dans ces derniers temps, comme je tâchais de nouveau d'obtenir une explication, elle s'est écriée : Si vous

voulez savoir quels ont été mes motifs... demandez-les à M. de Ploërné.

— Elle a répondu cela? Et de quel ton l'a-t-elle dit? Avec colère? En me maudissant?...

— Non, certes! elle venait de me parler de vous avec beaucoup d'affection.

— C'est impossible! interrompit Raimond d'une voix étouffée. C'est impossible, ou alors tout est remis en question!...

— Tout?... Mais quoi donc, encore une fois?

— Elle me hait, vous dis-je, elle ne peut que me haïr. Oh! il faut qu'elle me haïsse!... s'écria Ploërné. N'est-ce pas moi qui ai frappé celui qu'elle aimait! Oui, frappé mortellement... Mais je ne savais pas encore qu'il était aimé d'elle... S'il avait parlé, le misérable, tout était sauvé!... Il s'y est refusé, et je l'ai tué!...

— Tué!... Et elle l'aimait, vous en êtes sûr?...

— Elle me l'a avoué à moi-même... Le soir terrible où je l'ai surprise au rendez-vous que ce malheureux lui avait donné.

— Un rendez-vous, Thérèse? interrompit Bernheimer. Allons! vous êtes fou!

— Si l'homme n'était pas venu pour elle, pour qui donc serait-il venu? cria Ploërné, hors de lui. Voilà que vous me forcez à poser encore cet horrible problème qui m'a tant de fois torturé le cerveau! Si ce n'était Thérèse, qui donc alors?

Samuel, devant Raimond tremblant et égaré, garda le silence.

— Répondez! cria le jeune homme. Qu'est-ce que vous croyez?... Ou plutôt, qu'est-ce que Thérèse vous a raconté?...

— Rien, sur l'honneur!

— Alors, que voulait-elle en vous engageant à me demander les motifs de sa claustration?

— Cher ami, n'exigez pas que je vous explique ce que je ne sais pas... Il est probable que ma filleule faisait allusion au projet qu'elle avait formé d'entrer en religion après la mort de sa mère, projet que vous avez combattu.

— Ce n'est pas cela!...

— Alors je ne puis vous donner le moindre éclaircissement... J'en attendais de vous... Vous m'en avez fourni de terribles...

— Qui ne vous ont pas convaincu?

— Ils m'ont surpris.

— Vous les avez trouvés invraisemblables?...

— Si Thérèse, comme vous me l'avez déclaré tout à l'heure, a elle-même avoué...

Ploërné resta un instant pensif, puis avec un douloureux effort :

— N'a-t-elle pas eu intérêt à le faire?...

— Elle se serait ainsi perdue, de gaieté de cœur?... Ne le pensez pas!...

— Je l'ai cependant pensé souvent. Et c'était pour moi un supplice inexprimable... Vous m'avez, depuis un an, vu souvent triste, préoccupé, morose... Vous pouvez, maintenant, comprendre pourquoi. Il y avait

deux femmes dans la maison où ce misérable venait... Deux femmes, Thérèse et Lydie... Devinez-vous, Bernheimer, ce que je me suis demandé tant de fois, même après l'aveu de Thérèse ?...

— Je vous disais, à l'instant, que vous étiez fou, dit Samuel, mais vous l'êtes, à présent, bien davantage !... Allons, Raimond, ne vous torturez pas ainsi à plaisir... Hélas ! Thérèse n'a pas menti, tout me le prouve... Elle a eu une heure de faiblesse... Elle l'expiera par toute une vie de dévouement et de charité... Ne cherchez pas autre chose que ce qu'elle a elle-même ordonné de croire... N'empoisonnez pas votre vie... Vous avez tout pour être heureux... Adieu... Soyez raisonnable.

A ces mots, les yeux de Ploërné s'emplirent de larmes. Il pâlit, prit la main de Samuel, la serra avec force, balbutia :

— Merci, Bernheimer... Adieu...

Et, avec un geste de désespoir, il rentra dans sa chambre. Samuel, très troublé, sortit du cabinet et gagna l'escalier. En descendant, il pensait : A l'heure présente, tout est clair comme de l'eau de roche. C'est Lydie qui est la coquine. Ayant à choisir une coupable entre Lydie et Thérèse, fallait-il que ce pauvre garçon fût ensorcelé pour avoir une hésitation ! Mais est-ce que cela ne crevait pas les yeux que c'était cette ravissante diablesse qui avait fait les cent coups ! Et comme tout s'enchaîne !... L'enragée n'a pu pardonner à Ploërné la mort de son galant, et elle rêve de le faire tuer par

Roquière. Thérèse ne s'y est pas trompée, elle. Et son exclamation : Elle veut venger « l'autre », est le résumé de l'histoire. Mais pourquoi s'est-elle sacrifiée pour Lydie ? Pourquoi a-t-elle avoué une faute qu'elle n'avait pas commise ?

Il se frappa violemment le front avec sa main : Imbécile que je suis ! Thérèse aime Raimond ! Bouleversée par ses angoisses et par ses soupçons, le voyant décidé à toutes les violences, elle a innocenté Lydie pour tâcher de sauver ce malheureux du désespoir... Oui, ses yeux bleus ne trompent pas, et elle a eu l'héroïsme de sacrifier son amour, son honneur, tout, pour la plus grande satisfaction d'une scélérate qui rit d'elle et ne songe qu'à faire massacrer son mari. Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi !

Bernheimer était sorti de la maison. Il monta en voiture et se fit conduire chez lui. Tout en roulant, emporté au trot de son cheval, il réfléchissait : Je tiens les fils de l'intrigue. Lydie, qui est décidément un monstre de méchanceté, a combiné sa vengeance de façon à perdre irrémédiablement celui qu'elle hait. Elle l'engage dans une combinaison financière où il doit laisser sa fortune et sa vie, car s'il est compromis, menacé, je le connais, il se fera sauter la cervelle. Et, dans le cas où il ne prendrait pas cette résolution extrême, elle garde en réserve un gaillard solide qui la débarrassera de lui. Et j'ai été l'agent principal de cette opération. Elle m'a fait aller comme un pantin dont on tire les ficelles... S'est-elle assez moquée de moi ?... Avec

Roquière, peut-être !... Oh ! si je le savais !... Eh bien ! qu'est-ce que je ferais de plus que ce que je suis disposé à faire ? Car je ne puis, sans intervenir, permettre que ce drame se déroule sous mes yeux. C'est un devoir de conscience. Mais comment le remplir ? Prévenir Ploërné ? C'est impossible. Contraindre Lydie à s'arrêter lorsqu'elle touche presque au but ? C'est impossible. Avertir Roquière du rôle qu'on lui prépare ? C'est impossible. Quoi, alors, quoi ? Ah ! La trame est serrée et les nœuds sont bien faits ! Il faut pourtant que je trouve un moyen.

Il était arrivé chez lui. Il entra, jeta un coup d'œil distrait sur son courrier, et s'assit dans le ravissant salon oriental où Lydie avait rayonné, comme un astre, le soir de la fête. Il la croyait alors honnête et naïve : et comme il l'aimait ! Cependant la coquette déjà s'occupait de Roquière. Avec quelle grâce elle dansait ! Tout le monde s'arrêtait pour l'admirer, et au milieu de la foule elle passait comme une reine. Maintenant, ce n'était pas sans un grand déchirement que Samuel faisait la comparaison entre le passé et le présent. Mais il n'était pas là pour s'attarder à des souvenirs, il s'agissait de trouver une combinaison pour défendre Raimond contre le double danger qu'il courait. Celui qui menaçait sa fortune, il n'y avait pas à s'en occuper pour le moment, quoiqu'il fût singulièrement grave. Mais celui qui menaçait son honneur était pressant, terrible, car il pouvait fondre sur lui sans qu'il y fût préparé et l'écraser.

Bernheimer avait beau tourner et retourner le problème dans sa tête, il ne se présentait aucune solution satisfaisante. Tout était péril, agir ou s'abstenir, parler ou se taire. De quelque côté qu'on essayât de s'échapper, il y avait un désastre à craindre. Dire la vérité à Ploërné, c'était le tuer; la lui cacher, c'était laisser à Lydie la liberté de lui tendre quelque horrible piège. Jamais, même au temps de ses luttes financières les plus violentes, Samuel n'avait été plus tourmenté. Il s'exaspérait surtout de ne pas découvrir d'issue à cette affreuse situation. Je ne peux pourtant pas abandonner ce pauvre garçon à la merci de ce petit monstre, se disait-il. Et si je prononce une parole imprudente, je le jette dans le plus atroce désespoir, sans lui apporter, en compensation, le moindre secours. Et plus il se creusait le cerveau, moins il trouvait le dénouement satisfaisant qu'il cherchait. Bien au contraire les difficultés se pressaient plus nombreuses, les conséquences plus fatales, si bien que, désespéré, mais non découragé, Bernheimer pensa : Il faut laisser la nuit passer là-dessus. Il était tard; il dîna du bout des dents et s'en alla finir sa soirée au cercle.

Pendant que Samuel se torturait l'imagination pour inventer un procédé qui lui permît d'ouvrir les yeux à Raimond, le hasard se mettait de la partie et préparait la besogne. Ploërné, plus troublé qu'il ne l'avait été depuis un an, car ses vagues inquiétudes prenaient une consistance soudaine, repassait dans sa mémoire les événements qui s'étaient écoulés pendant ces douze

mois, et, avec un serrement de cœur, il leur attribuait une portée et une signification très nouvelles. L'aveuglement amoureux qui lui avait fait approuver toutes les imprudences, toutes les folies de sa jeune femme, se dissipait, et il commençait à juger Lydie avec une sévérité qui le terrifiait. Ses légèretés lui paraissaient, chose inexplicable, très habilement calculées. Tout s'enchaînait très logiquement dans sa façon d'agir et convergeait vers un même but : son malheur. Il avait la sensation très nette que Lydie suivait un plan de conduite dirigé contre lui. Les froideurs, dont il avait tant souffert et qui irritaient si cruellement sa passion, les exigences de luxe, manifestées par la jeune femme et disproportionnées avec leur revenu, le gaspillage effréné et presque fou, auquel elle se livrait, les encouragements à spéculer qu'elle lui avait donnés, et le redoublement de ses fantaisies ruineuses, comme si elle se fût appliquée à tarir les sources de la fortune, l'éloignement de plus en plus grand qu'elle lui marquait, tout! tout, enfin, était non pas d'une inconsciente, d'une indifférente, mais d'une ennemie habile et perspicace, qui avait tendu un vaste réseau dans lequel il était enfermé, et dont il ne devait plus sortir.

Il se sentait devenir fou. Il s'efforçait de ne point songer au passé : le présent lui suffisait. Cependant, malgré lui, et quoi qu'il fît pour la chasser, une image l'obsédait : celle d'un homme étendu par terre, sous un hangar dans un jardin et se tordant à l'agonie. Il s'approchait de ce moribond, et tout bas lui demandait :

Laquelle des deux?... Et l'homme gardait le silence jusqu'à ce que la mort le prît. Oh ! ce silence effroyable et meurtrier ! C'était lui qui innocentait Lydie et qui condamnait Thérèse. Ou plutôt, n'était-ce pas sa folle passion qui avait voulu que l'aimée fût la chaste et la pure? Il se révoltait contre cette idée, et malgré sa résistance, il revoyait toujours le mourant qui refusait de dire son secret. Sur ses lèvres décolorées passait un atroce sourire qui semblait signifier : Va, tu m'as tué, mais je suis vengé d'avance !

Enfin Raimond parvint à se défendre contre ce souvenir et resta anéanti, étendu sur le divan de son fumoir, la tête vide et les membres lourds. Il ne se sentit pas le courage d'affronter les regards de sa femme, et dîna hors de chez lui. Il s'en alla seul dans un restaurant, pour n'avoir pas à causer avec des indifférents de cercle, et rentra de bonne heure dans la soirée. Il craignait de ne pas trouver le sommeil. Mais la fatigue l'accablait. Il dormit jusqu'au matin, comme assommé. A neuf heures, sans avoir ouvert un journal, il sortit à cheval, ainsi que tous les jours. Le temps était délicieux. Le ciel se pommelait de nuages légers, des haleines printanières passaient à travers les massifs du bois, dorés par un clair soleil. Il faisait bon vivre, et les habitués de l'allée des Poteaux arrivaient à la file, cavaliers et amazones, égayés par les premiers rayons. Raimond échangea de loin quelques coups de chapeau et, avide de solitude, s'engagea dans les allées peu fréquentées qui descendent vers Bagatelle. Il mit son che-

val au trot et poussa, le long du champ de courses, jusqu'au pont de Suresnes, puis, par l'avenue de Neuilly, il remonta vers l'Arc de Triomphe. Il allait s'engager dans l'avenue de Friedland pour rentrer, lorsque, d'un coupé qui filait vers les Champs-Élysées, il vit sortir un bras qui s'agitait comme un télégraphe. Il continuait son chemin, alors la voix bien connue du duc de Bligny, un de ses coadministrateurs du Comptoir, se fit entendre criant : Ploërné, arrêtez ! arrêtez donc !... Au même moment la voiture stoppait au bord du trottoir et le duc sautait à terre. Raimond lui tendit la main, mais Bligny continuant ses gestes :

— Eh bien ! Qu'est-ce que vous dites de l'affaire d'hier soir ?

— Quelle affaire d'hier soir ?

— Comment ! Vous n'êtes pas informé ? Vous n'avez donc rien lu ? Vous n'avez donc vu personne, ce matin ?

— Non, en effet. De quoi s'agit-il ?

— Eh ! mon ami, de la descente de justice qui a eu lieu, hier soir, aux bureaux du Comptoir !...

— Une descente de justice !

— Oui ! Un infâme coup du gouvernement, vous pensez bien, pour amener une dégringolade de nos titres... On a saisi les livres, on parle de l'arrestation d'Herzog... Peut-être même serait-il coffré, à l'heure où je vous parle, s'il n'avait pas été appelé à Constantinople pour l'émission de l'emprunt nouveau des chemins de fer bulgares... Va-t-il revenir, maintenant ? Et

s'il ne revient pas, qu'est-ce que nous allons faire?

Ploërné stupéfait pensait : Voilà donc ce que redoutait Bernheimer. Il était bien informé et se conduisait en ami véritable. Il ne prévoyait pas la catastrophe aussi prochaine, car il ne m'aurait pas laissé un jour de répit.

— Mais vous ne dites rien! cria Bligny. Vous devez pourtant être aussi atteint que nous tous... Savez-vous qu'à la petite Bourse d'hier soir le Comptoir a fait un plongeon de cinq cents francs?...

— Nous sommes ruinés, mon cher duc, dit froidement Raimond.

— Vous prenez la chose avec une admirable résignation!

— Comment voulez-vous que je la prenne? Il faut tâcher de nous retourner, voilà tout, pour perdre le moins possible.

— Moi ce qui m'enrage le plus, c'est que mon beau-père, M. Moulinet, a prévu la crise depuis six semaines et s'est mis à la baisse... Il perdait tout ce qu'il voulait! Et il fallait voir comme je le plaisantais... Il a eu l'estomac de tenir bon... Dieu sait ce qu'il va encaisser maintenant ! Et ce sera à lui de rire de moi...

— Que vous importe! dit amèrement Ploërné. Il rit : il paiera.

— Mon cher, on ne sait pas où cette affaire-là peut nous entraîner... Je viens de rencontrer Trésorier qui courait, comme un fou, à son bureau. Il prétend que demain on pourra très bien ne plus trouver à vendre...

Nous sommes dans des mains qui ne nous lâcheront pas.

— Défendons-nous.

— Il faudra voir si c'est possible... Nous nous réunirons dans la journée. Champ-Dieu vient de me l'annoncer... Vous serez convoqué par dépêche... Comment, vous ne saviez rien? Pauvre ami, je suis fâché de vous avoir porté ce coup vraiment dur! Allons, à tantôt!

Il remonta dans son coupé, et Ploërné continua son chemin. Il trouva dans cette mauvaise nouvelle une utile diversion à son cruel souci. Qu'était pour lui cette plaie d'argent, auprès de la blessure de son cœur? Son atonie allait être heureusement secouée par la nécessité de s'occuper des intérêts du Comptoir. Dans son ignorance des affaires, il ne pouvait admettre que le désastre fût complet, et que cette valeur si prospère dût, en quelques jours, tomber à rien, comme un ballon gonflé, énorme, par le souffle de la spéculation et qu'un coup d'épingle vide traîtreusement en quelques secondes. Il avait hâte de rentrer chez lui cependant, car, dans son esprit soudain ranimé, certains points d'interrogation se posaient bizarres, auxquels il était pressé de répondre.

Le plus important de tous était celui-ci : comment se fait-il que Lydie, qui se disait exactement renseignée par Bernheimer, m'ait poussé à acheter, quand la baisse était à prévoir, et m'ait engagé à accepter de faire partie du conseil d'administration, au moment même où cette situation s'annonçait dangereuse? Rap-

prochant cette constatation de tous les souvenirs qui, depuis la veille, torturaient sa pensée, il en venait à se demander s'il n'avait pas, en Lydie, une secrète et épouvantable ennemie. Il en était là, le doux et calme Raimond, qui depuis un an se laissait mener à plaisir par la blanche main de la femme adorée : à la soupçonner des plus infâmes trahisons. Avec un sang-froid terrible il discutait cette hypothèse. Mais une colère raisonnée, la plus redoutable de toutes, commençait à tendre ses nerfs. Il ne comprenait pas, il ne voulait pas encore comprendre. Et pourtant une clarté toute petite, comme lointaine, s'allumait dans l'obscurité de sa pensée. Mais il se refusait à la voir, il s'en détournait. Il continuait à avoir peur de ce qu'elle lui ferait découvrir.

Il arriva rue Rembrandt, descendit de cheval et, sans changer de vêtements, comme il n'y manquait jamais, il se dirigea vers l'appartement de sa femme. Il pénétra dans le petit salon où la comtesse se tenait habituellement : il le trouva vide. Machinalement il regarda la pendule et vit qu'elle marquait midi moins le quart. Il traversa la pièce et ouvrit la porte de la chambre à coucher. Devant son petit bureau, Lydie écrivait. Elle tourna légèrement la tête, croyant que c'était Leïla qui entrait. Elle aperçut son mari, se leva vivement, non sans trouble, et avec adresse glissa un petit bleu, qu'elle était en train de rédiger, sous la feuille de son buvard. Instantanément son visage se fit aimable, souriant ; elle jugea utile de plaire, et allant au-devant de son mari :

— Comment, c'est vous, tout botté ?... Quelle aima-

ble surprise ! Ou plutôt que se passe-t-il de si inattendu que vous dérogiez ainsi à vos habitudes ?

Les yeux attachés à la page blanche sous laquelle le petit bleu avait été dissimulé, Raimond demeurait immobile à quatre pas de la jeune femme. Elle suivait avec inquiétude la direction du regard de son mari, et instinctivement restait placée entre le bureau et lui. On eût dit un combat qui commençait, entre ces deux êtres dont l'un avait toujours été l'esclave de l'autre. Et le tyran, sentant la révolte bouillonner, se tenait en garde.

— Vous ne savez point ce qui se passe ? demanda Ploërné d'une voix qu'il s'efforçait de maintenir calme.

— Non, mon ami, répondit Lydie avec une admirable candeur.

— Vous n'avez rien lu ?

— Rien.

Raimond, d'un coup d'œil, chercha le *Figaro* et le *Gaulois*, que la jeune femme parcourait tous les matins en se levant. Il ne les vit pas. Lydie était tranquille : elle les avait laissés dans son cabinet de toilette.

— Eh bien ! Le Comptoir s'écroule, l'affaire est très gravement compromise... Ceux qui ont intérêt à la tuer lui ont porté un coup mortel.

— Ah ! Mon Dieu ! fit la jeune femme d'un air terrifié, en joignant les mains.

Ce fut si artistement exécuté que Ploërné se demanda un moment si Lydie ignorait réellement la catastrophe.

— Mais comment est-ce possible? murmura-t-elle. Et sa figure se décomposa, des larmes brillèrent dans ses yeux.

— C'est un fait. Je n'ai pas besoin de vous en expliquer la gravité... Tout ce que je possède... un peu plus même... est engagé dans l'affaire... Je pense que vous ne m'adresserez aucun reproche, car vous partagez moralement ma responsabilité, puisque c'est vous qui m'avez conseillé.

— Êtes-vous sûr que ce soit si grave?

— Je ne puis conserver aucun doute. Mais comment Bernheimer ne vous a-t-il pas avertie, lui qui était à la source des renseignements?

— Il aura été trompé, comme tant d'autres.

Les yeux de Raimond se voilèrent. Il tressaillit. Lydie venait de prononcer la première parole décisive. Elle cachait que Samuel l'eût renseignée. Il la pressa de questions :

— Que vous a-t-il dit tous ces jours derniers?...

— Que l'affaire continuait d'être excellente.

— Et qu'il fallait acheter?

— Toujours acheter.

— Vous êtes bien sûre? Réfléchissez avant de parler...

Ne pas affirmer, c'était se perdre. Lydie affirma :

— Mais sans doute.

Raimond serra si fort ses dents qu'elles grincèrent. Il fit un pas en avant et d'une voix que sa femme ne lui avait jamais entendue :

— Faites bien attention à ce que vous me répondez, dit-il, il s'agit de choses sérieuses...

— Oh! Mon Dieu! fit-elle, en essayant de rire, quoiqu'elle commençât à être gagnée par une étrange peur. Que signifient ces airs de juge d'instruction?

— Répétez-moi que Bernheimer vous a dit, tous ces jours derniers, qu'il fallait acheter?

— Quelle étrange conversation, et sur quel ton! s'écria-t-elle. Vraiment, vous êtes peu aimable ce matin.

— Vous ne me répondez pas?...

Elle le regarda coquettement de bas en haut, et lui posant ses mains sur les épaules :

— Embrassez-moi. C'est la première fois que vous n'y pensez pas, en entrant chez moi.

Il resta immobile devant elle :

— J'attends votre réponse.

Il fallait absolument se décider, elle avait retardé tant qu'elle avait pu.

— Mais oui, fit-elle d'un air léger, il ne m'a pas dit autre chose.

— Comment donc alors est-il venu, hier, chez moi, me relancer pour me supplier de vendre?

— Lui?

— Oui, lui! Et en sortant de chez vous... Il m'a supplié de vendre... alors qu'il vous aurait assuré, à vous, qu'il fallait acheter?... Voilà une singulière façon d'agir! Et je vais, dès aujourd'hui, m'en expliquer avec lui!...

— Vous l'aurez mal compris!...

— N'est-ce pas plutôt vous?

— Moi?

— Il y a eu une tromperie... Il y a eu des mensonges... Qui en est coupable?... Qui avait intérêt à me perdre? Car il s'agissait de me perdre, tout simplement!... Ma fortune, mon honneur, tout est engagé dans cette entreprise... Ce serait Bernheimer? Pourquoi? Et par quel singulier hasard, quand il donne le bon conseil, le conseil sauveur, est-ce à moi? Et quand il donne le conseil perfide, mortel, est-ce à vous? Qui donc a trompé... qui donc a menti?...

Il s'était approché, en parlant ainsi, il la touchait presque. Son visage devenu livide était effrayant, on eût dit un masque de pierre. Ce n'était plus celui que Lydie dédaignait, celui qui était indulgent jusqu'à la faiblesse, généreux jusqu'à la folie, et qu'elle appelait, avec cette pitié dérisoire des femmes envers ceux qui ne les oppriment pas : Ce pauvre homme! Il n'avait qu'un geste à faire pour la saisir, et, pleine d'une inexprimable angoisse, la jeune femme eut le sentiment que, s'il la saisissait, il allait l'écraser. Elle oublia son télégramme inachevé, son bureau ouvert, ses tiroirs béants, tout ce qu'elle avait intérêt à cacher mis à la merci de celui qui avait intérêt à tout connaître, et elle eut un mouvement de recul vers la cheminée. Il marcha d'autant, et la main appuyée, maintenant, sur la tablette où elle écrivait à son entrée, l'œil fixe et dur, la bouche crispée, tout son être débordant de menaces :

— Qui donc a menti et trompé, Lydie? répéta-t-il. Est-ce Bernheimer ou vous?

— Vous osez me faire une pareille question? cria la jeune femme épouvantée.

— Et vous, allez-vous enfin oser y répondre? Voilà un quart d'heure que vous tournez dans le vague et l'équivoque. Il est grand temps d'être sincère... Allez-vous me contraindre à m'assurer de ce que je veux savoir, autrement qu'en vous le demandant?... Va-t-il falloir que j'en vienne à des procédés de police?...

Il avait, en parlant, sans la quitter du regard, tourné du bout des doigts la feuille du buvard, et il tenait le télégramme. Elle poussa un cri et s'élança pour lui arracher la petite feuille bleue. Il tendit son bras en arrière, et plein d'un horrible sang-froid :

— A qui donc écriviez-vous, quand je suis entré?

Elle se jeta sur lui, une seconde fois, avec une souplesse et une force félines, essayant de ressaisir le télégramme en criant :

— Raimond!... Rendez-moi ce papier... Ce que vous faites là est indigne... C'est déloyal!... C'est lâche!... Vous n'avez pas le droit de lire cette dépêche... Je ne le veux pas! Si vous la lisez... entre vous et moi, tout est fini à jamais!

— Je le crains! dit Ploërné avec une atroce ironie. Il l'écarta violemment. Elle alla tomber assise sur un fauteuil, dans une pose ravissante, et la tête cachée sous son bras, elle laissa échapper de profonds et douloureux soupirs. Tout haut Raimond lut : « Mon Maurice

aimé, la mine si bien chargée vient d'éclater. Le Comptoir saute. Il faut que je vous voie tantôt... Cet imbécile de Bernheimer... »

Raimond n'alla pas plus loin; il poussa un rugissement et, fondant sur Lydie, il la saisit par l'épaule, la planta sur ses pieds, et, levant le poing, comme pour l'écraser :

— Ah! misérable! De quelle boue êtes-vous donc faite?...

Elle eut encore l'énergie de crier :

— Ne me condamnez pas sans m'entendre! Permettez-moi de vous expliquer!...

— Quoi? Il ne s'agit pas d'expliquer, mais d'avouer! interrompit-il en faisant un geste formidable. Je veux tout savoir... L'homme... le Maurice... n'est-ce pas.. c'est Roquière?...

Et comme elle ne répondait pas, la secouant avec rage, il la courba à ses genoux.

Elle murmura :

— Oui.

— Lâche! Elle n'a même pas le courage de se taire!

Elle eut un imperceptible sourire qui promettait un assassinat. Mais lui, tout au désir de connaître à fond l'exécrable vérité :

— Et autrefois... la maîtresse de l'Italien... l'amant de Beaulieu... celui que j'ai tué à Toulon : la maîtresse... c'était vous?

Elle grinça des dents, délivrée de sa peur, reprise de sa colère, car cette fois elle se sentait en droit de haïr :

— Oui, dit-elle, presque orgueilleusement, c'était moi !

Une douleur terrible mordit le cœur de Raimond, douleur faite de sa honte d'avoir cru Lydie innocente, de son repentir d'avoir cru Thérèse coupable. Il vit, devant lui, ce monstre presque triomphant. Sa tête s'égara une vague de sang monta à son visage, et, jetant un cri furieux, il saisit la criminelle entre ses mains crispées. Elle se débattit, pleine d'épouvante, appelant de toute sa voix, résistant de toute sa force. L'entraînement de la lutte exaspérant la rage de Raimond, il avait renversé Lydie sur un canapé, et, lui tenant la gorge, il allait l'étrangler, lorsque la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et Leïla parut. Elle poussa une rauque exclamation et, sans hésiter, se précipita entre la jeune femme et Raimond. Il la repoussa d'un seul effort. Alors, rugissant comme une panthère, sa face de bronze décolorée par la fureur, elle s'empara d'un long stylet qui dormait sur la cheminée dans une gaine de velours, et le tirant, elle se rua contre celui qui menaçait son idole.

Rendu à lui-même, honteux de son emportement, Ploërné lâcha Lydie, et se retournant vers la mulâtresse qui levait la lame claire et aiguë, il lui tordit le bras, lui arracha son arme, et la prenant par la nuque, avec une vigueur athlétique, il la lança, comme un paquet, dans la pièce voisine ; puis revenant à sa femme, qui faisait mine de s'échapper, d'un geste il la rendit immobile. Elle avait eu le temps de réfléchir, et se rap-

pelant l'immense amour que cet homme lui avait voué, elle jugea habile de jouer la comédie du sentiment pour tâcher de sortir, sans danger nouveau, de ce terrible entretien. Comme il restait debout, sombre et pensif, elle s'approcha doucement, et se laissant tomber à genoux, elle essaya de lui prendre la main, en gémissant :

— Oh ! Raimond... Raimond !

Il s'écarta d'elle avec dégoût et d'une voix éteinte :

— Épargnez-vous des hypocrisies inutiles. Je sais maintenant ce que vous êtes... Je regrette mes violences, je ne les renouvellerai pas... Mais il est des choses sur lesquelles il faut que vous m'éclairiez, car il m'est impossible de les comprendre.

Elle se crut sauvée. Il était redevenu maître de lui-même. Et il ne devait pas être repris par le besoin de frapper. En somme, elle se trouvait dans la situation qu'elle avait souhaitée, préparée, amenée. Lui, écrasé, réduit à toute extrémité, frappé moralement et matériellement. Elle, forte, hardie, l'avenir assuré, et libre de retourner le fer dans la plaie qu'elle avait faite au cœur de Raimond. Cependant elle n'était pas encore assez loin de sa rude main pour oser trop de bravade. Elle commença humblement :

— Commandez, dit-elle, je suis prête à vous obéir...

Il la regarda, frémissant d'horreur :

— Pourquoi m'avez-vous fait tant de mal ? Pourquoi, lorsque je me livrais à vous si confiant et si tendre, n'avez-vous pas eu la charitable honnêteté de vous détourner de moi ?... C'était bien facile, il suffisait d'un

mot, et vous ne me revoyiez plus : je repartais, j'allais mourir de chagrin loin de vous.

— J'ai eu peur de votre désespoir et de votre colère... Vous arriviez menaçant, terrible, rouge déjà du sang de l'autre... Je n'ai pas eu le courage de parler.

— Et vous avez permis que Thérèse fût accusée?

— Elle s'est accusée elle-même.

— Pour vous défendre, vous protéger, vous refaire une innocence à vous, de sa pureté à elle... Et ce sacrifice immense ne vous a pas semblé démesuré?... Avec un monstrueux égoïsme, vous avez supporté que cette généreuse fille fût offensée, méprisée, lorsque c'était vous qui méritiez les offenses et le mépris... Pas une fois le cri de la vérité ne vous est monté aux lèvres... Vous avez trouvé cela tout naturel!...

Lydie eut un léger haussement d'épaules :

— Sa vocation était le dévouement... Pourquoi l'aurais-je contrariée?

— A la bonne heure! s'écria Raimond, vous voilà comme je voulais vous voir!... Votre fausse douceur me gênait. Soyez cynique. Montrez-vous perverse... Oh! Dieu! J'ai besoin de vous voir bien infâme, bien perfide, pour me justifier d'avoir pu, à ce point, me laisser duper par vous!...

— Les injures sont inutiles, dit froidement la jeune femme. Nous pouvons nous expliquer sans ça...

— Vous avez accepté le sacrifice de Thérèse, reprit Raimond sans répondre à tant d'insolence. Vous avez laissé croire qu'elle avait commis la faute... Soit!... Mais

pourquoi m'avez-vous épousé quand il vous était si facile de rester libre?... Pourquoi ce raffinement d'ignominie?...

La taille de Lydie sembla grandir. Son visage prit une expression de sauvage triomphe, et avec un rire atroce :

— Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi je vous ai épousé ? Parce que je vous haïssais ! Parce que devenir votre femme, c'était pour moi le moyen de me venger le mieux et le plus sûrement de vous. Parce que votre amour aveugle et stupide devait décupler le mal que je m'étais juré de vous faire ! Vous voulez que je me montre à vous sans apprêts. Eh bien! regardez-moi. Ah ! Vous aviez cru tuer impunément l'homme que j'aimais ; vous espériez que son sang aurait coulé sans qu'il vous en fût demandé compte? Vous étiez bien imprudent, et vous avez été long à comprendre. Quoi ! Il a fallu vous dévoiler tout ce passé pour que vous vous aperceviez que je vous exécrais. Tout ne vous l'a pas révélé : mon attitude, ma voix, mon regard. Quand vous m'approchiez, je frémissais d'horreur. Tout mon être vous était hostile, et si je n'avais pas vu que ma froideur de glace vous torturait, il m'aurait été impossible de rester dans vos bras et de supporter vos caresses. Pendant un an, j'ai enduré ce supplice de vous voir, de vous entendre, de vous subir. Vous pensez bien qu'il fallait que je fusse sûre de pouvoir vous payer tous ces dégoûts en une seule heure. L'heure est venue. Tout ce que j'ai voulu pour ma vengeance est accompli. Je vous ai ruiné, compromis, trahi, poussé à l'abîme. Je

crois qu'il est payé, le meurtre de mon amant. Vous n'avez pas assassiné impunément cet être si fier, si beau, si noble, et que j'adorais et qui, sans votre féroce intervention, m'aurait épousée! Je vous ai rendu mal pour mal, larmes pour larmes, honte pour honte. Par là-dessus, si vous n'êtes pas assez lâche pour vous dérober devant Roquière, il va vous tuer!... Je crois que nous sommes quittes!

Ploërné avait laissé rouler ce torrent de fiel sans dire une parole. Il regardait Lydie, le visage décomposé par la fureur, les lèvres blêmissantes, les yeux vacillants, et, devant cette créature, qui n'avait plus rien de la femme qu'il avait aimée, il se sentait pris d'une tristesse profonde. Sa colère s'en était allée, emportée par le mépris. Il dit froidement :

— Vous vous trompez! Nous ne sommes pas quittes, car vous vous faites illusion sur la valeur morale de celui que vous avez prétendu venger... cet être si beau, si fier, si noble!... Et, si vous croyez qu'il méritait les représailles dont vous vous vantez, il faudra en rabattre. Vous n'avez jamais su comment et où j'avais eu connaissance de sa bonne fortune. Je vais vous l'apprendre... C'était pendant un déjeuner de garçons... Après boire, chacun se vantait de ses succès galants... Et sur la nappe salie, parmi les bouteilles vides, les récits amoureux couraient, accueillis par des éclats de rire... C'est là que ce héros, si fier, si beau, si noble, avec une vanité de commis voyageur, conta, entre deux cigares, son aventure. Oui! comme s'il s'agis-

sait d'une fille, aussi librement, il parla de vous. Tout fut décrit : les charmes de la belle, la poésie mystérieuse des rendez-vous, la douceur des nuits dans le jardin... Et le récit était si fidèle, Leïla était si reconnaissable que je frémis de douleur et de colère... Il ne s'agissait plus de mon amour, mais de votre honneur, entendez-vous?... Je ne savais pas si, emporté par l'ivresse de son audacieuse indiscrétion, cet être si fier, si beau, si noble, n'allait pas prononcer un nom qui rendrait la faute publique... Oh! que ne l'ai-je laissé poursuivre, s'enferrer, désigner, sans erreur possible, sa complice!... Que de malheurs j'évitais!... Ma rage ne me permit pas la patience... Je l'interrompis... je l'insultai... je le frappai, ce lâche qui, après avoir déshonoré une femme, se rétractait, balbutiait, tremblait, effaré, la sueur de l'angoisse au front...

— Vous mentez! cria Lydie. Vous mentez! Vous savez qu'il n'y a pas de preuve de votre infamie!... C'est ce qui vous donne tant d'audace!

— Détrompez-vous... Il y a une preuve, et c'est le mort lui-même qui va vous la fournir... Ah! Vous avez fondé toute une revanche sur l'estime que méritait ce galant de raccroc, ramassé sur une route, sur le culte que vous lui avez voué... Apprenez donc à le mieux connaître... Ce beau coureur de rendez-vous, ce fier gentilhomme était, vérification faite, quelque chevalier d'industrie forcé de quitter son pays, vivant du jeu, et sans doute d'espionnage, sale personnage qui, après avoir compromis bassement une femme, s'est rétracté,

a écrit qu'il s'était vanté, avait menti et l'a signé de son noble nom...

— La preuve! La preuve! interrompit Lydie avec fureur.

— Elle ne m'a pas quitté depuis un an... Car elle était la condamnation de ce misérable, et ma justification à moi.

Il chercha dans son portefeuille une feuille de papier, et la dépliant, il la tendit à la jeune femme :

— Vous voulez avaler cette fange, jusqu'à la dernière parcelle? Tenez, gorgez-vous-en donc!

Les doigts tremblants, les yeux égarés, le teint verdi, elle prit la déclaration, la lut à deux reprises, laissa échapper un sanglot de douleur humiliée, car tout l'échafaudage de sa rancune croulait, l'assommant sous ses débris. Raimond sortait innocent, généreux, grandi de cette épreuve, et le mort... oh! le mort!... Il valait mieux chasser son souvenir, tant il était lamentable et dégradé. Elle s'approcha de son mari, et d'une voix brisée :

— Je suis une malheureuse! Tout ce que j'ai conçu et exécuté est abominable. Je désespère de pouvoir expier mes fautes. Mais si atroce qu'ait été ma conduite, vous voyez que je me croyais une excuse... Je ne fais pas appel à votre pitié... Je vous ai méconnu, sacrifié, blessé cruellement... Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser réparer, autant que je le pourrai, le mal que je vous ai fait..

— Et comment?

— Cette spéculation qui vous ruine, m'a enrichie... J'ai plus d'un million réalisé... Prenez-le et servez-vous-en pour payer ce que vous devez.

— C'est impossible. Je suis ruiné, et par vous : cela me plaît.

— Au moins... Oh! Laissez-moi vous en supplier!... Oubliez l'homme auquel j'écrivais... M. de Roquière...

Il la regarda froidement :

— Ceci, madame, ne saurait vous regarder : c'est une question d'honneur.

— Oh! je sais bien que je suis indigne!... Mais je l'ai trop bien choisi, ce complice! Vous n'ignorez pas combien il est redoutable!... Je vous en prie!... Que j'aie été à lui, ou non, est-ce que cela a de l'importance, après ce que vous savez, maintenant?...

— Cela n'a, en effet, aucune importance pour vous... Mais cela en a pour moi... J'ai tué le premier... Je vais tâcher de tuer le second.

— Mais c'est lui, malheureux, qui vous tuera.

— Ça, madame, c'est mon affaire.

— Mais votre vie est précieuse!

Raimond se leva avec violence :

— Pour qui?

— Pour Thérèse, qui n'a jamais cessé de vous aimer!

Il fit un mouvement terrible :

— Je vous défends de parler de cette sainte, chaste et généreuse fille... Vous souillez son nom en le prononçant!

Elle se tut et resta accablée devant lui. Au bout d'un instant elle dit :

— Que m'ordonnez-vous ?...

Il répondit d'une voix sourde :

— De me délivrer de votre présence.

Elle eut un geste de résignation désespérée et murmura :

— Je sais donc ce qu'il me reste à faire.

Elle jeta un dernier regard sur Raimond, le vit impassible et morne, jugea qu'il n'y avait plus rien à espérer de lui. Alors, ouvrant la porte de son cabinet de toilette, elle sortit. Il demeura à la même place, pendant un assez long temps, prêtant l'oreille aux bruits vagues qui venaient de la pièce voisine, en proie à une torpeur désolée. Puis tout à coup, comme une flamme soudaine, une idée jaillit dans son cerveau obscurci, et l'illumina. Les dernières paroles de Lydie : « Je sais ce qu'il me reste à faire, » lui parurent avoir une signification mortelle. Une rapide vision lui montra, de l'autre côté de la muraille, la jeune femme étendue, convulsée par le poison, se débattant dans une affreuse agonie. Sa chair se souleva, une dernière fois, pour cette femme qu'il avait tant aimée, une force instinctive le poussa en avant, il voulut ouvrir la porte, il la trouva fermée. Il s'élança dans le corridor, pour gagner l'autre issue : fermée aussi. Une sorte de frénésie s'empara de lui. Il prit son élan, et, d'un coup d'épaule, fit sauter la serrure. Il regarda affolé autour de lui : le cabinet de toilette était vide. Divers vêtements, du linge, une échar-

pe de soie, traînaient par terre abandonnés, les tiroirs de la commode s'offraient béants. Une caisse de fer, dans laquelle Lydie serrait ses bijoux et ses valeurs, n'avait pas même été refermée. Tout accusait les fouilles hâtives, le pêle-mêle brutal d'un départ précipité. La porte donnant sur l'escalier de service était seulement poussée, la large draperie d'étoffe qui la masquait flottait encore. La jeune femme n'était peut-être pas dans la rue. Raimond eut une amère crispation des lèvres, il laissa échapper un rire douloureux ; puis à haute voix :

— Et j'ai pu croire qu'elle songeait à mourir !... Elle ne pensait qu'à fuir... Ce sera, par le monde, une coquine de plus !...

Il eut un geste de menace, et sombre, rentrant chez lui :

— L'amant paiera pour deux !

X

Dans l'embrasure de la fenêtre du cabinet de son gendre, debout, tant son énervement est complet, sans se lasser, malgré la longueur du temps écoulé, Mme de Saint-Maurice guette le retour de Ploërné. Elle pleure, mais elle ne songe plus à se plaindre. Ses préoccupations futiles ont disparu, dissipées par de véritables et cruels soucis. Elle connaît l'indigne conduite de sa fille, elle sait que Lydie est partie, sans penser à lui dire adieu, et, depuis deux jours, elle n'a reçu ni une lettre, ni une dépêche, lui apprenant ce qu'est devenue la fugitive. Leïla l'a accompagnée, mais où? La maison, si pleine de mouvement la veille encore, est maintenant silencieuse comme une tombe. Bernheimer, dès le matin, est venu chercher Raimond, auquel il sert de témoin avec l'amiral Régnaud. Le banquier est entré chez sa vieille amie, l'a trouvée levée, coiffée, grelottante, quoique assise devant le feu, et tremblante de fièvre autant que de chagrin.

Déjà il a passé, la veille au soir, deux heures avec elle, pour lui expliquer, avec ménagement, la situation affreuse dans laquelle est placé Ploërné. La pauvre femme n'a trouvé ni une parole pour excuser sa fille, ni une parole pour l'accabler. Elle n'a su que répandre des larmes, et offrir tout ce qu'elle possède pour faire face à la grave situation financière. Mais Samuel, sur ce point, l'a promptement rassurée. Il a, depuis cinq jours et sans même en parler au mari de Lydie, préparé une énorme contre-partie, en s'engageant à la baisse sur le Comptoir. Tout ce que Raimond perd d'un côté, il le regagne de l'autre. Bernheimer, qui pouvait encaisser des millions, en spéculant contre l'affaire dont il a été le directeur, a gardé une neutralité bien méritoire. Mais ce qu'il a refusé ouvertement de faire pour son compte, il l'a fait pour le compte de Raimond, et, avec une hardiesse qui rappelle les grands jours de sa carrière, il a donné des ordres formidables.

Lorsque celui à qui il avait nui si gravement, sans le savoir et sans le vouloir, lui a appris combien il est malheureux, le vieux sceptique a frémi jusqu'au fond de lui-même. Il s'est senti encore plein de scrupules : avec tristesse et joie, devant cette catastrophe, il a constaté que, dans son cœur, la petite bête n'était pas morte. Avec une chaleur d'esprit, une conviction d'âme profondes et complètes, il s'est mis à la disposition de Raimond, promettant d'arranger ses affaires, et lui rendant la fermeté dont il a besoin pour venger son honneur. Car la rencontre avec Roquière, impérieuse-

ment exigée, menace d'être exceptionnellement grave.

Le jeune homme, adonné à tous les sports, est aussi redoutable le pistolet au poing que l'épée à la main. Ses témoins ont fait toutes les instances compatibles avec leur mandat, afin d'obtenir qu'on se battît à l'épée. Ils savent que leur ami, en brave et galant homme, voudrait ménager Ploërné. Si le pistolet est choisi, tout ménagement sera impossible. Il faudra tuer pour ne point être tué. Mais Bernheimer et l'amiral Régnaud ont reçu des instructions formelles. L'arme imposée est le pistolet rayé. Le tir doit avoir lieu à volonté. La distance stipulée est de vingt-cinq pas, avec faculté, pour les combattants, d'avancer chacun de cinq pas. Ce sont des conditions tellement rigoureuses, même en si grave circonstance, que les amis de Roquière ont demandé à en référer à leur client. Roquière a tout accepté. Il ne se reconnaît le droit de refuser aucune des aggravations du danger que son adversaire a cherchées. Il est triste parce qu'il se voit dans l'obligation de blesser sérieusement Raimond. Quant à Ploërné, comme à Toulon, sa volonté de se venger est telle, qu'il a la conviction qu'il tuera Roquière. Peut-être sera-t-il tué aussi : tant mieux ! Il souffre tant que la mort pour lui sera une délivrance. La rencontre est pour dix heures du matin à Billancourt, dans une propriété particulière.

Derrière la vitre, les yeux fixés sur la rue, depuis bien longtemps, Mme de Saint-Maurice, en proie à des angoisses véritablement maternelles, attend le retour de

Raimond. Onze heures et demie ont sonné à la pendule. Depuis une heure au moins, le combat doit être terminé. Billancourt n'est pas si loin qu'on n'en puisse revenir, dans une voiture, en trois quarts d'heure. Que se passe-t-il ? Quel malheur est arrivé ? Aux tristesses de l'abandon dans lequel l'a laissée Lydie, faudra-t-il ajouter l'horreur de la mort tragique de Raimond ? N'est-il que blessé ? A-t-on renoncé à le transporter, et va-t-il être nécessaire de courir vers une maison inconnue, pour l'y retrouver, inanimé, sanglant ? Et suffoquée par l'épouvante, Mme de Saint-Maurice oublie sa fatigue, ses malaises, pour ne penser qu'au danger de celui qu'elle aime comme un fils.

Cependant une voiture, de son rapide roulement, a ébranlé le pavé de la rue. Elle oblique vers la maison, elle s'arrête. Bernheimer en descend. Il est seul. Mme de Saint-Maurice, terrifiée, s'élance au-devant de lui, courant, ce qu'elle n'a pas fait depuis vingt ans. Mais Bernheimer a gravi l'escalier si vivement qu'elle se trouva face à face avec lui dans le vestibule. Elle tend les bras vers son ami, n'osant l'interroger. Il parle :

— Rassurez-vous ! Il est vivant !

L'émotion de la vieille dame est si forte que, sans Bernheimer qui la soutient, elle tomberait par terre. Son inquiétude calmée a brisé sa force nerveuse. En un instant elle a senti sa fatigue, ses jambes ont cessé de la porter et maintenant assise sur une haute chaire gothique, elle ne sait plus que pleurer en gémissant :

— Oh ! mon Dieu ! Quel bonheur ! Oh ! mon Dieu !

Cependant le visage de Bernheimer reste sombre.

— Ne vous félicitez pas si vite, ni tant. Il est vivant... Mais il est grièvement blessé... Il faut faire préparer sa chambre... Je suis venu en avant pour prendre des dispositions.

— Blessé!... Mais comment? Mais où?

— Il a un bras cassé et une balle dans la poitrine.

— Dans la poitrine!...

— Oui... On n'a pas pu l'extraire... Elle a dû vraisemblablement contourner les côtes, et se loger dans le dos. Tout près, hélas! peut-être, trop près de la colonne vertébrale...

— Oh! mon Dieu! reprend, consternée, la pauvre vieille dame... Oh! mon Dieu!

— Oui, c'est là le point inquiétant... Le bras cassé, ce n'est rien...

— Rien! Grand Dieu! Rien...

— Dans cette maison de campagne froide et désorganisée, notre chirurgien, l'excellent Pélicier, n'a pas pu s'assurer assez complètement... Il a voulu ménager Raimond, pour que nous pussions le ramener...

— Mais comment avez-vous fait?...

— Dans une tapissière, sur des matelas suspendus au moyen de cordes comme un hamac : une idée de l'amiral, ça!... Et au pas!

Il y eut un silence. Mme de Saint-Maurice, en proie à une inquiétude qui lui coupait la respiration, le visage tout pâle, murmura avec un accent de haine étrange, chez une femme si inoffensive :

— Et l'autre? M. de Roquière?...

Bernheimer répondit frémissant d'une horrible satisfaction :

— Oh ! Lui... Il est mort !

Mme de Saint-Maurice joignit les mains et dit :

— Dieu est juste !

Son regard devint fixe : on eût dit qu'il cherchait dans l'espace, au lointain, celle qui avait laissé derrière elle tant de ruines, de tristesses et de deuils.

— Allons, ma bonne et chère amie... Ne perdons pas notre temps... Occupons-nous de notre pauvre enfant... Il souffre cruellement.

— Oui, vous avez raison... pardonnez-moi...

Et se remettant sur ses jambes, Mme de Saint-Maurice s'élança avec une activité que nul ne lui avait jamais vu déployer.

La grande porte de l'hôtel, un quart d'heure plus tard, s'ouvrait pour laisser entrer dans la cour une horrible voiture de déménageur, sur le siège de laquelle, à côté d'un cocher en blouse, coiffé d'une casquette de peau de lapin, était assis l'amiral Régnaud. En un clin d'œil, il fut à terre, et comme tout le personnel de la maison se pressait inquiet et curieux sur les marches du perron, le vieil homme de mer fronça les sourcils, gonfla les lèvres, prit ce que ses officiers appelaient sa figure de vent debout, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Allons ! Le valet de chambre, un valet de pied, et le concierge, pour porter le matelas... Les autres, qu'on me tourne les talons, et vivement !...

L'escalier se trouva libre, comme par enchantement. Le chirurgien, un grand beau garçon à barbe noire, taillée en pointe, descendait de la voiture, et Bernheimer arrivait en hâte.

— Eh bien ? Comment est-il ? demanda le banquier anxieux.

— Il vient de perdre connaissance, dit le docteur Pélicier. La fatigue a eu raison de son énergie... Il faut le monter, sans perdre un instant.

— Allons ! dit l'amiral.

Très doucement les cordes qui suspendaient les matelas furent déliées, et par le derrière de la voiture abaissé en plan incliné, funèbre colis, Raimond fut descendu. Il était d'une pâleur livide, et sur les linges qui lui couvraient le haut du corps s'élargissaient des taches de sang. Son manteau, jeté sur ses jambes, lui montait jusqu'à la ceinture. Sans l'affirmation rassurante du chirurgien, on eût pu croire que Ploërné était mort. Avec des précautions infinies, les six hommes gravissaient l'escalier, afin d'éviter le moindre choc au blessé. Arrivés dans la chambre, ils posèrent le matelas par terre. Mme de Saint-Maurice, épouvantée par cette lugubre entrée, s'était réfugiée près de la cheminée, dans un coin, regardant, de ses yeux agrandis par l'horreur, son neveu, ceux qui le portaient, les maculatures rouges du pansement, incapable de bouger, incapable de parler.

— Mettez-le-moi au milieu de la chambre, dit le chirurgien. C'est là qu'il sera le mieux.

Il s'agenouilla près de son blessé, lui mouilla les tem-

pes avec de l'eau de Cologne, lui fit respirer un flacon. Une légère rougeur monta aux joues de Raimond. Il ouvrit les yeux, jeta un regard autour de lui, reconnut sa chambre, ses amis, et dans son coin, figée de terreur, il aperçut Mme de Saint-Maurice. Il fit un mouvement de tête qui appela invinciblement la pauvre femme près de la couche de douleur. Elle poussa un gémissement et se laissa tomber à genoux, balbutiant :

— Mon pauvre enfant!... mon cher enfant!...

Il eut la force de lui sourire, il souleva sa main valide, qu'elle prit entre les siennes et embrassa avec de profonds sanglots. Elle sentit qu'on la relevait. Elle entendit la voix de Bernheimer qui lui disait :

— Allons, chère madame, il ne faut pas rester ici... Il va y avoir une sérieuse opération à faire... Raimond vous a vue ; il sait que vous êtes là, que vous ne l'abandonnerez pas... C'est tout ce qu'il faut... Maintenant venez avec moi.

Il l'emmena. Comme ils sortaient, ils croisèrent le professeur Rameau que le docteur Pélicier avait envoyé chercher dès l'issue du duel.

— Tenez, dit Bernheimer à la vieille dame, en lui montrant l'illustre praticien, voilà le salut qui entre dans la maison... Si notre cher enfant doit vivre, c'est celui-là qui le tirera d'affaire.

Dans l'appartement de Mme de Saint-Maurice, il s'efforça de la calmer, de l'occuper, pendant que se prolongeait la sinistre séance, au milieu d'un silence effrayant que troublait à peine, de temps en temps, un pas furtif,

un bruit de porte ouverte et fermée, plus effrayant encore. Voyant Mme de Saint-Maurice tremblante, l'oreille aux écoutes, impossible à distraire de son affreuse préoccupation, Samuel eut l'audace d'essayer de lui parler de sa fille. Alors cette femme si médiocre, qui n'avait jamais eu de volonté, dont l'unique souci avait été sa santé, fit preuve d'une autorité d'esprit et d'une fierté de cœur qui surprirent étrangement le banquier :

— Vous voyez ce que cette malheureuse a amené par sa folie... Son mari est mourant, un autre homme, presque aussi coupable qu'elle, est mort...Et au lieu de maudire ses égarements, d'essayer de les expier par une humilité et un dévouement de toutes les minutes, elle est partie, elle court les chemins...Voilà où sa futilité, sa coquetterie, son égoïsme l'ont menée!.. Oh ! j'ai ma part de responsabilité dans ses fautes : j'ai été trop faible avec elle, je l'ai trop aveuglément aimée... Elle était si jolie, si douce, elle paraissait si bonne !...Mais je remplirai mon devoir : ma place est ici près de ce pauvre garçon si malheureux et que j'aime... Entre lui et Lydie, je n'hésite pas... Je ne connais plus cette ingrate... Je donne, aux yeux du monde, mon appui moral à son mari... C'est tout ce que je puis faire, hélas ! pour compenser les chagrins dont ma fille l'a abreuvé !... Si Raimond veut me garder dans sa maison, si ma présence ne lui est pas trop pénible, je vivrai à ses côtés.

Elle s'interrompit, fit un geste de désespoir, et d'une voix étouffée :

— Hélas ! je forme des projets ! Sais-je seulement si

nous avons un avenir?... Ce pauvre enfant survivra-t-il à ses cruelles blessures? Ne vais-je pas, privée de ma fille, être encore privée de mon fils?

Mme de Saint-Maurice se remit à pleurer. Elle fut interrompue par l'entrée d'une femme de chambre précédant l'amiral, qui arrivait la figure détendue :

—Ces messieurs viennent de retirer la balle, dit-il avec satisfaction. Voilà déjà un résultat important obtenu... Elle était descendue vers la hanche, faisant un trajet très périlleux... Mais Rameau affirme qu'il n'y a point d'organe essentiel lésé... Une côte cassée, des muscles coupés, de grands désordres, mais rien d'inguérissable...

— Quel bonheur !...

— De la fièvre, par exemple, quoiqu'il ait perdu beaucoup de sang...

— Et que lui fait-on maintenant?

— On lui met le bras dans un appareil qui va l'immobiliser jusqu'à raccommodage complet.

— Peut-on entrer dans la chambre? dit Bernheimer.

— Oui; Ploërné vient de vous demander.

— Laissez-moi vous accompagner? supplia Mme de Saint-Maurice.

— Oh! madame, je vous en prie, pas d'agitation autour du blessé, rien que des gens calmes... Sa vie en dépend!...

— Je le regarderai seulement, de la porte.

Dans son lit, maintenant, Raimond était étendu, les yeux fermés, comme s'il dormait. Par terre, une cuvette pleine d'eau ensanglantée, des bandes défaites

et rouges. Sur la table, une caisse d'outils terrifiants, encore ouverte. Une violente odeur d'acide phénique et l'iodoforme saturait l'air. La croisée, derrière le store baissé, était entre-bâillée. Devant la cheminée, Rameau rajustait ses manchettes et causait à voix basse avec son jeune confrère. Bernheimer, à pas légers, s'approcha du lit. Le blessé souleva ses paupières, ses yeux troubles se fixèrent sur le banquier. Il le reconnut, et d'une voix à peine distincte il dit :

— Bernheimer... Le Comptoir ?...

Une anxiété était sur son visage. Au milieu de ses douleurs, malgré sa faiblesse, la pensée de sa responsabilité financière l'obsédait.

— N'ayez aucune inquiétude, dit Samuel. Je réponds de tout... Votre situation sera liquidée intégralement... J'ai pris mes dispositions en conséquence.

Un rayon de joie passa sur le front de Ploërné. Il murmura :

— Merci.

— Ne songez qu'à guérir... Vous avez de bons amis... une bonne mère...

A ces mots, qui lui rappelaient Lydie, Raimond fronça les sourcils, il devint plus pâle et des gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

— Vous m'agitez mon malade, dit le docteur Pélicier, en saisissant Bernheimer par le bras.

Il l'amena près de Rameau qui prenait son chapeau.

— Il ne faut pas qu'on quitte M. de Ploërné, dit le grand homme. Mais il ne faut pas qu'on le fatigue.

— Sa belle-mère ?...

— Jamais de la vie !... Plus tard, quand il sera hors d'affaire.

— Moi ?

— Vous, si vous voulez... Eh bien ! Et la Bourse ?

— Ah ! La Bourse, elle se passera de moi aujourd'hui, comme votre hôpital s'est passé de vous, ce matin... Vous avez vos internes, moi j'ai mes secrétaires.

Rameau serra la main du banquier, salua Mme de Saint-Maurice, et sortit en disant :

— Je reviendrai à six heures.

La journée fut mauvaise. La fièvre, devenue très forte, tourmentait le blessé. Il restait immobile. Sa faiblesse ne lui permettait pas de bouger. Mais son visage était très rouge, et sa respiration oppressée sifflait dans sa gorge. Malgré les défenses des chirurgiens, Mme de Saint-Maurice s'était installée dans la chambre de Raimond, et muette, assise au pied de son lit, elle le regardait avec une tendre pitié. Lui, l'avait bien reconnue, et, comme elle lui donnait une cuillerée de la potion qu'il devait prendre, il avait posé ses lèvres sur les mains de la vieille femme qui s'était mise à pleurer silencieusement. Bernheimer, craignant un redoublement d'agitation pour Ploërné, avait relégué Mme de Saint-Maurice auprès de la cheminée et avait pris sa place au pied du lit. Ils étaient restés ainsi, toute la journée, sans prononcer une parole, écoutant le souffle haletant du blessé, le servant, le surveillant, mais bien impuissants à le soulager. Il ne se plaignait pas, quoique son état fût douloureux. Qu'é-

tait cette douleur cependant comparée à celle qu'endurait son cœur?

A la tombée du jour, la fièvre augmenta, et Raimond laissa échapper quelques paroles à voix basse. Bernheimer lui ayant demandé s'il désirait quelque chose, il répondit: Rien, seulement je brûle. A l'heure annoncée, les chirurgiens revinrent. Ils visitèrent l'appareil; tout était en ordre. Mais l'état général leur parut mauvais et leur figure devint soucieuse. Dans le cabinet du comte, après avoir rédigé une ordonnance, ils laissèrent voir leur inquiétude à Bernheimer :

— Il se prépare une mauvaise nuit... Qui est-ce qui va rester auprès de M. de Ploërné? Y a-t-il ici une personne de confiance qui puisse vous suppléer?... Ne parlons pas de Mme de Saint-Maurice, ses forces n'y suffiraient pas... Les domestiques?...

— Braves gens, mais des domestiques.

— Voulez-vous un interne ou une infirmière? demanda Pélicier.

— Que diriez-vous d'une sœur? demanda Bernheimer.

— Va pour une sœur, dit Rameau. D'où la ferez-vous venir ?

— Bon! Soyez tranquille! J'ai votre affaire, on ne trouvera pas mieux.

— Soit. Alors, à demain matin.

Ils partirent. Samuel rentra dans la chambre, et attirant dans un coin Mme de Saint-Maurice :

— Ces messieurs pensent qu'une garde est indispen-

sable, et m'ont chargé de la choisir... Restez auprès de notre malade jusqu'à mon retour.

Sans donner d'autres explications, il sortit. Sa voiture attendait à la porte depuis le matin : il sauta dedans, après avoir ordonné au cocher de le mener au couvent des Dames de la Passion. Il allait chercher sa filleule. L'idée lui était venue de mettre la vie de Raimond sous la protection de Thérèse. Personne ne le soignera mieux qu'elle, pensait-il, en roulant grand train vers la rue Saint-Jacques. Et puisque cette coquine l'a à moitié tué, il faut que cet ange le sauve. Mais voudra-t-elle me suivre? Si elle refusait, elle ne serait pas la fille admirable qu'elle est. Oui, dût-elle en souffrir cruellement, elle acceptera la tâche de dévouement que je vais lui confier.

Le coupé s'arrêtait devant la grande porte : il descendit, sonna. Mais, dans la loge de la tourière, première difficulté : l'heure réglementaire pour voir les pensionnaires était passée. Il fallait revenir le lendemain à partir de midi. Bernheimer ne s'embarrassait pas pour si peu : il demanda à parler à la supérieure. Là, seconde difficulté : la Mère était à l'office. Il était impossible de la déranger. Dans trois quarts d'heure elle sortirait de la chapelle. Mais ce serait pour se rendre au réfectoire et surveiller le repas de la communauté.

Bernheimer, enlacé dans le réseau des règlements, tenta un nouvel effort : il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Il était indispensable qu'il parlât à la supérieure, ne fût-ce qu'une seconde, à son passage. Il attendrait dans la cour, s'il le fallait. Son regard résolu

indiquait à la tourière qu'il resterait de gré ou de force. Or, il était dans la cour, à deux pas de la porte de la chapelle : il n'avait qu'un pas à faire pour se trouver près de la galerie couverte qui communiquait avec le couvent. La religieuse eut peur de l'énergie de ce gros homme : elle le laissa entrer et promit de prévenir la supérieure.

Un temps assez long se passa, la nuit était close, et dans ce parloir, à lui familier, mais envahi par l'obscurité, Samuel se sentait devenir triste. Une cloche tinta faiblement, serrant le cœur du boursier; il pensa que s'il réussissait à emmener Thérèse, Raimond était sauvé, que si la jeune fille ne le suivait pas, le blessé allait mourir. La porte s'ouvrit donnant passage à la Mère. Elle s'avançait, précédant une sœur qui portait une lampe.

— Vous avez insisté pour me parler, monsieur, dit-elle d'une voix douce. L'heure me presse : je vous serai reconnaissante d'être bref.

Bernheimer, en quelques mots, se nomma, expliqua le cas urgent, la pensée charitable, précisa que Mlle Letourneur était mandée par sa tante. La religieuse l'écoutait impassible. Elle répondit :

— Puisque j'ai fait une première infraction au règlement en vous recevant, je ne puis vous refuser d'en faire une seconde en appelant Mlle Letourneur au parloir. Ce que vous souhaitez est très louable, le but de notre association est de secourir les affligés et d'assister les malades. Vous me demanderiez une de mes sœurs pour

soigner votre blessé, je vous la donnerais, mais Mlle Letourneur est libre : il convient donc de la consulter. Elle seule peut consentir ou refuser. Je vais vous l'envoyer.

Bernheimer s'inclina en signe de remerciement, il prit son portefeuille, et roulant un billet de mille francs entre ses doigts, il le tendit à la Supérieure en disant :

— Ma sœur, permettez-moi de tenir compte à vos pauvres de votre bonté pour moi.

La sœur inclina sa tête, avec un reconnaissant sourire, et sortit. Au bout de quelques minutes Thérèse parut. Elle était très troublée, et quand Samuel lui prit la main, il sentit qu'elle tremblait.

— Qu'y a-t-il donc, parrain? demanda-t-elle.

— Il y a, ma chère petite, de grands malheurs... Mais je ne veux pas perdre de temps à te raconter l'événement par le menu. Il faut que je te dise ce qui presse : tu es courageuse, n'est-ce pas? On peut te parler sans ménagements.

Il s'arrêta, car il la vit qui pâlissait terrifiée. Elle ne put supporter son silence. Et, le cœur débordant d'anxiété, elle s'écria, comme s'il n'y avait au monde qu'un sujet de préoccupation pour elle :

— Il s'agit de Raimond?

— Oui.

— Il est mort!

— Non! Blessé seulement!

Elle poussa un cri, plein à la fois de douleur et de reconnaissance, et joignit les mains, en prière.

— Ta bonne tante est affolée, épuisée. Il faut veiller ce pauvre garçon : sa vie dépend du dévouement avec lequel il sera soigné. On ne peut demander un zèle de tous les instants à des étrangers... J'ai tout de suite pensé à toi...

Thérèse avait écouté Bernheimer avec étonnement. Elle expliqua d'un trait sa pensée :

— Et sa femme? Et Lydie?...

Samuel baissa le front et dit :

— Elle n'est pas là...

— Partie?

— Oui.

— La malheureuse!

Suffoquée par l'émotion, Thérèse aspira fortement l'air, et regardant le banquier :

— Eh bien! Parrain, vous avez bien fait de venir me chercher... Partons!

— Oh! Chère petite, je n'avais pas douté de toi.

Il la serrait sur son cœur. Elle se dégagea :

— Ne perdons pas de temps.

— As-tu besoin d'emporter quelque chose?

— Mon manteau. Demain j'enverrai prendre ce qu'il me faudra. Descendez dans la cour et attendez-moi : je vais parler à notre Mère et je suis à vous.

Ils sortirent, lui par le vestibule, elle par la petite porte intérieure. A peine était-il sur le pavé, marchant de long en large, devant l'entrée, qu'à travers l'ombre il vit Thérèse arriver. Elle était vêtue de son costume de novice, coiffée de sa cornette; une grande mante grise

la couvrait jusqu'aux pieds. Elle tendit un laissez-passer à la tourière, et, suivie de son parrain, elle gagna la rue. En voiture, alors Samuel lui raconta les tristes événements qui avaient eu cette sanglante solution. Il dut omettre bien des détails pour ménager la pureté de la chaste fille. Mais elle connaissait assez la perversité de Lydie pour combler les lacunes du récit de son parrain.

— Oui, c'était ma crainte, dit-elle gravement. Je prévoyais qu'elle rendrait Raimond malheureux. Mais que pouvais-je faire? La dénoncer? En étais-je capable? Et puis n'était-ce pas causer sur-le-champ les désastres qui m'effrayaient tant? Il n'y avait même plus la chance que le temps apaisât les esprits, assagît les cœurs et arrangeât toutes choses. La catastrophe immédiate, voilà ce que j'amenais en révélant la vérité à ce pauvre garçon.

— Et tu as préféré te laisser soupçonner, te laisser accuser, et disparaître. Le couvent a été pour toi le refuge, dans ta détresse morale.

— Refuge bien doux, bien calme, bien salutaire, que j'aime et que je ne quitterai plus.

A cette affirmation par laquelle Thérèse formulait tout un plan de conduite, Samuel aurait eu beaucoup à répondre. Il jugea opportun de se taire. La voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel de la rue Rembrandt. Ils entrèrent, et, au haut de l'escalier, Thérèse trouva sa tante qui lui tendait les bras. Elle lui rendit ses caresses avec une sincère effusion. Mais son premier mot fut pour s'informer du blessé :

— Comment va-t-il ?

— Pas bien. Il est très brûlant... Et il me semble qu'il a un peu de délire...

— Conduisez-moi près de lui.

Dans la chambre faiblement éclairée par une lampe de nuit, sur son lit, Raimond était étendu toujours immobile. Les veines de son front se gonflaient et son visage était comme tiré sous l'effort de la fièvre. Ses lèvres s'agitaient sans bruit, articulant des mots qu'elles ne prononçaient pas. Il paraissait parler intérieurement. Ses paupières étaient closes. Une sueur perlait à ses tempes. La jeune fille, avec une douloureuse émotion, s'approcha du lit. Le malade ne fit aucun mouvement. Du bout de ses doigts légers elle lui toucha le poignet, dont l'artère battait durement. Il ouvrit les yeux à ce frais contact et fixa sur Thérèse un regard trouble. Elle prit alors, sur la table, la potion et versa une cuillerée qu'elle lui fit boire, en le soulevant avec précaution. Il sourit, s'étendit doucement et dans l'ombre des rideaux murmura à voix basse :

— Merci, ma sœur.

— Il ne m'a même pas reconnue ! dit Thérèse, et cette fois, le cœur déchiré, car elle se rendait compte de la gravité du péril, perdant sa courageuse fermeté, elle ne dut retenir ses larmes.

Mais elle n'était pas de caractère à céder longtemps à sa faiblesse. Elle se remit et, très résolument, elle s'entretint avec sa tante et son parrain des mesures à prendre pour que Raimond eût constamment l'un d'eux au-

près de lui. Il fut convenu que la jeune fille veillerait, la première, le blessé. Une femme de chambre se tiendrait à sa disposition dans la pièce voisine. Bernheimer rentrerait chez lui, et reviendrait seulement vers dix heures du matin, afin d'assister à la visite des chirurgiens. Pour prendre des forces, Thérèse consentit à se mettre à table avec Mme de Saint-Maurice et Samuel. Il était huit heures et demie. Le repas fut court et triste.

A dix heures, Thérèse était seule dans la chambre, assise au pied du lit. Elle avait fait une longue prière et offert sa vie à Dieu en échange de celle de Raimond. La première partie de sa veillée s'écoula paisiblement. L'aspect du blessé était le même. Cependant, il commençait à parler tout haut. La potion, donnée régulièrement, semblait sans effet sur son agitation. Obsédé par le souvenir de l'horrible combat, il en retraçait, en quelques phrases brèves, les péripéties tragiques et Thérèse frissonnait, comme si l'acte épouvantable se passait devant elle.

Elle sut ainsi comment Roquière, sûr de son coup, tirant dès le signal donné, avait abattu son adversaire. Elle put ensuite se figurer Ploërné couvert de sang, le bras droit pendant inerte, se relevant par un suprême effort de volonté. Elle le voyait revivre le drame : il prenait son pistolet de la main gauche, marchait jusqu'à sa limite, et là, formidable, croyant mourir mais décidé à tuer, mettait à l'amant de Lydie une balle dans la tête. Elle entendit les atroces exclamations du blessé, ses cris de souffrance, son cri de triomphe. Ensuite,

oubliant le duel, il ne pensa plus qu'à celle qui en avait été la cause. Et le nom de sa femme revenait sans cesse sur ses lèvres. Tantôt il l'appelait d'une voix tendre, lui parlant de son amour; tantôt il lui adressait des supplications, des reproches et des menaces.

Thérèse était bouleversée de cette passion qui semblait seule retenir encore la vie dans ce moribond, et qui se prouvait aussi tenace par ses faiblesses que par ses violences. Pas une fois, son nom à elle ne vint aux lèvres de Ploërné. Il l'avait oubliée, elle n'existait plus pour lui. C'était Lydie, rien que Lydie, toujours Lydie! Et dans le silence de la nuit, Thérèse, sûre de n'être ni vue ni entendue, soulagea son cœur oppressé en des sanglots éperdus. Comme elle s'efforçait de reprendre son calme, le visage caché dans ses mains, la voix de Raimond se fit entendre :

— Qui donc pleure, près de moi? demanda-t-il sourdement.

Il regardait, les yeux fixes, cherchant à percer l'obscurité. Thérèse se leva et, s'approchant du blessé, elle lui porta aux lèvres la potion qui devait le calmer. Il but, mais saisissant la jeune fille par sa large manche, il la retint près de lui et répéta :

— Ma sœur, pourquoi donc pleurez-vous, près de moi?...

Elle ne répondit pas, craignant de faire entendre sa voix, de troubler le blessé, de le jeter dans une nouvelle crise. Il fit un effort, se souleva avec un grand soupir, et murmura si bas qu'elle l'entendit à peine :

— Quelle femme peut pleurer près de moi, si ce n'est Thérèse?...

D'un mouvement brusque elle se dégagea, mais, en se détournant, elle exposa son visage à la faible clarté de la lampe. Raimond poussa une exclamation, et dit :

— Thérèse! c'est donc toi?... Oui, c'est vrai, tu peux revenir, maintenant qu'elle n'est plus là !... Thérèse, pauvre Thérèse! Je t'ai soupçonnée, torturée... Oh! Pardonne-moi !...

Elle se taisait; il reprit avec une agitation croissante :

— Pourquoi ne veux-tu pas me répondre?... Est-ce que tu es un fantôme, comme ceux que je voyais, il n'y a qu'un instant, devant mon lit?... Reste en tous cas... Tu ne me fais pas de mal, au moins, toi... Tu me plains... Si tu voulais me parler, il me semble que je serais plus tranquille... Si tu étais là, vraiment, près de moi, il me semble que je souffrirais moins... Tu étais le bon ange... Et si tu reviens, le malheur va s'en aller... Thérèse... aie pitié... Réponds... Es-tu là, debout dans ma chambre, ou est-ce que je rêve encore, comme tout à l'heure, si douloureusement?

Elle comprit que le silence devenait plus dangereux qu'un aveu, et posant sa main sur le bras brûlant du blessé :

— Oui, Raimond, dit-elle, apaisez-vous : c'est moi. J'ai quitté mon couvent pour venir vous soigner...

Il l'interrompit :

— Ton couvent... C'est par ma faute que tu y es en-

trée... Promets-moi que tu n'y retourneras plus... Il ne faut pas que tu me quittes, vois-tu... Il n'y a que toi qui puisses me sauver...

— Je ne vous quitterai pas; soyez en repos... et vous guérirez...

— Oh! guérir, peut-être... Mais oublier... Oublier! Thérèse... je suis si malheureux!

Des larmes coulèrent de ses yeux, aussitôt bues par le feu de ses joues. La jeune fille, avec un geste maternel, lui passa sur le visage un linge parfumé, lui redressa ses oreillers, et, doucement, avec un sourire :

— Il faut dormir, pour que vos médecins puissent demain me faire des compliments.

— Mais tu resteras...

— Oui, si vous m'obéissez.

Il ne parla plus, agita deux fois la tête, en signe d'acquiescement, et, au bout de quelques instants, sa respiration, plus égale, annonça qu'il avait cédé au sommeil.

Le lendemain matin, lorsque Rameau et son jeune confrère Pélicier arrivèrent rue Rembrandt, ils trouvèrent leur blessé dans un état plus satisfaisant. La fièvre avait disparu, et les blessures présentaient un favorable aspect.

— Cette plaie de la poitrine, en somme, n'est point si sérieuse qu'elle en avait l'air, dit Rameau. C'est la rupture de la côte qui nous gênera le plus... Mais dans un homme sain, comme l'est M. de Ploërné, la nature offre des ressources merveilleuses... En somme, tout va bien... Je reviendrai ce soir encore... Mais à partir de

demain je crois que vous pourrez vous passer de moi.

Il sembla que Thérèse eût, comme le lui avait dit Raimond, ramené la chance heureuse. Toute inquiétude, au bout d'une semaine de soins, fut complètement dissipée, et le blessé commença à reprendre des forces. Mais avec la vie il retrouva le chagrin. Le souvenir de son malheur, le souci de sa situation financière le persécutaient. Il n'en voulait parler ni à Mme de Saint-Maurice, ni à Thérèse. Bernheimer eût pu lui donner des éclaircissements, et il semblait s'ingénier à ne jamais rester dans sa chambre sans qu'une des deux femmes fût présente. Enfin, n'y tenant plus, Raimond s'ouvrit de ses préoccupations à la jeune fille :

— J'ai besoin de causer avec ton parrain, dit-il. Il a eu la bonté de s'occuper d'arranger mes affaires. Il faut que je sache où tout cela en est. Tu comprends, n'est-ce pas ? Il semble fuir une explication, dans la crainte, sans doute, de me fatiguer. Mais tu sais que je suis en état, maintenant, de l'entendre et de lui répondre. Comme il me serait difficile d'aborder ce sujet de conversation devant ma tante, qui pourrait s'en émouvoir, rends-moi le service de l'emmener, sous un prétexte quelconque, lorsque Bernheimer viendra. Une fois que j'aurai liquidé cette affaire-là, je serai tranquille.

Thérèse, qui ne savait pas lui refuser grand'chose, promit de faire ce qu'il demandait, et l'après-midi même, exécuta la petite manœuvre projetée. Samuel dut donc rester en tête à tête avec Ploërné et, vivement questionné, répondre sans détours :

— Je désirais ajourner cet entretien, jusqu'à votre complète guérison, dit-il à son ami ; mais puisque vous êtes si pressé, je me résigne : causons.

— Où en est ma liquidation?

— Terminée.

— Dans quelles conditions?

— Vous avez tout payé... Et il vous reste vingt mille francs de rente.

— Comment peut-il me rester quelque chose? Je m'étais engagé au delà de mes ressources, et on n'avait appelé que la moitié du capital?

— Ça, c'est le résultat de mon industrie.

— Expliquez-moi...

— Vous voulez tout savoir?... A quoi bon? Contentez-vous de ce que je vous dis... Vous ne connaissez pas les affaires, vous l'avez bien prouvé... On vous a volé quatre millions, comme si on vous les prenait dans votre poche... Je vous en ai rattrapé quatre autres, faute desquels on vous aurait parfaitement exécuté à la Bourse, si je ne m'étais pas mis en travers... Vous sortez du Comptoir nu comme un petit Saint-Jean, mais plus honorable encore, si c'est possible, qu'avant d'y entrer... Car vous avez tenu vos engagements, au delà même de ce qui était juste... Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus?

— Qu'est-il advenu de la responsabilité du conseil d'administration?...

— Il a été mis hors de cause... Les gérants seuls et ce coquin d'Herzog ont été retenus... Mais ne vous

préoccupez pas d'eux... Ils sont retors : ils s'en tireront.

— Et cette maison où nous sommes, à qui appartient-elle?

— A votre belle-mère, par qui je l'ai fait acheter... Ainsi vous pouvez vous rétablir tranquillement... Vous n'êtes pas menacé d'expulsion.

— Comment reconnaître jamais ce que vous avez fait pour moi?

Le front de Samuel se rembrunit :

— Ne parlons jamais de reconnaissance, dit-il. Vous ne me devez rien. C'est moi, au contraire, qui suis encore en reste avec vous... J'ai beaucoup de reproches à m'adresser... Oui, je n'ai pas toujours agi au mieux de vos intérêts... J'étais sous la domination d'une autre personne, très habile, dont je n'avais pas alors deviné les ruses et pénétré les véritables sentiments... J'ai contribué à vous faire du mal... oh! très innocemment... Mais le résultat est là... Et il est désastreux!... Je m'accuse donc, et j'ai de bien cruels regrets... C'est triste à mon âge, et avec mon expérience : j'étais captivé, ensorcelé, j'avais abdiqué toute volonté, perdu toute sagesse... Et de très mauvaises pensées m'ont traversé l'esprit... Je vous prie, mon cher Raimond, de me les pardonner.

Le blessé l'avait écouté sans l'interrompre, perdu dans une profonde rêverie. Il ferma les paupières, passa la main sur son front, comme pour chasser une image importune, et d'une voix altérée :

— Qu'ai-je à vous pardonner? Ne suis-je pas aussi

coupable, n'ai-je pas été aussi faible que vous? Je sais quelle fascination elle exerçait sur l'esprit et sur le cœur... J'ai été sa victime, comme tant d'autres... Mais vous, au moins, vous avez eu le mérite de voir clair au moment critique... Moi j'ai été aveugle jusqu'au bout.

Il se tut un instant; puis il reprit d'un ton plus bas, comme s'il avait honte :

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Oui, répondit Bernheimer hésitant et contraint.

— Oh! Parlez-moi franchement... J'aborde ce sujet avec autant de répugnance que vous, et c'est pour la première et la dernière fois... Ainsi, disons aujourd'hui tout ce qu'il y a à dire...

— Eh bien! En quittant Paris, elle s'est rendue à Nice... De là elle a gagné Florence. En ce moment elle est à Naples.

— Seule?

— Avec la mulâtresse qui est partie d'ici à sa suite.

— Vous affectez de ne pas me comprendre. Je vous demande si elle est seule?

— Oui.

— De quelles ressources dispose-t-elle? Pendant notre terrible explication, elle m'a déclaré qu'elle avait spéculé heureusement. Est-ce exact? Il ne peut me convenir de la laisser sans argent, ce serait préparer des excuses à sa mauvaise conduite.

— Rassurez-vous! s'écria Bernheimer vivement. Elle est plus riche que vous!

— C'est ce que je souhaitais. Un dernier mot : porte-t-elle toujours mon nom?

— Non. Elle se fait appeler la comtesse de Saint-Maurice.

— C'est bien!

Il tendit la main à Bernheimer et, dans une loyale étreinte, les deux hommes scellèrent la plus sincère amitié.

Quelques jours plus tard, Raimond put se lever et passer la journée assis dans un fauteuil. Ce fut une joie pour Thérèse de le voir, le bras en écharpe, encore pâle, très faible, mais debout. Elle s'ingénia de cent façons à le distraire de ses sombres préoccupations. Souvent elle y réussit. Lydie disparue, ils se retrouvaient tels qu'autrefois. Lui, dès le premier instant, avait rencontré sur ses lèvres le tutoiement affectueux. Elle, par sa délicate tendresse, éloignait de l'esprit de Raimond les impressions mauvaises. Mme de Saint-Maurice, d'abord surexcitée par l'émotion, était tombée ensuite dans un accablement profond. Elle ne parlait jamais de sa fille, vivait sans sortir de son appartement, et ne reprenait un peu d'animation que quand Thérèse était auprès d'elle. La jeune fille se partageait entre son blessé et sa malade, allant de l'un à l'autre avec une activité intelligente et une égalité d'humeur souriante qui ne se démentirent jamais. Elle faisait l'admiration de Bernheimer :

— Tu n'as jamais été plus sœur de charité que depuis ta sortie du couvent, lui disait-il.

Et comme elle avait quitté sa robe grise et remis ses vêtements d'avant son noviciat, il ajoutait en riant :

— Tu es un ange laïcisé !

Cependant Thérèse ne renonçait pas à ses projets de claustration ; et lorsque Raimond, au bout de quarante jours, fut complètement guéri, elle manifesta très nettement l'intention de retourner à son couvent.

— Je n'ai plus rien à faire ici, maintenant, dit-elle à Bernheimer. Tant que Raimond a eu besoin de soins, ma présence pouvait s'expliquer, à partir d'aujourd'hui elle deviendrait incompréhensible.

— Mais ta pauvre tante, qui est si faible...

— Sa vie n'est point menacée...

— Tu lui donnes un secours moral inappréciable.

Tout ce que son parrain lui répondit, et la thèse était facile à soutenir, la trouva inébranlable. Elle avait décidé de quitter l'hôtel de la rue Rembrandt : elle le quitterait. Samuel ne fit plus de résistance. Il ne se sentait pas de force à triompher de ce doux entêtement. Il alla à Raimond et lui confia la résolution de Thérèse.

— Ce que vous m'annoncez ne m'étonne pas, dit Ploërné, et je m'y attendais. Vous ne comprenez pas la détermination prise par votre filleule. Elle est cependant toute simple. Elle agit comme elle doit agir. Mais fiez-vous à moi du soin de la faire changer de projet.

— Comment y réussirez-vous ?

— Je lui démontrerai qu'en restant elle accomplira un devoir.

Le soir même, après le dîner, lorsque Mme de Saint-

Maurice fut rentrée chez elle, Raimond, demeuré seul au salon avec Thérèse, se leva et dit :

— Il fait une belle soirée : veux-tu que nous descendions au jardin ?

Thérèse mit une écharpe en blonde sur sa tête, un mantelet sur ses épaules ; et ils descendirent. Le printemps très hâtif avait amené de lourdes chaleurs. C'était à la fin d'avril, et il faisait doux comme en été. Ils longèrent, pendant quelques minutes, en se promenant, la petite pelouse bordée de massifs de lilas qui s'étendait entre les murs des hôtels voisins. Le ciel était resplendissant d'étoiles, et une odeur délicieuse embaumait l'air.

— Veux-tu que nous nous asseyions ? demanda Raimond.

— Vous n'êtes pas encore très solide, dit Thérèse en souriant, et vous voulez en faire trop tout d'un coup.

— Non ! Je suis tout à fait bien. Mais j'ai le désir de causer avec toi de choses sérieuses et je pense qu'il vaut mieux que nous nous arrêtions... D'ailleurs, cette conversation, le soir, dans le jardin, est-ce que cela ne te rappelle rien ?

— Si. Cela me rappelle l'entretien que nous avons eu ensemble lorsque, avant l'arrivée de ma tante de Saint-Maurice, j'ai voulu entrer au couvent.

— Tu as bonne mémoire. Eh bien ! chère enfant, la situation est la même. Tu veux encore aller au couvent, et moi je voudrais t'en empêcher.

— C'est impossible.

— Et pourquoi donc ?

— J'ai déjà répondu « non », à mon parrain.

— Ton parrain ignorait les résolutions que j'ai prises et que je dois te faire connaître. Je vais partir, Thérèse. L'existence me serait impossible à Paris, je n'ai plus les ressources nécessaires pour y vivre comme par le passé, et d'ailleurs je sens la nécessité de me dépayser : j'ai été trop malheureux ici. Si tu quittais la maison, notre tante se trouverait donc abandonnée, et tu sais qu'elle a besoin de soins et d'affection... Toi seule peux veiller sur elle et l'aimer, puisque celle qui aurait dû remplir ce devoir s'y est dérobée... Veux-tu m'accorder encore cela, ma chère Thérèse ? Je sais que je te demande un nouveau sacrifice, après tant d'autres auxquels tu as consenti avec un véritable héroïsme. Hélas ! tu le vois, on n'exige beaucoup et toujours que de ceux qui sont bons... Mais c'est leur vertu de ne jamais résister à un appel fait à leur générosité.

Thérèse, le front penché ne répondit pas. Elle réfléchissait, douloureusement absorbée. Elle avait, en écoutant Raimond, vu s'évoquer devant elle le passé : ses tristesses, ses jalousies, ses colères, son désespoir, tout ce qu'elle avait enduré pour l'amour de celui qui était là, auprès d'elle, et qui pouvait disposer de sa vie. Jamais, depuis que la mauvaise femme avait paru à ses yeux, elle ne s'était senti l'âme si calme, si sereine, si heureuse. Elle avait sauvé autrefois Raimond en se substituant à Lydie pour l'infamie : elle venait de le sauver encore aujourd'hui en se substituant à Lydie pour le

dévouement. Cet homme aimé si passionnément, dans le secret de sa pensée, elle avait fait pour lui tout ce qui était humainement possible, et elle avait la joie profonde de l'entendre l'en remercier. Ce fut pour ce cœur exquis un moment de triomphe délicieux. Elle versa des larmes, qui coulèrent sur ses joues, brillantes, dans la nuit, comme deux sillons d'argent.

— Thérèse, tu pleures? dit Raimond en lui prenant la main.

— Laissez, fit-elle. Cela me fait du bien.

Il la regardait, et les paroles de Lydie pendant leur terrible et dernier entretien lui revenaient à la mémoire : « Thérèse n'a jamais cessé de vous aimer. » Il admirait le fier visage de la noble fille, et avec douleur il pensait : J'ai passé à côté du bonheur sans le voir. C'était elle qu'il fallait choisir. C'était à elle qu'il fallait tendre la main. Mais je n'ai eu de regards que pour l'autre, je n'ai rêvé que la possession de l'autre. Et maintenant il n'est plus de recours possible. Je suis lié à cette infâme, et Thérèse est séparée de moi pour toujours.

La voix de la jeune fille interrompit sa méditation.

— Je ferai ce que vous souhaitez, dit-elle. Je renoncerai à rentrer au couvent et je vivrai auprès de ma tante... Cependant si... celle qui est partie, revenait, consentez à me rendre ma liberté... Car il me serait vraiment par trop pénible de me retrouver en sa présence.

— Oui, si elle revient, tu seras libre... Mais elle ne reviendra jamais.

Thérèse hocha la tête avec un air de doute inquiet; puis se levant :

— Il est tard : rentrons.

Et le long de la petite allée, où les lilas, ranimés par la fraîcheur du soir, embaumaient, ils regagnèrent la maison.

. . . .

Depuis deux ans, Raimond voyageait. Ce marin, qui avait parcouru toutes les mers, visité tous les pays lointains, connaissait mal l'Europe. Il avait longé les côtes pendant ses croisières, relâché dans les ports; mais l'intérieur lui était resté fermé. Il commença par l'Espagne, passa au Maroc, gagna l'Algérie. Après une excursion jusqu'à Figuig, il se dirigea vers Constantine et Tunis. Il laissa de côté l'Italie où il craignait de rencontrer Lydie, traversa la Grèce, et, par la mer Noire, monta en Russie. Il séjourna successivement en Suède, en Allemagne, et, en dernier lieu, il se fixa en Angleterre, où il comptait de puissantes relations. Il vivait très modestement, dans une pension ayant refusé l'hospitalité qu'on lui offrait. La solitude lui était précieuse. Il avait des heures de profonde mélancolie. Seules les lettres de Bernheimer, qui lui envoyait très régulièrement des nouvelles de Paris, parvenaient à le rasséréner. Toujours et très ingénieusement le bon Sam trouvait moyen de lui raconter ce que faisait et pensait Thérèse. La jeune fille n'avait jamais écrit à Raimond, et cependant celui-ci était renseigné sur tout ce qui la concernait.

L'existence de la jeune fille s'écoulait régulière jusqu'à la monotonie, auprès de sa tante toujours plaintive. Une promenade de deux heures en voiture, avec la vieille dame, était sa seule distraction. Elles allaient au Bois, s'arrêtaient dans l'allée de la Reine-Marguerite, pour ne pas se mêler au mouvement mondain de l'allée des Acacias, marchaient quand le temps le permettait, remontaient en voiture et rentraient. Quand Bernheimer venait, Thérèse parlait de Raimond à son parrain. C'était son seul plaisir.

Ainsi, entre ces deux êtres séparés par la fatalité de la vie, Samuel servait de trait d'union et s'y employait avec soin. Il se rendait parfaitement compte du travail qui se faisait dans l'esprit de Ploërné. Pour le loyal Breton, l'amour ne pouvait exister sans estime. Et, comme un fruit pourri se détache de l'arbre, son amour pour Lydie était tombé de son cœur. Quant aux sentiments de sa filleule, Bernheimer les connaissait. Il enrageait de voir ces deux jeunes gens souffrir loin l'un de l'autre, et il cherchait un moyen de les réunir. Mais il se heurtait à des obstacles insurmontables. Un jour, il avait dit à Thérèse :

— Je ne comprends pas Raimond de ne pas chercher à reprendre sa liberté.

Thérèse leva la tête, mais garda le silence.

— Que doit-il à cette coquine, en somme? Ne pourrait-il point divorcer?

— A quoi cela lui servirait-il ? dit la jeune fille avec tranquillité. La liberté qu'il retrouverait serait une li-

berté factice. Il serait dégagé légalement, mais son engagement moral subsisterait toujours. Pour ceux qui croient à l'éternité des liens contractés par le mariage, le divorce est inutile.

— Ainsi, selon toi, il n'y a que la mort de sa femme qui puisse le libérer? dit Samuel avec un soupir. Alors il y a des chances pour qu'il traîne le boulet jusqu'à son dernier jour... Car toutes ces scélérates ont une santé de fer! Il est vrai qu'en Italie il fait beaucoup de vent, qu'on construit mal... et dame, une bonne cheminée sur la tête!...

— Je prie tous les jours pour qu'elle vive et se repente, dit simplement Thérèse.

— Bravo! fit Bernheimer.

Depuis ce jour Samuel ne chercha plus de solution usuelle à la triste situation dont souffraient silencieusement Thérèse et Raimond, mais, dans le secret de sa pensée, il lui arrivait souvent d'adresser des invocations à une vague providence distributrice des naufrages, des incendies et des accidents de chemin de fer.

La troisième année de son exil commençait, et Raimond revenait de chasser chez lord Fitz-Gerald, dans les environs d'Inverness, lorsqu'en arrivant chez lui, à Londres, il trouva sur sa table les lettres qui l'attendaient depuis plus d'une semaine. Une large enveloppe, dont l'adresse était de Bernheimer, attira son regard. Il la prit avant toutes, et l'ouvrit. Elle contenait une lettre et un fragment de journal. Il commença la lecture de la lettre, mais aux premiers mots il pâlit, sa vue se

troubla, il lui sembla qu'autour de lui tout devenait noir. Il passa la main sur ses yeux et reprit à haute voix, comme s'il voulait se convaincre qu'il ne se trompait pas : « Mon cher Raimond. J'ai une triste nouvelle à vous communiquer. Elle m'est envoyée par mon correspondant de Naples, et concerne votre femme. Prise de la fièvre typhoïde, il y a un mois, elle a succombé la semaine dernière. Le *Corriere di Napoli,* dont je vous envoie un extrait, vous donnera des détails... »

Il laissa tomber la lettre, et, d'une main tremblante, déplia le fragment de journal. Un simple fait-divers emphatique sur la mort de cette « ravissante Française qui avait été pendant deux ans, à Naples, la joie des yeux...Le mal implacable, malgré les soins passionnés du prince D..., avait détruit cette adorable créature... Détail touchant : une mulâtresse, qui l'avait élevée et ne la quittait jamais, n'avait pu supporter la douleur de la perdre, et avait été trouvée, le lendemain, morte auprès du cercueil. »

Raimond s'assit et resta à rêver jusqu'au soir. Son domestique, en entrant dans sa chambre, inquiet de ne point le voir sortir pour dîner, le trouva le front appuyé sur sa main, livré à une douloureuse méditation. Rappelé à lui-même, le comte reprit la lettre de Bernheimer dont il n'avait point continué la lecture : « Je connais trop votre cœur, poursuivait Samuel, pour douter que vous éprouverez une sincère douleur. Vous l'avez ardemment aimée, et si grandes, si renouvelées qu'aient été ses fautes, c'était une adorable femme,

envers laquelle sa grâce et sa beauté rendaient, hélas! l'indulgence facile. Elle vous avait bien fait souffrir, mais je suis sûr que vous ressentiez pour elle plus de pitié que de colère. En lisant ma lettre, vous pleurerez: moi j'ai pleuré en apprenant sa mort. Mme de Saint-Maurice a supporté ce coup terrible mieux que je n'aurais pensé. Il est vrai que Thérèse, en ces tristes jours, a été admirable d'attitude et de langage, et a su imposer la résignation à celle pour qui elle est, depuis deux ans, une véritable fille. Et maintenant, mon cher ami, ne pensez-vous pas que votre exil a assez duré? La destinée ne vous en marque-t-elle pas clairement la fin? Ne croyez-vous pas que vous devez à Thérèse une réparation de ce qu'elle a souffert pour nous tous? S'il y a une justice au monde, celle-là a le droit d'être enfin récompensée. Vous savez qu'elle est assez courageuse pour continuer à supporter sa rude épreuve, et à nous prouver qu'il y a certainement des anges dans le ciel, puisqu'on en peut trouver sur la terre. Mais vous qui, d'un mot, la payeriez si bien de tout ce qu'elle a jusqu'ici enduré, persisterez-vous à vous taire? Vous avez passé, c'est vous-même qui me l'avez dit, à côté du bonheur. Mais, plus favorisé que tant d'autres, le bonheur vous a attendu et vous attend toujours. Vous n'avez qu'à étendre la main pour le saisir. Si vous y êtes décidé, répondez-moi, un mot, un seul, et je saurai ce qu'il faudra dire à Thérèse. Sinon, adieu, et ne revenez jamais. »

Raimond demeura un moment immobile, pensif, dans l'ombre qui descendait. Il lui semblait voir, dans le

lointain de sa pensée, une figure pâle, éclairée par des yeux noirs et dont les lèvres adorables, tristement souriantes, murmuraient: « Eh! quoi! toi aussi tu vas être infidèle!... Je ne serai donc pas la seule qui aurai reçu ton serment?... Pourquoi m'as-tu reproché d'être changeante, puisque tu peux être oublieux? Entre ta nouvelle compagne et toi, ne crains-tu pas que j'apparaisse? Ne te rappelleras-tu pas toujours la douceur de mes baisers, la langueur de mes regards? Ne suis-je pas entrée en toi pour toute la vie? »

Et l'attrayante vision se rapprochait, presque à le toucher, il en respirait le troublant parfum, il en admirait la voluptueuse pâleur. Raimond fit, pour repousser la dangereuse apparition, un geste qui rompit le charme. Au lieu d'une figure exquise, il ne vit plus qu'un masque grimaçant, exacte ressemblance de Lydie telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Elle lui fit horreur. Et aussitôt évoquée à sa place se montra la suave et angélique figure de Thérèse.

Alors il n'hésita plus, et fort de sa conscience, sûr de son cœur, il écrivit à Bernheimer ces seuls mots : « Je reviens. »

Les Abymes-Paris, 1890-1891.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 27273.

OUVRAGES DE GEORGES OHNET

ROMANS

LES BATAILLES DE LA VIE

SERGE PANINE, *ouvrage couronné par l'Académie française*. . . . . 1 vol.
LE MAITRE DE FORGES . . . . 1 vol.
LA COMTESSE SARAH . . . . 1 vol.
LISE FLEURON. . . . . 1 vol.
LA GRANDE MARNIÈRE. . . . . 1 vol.
LES DAMES DE CROIX-MORT. . . . . 1 vol.
VOLONTÉ . . . . 1 vol.
LE DOCTEUR RAMEAU. . . . . 1 vol.
DERNIER AMOUR. . . . . 1 vol.

NOIR ET ROSE. . . . . 1 vol.
L'AME DE PIERRE, illustrations de E. Bayard. 1 vol.

THÉATRE

RÉGINA SARPI, drame en cinq actes . . . . . 1 vol.
MARTHE, comédie en quatre actes . . . . . . 1 vol.
SERGE PANINE, pièce en cinq actes . . . . . 1 vol.
[illegible]TRE DE FORGES, pièce en quatre actes [illegible] tableaux . . . . 1 vol.
[illegible]TESSE SARAH, pièce en cinq actes . . 1 vol.
[illegible]DE MARNIÈRE, drame en huit tableaux. 1 vol.

— Typographie Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. 27272.